

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXI.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIÉME.



A PARIS,

Chez DELALAIN Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LXXI.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Histoire de l'Empire Ottoman depuis son origine jusqu'à la Paix de Belgrade en 1740, par M. Mignot, Abbé de Scellières, Conseiller Honoraire au Grand Conseil, 4 volumes in-12 reliés 12 livres, un volume in-4° relié 15 livres; à Paris chez le Clerc Libraire Quai des Augustins.

LES Arabes, les Egyptiens, les Grecs les Romains, l'univers presque entier étoient tombés dans la barbarie; l'ignorance & la superstition déchiroient le sein de l'Eglise; des Sectes ridicules,

des héréſies groſſières ſe formoient de toutes parts ; il ne falloit plus que de l'audace pour accréditer l'impoſture. *Mahomet* parut. La vie de cet homme ſingulier eſt un morceau d'hiſtoire ſi intéreſſant, que M. *Mignot* a cru devoir nous en tracer un tableau circonſtancié dans un *Diſcours* Préliminaire. Je me borne, Monſieur, à vous en donner un précis. *Mahomet* nâquit à la Mecque le 5 Mai 570 de J. C, de parens pauvres mais fort conſidérés. Comme il avoit reçu de la nature des graces extérieures, de l'élévation, du courage, une ambition démeſurée, on en conçut de grandes eſpérances ; mais ayant perdu ſon père & ſa mère avant qu'ils euſſent fait leur fortune, il ſe trouva réduit à conduire des chameaux. Après avoir ſervi pluſieurs maîtres, le jeune *Mahomet* ſe fixa chez une veuve opulente, appellée *Cadisja.* Cette femme l'épouſa, & par ce mariage il devint un des plus riches citoyens de la Mecque. Ce fut alors que *Mahomet* écouta l'ambition qui le dévoroit. Un Moine & un Juif, avec leſquels il avoit depuis long-temps de fréquens entretiens,

lui persuadèrent de fonder une nouvelle Religion. Ses compagnons inventèrent, il se chargea d'exécuter. Aussitôt qu'il eut recueilli leurs rêveries, il se dit envoyé du Ciel pour annoncer à ses compatriotes le culte du vrai Dieu. Il parcourut les Provinces, &, se proportionnant au génie des différens peuples, il vint à bout de persuader quelques-uns. Les Arabes étoient des hommes voluptueux & sensuels. *Mahomet* leur offrit une félicité telle qu'ils pouvoient la comprendre & la desirer : des femmes toujours belles, des jardins délicieux, mille objets plus flatteurs les uns que les autres. Ces images riantes lui firent un grand nombre de partisans. Quand il se vit assez de prosélites il rédigea les points principaux de sa doctrine; & c'est ce qu'on appelle l'*Alcoran*, ou, pour mieux parler, le *Koran**, c'est-à-dire, l'*Ecriture par Excellence.*

Au milieu de ses prospérités *Mahomet* fut sur le point de perdre par un trait d'imprudence tout le fruit de sa prétendue mission. Il s'avisa d'annoncer

* *Al* est un article de la Langue Arabe, qui répond à notre Article *le*, *la*.

un jour aux habitans de la Mecque ; qu'il avoit fait un voyage aux sept Cieux ; qu'il y avoit vû des Anges à soixante-douze têtes dans la bouche de chacun desquels se trouvoient soixante-douze Langues qui parloient toutes ensemble, chacune soixante-douze idiomes différens ; qu'il avoit conversé avec un esprit céleste d'une si prodigieuse grandeur, que la distance d'un œil à l'autre étoit de quatre-vingt-dix journées de chemin ; qu'on y trouvoit un coq dont les pieds posoient sur le second Ciel, qui cachoit sa tête dans le troisiéme à cinq cens journées de distance l'un de l'autre, & dont le chant se faisoit entendre de toutes les créatures vivantes, excepté des hommes. Ces fictions absurdes révoltèrent les Mecquois ; ils chassèrent de leur ville *Mahomet* & ses disciples. L'imposteur se voyant démasqué, se retira à Médine où il y avoit beaucoup de Chrétiens. Pour les attirer dans son parti il prêcha la Religion Catholique, & l'adapta si bien à ses dogmes particuliers, qu'il passa pour un envoyé de Dieu. Tous les habitans de Médine le regardèrent com-

me un véritable Prophète, & il y jouit tout le temps qu'il vécut de la plus haute considération. Pendant son séjour dans cette ville, *Mahomet* maria une fille qu'il avoit eue de *Cadisja* à un de ses cousins appellé *Ali*. Cette fille se nommoit *Fattemé*; c'est d'elle qu'est sortie cette nombreuse postérité d'hommes qui portent le nom d'*Emirs*, & qui seuls dans les païs Mahométans ont droit d'avoir un turban verd, comme descendans du Prophète. Après la mort de *Cadisja*, *Mahomet* épousa *Aiesa*, fille d'un de ses premiers disciples; mais comme elle n'avoit encore que neuf ans, le Prophète jugea à propos, en attendant un âge plus avancé, d'entretenir commerce avec la femme d'un de ses esclaves, & fit descendre du Ciel, pour consacrer son crime, un chapitre du Koran. C'est ainsi qu'il en usoit toutes les fois que ses actions pouvoient révolter ses partisans.

Malgré le succès prodigieux de ses erreurs, il ne laissa pas d'avoir à répondre à bien des objections embarrassantes. Pour les résoudre plus sûrement, le Prophète prit les armes, & dit

à ses disciples que Dieu ne l'avoit point envoyé pour disputer, mais pour combattre. Ces paroles prononcées avec cette éloquence qui lui étoit naturelle, rangèrent bientôt un grand peuple sous ses étendards. Ses courses fréquentes, ses combats, ses victoires le rendirent formidable. Ses armées s'accrurent & se multiplièrent tellement, qu'après avoir soumis plusieurs Princes Arabes qui le méprisoient, il rentra dans la Mecque, s'en empara, & résolut d'en faire le chef-lieu de sa résidence.

Cet usurpateur ne survêcut pas long-temps à son triomphe; il mourut à Médine d'un poison qu'il avoit reçu dans le cours de ses conquêtes. Il étoit âgé de plus de soixante-trois ans; il trompa, combattit & regna vingt-trois dans presque toute l'Arabie. M. l'Abbé *Mignot* fixe sa mort à la six cens trente-troisiéme de J. C. » Les Historiens de » *Mahomet*, ajoûte-t-il, vantent beau» coup son génie; les circonstances le » servirent bien; il dut beaucoup sans » doute à son audace, à sa patience » dans les travaux, à ses talens pour » la guerre. Mais, s'il fut le fondateur

» du puissant Empire des Califes & d'une » Religion étendue, ceux qui mirent » le Koran dans sa bouche & les ar- » mes dans ses mains, qui combinè- » rent jusqu'où l'on pouvoit compter » sur la crédulité des Arabes, furent » plus utiles à la gloire de *Mahomet* que » son ignorance, son incontinence & sa » sévérité ne purent lui nuire. Les plus » grands succès du Mahométisme ne » vinrent qu'après la mort du Prophète; » il n'avoit combattu que pour s'em- » parer de quelques villes; ses succes- » seurs asservirent des Royaumes, & » la Loi Musulmane fut d'autant plus » respectée, que son auteur n'étaloit » plus aux yeux du peuple le scandale » d'une conduite qu'il avoit fallu sou- » vent excuser. »

Selon l'historien, le Califat établi par *Mahomet*, fut détruit l'an 934 de Jésus-Christ, & fit place à la dignité d'*Emir-al-Omra*, c'est-à-dire, *Emir des Emirs*, ou *Prince des Princes*. Cette nouvelle Puissance, après avoir occasionné bien des guerres & des révolutions, fut détruite à son tour par les *Turcs Selgieucides*, qui, après avoir

été subjugués eux-mêmes & dispersés par les Tartares, rentrèrent dans leur païs, s'emparèrent du sceptre de *Mahomet* & fondèrent cette puissante Monarchie que nous voyons subsister aujourd'hui. Voici comme l'auteur raconte l'origine de cet Empire. » Après » la dissolution du Royaume d'Iconium, quelques serviteurs du dernier Sultan cherchèrent leur sûreté » dans des montagnes escarpées. Aussitôt que les vainqueurs furent retirés, ces nouveaux Emirs vinrent » disputer aux Grecs quelques anciennes possessions dévastées. Les historiens les plus dignes de foi comptent » cinq de ces Emirs ou Capitaines, » qui, après s'être approprié tout le » plat païs de l'Asie mineure, se le » partagèrent, afin de conquérir, chacun » de son côté, les villes fortes & les » villes maritimes qu'y possédoient » encore les Grecs. *Othman* fils de » *Trogrul*, qui avoit servi utilement le » dernier Sultan d'Iconium, fut un » des plus vaillans. La Bithinie qui s'étend le long des côtes de la Mer-» Noire jusqu'à la Propontide, avoit » formé son Gouvernement sous les

» derniers Sultans d'Iconium, & de-
» vint son partage après leur destruc-
» tion. . . . . . Les Gouverneurs
» ou Princes Grecs, jaloux d'*Oth-*
» *man*, qu'ils prenoient déja pour un
» dangereux voisin, résolurent de s'en
» défaire par trahison. L'un d'eux pos-
» sesseur du château de Jarissar, in-
» vita *Othman* aux nôces de sa fille,
» ainsi que tous les Seigneurs des en-
» virons, Turcs ou Grecs. L'Emir Turc
» averti que cette fête devoit lui être
» funeste, résolut néanmoins de s'y
» montrer. Il pria le Gouverneur du
» château de Belejiki, futur gendre &
» complice du Gouverneur de Jarissar,
» de recevoir dans son Fort les fem-
» mes de lui *Othman*, & ses meubles
» les plus précieux; sous prétexte qu'é-
» tant en guerre avec un autre voisin,
» il craignoit que cet ennemi ne vînt
» pendant la fête ravager Carachisar,
» le lieu de sa résidence. Le Gouver-
» neur de Belejiki reçut cette proposi-
» tion avec avidité. *Othman* envoya
» chez ce traître quarante jeunes guer-
» riers déguisés en femmes & couverts
» de longs voiles, avec des flambeaux
A vj

» & des armes enfermées dans des
» caisses. La fête devoit se passer dans
» une plaine près du château de Béle-
» jiki. *Othman* s'y rendit au jour mar-
» qué avec une suite peu nombreuse,
» après avoir caché cent hommes des
» plus braves en embuscade dans un
» bois près du lieu du festin. Lorsque
» tous les conviés furent assemblés on
» vit sortir des flammes & beaucoup de
» fumée du château, auquel les pré-
» tendues femmes d'*Othman* avoient
» mis le feu. Le Gouverneur & son
» beau-père, accourus pour l'éteindre,
» furent chargés vigoureusement par
» les cent hommes embusqués qui les
» mirent en pièces avec tous ceux de
» leur parti. Dans la même journée
» *Othman* eut le temps de s'emparer
» du château de Bélejiki & de celui de
» Jarissar, qui appartenoit au père de
» la fiancée. Il donna, dit-on, cette
» fiancée à son fils *Orcan*, qui avoit
» partagé avec lui le péril & la gloire
» de sa conquête. La jeune esclave en-
» tra dans le lit du meurtrier de son
» père & de son amant, & fut mère du
» Sultan *Amurat*, &c. »

Othman ne borna point là ses conquêtes. Ses armes devinrent redoutables ; il se vit bientôt à la tête d'un grand peuple. L'Empire de *Mahomet* avoit fleuri par l'enthousiasme & par la plus sévère discipline. *Othman* suivit les mêmes principes ; il se dit l'envoyé de Dieu, le restaurateur de la Loi & l'interprète du Ciel. Les Grecs, les Idolâtres le crurent & se soumirent à sa domination. Ces peuples, renforcés par des essaims de vagabonds que la réputation d'*Othman* attiroit dans le païs, formèrent insensiblement une nation dont le nombre & l'autorité se fortifia de plus en plus par la valeur & les conquêtes de son chef. On ne sçait point si *Othman* porta le nom d'Empereur ; mais il est certain qu'il en eut toute la puissance, & qu'il gouverna ses sujets avec un despotisme égal à celui de ses successeurs. M. l'Abbé *Mignot* fixe le commencement de cet Empire vers l'an 700 de l'Hégire, 1300 de J. C. Parmi les établissemens utiles qu'on vit naître dans ces premiers temps, le corps des Jannissaires est peut-être celui qui a rendu aux Sultans les services les plus signa-

lés. M. l'Abbé *Mignot*, qui ne laisse rien échapper de ce qui peut intéresser son lecteur, nous trace ainsi l'origine de ce corps militaire. » *Amurat*, par » le conseil de *Kara Ali* son grand Vi» sir, avoit ordonné que le cinquiéme » de tous les esclaves qu'on feroit sur » l'ennemi (car les Turcs n'appellent » pas autrement les prisonniers de guer» re) appartiendroit au Sultan ; & que » ces étrangers ayant embrassé l'Isla» misme, formeroient une milice nou» velle. *Amurat* la fixa à dix mille hom» mes ; elle fut dans la suite considé» rablement augmentée. Il la distribua » en odas ou chambrées, à la tête des» quelles il mit des Officiers particu» liers, & il soumit tout le corps à un » chef nommé *Aga*, qui, par son cré» dit & par son autorité, devint un des » premiers Officiers de l'Empire. *Amu*» *rat*, voulant donner à cette nouvelle » infanterie un grand renom de valeur, » résolut de la consacrer par la religion. » Les premiers enrôlés furent envoyés » vers un fondateur de Dervis que la » sainteté de sa vie rendoit recomman» dable. Sitôt que les nouveaux enrô-

» lés se furent prosternés devant lui, le » solitaire affectant un ton prophétique, » mit la manche de sa robe sur la tête » du premier d'entr'eux : *Que leur nom » soit Janissaire*, s'écria-t-il ; *que leur » contenance soit fière, leurs mains tou» jours victorieuses, leurs épées toujours » tranchantes, leurs lances toujours prê» tes à frapper la tête de l'ennemi, & que » leur courage soit la cause de leur cons» tante prospérité*. Depuis ce temps le » nom de Janissaire, qui signifie *nouveau » soldat*, leur est resté, & leur bonnet » a retenu la forme d'une manche. » On voit par là que les Sultans regardent comme sujets tous ceux qui deviennent Musulmans. La soumission au Koran emporte en effet toujours le privilège de naturalité. Un Renégat peut se trouver le premier Ministre de l'Empire ; & les esclaves pris en guerre ou donnés par des Nations tributaires, sont presque toujours sûrs de parvenir aux emplois, pourvu qu'on les ait formés dès leur jeunesse à la religion ou à la discipline militaire observées dans le païs. Je ne vous détaillerai point, Monsieur, les inconvéniens qu'un pareil usage en-

traîne ordinairement après lui ; les trahisons, les discordes, les grandes révoltes, les usurpations, les assassinats dont l'histoire Ottomane est remplie, n'ont eu le plus souvent pour auteurs que des Renégats ou des esclaves étrangers. D'un millier d'exemples je ne vous en rapporterai qu'un. Comme ce trait d'histoire est intéressant & peu connu, je le transcris ici tel à peu près que M. l'Abbé *Mignot* le raconte. Un certain *Nasuf* ayant été fait esclave, fut conduit à Constantinople vers l'année 1568 sous le regne de *Sélim II*. Il étoit fils d'un Prêtre Grec du village de *Serrès* près de Salonique. Il porta longtemps le nom de son village, & n'eut la permission de s'appeller *Nasuf*, mot corrompu de l'Arabe qui signifie *homme de conseil*, que lorsque la fortune eut commencé à lui devenir favorable. » Comme la nature lui avoit donné » une fort petite taille, un teint olivâ» tre & des traits peu réguliers, il ne » fut pas admis d'abord au nombre des » Icoglans, enfans élevés dans les dif» férens serrails, sous la direction du » *Capi Aga* ou *Chef des Eunuques Blancs*,

» pour servir de pages au Grand Sei-
» gneur & passer de degrés en degrés aux
» premières dignités de l'Empire ; mais
» on l'abandonna parmi les *Azamo-*
» *glans*. Ce corps est composé du rebut
» des enfans de cette espèce, destinés
» aux emplois les plus vils & les
» plus pénibles du Serrail. Lorsque
» *Nasuf* eut acquis de la force on le
» fit *Baltagi* ou *Porte-faix*, & par un
» premier bonheur il fut destiné au
» service du *Kislar Aga* ou *Chef des*
» *Eunuques Noirs*. Cet Eunuque ne tar-
» da pas à s'appercevoir que son Baltagi
» avoit plus d'intelligence & de talens
» qu'il n'en falloit pour porter des far-
» deaux. Le maître donna à son esclave
» plusieurs commissions délicates dont
» celui-ci s'acquitta si bien que le Kis-
» lar Aga crut faire un grand présent à
» la Sultane *Validé* en lui attachant ce
» serviteur. En peu de temps cette Sul-
» tane fit passer *Nasuf* par différens em-
» plois ; elle en fut si contente qu'elle
» le nomma *Sangiac* (Gouverneur)
» d'un petit païs près d'Alep, qui étoit
» assigné à cette Princesse pour l'entre-
» tien de sa maison. Le nouveau San-

» giac se comporta dans ce poste com-
» me il avoit fait dans les autres ; il
» augmenta considérablement les reve-
» nus de la Sultane. Comme elle avoit
» peine à se passer de *Nasuf*, elle lui
» fit donner au Serrail la charge de
» Capiggi Pachi. . . . . . Sous
» l'Empire de *Mahomet III*, *Nasuf* qui
» comprit que le crédit de la Sultane,
» mère du prédécesseur, tomberoit,
» songea sérieusement à quitter la
» Cour où il n'y avoit plus que des
» risques à courir. Il demanda un San-
» giacat des plus éloignés de la Porte ;
» il eut le crédit de l'obtenir. *Nasuf*,
» dont l'ambition n'étoit pas satisfaite,
» crut que l'or seroit un moyen certain
» pour parvenir aux plus grandes di-
» gnités ; il en amassa beaucoup, &
» obtint plusieurs années après le Gou-
» vernement de Diarbekir, avec le titre
» de Pacha à deux queues. Il satisfit son
» avidité dans ce nouveau poste, plus
» riche & plus honorable qu'aucun de
» ceux qu'il avoit occupés jusqu'alors.
» A l'avènement d'*Achmet* au trône,
» *Nasuf* apprit que le nouveau Monar-
» que avoit choisi *Murad*, Béglierbeg

» du Caire, pour le faire grand Visir.
» La réputation de *Murad*, son âge déja
» fort avancé inspirèrent à *Nasuf* le desir
» de se rendre nécessaire au Grand Vi-
» sir, de gagner sa confiance, & de lui
» succéder. Il joignit ce Ministre dans
» les courses qu'il faisoit en Asie pour
» réduire les rebelles; il lui donna des
» avis importans & vint à bout de se
» faire choisir pour Lieutenant de l'ar-
» mée que *Murad* conduisit sur les fron-
» tières de Perse. Enfin sa bonne con-
» duite, ses talens l'élevèrent insensi-
» blement jusqu'à la dignité de Grand
» Visir, & il fut assez heureux pour
» épouser la sœur de son maître. . . . .
» Comme depuis long-temps nul Visir
» n'avoit été étranglé, *Nasuf*, devant qui
» tout plioit, crut sa faveur invariable.
» Il s'étoit fait quelques infractions au
» Traité de paix avec la Perse sur les
» frontières des deux Empires; mais
» *Nasuf*, qui aimoit mieux regner à
» Constantinople que de conduire des
» armées dans les deserts des Persans,
» cacha au Prince toutes les nouvelles
» qu'il avoit reçues; il eut même quel-
» que commerce secret avec le minis-

» tre qui gouvernoit la Perse sous le
» Sophi, & il reçut des présens consi-
» dérables de ce Ministre, sans que
» le Grand Seigneur en fût informé. Il
» avoit pris l'habitude d'en imposer à
» son maître pour se rendre de plus en
» plus nécessaire, & pour donner bonne
» opinion de son gouvernement. Un
» vaisseau ayant pris une barque de Co-
» saques qui contenoit au plus quinze
» hommes, le Grand Visir y fit joindre
» quinze bâtimens de l'arsenal armés
» de canons, & aux prisonniers quatre
» cens esclaves. Le Grand Visir étala
» tout cet appareil aux yeux du Grand
» Seigneur, comme une prise de con-
» séquence faite par ses vaisseaux sur les
» corsaires. Cette fausseté grossière fut
» la première cause de la chûte de *Na-*
» *suf*. Quoique le Capitan Pacha parût
» être aussi intéressé que le Grand Vi-
» sir à la cacher, lui ou ses Officiers ne
» purent s'en taire, & le Mufti apprit
» bientôt ce qu'il falloit penser de la
» prise faite sur les Cosaques; il sçut
» encore que le Grand Visir tiroit du
» trésor public de grosses sommes d'ar-
» gent pour de prétendues constructions

» de galères qui ne se faisoient point ; » qu'on avoit seulement couché sur le » rivage un grand nombre de carcasses » démâtées, & que le Grand Visir per- » suadoit à son maître que c'étoit autant » de nouveaux bâtimens sur le chan- » tier. Le Muphti découvrit ce menson- » ge au Sultan. *Achmet* en fut très irrité ; » cependant il ne se détermina point » à déposer *Nasuf* ; mais, fort peu de » temps après ; le Pacha d'Alep ayant » été sommé d'envoyer une somme » considérable au Grand Visir sans la » faire passer par les mains du *Defter-* » *dar* (Grand Trésorier), d'abord le » Pacha ne tint aucun compte de cet » ordre ; mais bientôt il en reçut un » nouveau, avec menace d'être dépos- » sédé s'il n'obéissoit promptement. » Le Pacha d'Alep ecrivit au Mufti » qui le protégeoit, & même il en- » voya son fils à Constantinople, afin » qu'il pût obtenir grace ou du moins » quelques délais du Grand Visir. Le » Chef de la Loi, sûr que la connois- » sance de cette véxation achèveroit » de renverser cet avide Ministre, con- » seilla au fils du Pacha d'Alep de se

» tenir ſur le chemin du Grand Sei-
» gneur lorſqu'il iroit à la Moſquée,
» & d'élever au deſſus de ſa tête une
» mèche allumée, comme font tous
» ceux qui veulent adreſſer quelque
» plainte à l'Empereur. Cette flamme
» eſt ſymbolique; elle ſignifie que le
» Sultan brûlera dans l'autre vie, s'il
» ne rend pas juſtice à ſes ſujets dans
» celle-ci. *Achmet* ayant apperçu ce
» feu élevé ſur une tête, envoya
» un Capiggi dire à celui qui le
» tenoit de porter ſa plainte au Grand
» Viſir. Le fils du Pacha d'Alep s'é-
» cria très-haut que c'étoit préciſé-
» ment de ce Grand Viſir qu'il avoit à
» ſe plaindre. L'Empereur qui l'enten-
» dit lui fit ordonner de ſe rendre au
» Serrail, & admit en effet ce jeune
» homme au pied de ſon trône. Les
» deux lettres que fit voir le fils du Pa-
» cha, leſquelles ordonnoient à cet Of-
» ficier de remettre une groſſe ſomme
» au Grand *Viſir* lui-même, la défenſe
» expreſſe d'en donner connoiſſance au
» Defterdar, la menace de dépoſſéder ce
» Pacha s'il n'obéiſſoit, enfin la certitude
» qu'il y avoit eu des mouvemens en

» Georgie que le Grand Visir avoit ca-
» chés à l'Empereur : tous ces torts accu-
» mulés irritèrent tellement *Achmet*
» que la mort du Visir fut bientôt ré-
» solue. *Nasuf* avoit appris l'arrivée du
» fils du Pacha, & quel moyen ce jeune
» homme avoit pris pour obtenir une
» audience. Il eut bientôt des soupçons
» de son malheur. Pour calmer l'orage
» il envoya au Serrail la Sultane son
» épouse, sœur de l'Empereur. Cette
» Princesse plaida la cause de *Nasuf*
» qu'elle aimoit, & après avoir tâché de
» justifier sa conduite, elle finit en di-
» sant que si son époux avoit mérité la
» disgrace de Sa Hautesse, elle sup-
» plioit qu'on le laissât mener une vie
» privée. L'Empereur qui vouloit attirer
» *Nasuf* au Serrail, sçut dissimuler avec
» sa sœur ; elle quitte *Achmet*, persua-
» dée que son époux reprendroit bientôt
» son crédit. Mais le Visir, qui connois-
» soit son maître mieux qu'une jeune
» personne sans expérience, ne se fia
» point à ces apparences favorables.....
» Comme il avoit accumulé des biens
» immenses, il chercha les moyens de
» les transporter dans quelque Province

» éloignée pour aller y finir ses jours.
» Ses ennemis qui éclairoient toutes ses
» démarches, ne tardèrent pas à péné-
» trer ce dessein. L'Empereur ne vou-
» loit pas être privé d'une confiscation
» qu'on lui peignoit comme la plus
» considérable qui eut jamais été. Le
» Mufti décida qu'on pouvoit faire
» périr le prévaricateur pendant le Ra-
» mazan, qui est le Carême des Turcs.
» L'arrêt de mort fut porté tout aussi-
» tôt; mais l'exécution n'en étoit pas
» facile. Outre que le Grand Visir a une
» Garde nombreuse attachée à sa digni-
» té, le faste de *Nasuf* nourrissoit dans
» son palais une multitude de domesti-
» ques & d'esclaves, & la suite de son
» épouse étoit aussi nombreuse que la
» sienne. Au lieu de charger les Cappig-
» gis & les bourreaux de cette exécution,
» l'Empereur la confia au Bostangi Pa-
» chi, créature du Grand Visir. Cet Of-
» ficier, muni de deux ordres du Grand
» Seigneur, dont l'un dépouilloit *Na-*
» *suf* de sa dignité & l'autre proscri-
» voit sa tête, se rendit au palais du
» Grand Visir sans autre escorte que
» quatre Bostangis. Sur le refus qu'on
» lui

» lui fit de l'introduire, il dit qu'il ve-
» noit de la part de l'Empereur pour
» s'informer de la santé du Grand Visir
» qui avoit refusé d'aller au Serrail,
» sous prétexte quil étoit malade. Com-
» me les Officiers de ce ministre répon-
» dirent au Bostangi Pachi que leur
» maître se portoit mieux, celui-ci insi-
» sista, assûrant qu'il avoit ordre de ne
» pas retourner au Serrail qu'il n'eut vu
» *Nasuf*. La qualité du Bostangi, ses
» liaisons avec ce Ministre, la foiblesse
» de son escorte, sur tout le temps du
» Ramazan, détruisirent les soupçons
» de *Nasuf* & des siens. Il fit retirer la
» Sultane, & il admit le Bostangi Pa-
» chi auprès du lit sur lequel il étoit cou-
» ché, revêtu de ses habits. Les qua-
» tre Bostangis s''arrêtèrent dans la
» chambre voisine; après les premiers
» complimens le Bostangi Pachi exigea
» que quelques Eunuques Noirs qui
» étoient demeurés dans la chambre se
» retirassent. *Nasuf* leur ordonna de sor-
» tir, & les Bostangis qui gardoient la
» porte eurent soin de les éloigner.
» Lorsque le Grand Visir & le Bostangi

» furent seuls, celui-ci tira le premier
» ordre du Sultan, qui portoit que
» *Nasuf* rendroit les sceaux. Le Grand
» Visir se croyant quitte pour perdre sa
» dignité, appella ses secrétaires, &
» ayant fait cacheter les sceaux dans un
» mouchoir, il les baisa & les rendit
» au Bostangi Pachi, le chargeant d'as-
» sûrer le Grand Seigneur qu'aucun de
» ses sujets ne lui seroit jamais plus
» fidèle, &c. Après une heure de con-
» versation cet Officier tira de son sein
» le dernier ordre du Grand Seigneur,
» qui proscrivoit la tête de *Nasuf*. Alors
» le désespoir de cet infortuné fut au
» comble; il se plaignit amèrement de
» la trahison; il réclama l'usage de ne
» pas faire mourir les condamnés ni
» dans leurs maisons, ni pendant le
» Ramazan. Il demanda à parler au
» Grand Seigneur, à son épouse; tout
» lui fut refusé; le Bostangi Pachi qui
» avoit fait entrer les Gens, déclara au
» malheureux *Nasuf* qu'il ne lui restoit
» que très-peu de momens pour se pré-
» parer à la mort; il lui refusa la liber-
» té de passer dans une chambre pro-

» chaîne pour y faire sa prière. Enfin » Nasuf se détermina à mourir, & ayant » ôté lui-même son turban & sa veste, » il appella les quatre Bostangis qui » l'étranglèrent avec beaucoup de peine » parce qu'il étoit très gras, & que » cette fonction ne leur étoit pas fami- » lière, &c.

Il ne manque à ce morceau que d'être écrit avec plus d'énergie, de précision & de feu. Quoique dans un ouvrage historique, le mérite du style soit moins à rechercher que celui de la méthode & de la vérité, ce n'est pas une raison pour un Historien de sacrifier l'élégance du langage à la fidélité du récit. La diction de M. l'Abbé *Mignot* est assez pure; elle a même quelquefois de la noblesse; mais les longueurs, les redites, les transpositions fréquentes, les embarras & plusieurs autres négligences qu'il seroit trop long de relever, se souffrent avec peine dans un Historien d'ailleurs aussi judicieux, aussi éclairé que le paroît M. l'Abbé *Mignot*. On a beau s'appuyer de cet axiome de *Cicéron*, qu'une Histoire plaît de quelque façon qu'elle soit

écrite, *Historia, quoquo modo scripta, placet.* J'aime mieux m'en tenir à la pensée de *Lucien*, que, *pour être bon Historien il faut être excellent Ecrivain.* Du reste, cette *Histoire de l'Empire Ottoman* est, sans contredit, la plus exacte & la plus intéressante qu'on nous ait donnée jusqu'ici dans notre Langue. Elle présente un tableau fidelle & curieux de tout ce qui s'est passé de mémorable dans l'Empire Ottoman depuis sa fondation en 1300 jusqu'en 1740. La suite des Empereurs, l'origine & les causes de leur puissance, leurs Guerres, leurs Traités de Paix, leur Religion, leur Commerce, en un mot, tout ce qui regarde le Gouvernement Civil, Politique, Militaire & Religieux de ce peuple, y est traité avec beaucoup d'ordre, de choix & de discernement. L'auteur a puisé dans les meilleurs sources; son ouvrage est le résultat heureux d'une lecture immense & d'un travail pénible.

Je suis, &c.

A Paris ce 4 Mai 1771.

LETTRE II.

L'Art de former les Jardins modernes, ou l'art des Jardins Anglois, traduit de l'Anglois : ouvrage auquel le Traducteur a ajouté un Discours Préliminaire sur l'origine de l'Art, des notes sur le texte, & une description détaillée des Jardins de Stowe, accompagnée du Plan, un volume in-8° de 450 pages ; à Paris chez Ch. Ant. Jombert père Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Genie, rue Dauphine.

PARMI les singularités qui caractérisent le génie libre des Anglois, la manière dont ils composent & décorent leurs jardins mérite notre attention. La symmétrie, sur-tout depuis *le Nôtre*, étoit généralement regardée

comme le principe fondamental de cet art. Les Anglois ont secoué le joug de cette régularité monotone, pour n'imiter que la simplicité, les désordres, & les tableaux variés de la nature. Ce goût particulier est moderne en Angleterre. *Kent*, Artiste célèbre de son temps par ses talens dans l'Architecture & dans la Peinture, est le premier qui, dans la composition des bosquets d'*Esher* maison de campagne du premier Ministre *Pelham*, osa s'écarter vers l'année 1720 de la route battue. Les Anglois qui aiment passionnément la vie rurale, reçurent avec transport un genre si analogue à leur caractère ennemi de l'uniformité. Les progrès du nouvel art furent très-rapides, & ses productions se sont depuis multipliées & perfectionnées dans la Grande-Bretagne. Tout Anglois qui possède une maison des champs, quels que soient son rang & sa fortune, est devenu jaloux de se procurer des jardins & de les rendre remarquables par quelque singularité qui ne s'éloigne pas de la nature.

Quoique *Kent* ait eu la gloire d'introduire le premier dans sa patrie la mé-

thode la plus naturelle de composer des jardins, l'on ne peut cependant pas dire qu'il en soit l'inventeur; car outre que cette méthode a été connue & pratiquée de tout temps en Asie, chez les Chinois, chez les Japonnois, &c, il avoit été prévenu en France par le célèbre *Dufresny*. Ses idées sur l'art des jardins n'avoient rien de commun avec celles qu'on en avoit de son temps. Il ne travailloit avec plaisir, &, pour ainsi dire à l'aise, que sur un terrein inégal; il lui falloit des obstacles à vaincre, & quand la nature ne lui en offroit pas, il s'en donnoit à lui-même; c'est-à-dire, que d'un emplacement régulier & d'un terrein plat il en faisoit un montueux pour varier, disoit il, les objets en les multipliant. Il disposa dans ce goût les jardins de *Mignaux* près de Poissy, ceux de l'Abbé *Pajot* près de Vincennes, & deux autres qui lui appartenoient au Faubourg Saint Antoine, dont l'un est connu sous le nom du *Moulin*, & l'autre sous celui du *Chemin Creux*. *Dufresny* passa les dix dernières années de sa vie à imaginer des jardins. *Louis*

XIV, qui l'aimoit beaucoup & qui connoissoit son mérite, lui avoit accordé un brevet de Contrôleur de ses Jardins. Il avoit présenté à ce Prince deux plans différens pour ceux de Versailles; mais ces plans ne furent point acceptés à cause de l'excessive dépense que demandoit leur exécution.

L'ouvrage que je vous annonce, Mr, & dans lequel on développe les principes de l'art des jardins Anglois, est le premier qui ait encore paru sur cette matière. Il a été publié à Londres l'année dernière sous le titre modeste d'*Observations*, par Sir *Thomas Wately*, ancien Secrétaire de la Tréforerie sous le ministère du fameux *George Grenville*, Membre actuel du Parlement. Quoique l'auteur l'ait particulièrement destiné aux amateurs & aux compositeurs des jardins; les gens de goût, les artistes & sur-tout les Peintres y trouveront un grand nombre d'observations fines & singulières sur plusieurs effets de la perspective, & les Poëtes des descriptions vives, quoiqu'exactes, des plus beaux jardins d'Angleterre dans tous les genres. Cet ouvrage est entièrement

neuf ; aussi a-t-il eu le succès le plus complet en Angleterre.

La nature toujours simple n'emploie que quatre matériaux dans la composition de ses scènes & de ses tableaux, le *terrein*, les *bois*, les *eaux* & les *rochers* ; l'art a ajouté les *bâtimens*, destinés à servir de retraites commodes aux hommes. Chacune de ces espèces admet des variétés dans la figure, les dimensions, la couleur & la situation. Tout païsage en est uniquement composé ; & les beautés d'un païsage dépendent de l'application de ces variétés. L'auteur traite séparément de tous ces objets.

Les eaux sont ce qu'il y a de plus intéressant dans un païsage & la partie la plus délicieuse d'une retraite ; elles fixent l'attention dans l'éloignement, invitent à s'approcher & charment lorsqu'on est près ; elles donnent, pour ainsi dire, du coloris à une exposition ouverte ; elles animent un ombrage, adoucissent l'horreur d'un desert, enrichissent le point de vue le plus agréable. Une rivière qui change continuellement son cours devient une

source de variétés: pour les situations. Celle des bois & des bâtimens sera d'autant plus heureuse qu'ils seront plus près de l'eau; c'est de-là qu'il se répand un certain éclat sur tous les environs. Les objets qui sont assez près de l'eau pour en être réfléchis, sont les plus intéressans; ceux qui sont un peu plus éloignés servent aussi à l'ornement de la scène. Il n'est pas jusqu'à ceux qui paroissent totalement détachés des autres, qui ne rentrent dans l'ensemble & ne contribuent à le rendre plus piquant. L'auteur en cite pour exemple le château de *Blenheim* *. L'on voyoit au-devant du bâtiment un large & profond vallon qui le séparoit brusquement d'avec la pelouse & les bois. Il avoit fallu construire un énorme pont pour traverser cette profondeur; mais cette communication forcée étoit un sujet perpétuel de raillerie, & les objets com-

* Ce célèbre château est à sept milles d'Oxford, au Nord & près de la petite ville de Woodstock. Il fut bâti en 1705, par ordre de la Reine *Anne*, pour en récompenser le Duc de *Malborough* après ses victoires.

pris sous le même point de vue étoient toujours divisés en deux parties absolument distinctes l'une de l'autre. Ce vallon est devenu depuis peu le lit d'une rivière, mais il n'a pas été rempli, & il n'y a que le fond qui soit couvert d'eau. Les bords, quoique toujours extrêmement élevés, ne présentent plus l'idée d'un précipice; ils ne sont que les rives hardies d'une magnifique rivière. Le même pont a subsisté sans aucun changement; mais il a cessé d'être ridicule; l'eau lui a rendu sa beauté & l'a mis à sa place. Au dessus du pont, la rivière, du lieu d'où on la découvre, paroît naître, en serpentant dans le vallon, de derrière un petit bois épais; & bientôt après, prenant un cours plus déterminé, elle est assez large pour contenir une isle couverte des plus beaux arbres. Immédiatement au dessous du pont la rivière forme une plus belle nappe d'eau, dont les deux côtes sont de vastes pelouses. Sur celle qui est la plus éloignée du château, étoit autrefois situé le palais de *Henri II*, célèbre dans nos anciennes Chansons, sous le nom du *berceau de la belle Rosamonde*.

Une petite source d'eau claire qu'on voit dans cet endroit & qui est marquée par un saule, est encore appellée par le peuple des environs *le Puits de la belle Rosamonde* *.

* *Rosamonde*, fille de *Gautier* Lord *Clifort*, fut la beauté la plus célèbre du douzième siécle. Le Roi *Henri II* l'aima éperdument, & pour n'être pas troublé dans ses amours par la Reine *Eléonore* sa femme, cette héritière de Guyenne répudiée par *Louis le Jeune*, & qui porta à l'excès, dit M. *Hume*, la galanterie & la jalousie, c'est-à-dire toutes les foiblesses de son sèxe, il fit bâtir à Woodstock une maison en forme de labyrinthe, où l'on ne pouvoit entrer sans en avoir appris le secret. C'est là que demeuroit ordinairement la belle *Rosamonde*, & que le Roi passa avec elle les plus doux momens de sa vie. Cependant la Reine découvrit enfin le mystère par le moyen du fil qu'elle apperçut un jour au pied du Roi. Elle pénétra jusques dans le lieu où étoit *Rosamonde*, & la maltraita si fort que cette malheureuse beauté en mourut peu de temps après, & fut enterrée chez les Religieuses de Woodstock. On mit sur sa tombe ces deux vers, dont les jeux de mots annoncent le siécle où ils furent composés.

Hic jacet in tumbâ Rosa mundi, non Rosa munda.
Non redolet, sed olet, quæ redolere solet.

Après avoir examiné les différentes parties qui composent les scènes & les tableaux de la nature, l'auteur discute les principes auxquels elles sont soumises lorsqu'on les applique aux jardins. Tous ces détails méritent d'être lus. Le traducteur ajoûte à la fin du texte de M. *Watley* une description des fameux jardins de *Stowe*, faite d'après ses propres observations. Stowe est situé dans le Buckinghamshire, à soixante milles de Londres, & à un mille & demi de la ville de Buckingham. Il appartient à *Richard Grenville*, Comte *Temple* & Baron *Cobham*, Membre du Conseil Privé, & Chevalier de l'Ordre de la Jarretière. *Richard Grenville*, Lord *Cobham*, son oncle, est le créateur de Stowe. Le terrein compris dans l'enceinte des jardins est de trois ou quatre cens arpens. Ce lieu n'est fameux que par ses jardins; car le château, quoique fort beau, n'égale ni Blenheim, ni quelques autres châteaux d'Angleterre. On compte quatre-vingt-dix pieds de l'extrêmité d'une des aîles à l'autre. Toutes les pièces sont meublées magnifiquement & ornées à la manière Angloise,

c'est à dire, de quantité de tableaux des plus grands Peintres, de bustes, de tables & de vases. La galerie est la plus belle partie de la maison ; l'or & le marbre y sont répandus avec profusion. L'auteur entre dans le détail de toutes les pièces qui composent les superbes jardins qu'il décrit ; toutes les scènes de la nature y sont rassemblées & l'imitation de ses irrégularités, de ses désordres & de ses caprices y produit les plus grands effets. L'on y voit des vallons, des plaines, des rochers, des montagnes, des temples, des pyramides, des ruines, des hermitages, même une église Paroissiale & un Cimetière. Quelle décoration pour des jardins ! Vous vous rappellez peut-être à ce sujet, Monsieur, la description que je vous envoyai * il y a cinq ans du jardin de M. *Tyres* à Denbigh près de Dorking dans le Comté de Surry. Ce jardin sur-tout est remarquable par la Vallée de l'Ombre de la Mort, où l'on voit des cercueils de pierres dans lesquels sont des squelettes humains. Il

* Voyez l'*Année Littéraire* 1766, Tome VI, page 296.

n'appartient qu'aux Anglois d'imaginer de pareils ornemens. Naturellement mélancoliques, ils aiment à contempler les objets propres à faire naître des réflexions sérieuses & même lugubres ; leurs ouvrages, de quelque genre qu'ils soient, ont toujours une teinte sombre, & ressemblent, plus ou moins, à ces festins Egyptiens où la tête de mort qu'on mettoit sur la table jettoit le poison de la tristesse dans le sein de la gaîté.

Moins de profondeur & de métaphysique dans les raisonnemens auroient mis l'ouvrage de M. *Wately* plus à la portée du commun des lecteurs. Il est fâcheux encore, comme s'en plaint le Traducteur lui-même, que l'auteur, qui n'a pas négligé dans son Livre les objets d'utilité, n'ait pas consacré quelques Chapitres à la décoration des vergers, dont l'aspect charme toujours, parce qu'ils offrent une image parfaite de l'abondance jointe à l'agrément. Les arbres qui les composent conservent leurs feuilles comme ceux qui ne sont destinés qu'à la décora-

tion ; l'air eſt parfumé des douces odeurs qu'exhalent leurs fleurs, & leurs fruits ſont, ſans contredit, un des plus beaux préſens de la nature. Les Anciens, dont les goûts étoient plus ſimples que les nôtres, mettoient leurs vergers au nombre des parties les plus importantes de leurs jardins. Il eſt ſingulier que les Anglois, qui ſont de tous les peuples modernes ceux qui ont pouſſé plus loin l'admiration pour l'antiquité, ne l'ayent pas imitée ſur ce point. Les vergers peuvent ſe prêter à toute l'irrégularité qu'exigent les jardins Anglois. Rien ne feroit plus agréable, ſelon moi, que des ſcènes compoſées d'arbres fruitiers de toute eſpèce, ſoit qu'elles couvriſſent le ſommet d'une colline eſcarpée, ſoit qu'elles occupaſſent le fond d'un vallon. Les arbres, quoi qu'ils paruſſent jettés au haſard, feroient ingénieuſement contraſtés, & offriroient toutes les variétés dont ils ſont ſuſceptibles par leurs formes & leurs couleurs ; & ces ſortes de ſcènes feroient également intéreſſantes depuis le Printemps juſqu'à l'Automne.

Mémoires de la Société Royale de Montpellier. Tome I.

Si vous êtes, Monsieur, dans le goût de rassembler les Mémoires des Académies sçavantes, ne laissez pas échaper cette *Histoire de la Société Royale des Sciences établie à Montpellier, avec les Mémoires de Mathématiques & de Physique, tirés des Registres de cette Société*, un volume *in*-4°. de 600 pages environ qui se trouve à Paris chez *Edme* Libraire, rue des Carmes au Collège de Presle, pour 9 liv. en feuilles. La Société Royale de Montpellier établie en 1706 ne fait avec notre Académie des Sciences de Paris qu'un seul & même corps, & cette association glorieuse a toujours été pour elle un motif pressant de suivre ses traces. Aussi retrouve-t-on dans la rédaction de ce premier volume des Mémoires de Montpellier cette conformité, cette ressemblance avec ceux de Paris, qui caractérise les travaux des Membres de ces deux illustres Compagnies. Le volume est

divisé en deux parties très-distinctes, l'une pour l'*Histoire* de la Société, l'autre pour les *Mémoires* des Académiciens.

Dans l'*Histoire*, après un détail indispensable des principaux faits qui concernent l'établissement de la Société Royale, accompagné des Lettres Patentes qui ordonnent cet établissement & des Statuts qui servent de règle à la Compagnie, &c, on trouve un précis de tout ce qui s'est dit de remarquable, soit de vive voix, soit par écrit, dans les différentes assemblées, aussi-bien que l'extrait & l'abrégé de plusieurs Mémoires que l'on n'a pas jugé à-propos de donner tout au long. Pour satisfaire ceux des Lecteurs qui ne veulent pas prendre la peine d'approfondir les Mémoires mêmes, on a encore semé dans cette Histoire plusieurs éclaircissemens qui en tiendront lieu à ces hommes occupés ou superficiels qui se bornent à cueillir quelques fleurs dans le champ vaste & souvent aride des sciences exactes. L'ordre, la clarté, la précision m'ont paru diriger la plume de l'Historien,

qui termine cette premiere partie par les éloges de quatre Académiciens morts depuis 1706 jusqu'en 1717. Je m'arrête un instant à l'éloge de M. *Magnol*.

Il nâquit en 1638 & reçut de son Père, Maître Apothicaire de Montpellier, une éducation excellente, après laquelle il reçut le bonnet de Docteur dans l'Université de Médecine de cette Ville. Elevé, pour ainsi dire, au milieu des simples & des drogues, il se rendit si habile dans la connoissance de cette branche de l'art de guérir, qu'il obtint en 1663 le brevet de Médecin ordinaire du Roi. Il étoit naturellement vif & infatigable, & tel qu'un homme doit être pour s'appliquer à la Botanique; car c'est une science qui ne s'apprend pas entièrement dans le Cabinet & dans les Livres : outre la lecture, & l'étude, elle demande un tempérament assez robuste pour s'exposer à l'inclémence des saisons, assez de force pour grimper sur les montagnes les plus rudes & sur les rochers les plus escarpés, assez de courage pour descendre dans les précipices les plus affreux. C'est ordi-

nairement dans ces lieux sauvages que la nature cache ce qu'elle a de plus rare pour ne le laisser voir qu'à ceux qui ont la hardiesse de l'aller découvrir. ». M. *Magnol* parcourut en homme habile tous les environs de Montpellier & une grande partie du Languedoc ; le résultat de ses courses fut son *Botanicon Monspeliense*, imprimé à Lyon en 1676 & dix ans après avec des augmentations, à Montpellier : ouvrage qui, par la description exacte des plantes, de leurs vertus les plus connues & des lieux où elles croissent, sera toujours d'une grande utilité aux jeunes Botanistes. Cet Académicien ne borna pas au Languedoc ses courses sçavantes ; il parcourut plusieurs fois les Alpes & les Pyrénées, & en rapporta une moisson si abondante qu'il songea à donner une histoire générale des Plantes dont il publia à Montpellier un Prospectus sous le titre de *Prodromus historiæ generalis Plantarum*.
» Les Sçavans, dit à ce sujet l'auteur
» de son éloge, ont souvent de ces
» idées magnifiques, qui marquent
» l'étendue de leur génie ; mais la

» briéveté de la vie ou les distractions » qui en sont inséparables, ne leur » permettent pas toujours de les pous- » ser aussi loin qu'ils le voudroient ». C'est ce qui arriva à M. *Magnol* qui successivement nommé à une Chaire de Medecine, chargé par brevet du Roi de l'inspection du Jardin Royal des Plantes à Montpellier, & choisi enfin par l'Académie des Sciences de Paris pour venir y occuper (en 1709) la place vacante par la mort du célèbre *Tournefort*, n'a eu le tems de publier que son *Hortus Regius Monspeliensis*, imprimé en 1697. Il mourut en 1715 à l'âge de 77 ans, & ce n'est qu'après sa mort que fut imprimé par les soins de son fils un autre Livre de sa composition intitulé: *Novus Character Plantarum*. M. *Magnol* étoit en relation avec les plus célèbres Botanistes de son tems, tels que *Ray*, *Herman*, *Boccone*, *Breyni*, *Triumpheti*, *Commeling*, *Beverling*, *Spon*, *Fagon*, &c. Il étoit né Protestant; mais il se convertit en 1694 à la Foi Catholique, dont il ne s'est jamais departi.

Les autres Eloges renfermés dans ce

premier volume sont ceux de MM. *Ricòme*, *Icher*, & l'Abbé *de Lacan*, noms beaucoup moins connus dans les Sciences, mais sur lesquels l'Historien de la Société Royale a l'art de jetter de l'intérêt sans fatiguer les Lecteurs par des détails domestiques aussi fastidieux qu'inutiles. On est redevable de ces Eloges à M. *Gauteron*, Secrétaire de la Société lors de sa création ; on annonce dans la Préface qu'il y en aura huit autres de la même main dans les volumes suivans.

Les *Mémoires* s'étendent depuis 1706 jusqu'en 1730, quoique la partie historique finisse à 1737. l'Historien de la Société Royale en donne plusieurs raisons que l'on peut lire dans sa Préface. Je ne m'y arrêterai point. Physique générale, Histoire Naturelle, Anatomie, Mathématiques, Méchanique, &c, &c : tels sont en général les objets de ces *Mémoires*. Je n'indiquerai ici que les principaux : *Observations de différentes Eclipses de Lune*, *de Soleil*, &c, par MM. *de Plantade*, *de Clapiés* & *de Rochemaure* ; *Observations Anatomiques*, par MM.

de la Peyronnie, *Lamorier & Astruc*; *Dissertation sur l'utilité de la soie des Araignées*, *avec l'analyse chimique de cette soie*, par le Président *Bon*, dont on trouve aussi des *Observations Météorologiques*, faites à Montpellier depuis 1705 jusqu'en 1709; *Mémoires sur les Pétrifications de Boutonnet & sur le redressement des Plantes inclinées à l'horison*; par M. *Astruc sur les dents pétrifiées de divers poissons* par M. *Rivière*; *sur le verd de gris* par M. *Sérane*, &c, &c. Je me borne à un ou deux, dont le sujet est plus à la portée du commun des Lecteurs.

Dans un Mémoire assez étendu sur quelques singularités du terroir de *Gabian* & principalement sur la Fontaine de Pétrole qui y coule, M. *Rivière* rapporte plusieurs observations intéressantes pour les Naturalistes. Gabian est un Village situé dans le Diocèse de Bésiers, à une demi-lieue duquel il y a une petite montagne d'environ un quart de lieue de tour. Elle s'appelle *la Montagne des Diamans*, parce que l'on y trouve, après les pluies, une assez grande quantité de cristaux à fa-

celles qui coupent le verre comme le diamant. Ce terroir où sont des mines de charbon de terre & de vitriol, produit des Bélemnites qui, brûlés, donnent une odeur différente de celle des Bélemnites des autres pays. Entre les concrétions bitumineuses qui se trouvent dans le même canton, on en découvrit il y a quelques années de fort singulières, un peu au-dessus d'une carrière dont presque la moitié est de pierre-ponce. » On pourroit, dit » M. *Rivière*, les appeller du savon » fossile ou du savon naturel, puisque » les femmes de ce lieu, à ce que » bien des gens assûrent, s'en ser- » voient à la manière du savon pour » blanchir le linge. On examina ces » concrétions savonneuses dans leur » mine, & l'on observa dans leur » tissu intérieur des tuyaux d'un pouce » & demi de diamètre qui exhaloient » une odeur à-peu-près semblable à » celle du Pétrole; elles avoient la » dureté du savon en pierre; mais » étant tirées de la mine & exposées » à l'air, elles devenoient aussi dures » que le plâtre qu'on a employé de-
» puis

» puis long-temps. D'ailleurs, elles » étoient les unes d'un rouge couleur » de feu, les autres de la couleur du » savon marbré ».

Mais de toutes les curiosités naturelles que l'on voit dans ce canton, la plus singulière assûrément est la Fontaine d'huile de *Pétrole*. On nomme ainsi une espèce de bitume liquide que l'on ne trouve proprement en Europe qu'à Gabian & au mont Gibbius dans le Duché de Modene. M. *Rivière* décrit avec soin le Pétrole de Gabian; il en indique les principaux caractères, en présente l'analyse chimique, en détaille les propriétés & les vertus, &c; mais il est nécessaire de rapprocher son Mémoire du morceau très-curieux sur le Pétrole que donne (page 121 de l'*Histoire*) le Secrétaire de la Société, d'après des observations postérieures qui sont beaucoup plus exactes.

On connoît assez généralement la faculté qu'a la *Sèche* * de lancer au

* En Latin *sepia*. *Rondelet* l'a mise au rang des poissons mous; M. *Linnœus* la place dans le

dehors une liqueur noire, à l'aide de laquelle elle se dérobe à la poursuite de ses ennemis. Mais d'où vient cette liqueur, & comment l'animal s'en sert-il ? C'est ce que développe très-bien M. *Lamorier* par l'anatomie exacte de la Sèche & principalement des organes qui lui servent à employer sa liqueur défensive. L'Auteur n'a pu découvrir les routes par lesquelles cette liqueur noire est portée dans la vessie qui la contient, & où elle acquiert, par le long séjour qu'elle y fait, la même consistance que la bile humaine dans la vésicule du fiel. Mais il explique très-bien le méchanisme curieux de l'éjaculation de cette espèce d'encre, & c'est ce qu'il faut voir dans son Mémoire, accompagné d'une Planche qui rend encore plus sensible toute cette théorie.

Celui de M. *de Plantade* sur l'Histoire Naturelle de Languedoc n'est ni moins curieux ni moins intéressant; on y voit que la Société Royale s'occupe depuis son établissement d'un ouvrage en grand sur cette Partie si cu-

second ordre de la classe des vers qu'il appelle *Mollufcula*.

rieuse; que loin de perdre de vue cet objet utile, elle fait toutes les recherches nécessaires pour le remplir avec un succès égal aux lumières de ses membres. C'est ce que confirme le Secrétaire de la Compagnie en assûrant dans sa Préface que l'on a déja rassemblé une partie considérable des matériaux nécessaires à ce grand ouvrage qui suivra la Description Géographique de la même Province : autre travail auquel sont depuis long-temps livrés les Géographes & les Astronomes de cette Société.

Le Public ne peut que desirer avec le plus grand empressement l'exécution de ces projets Littéraires. Je souhaite en mon particulier de les voir bientôt réalisés, & j'ose prier MM. les Académiciens de Montpellier de nous donner promptement la suite de leurs Mémoires, qui recevra certainement de la part des Sçavans un accueil aussi distingué que ce premier volume, imprimé très-correctement à Lyon chez *Benoît Duplain.*

Je suis, &c.

A Paris, ce 7 Mai 1771.

LETTRE III.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un Plagiat de M. de Voltaire.

UN voyage que j'ai fait dans le Païs Etranger, m'avoit obligé, Monsieur, d'interrompre la lecture de vos Feuilles. Je suis de retour, & je me remets au courant. Je viens de lire le dernier volume de votre Année 1770. Dans le compte que vous y rendez du *Porte Feuille d'un homme de goût* * compilé par un Abbé sans goût, vous parlez d'une Fable très-ingénieuse de Monsieur *de Voltaire*, intitulée *Le Lion & le Marseillois*; vous en avez rapporté les traits les plus heureux, tels que ceux-ci :

Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il se promenoit dans le fond d'un vallon,

* Voyez l'*Année Littéraire* 1771, Tome VIII page 121.

Il trouva nez à nez un énorme Lion.....
Le plus horrible effroi saisit le voyageur;
Il n'étoit pas *Hercule*, &, tout transi de peur,
Il se mit à genoux & demanda la vie.
Le Monarque des bois, d'une voix radoucie,
Lui dit en bon François: ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me
passe!
Ecoute, j'ai dîné: je veux te faire grace,
Si tu peux me prouver qu'il est contre les loix
Que le soir un Lion soupe d'un Marseillois.
Le Marchand à ces mots conçut quelqu'esspérance;
Il avoit eu jadis un grand fond de science, &c.

Il conclut que l'homme étoit le Roi de la Nature; que Dieu avoit fait un pacte avec le Lion.

Il vous recommanda d'être clément & sage;
De ne toucher jamais à l'homme son image....

Le Lion répondit:

Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit? En quel temps? Dans quel lieu?
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable:
De ces quarante dents vois la file effroyable;
Ces ongles dont un seul te pourroit déchirer,
Ce gosier écumant prêt à te dévorer.....
Ce Dieu, dont mieux que toi je connois la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étoient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomach, honte de la Nature,
Ne pourroit seulement, sans l'art d'un Cuisinier,
Digérer un poulet, qu'il faut encor payer.....

Sire, les Marseillois ont une ame immortelle,
Ayez, dans vos repas, quelque respect pour elle.....
Pour gagner quelqu'argent j'ai quitté mon païs;

Je laisse dans Marseille une femme & deux fils ;
Mes malheureux enfans réduits à la misère,
Iront à l'hôpital, si vous mangez leur père...
Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?
Mon petit lionceau ne peut encor courir ;
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive.
Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.
Et pourquoi sortois-tu d'un terre infortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quitter ta femme & ce païs si rare ?
&c, &c, &c, &c.

Le fond & les détails de cette Pièce se trouvent dans *La Fable des Abeilles* de *Mandeville*, Edition *in*-12 à Londres chez *Jean Nourse* 1750, Tome I page 258, *Remarque P.* Je vais, Monsieur, pour vous en convaincre, copier l'original de cet Apologue.

LE MARCHAND ET LE LION.

FABLE.

» Un Marchand Romain, durant

» la première Guerre Punique, avoit
» fait naufrage sur la côte d'Afrique.
» Ce malheureux maître, accompa-
» gné d'un seul esclave, prit terre
» avec beaucoup de peine. Occupés
» l'un & l'autre à chercher du secours,
» ils furent rencontrés par un Lion d'une
» grandeur énorme. Ce Lion sçavoit,
» non-seulement diverses Langues,
» mais paroissoit, de plus, parfaitement
» instruit des affaires humaines. L'es-
» clave effrayé monte promptement
» sur un arbre. Le Maître vint se pros-
» ner devant le Lion avec toutes les
» marques de la soumission la plus res-
» pectueuse. Le Lion, qui avoit de-
» puis peu appaisé sa faim, l'assura
» qu'il ne le toucheroit pas, s'il lui al-
» léguoit quelques raisons passables
» pour prouver qu'il ne devoit pas être
» mangé. Le Marchand rassuré fit un
» discours pathétique du naufrage qu'il
» avoit essuyé. Ensuite, étalant avec art
» l'excellence de la nature humaine
» & de sa capacité, il représenta qu'il
» n'étoit pas vraisemblable que les
» Dieux ne l'eussent pas destiné pour
» un meilleur usage que pour être dé-

» voré par les bêtes féroces. Le Lion, » à ces mots, devenu plus attentif, » daigna de temps en temps répondre » à l'Orateur, jusqu'à ce qu'enfin, en- » nuyé de ces longs discours, il l'in- » terrompit ; & ils eurent entr'eux le » dialogue suivant.

LE LION.

» O animal également vain & avide, » toi qui, conduit par la vanité & par » ton avarice, as quitté ton païs » natal où tu pouvois trouver abon- » damment de quoi satisfaire tes be- » soins naturels ! Tu parcours les mers » orageuses, tu grimpes sur les mon- » tagnes dangereuses pour te pro- » curer le superflu. Quelle est donc » l'excellence que ton espèce a par des- » sus la nôtre ? Si les Dieux t'ont donné » une supériorité sur toutes les créatu- » res ; pourquoi, timide & rampant, » supplies-tu aujourd'hui un inférieur ?

LE MARCHAND.

» Notre supériorité ne consiste pas

» dans les forces corporelles, mais dans
» celles de l'entendement. Les Dieux
» nous ont doué d'une ame raisonna-
» ble, qui, quoiqu'invisible, est ce
» que nous avons de meilleur.

LE LION.

» Je ne veux rien toucher de ta
» personne que ce qui est bon à man-
» ger. Mais pourquoi l'estimes tu tant
» à cause de cette partie qui est invi-
» sible ?

LE MARCHAND.

» Parce qu'elle est immortelle, &
» qu'elle sera récompensée après la
» mort pour les actions de cette vie,
» & parce que le Juste jouira dans les
» Champs Elysées, avec les Héros
» & les demi-Dieux, d'une félicité
» & d'une tranquillité éternelles.

LE LION.

» Quelle vie as-tu donc menée ?

LE MARCHAND.

» J'ai honoré les Dieux, & j'ai tâ-
» ché d'être utile aux hommes.

LE LION.

» Pourquoi donc crains-tu la mort,
» si tu crois les Dieux aussi justes que
» tu l'as été ?

LE MARCHAND.

» J'ai une femme & cinq petits en-
» fans, qui tomberont dans la misère
» s'ils me perdent.

LE LION.

» J'ai deux lionceaux qui sont en-
» core trop jeunes pour trouver le
» moyen de vivre par eux-mêmes.
» Pressés maintenant de la faim, ils doi-
» vent actuellement mourir de mi-
» sère, si je ne leur apporte rien pour
» les soulager. Tes enfans se tireront
» bien d'affaire sans toi; du moins ils ne

» ſeront pas plus malheureux à cet égard
» quand je t'aurai mangé, qu'ils l'au-
» roient été ſi tu avois péri dans le nau-
» frage...... Le Lion, né ſans com-
» paſſion, ſuit l'inſtinct de ſa nature.
» Les Dieux nous ont ordonné de vivre
» de notre proie & de la chair des au-
» tres animaux..... La nature avoit ap-
» pris à votre eſtomach à ne demander
» que des végétaux. Mais votre paſſion
» violente pour la variété & votre fu-
» reur inſenſée pour la nouveauté, vous
» ont pouſſé à détruire les animaux ſans
» raiſon & ſans néceſſité. Vous avez per-
» verti votre nature, & vos appétits ſe
» ſont tournés, ſuivant que votre va-
» nité, votre luxe & vos plaiſirs inſen-
» ſés l'ont voulu. Les eſprits animaux
» & la chaleur intérieure du Lion ſont
» tels que la fermentation qu'ils cau-
» ſent dans ſon eſtomach eſt capable
» de conſumer & de diſſoudre la peau
» la plus coriace, les os les plus durs,
» &, par conſéquent, la chair de tous
» les animaux ſans exception. Au con-
» traire, votre eſtomach eſt ſi délicat
» que ſa chaleur foible & peu agiſſante
» ne peut digérer que les parties les plus

» tendres des animaux ; encore faut-» il qu'elles ayent été auparavant plus » de la moitié digérées par le feu artifi-» ciel..... Vous dites que les Dieux ont » fait l'homme maître de toutes les » autres créatures. Quelle n'est donc » pas sa tyrannie de les détruire cruel-» lement par simple délicatesse !.... Si la » Nature avoit eu intention que l'hom-» me, en tant qu'homme & en consé-» quence de sa supériorité, dominât » sur tous les autres animaux, le tigre, » que dis je, la baleine & l'aigle obéi-» roient même à sa voix, &c, &c, » &c. » Vous voyez bien évidemment, Monsieur, que l'idée très philosophique de la Fable ou du Conte du Marseillois n'appartient pas à M. *de Voltaire*; il a très peu de propriétés en ce genre ; vous conviendrez cependant que c'est sur-tout par les idées qu'un Poëte est vraîment Poëte ; que c'est là ce qui constitue son génie, & qu'il n'est qu'écrivain dès qu'il ne sçait que colorier les inventions & les pensées d'autrui. Adieu ne plaise qu'on me soupçonne de vouloir, par cette remarque, déprimer le mérite de M. *de Voltaire*.

Dans la foule des Arts & des talens qui nous environnent, on fait cas, avec raison, d'un habile metteur en œuvre & d'un agréable vernisseur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Examen des principales méthodes d'administrer le Mercure pour la guérison des Maladies Vénériennes; par M. de Horne, Docteur en Médecine, ancien premier Médecin de l'Hôpital Royal & Militaire de Metz : Brochure in 8° de 146 pages; à Paris chez Didot le jeune Libraire, Hôtel de Luynes Quai des Augustins.

L'Epître Dédicatoire *à Monsieur *** Docteur en Médecine* présente les vues de l'Auteur & les motifs qui l'ont déterminé à comparer entr'elles les différentes méthodes d'administrer le mercure; ces motifs honorent également son esprit & son cœur. Dans l'*Avant-Propos*, il expose d'une manière inté-

ressante les dangers de ces remèdes secrets que l'ignorance & l'avidité proclament, qui font la fortune de leurs auteurs & souvent le malheur du trop crédule Public : *c'est communément*, dit il, *une affaire de Finance qui suppose un Bureau & des Croupiers.* Il apprécie ensuite le peu de valeur des certificats qui viennent toujours à l'appui de ces secrets & qui se ressemblent presque tous. Enfin, il desireroit qu'avant de prononcer sur la qualité de ces remèdes on les soumît à l'analyse, & qu'on en examinât attentivement les effets. » Les véritables & heureuses découvertes, dit il, gagneroient à cet examen, » & il serviroit à montrer le danger » & l'insuffisance de celles qui, destituées de vues honnêtes & de principes, ne se maintiennent que par la cabale des associés, & ne s'accréditent » que par une politique soutenue, d'autant plus dangereuse qu'elle a pour » objet ce qui de sa nature en est le » moins susceptible «.

L'auteur présente le tableau des différentes méthodes de traiter les Maladies Vénériennes ; il les juge en hom-

me instruit, sans prévention & sans intérêt ; ses raisonnemens sont clairs ; il n'est pas même nécessaire d'être Médecin pour les saisir ; ils sont à la portée de tout le monde, qualité rare, sur-tout dans les Livres de cette nature. Après avoir traité avec autant de précision que d'impartialité les avantages & les désavantages de chaque méthode, M. de *Horne* estime que le mercure soluble & miscible à nos humeurs mérite la préférence ; il en déduit les raisons ; & cette qualité, selon lui, paroît jusqu'à présent réservée au seul sublimé corrosif. *C'est le nom seul de ce remède*, ajoute l'auteur, *qui a prévenu contre lui, & c'est presque toujours ainsi qu'on juge l'arbre par l'écorce* ; mais la saine Chimie, en apprenant, de la manière la plus précise, en quoi consiste la qualité inquiétante du sublimé, offre les moyens les plus multipliés & les plus sûrs de l'émousser & de la diminuer à un point étonnant, sans lui rien faire perdre de ses vertus ; l'expérience journalière ajoute encore à ce raisonnement, & le confirme. Que faut-il de plus pour assûrer à ce remède bien

connu & sagement administré la préférence qu'il mérite ?

L'auteur détaille ensuite la manière d'agir du sublimé, &, par la comparaison qu'il en fait avec l'émétique que nous connoissons & qui nous est familier, il semble nous inviter à une confiance pareille pour le sublimé, dont il fixe & régle l'opération par des gradations aussi faciles à estimer qu'à concevoir; il faut lire tout cet article dans l'ouvrage même.

Quoique l'auteur regarde l'eau-de-vie quelconque comme un dissolvant naturel du sublimé, puisqu'elle est en même tems son correctif, il expose néanmoins les dangers & les inconvéniens de cette boisson spiritueuse. Il y substitue l'eau simple distillée; cette précaution de distiller l'eau qu'on emploie à la dissolution du sublimé est, selon lui, essentielle pour s'assûrer qu'elle ne contient plus de parties terreuses, & pour prévenir la décomposition du remède. C'est aux Chimistes & aux Médecins éclairés à juger cette partie de l'ouvrage qui paroît présenter des vûes neuves; elles sont au moins exposées avec toute l'intelli-

gence & toute la sécurité que donne le sçavoir.

Les avantages de cette méthode sont infinis; l'auteur les expose de manière à les persuader; elle convient, dit-il, à tout âge, en toute saison, en tout tems; elle n'exige que peu ou point de préparation; elle n'oblige point à garder la chambre ni à suivre un régime gênant & quelquefois impossible; enfin elle est peu coûteuse. » On peut conséquemment traiter avec » le sublimé, au sein même de sa fa- » mille, un jeune homme que l'erreur » a séduit, un époux que ce malheur » va rendre plus sage & plus attentif, » & l'on menage par-là à ces infortu- » nés le retour au devoir que la publi- » cité du désordre fait quelquefois aban- » donner sans retour «. Ce tableau est séduisant, & fait contraste avec l'appareil imposant des autres méthodes, & sur-tout des *frictions*.

L'auteur passe à l'examen de quelques remèdes anti-vénériens qui sont très-célèbres. C'est aux auteurs de ces remèdes à combattre les raisonnemens de M. *de Horne*, s'ils ne les trouvent pas solides

& concluans. Quoiqu'il paroiſſe que l'auteur donne la préférence au ſublimé ſur toutes les autres méthodes, il n'en exclut point cependant. Chacune, dit-il, peut avoir ſes avantages, ſes exceptions, ſes cas privilégiés; mais aucune ne mérite une préférence excluſive. » Les perſonnes, les circonſ» tances, les ſituations, les tempé» ramens, la maladie, l'eſpèce de la » maladie & ſa durée, offrent preſque » toujours des différences ſi eſſentiel» les qu'il n'eſt pas poſſible de ſatis» faire à toutes par un ſeul & même » moyen. Voilà la route, ajoute l'au» teur, la plus sûre à ſuivre, ce n'eſt pas » toujours, il eſt vrai, la plus facile, ni » même la plus utile; mais un Méde» cin honnête doit-il délibérer quand » toutes les autres ne conduiſent qu'à » l'Empiriſme & à la Charlatanerie ». Les Médecins qui parlent & qui agiſſent d'une manière auſſi noble & auſſi déſintéreſſée, ont droit à l'eſtime & à la confiance du Public.

*Dissertation sur la Nature de l'Esprit de Nitre dulcifié, relativement à la dissolution du Mercure, pour servir de Supplément à l'*EXAMEN DES PRINCIPALES MÉTHODES D'ADMINISTRER LE MERCURE DANS LES MALADIES VÉNÉRIENNES.

Cette *Dissertation* est du même format & se trouve chez le même Libraire que l'Ouvrage dont je viens de vous parler. C'est une Brochure d'environ 160 pages, composée de sept Chapîtres, dans lesquels l'auteur, qui ne se nomme pas, développe en habile Chimiste & en Médecin prudent la doctine du Sublimé Corrosif. Il fixe le véritable point de vûe sous lequel il faut considérer ce remède & ses opérations. L'*Examen des principales Méthodes*, &c., a été attaqué par un Anonyme. Dans cette *Dissertation* on défend très bien M. *de Horne*, & les réponses qu'on fait à l'Anonyme me pa-

roissent victorieuses. Cette *Dissertation*, d'ailleurs, contient d'excellentes vûes, & ne peut que contribuer à perfectionner l'art de guérir le plus redoutable & le plus honteux de tous les maux qui affligent l'humanité.

Bibliothèque des jeunes Négocians.

Cette *Bibliothèque* en deux vol. *in* 4° est le fruit du travail de M. *Jean la Rue* Négociant à Lyon, mort il y a cinq ou six ans; son ouvrage a eu dans cette ville un très-grand succès, puisqu'on a été obligé de réimprimer deux fois le premier Tome, à la tête duquel on lit les témoignages les plus avantageux à l'auteur & à son Livre. Dans le premier volume on trouve l'Arithmétique à l'usage des Négocians contenant le commerce des matières d'argent avec les différens tarifs qui le concernent, & une Table du rapport des mesures pour les grains, ainsi que leurs divisions & leurs poids. On y a joint le Traité de

la correſpondance des meſures des corps liquides, & ceux des rapports des corps peſans & des corps étendus pour les poids & pour les étoffes ; enſemble les Changes des principales Places de l'Europe, les principes des arbitrages pour faciliter les opérations de la Banque, avec un Dictionnaire des termes & des uſages principaux du Commerce, &c. Telle eſt la matière du premier Tome.

Le ſecond renferme une » Méthode » nouvelle pour apprendre & pour enſeigner avec facilité à tenir en parties doubles les livres des Marchands » & des Banquiers, contenant environ » ſoixante factures originales, autant » de Comptes de vente, d'obſervations eſſentielles & d'articles rédigés » qui ſouvent embarraſſent les plus » habiles teneurs de livres. » La ſimple annonce d'un pareil ouvrage ſuffit pour en faire ſentir l'utilité aux Né-

gocians, aux Banquiers & à tous ceux qui, par état, doivent sçavoir la comptabilité. *Edme Libraire rue des Carmes au Collège de Presle*, qui en a acquis un petit nombre d'exemplaires, offre ces deux volumes *in*-4° à 12 livres en feuilles.

Tables Chronologiques & Historiques.

Le même Libraire a aussi les *Tables Chronologiques & Historiques* par M. *Delisle*, quatre Feuilles qui s'ajustent pour faire deux grands tableaux, prix 2 livres 8 sols pour les Tables Françoises, & 2 livres seulement pour les Latines. Celles de l'Abbé *Lenglet du Fresnoy* sont, à la vérité, plus complettes que celles de M. *de Lisle* que je vous annonce; mais aussi la différence pour le prix est-elle très-considérable.

Corps complet du Journal des Sçavans.

Les personnes qui desireront se procu-

rer un exemplaire du *Journal des Sçavans in*-4° bien complet avec les *Tables*, le trouveront dans le magasin du même Libraire; il donnera cette collection pour sept cens cinquante livres. Il a aussi le même Journal *in*-12 complet & relié qu'il cédera pour quatre cens cinquante livres. On trouve encore chez lui tous les cahiers & années séparées des differens Journaux, ainsi que plusieurs autres Livres entiers ou détachés. Il a plus de dix mille volumes *in*-12 du prix de douze à quinze sols en feuilles. Il vient encore d'acquérir le fond des six derniers volumes *in* 12 de l'*Histoire de l'Amérique* par le Père *Touron*, Jacobin. Ce Libraire ne répondra qu'aux Lettres dont le port sera payé.

Je suis, &c.

A Paris ce 10 *Mai* 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Histoire des Révolutions de Corse, depuis ses premiers habitans jusqu'à nos jours ; par M. l'Abbé de Germanes Vicaire Général de Rennes, deux volumes in-12 d'environ 330 pages chacun ; à Paris chez Hérissant fils Libraire rue des Fossés de M. le Prince.

La révolution récente qui vient de faire passer la Corse sous la domination Françoise, est une circonstance favorable pour en publier l'Histoire. Après avoir donné une descrip-

tion topographique de l'Isle & en avoit fait connoître l'état, les forces & l'histoire naturelle, M. l'Abbé *de Germanes* jette un coup d'œil rapide sur ses premiers habitans. Il représente la Corse comme ayant été d'abord l'asyle & le refuge des nations, qui, après avoir quitté leur païs par nécessité ou par inconstance, cherchoient de nouvelles demeures plus paisibles & plus commodes. Les Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Troyens, les Gaulois, les anciens peuples d'Italie, les Liguriens & les Espagnols l'ont ainsi peuplée tour-à-tour. L'auteur n'entre point dans le détail de leur établissement, mêlé de trop de fables; encore moins dans les conjectures de quelques Sçavans, qui, séduits par le merveilleux, ont donné aux premières peuplades de Corse une origine beaucoup trop reculée. Il ne voit rien de certain dans l'histoire ancienne de cette Isle au delà de la transmigration des Phocéens, qui, chassés de leur païs par les Perses, vinrent fonder en Corse la ville d'Aleria. Les Etrusques, les Carthaginois, les Romains, & après eux

les peuples barbares venus du Nord, & les Sarrasins s'en emparèrent successivement. *Charles Martel* en ayant chassé les Maures, la souveraineté de l'Isle fut accordée aux *Colonnes*, qui pendant quelque temps y regnèrent sous le titre de Comtes.

La Corse tomba dans l'anarchie par la mort de *Henri Colonne*, surnommé, à cause de sa bonne mine, *le beau Monsieur*. Alors cette Isle passa sous la domination des Pisans, ensuite sous celle des Génois, qui en firent la conquête vers l'an 1195. Les deux premiers siécles de leur possession furent très-orageux. Les Papes, les Ducs de Milan, des Princes & des Seigneurs puissans entretinrent la Corse dans un état de trouble & d'agitation continuelle. Mais, de toutes les révoltes, aucune ne porta de plus grands coups à la domination Génoise que celle qui eut *San-Piétro* pour auteur. C'étoit un de ces hommes extraordinaires, fait pour les grands évènemens & pour changer la destinée des Etats; d'une hardiesse intrépide, d'un caractère entreprenant, familiarisé avec les périls, encouragé

par les obſtacles, joignant à un génie plein de reſſources une éloquence forte qui entraînoit plus les eſprits par autorité qu'elle ne les gagnoit par perſuaſion. Né en Corſe, élevé en Italie chez les *Médicis*, il étoit devenu célèbre en France, & s'étoit fait connoître dans nos armées par la ſingularité prodigieuſe de ſes exploits. Il donna des marques ſi étonnantes de valeur au ſiége de Perpignan où il accompagna le Dauphin en 1542, que ce Prince, ſaiſi d'un noble enthouſiaſme, tira incontinent la chaîne d'or qu'il avoit au col pour l'en décorer, & lui permit de porter les fleurs de lys dans ſon écuſſon. *San Piétro* appella les armes de France en Corſe, fit ſoulever une Partie de ſes habitans, prit pluſieurs places, & auroit peut-être réuſſi à ſouſtraire ſon païs au joug des Génois ſans l'évènement de la paix de Cateau-Cambreſis, où, parmi d'autres intérêts d'Etat, on règla la deſtinée de la Corſe, qui fut conſervée à ſes anciens maîtres.

Le naturel féroce de *San Piétro* lui fit ſouiller ſa gloire par le meurtre de ſa femme *Vannina d'Ornano*, iſſue d'une des plus illuſtres maiſons de Corſe.

Elle s'étoit laissée persuader par les Génois de se retirer dans leur ville & de déclarer par cette démarche qu'elle désapprouvoit la rébellion de son mari, seul moyen, lui disoit-on, d'assurer la fortune & les biens de ses enfans. Elle partit secrettement de Marseille; mais sa fuite ayant été découverte, elle fut arrêtée près d'Antibes & ramenée à Aix. Ce fut à Alger que *San-Piétro* apprit l'évasion de sa femme. A cette nouvelle il entre en fureur, il s'embarque précipitamment, l'esprit troublé de pensées sombres, & continuellement sollicité par la jalousie au crime affreux qu'elle lui suggéroit. Il aborde à Marseille, se rend à Aix, se transporte de nuit à la maison où l'on gardoit sa femme, & demande qu'on la lui remette entre les mains. Le Parlement s'y oppose, ne voulant pas qu'une femme d'un sang aussi illustre fût abandonnée à la vengeance d'un époux, capable de porter sa colère aux derniers excès. Mais *Vannina*, plus courageuse que ne le sont ordinairement les personnes de son sèxe, déclare, malgré ses noirs pressentimens,

qu'elle veut retourner avec ſon mari. Ils reviennent enſemble à Marſeille ; on friſſonne en ſe repréſentant leur entrevue & le ſilence de leur voyage. *San-Piètro* animé d'une nouvelle rage en entrant dans ſa maiſon, qui, démeublée, rappelloit la fuite de *Vannina*, peut à peine ſe contenir : accoutumé à ne lui parler qu'en termes reſpectueux à cauſe de ſa haute naiſſance, il lui reproche ſon infidélité ſans ſe répandre en injures, & lui dit, avec le ſang froid de la colère, qu'un crime de cette eſpèce ne peut être expié que par la mort. Après ces courtes & terribles paroles il la laiſſe enfermée avec ſes femmes pendant trois jours, après leſquels il vient lui annoncer qu'il faut mourir, & fait ſigne en même temps à quelques eſclaves qui le ſuivoient d'exécuter ſes ordres. *Vannina* ſe tourne alors vers ſon époux. » Puiſque mes » jours, lui dit-elle, doivent finir avant » le terme que la nature leur avoit » preſcrit, je veux du moins avoir la » conſolation de rendre mon ame à » Dieu, non entre les mains de ces vi- » les perſonnes ; mais dans celles de

» l'homme que je n'ai choisi pour mon » mari qu'à cause de sa valeur ; donnez-» moi vous-même le coup fatal qui doit » m'ôter la vie ; que votre sévérité m'ac-» corde au moins cette dernière grace. » *Vannina* espéroit que son époux frémiroit d'exécuter un aussi horrible attentat, & que par ce moyen elle désarmeroit sa fureur. Mais cet artifice attendrissant ne put rien sur l'ame infléxible de *San-Piétro*. Il croit que sa femme est sincère dans la demande qu'elle lui fait de cette triste faveur ; il ose consentir à être son bourreau ; & se mettant à genoux pour lui demander humblement pardon, il l'appelle encore sa *Dame*, selon sa coutume, lui dénoue ensuite ses jarretières, toujours insensible aux larmes qui couloient des yeux de *Vannina* ; il lui passe les liens funestes autour du col, & l'étrangle inhumainement.

Le bruit de ce meurtre courant de quartier en quartier, remplit la ville d'horreur ; on frémit au récit d'une action si détestable. La renommée la publie dans la Capitale & dans tout le Royaume. *San-Piétro* se rend cepen-

dant en diligence à Paris pour prévenir les rigueurs de la justice ; il y paroît un objet d'éxécration à tout le monde. La Reine-Mère, qui l'estimoit pour son courage & ses talens, refuse de le voir, les mains encore fumantes du sang de sa noble épouse. Découvrant alors sa poitrine, & montrant les blessures qu'il avoit reçues au service de France, il dit aux courtisans : *Qu'importe au Roi & au Royaume de sçavoir comment San-Piétro s'est comporté avec sa femme, pourvu qu'il ait bien servi Sa Majesté ?* Ces paroles, prononcées avec hardiesse par un homme qui, en effet, avoit rendu de grands services au Roi, imposèrent silence aux courtisans ; il obtint qu'on ne lui fît point son procès : tant la réputation de sa valeur lui donnoit de considération !

San Piétro fit une fin déplorable. Il fut lâchement assassiné par quelques Génois, en combattant pour la liberté de son païs. Des Historiens racontent que les Allemands dévorèrent ses entrailles pour venger par cette action barbare la mort de plusieurs de leurs camarades qu'il avoit fait brûler vifs.

Ainsi mourut, en 1567, avec le titre de vaillant Capitaine, le plus implacable ennemi des Génois; un grand homme s'il eut été sage, un héros s'il se fût montré plus humain.

Depuis la mort de *San Piétro* jusqu'à la rébellion de 1729, fameuse par ses circonstances & ses suites, renouvellée plusieurs fois & à peine assoupie de nos jours, les Génois ont regné en Corse sans interruption & sans troubles. On sçait quelles ont été les causes générales de cette révolution. C'étoient l'avilissement des nobles, leur exclusion des emplois & des dignités, l'interdiction du commerce, l'ignorance, la hauteur & l'avarice des premiers Magistrats, assez lâches pour vendre la justice & pour autoriser à prix d'argent le brigandage & l'assassinat, ainsi que d'autres désordres dont la République a prétendu se justifier, en disant que les uns étoient la suite des guerres civiles ou d'une sévérité nécessaire, & que les autres devoient être imputés à la mauvaise conduite de ses Officiers. Il est vrai que la plûpart des Gouverneurs & des Commissaires Généraux qu'elle y envoyoit

tous les deux ans, uniquement occupés du soin de s'enrichir, incapables d'une administration active, suivie & désintéressée, abusoient également de la patience des Corses & de la confiance du Sénat. Telle est au moins l'opinion la plus commune dans le pais sur le Gouvernement du plus grand nombre de ces Officiers qui exerçoient en Corse la puissance de Gênes. Mais outre ces causes générales qui disposoient depuis long-temps les esprits à l'indépendance, il y eut quelques raisons particulières qui précipitèrent l'instant de la révolte; ce fut sur-tout la prorogation arbitraire des impositions établies en 1715 pour des avances qui depuis avoient été remboursées, l'usurpation des Communes situées entre le Liamone & le Tavignan, l'établissement des Gabelles, la défense de faire du sel à l'étang de *Diane*, selon que les Corses l'avoient anciennement pratiqué, & l'indifférence avec laquelle le Sénat de Gênes écoutoit les plaintes que lui faisoient ces Insulaires sur tous ces objets de mécontentement. M. l'Abbé *de Germanes* donne avec étendue tous les détails de

cette célèbre révolution qui a fait enfin changer de maîtres à la Corse.

Son ouvrage est terminé par des *Précis Historiques* sur la législation, le génie, le caractère, les mœurs & les coutumes des habitans de la Corse. Il cite le trait suivant de la valeur & du courage de ces Insulaires. Trois hommes & quatre femmes arrêtèrent huit cens Génois qui étoient venus exécuter une descente en Balagne dans l'Isle Rousse. L'un de ces Corses renfermé dans la Tour qui défend la Place, faisoit un feu presque continu, aidé d'une femme qui suppléoit au service de la main dont il étoit privé. Les deux autres, retranchés derrière un petit mur, tiroient à tout instant, parce que les trois femmes qui les secondoient, chargeoient dans les intervalles. Quelque prompte que fût leur manœuvre, ils devoient être écrasés par une troupe si supérieure en nombre. Cependant ils l'empêchèrent par leur courage d'avancer, & donnèrent le temps aux païsans répandus dans la campagne & les villages d'alentour d'accourir. Ils s'attroupèrent, attaquèrent les Génois & les firent re-

culer jusqu'au bord de la mer ; effrayés ils se précipitèrent dans un petit bateau qui ne put les contenir ; 400 furent faits prisonniers ; on les dépouilla, & les femmes qui voulurent se venger de quelques mauvais propos qu'ils avoient tenus, les fouettèrent avec des orties ; en leur disant : *Eh bien, Messieurs de Gênes, vous vanterez-vous encore de vouloir nous deshonorer ?*

Une autre fois un détachement de Hussards Génois étant sorti pour battre la campagne, vit de loin un troupeau gardé par un vieillard qui étoit septuagénaire. Un d'eux plus impatient que les autres de tuer ce malheureux, pique son cheval, l'atteint & s'élance pour lui abattre la tête avec son sabre. Mais son emportement lui fait manquer son coup, & le sabre lui échappe des mains. *Donne le moi*, dit-il alors au berger avec autant de stupidité que de fureur. Le brave vieillard qui, sous des cheveux blancs, avoit une ame forte & intrépide, le ramasse, mais pour en couper la tête à son ennemi. Il le renverse de son cheval, y monte lui-même à l'instant, & se

ſauve à la vue des autres Huſſards.

La grandeur d'ame & la générosité ne ſont point des vertus étrangères aux Corſes. Deux Grenadiers du Régiment de Flandres qui étoit en garniſon à Ajaccio, déſertèrent & s'enfoncèrent dans la campagne pour y être à l'abri des pourſuites. M. *de Noſières*, leur Colonel & depuis Maréchal de Camp, fit le même jour une partie de chaſſe, accompagné de quelques Officiers & de quelques domeſtiques. Le haſard les conduiſit ſur les pas des deux Grenadiers, qui, l'ayant apperçu, ſe jettèrent dans un marais couvert d'arbuſtes, à une petite diſtance de la mer. Un berger qui gardoit près de là ſon troupeau, les avoit vus, & montra du doigt au Colonel le lieu de leur retraite. M. *de Noſières*, qui ne comprenoit pas ce ſigne, lui demanda ce qu'il vouloit. Le berger s'obſtine à garder le ſilence, & continue de lui montrer les arbuſtes du doigt & des yeux. On s'imagina qu'il avoit vu quelques ſangliers s'y retirer: on lâcha les chiens qui s'acharnèrent & firent ſoupçonner qu'il y avoit une proie cachée. Les

Officiers s'approchent & découvrent, par l'indication des chiens, la tête des déserteurs qui étoient enfoncés dans la fange jusqu'à la bouche. Ces malheureux sont conduits à Ajaccio & condamnés dans le Conseil de Guerre à passer par les armes le lendemain. Le pâtre, à qui le Colonel avoit donné quatre louis en récompense, ne put pas tenir secrette la joie qu'il en avoit, & raconta son aventure. Les Officiers la publièrent aussi dans la ville pour contenir leurs soldats, & leur faire voir qu'ils ne seroient point favorisés dans leur désertion par les naturels du païs. La famille du berger en est instruite & frémit d'horreur. Tous les parens s'assemblent & décident qu'il faut ôter la vie à ce monstre, qui a deshonoré sa nation & sa famille, en recevant le prix du sang de deux hommes. Ils le cherchent, le saisissent & l'amènent sous les murs d'Ajaccio; ils font venir un Religieux pour le confesser & fusillent le coupable à la manière des François, en même temps qu'on fusilloit dans la ville les deux déserteurs. Après l'exécution ils remettent les qua-

tre louis au Confesseur, en le chargeant de les rendre au Colonel qui les avoit donnés à leur indigne parent. *Nous croirions ;* lui disent-ils, *souiller nos mains & nos ames que de garder cet argent d'iniquité ; il ne faut pas qu'il serve à personne de notre Nation.*

Autre trait de générosité. Un bandit Corse qu'on devoit faire passer par les armes à Corté, s'échappa du lieu où il étoit en prison. M. *de Cursay*, qui commandoit alors, croyant devoir en cette occasion exercer toute la rigueur des loix militaires, condamna au même supplice la sentinelle chargée de garder le criminel, & accusée d'avoir favorisé son évasion. Ce soldat en étoit innocent ; les parens du Corse fugitif qui le sçavoient allèrent au plutôt trouver le véritable coupable dans sa retraite, & lui remontrèrent ce que l'honneur lui prescrivoit dans cette rencontre. Il sentit malgré son brigandage quel étoit son devoir, & résolut de subir la mort ; il vint se remettre entre les mains de la justice, & délivrer l'innocent qu'on alloit exécuter à sa place. Mais M. *de Cursay* lui

fit grace en faveur de tant de générosité, & vit avec autant de plaisir que d'admiration l'heroïsme auquel la Nation Corse étoit capable de s'élever.

La vengeance a toujours été le trait distinctif du caractère des Corses ; elle est poussée parmi eux jusqu'aux plus horribles excès & revêtue des circonstances les plus atroces. Il n'est rien, même de sacré, qui puisse leur faire réprimer les mouvemens de cette passion violente. Un habitant de Monte-Maggiore assistant le jour d'un fête solemnelle à la Messe Paroissiale du lieu, apprend, au milieu des cérémonies augustes du sacrifice, qu'on vient de donner la mort à son cousin. Emporté par l'esprit de vengeance, il trouble tout-à-coup le silence des Mystères, & s'écrie d'une voix menaçante : *qu'on me donne mon fusil, la mia scopetta.* Cette expression de sa colère dans le temple du Dieu de paix, auroit dû sans doute paroître bien extraordinaire ; mais personne ne fut scandalisé de son emportement. Il sortit de l'Eglise en continuant d'exhaler sa fureur, alla prendre ses armes & battit la campagne pendant trois an-

nées, pour chercher le moment de satisfaire sa passion. Mais pendant ce temps les deux familles s'accommodèrent, & l'on peut voir dans cet incident un nouveau développement des mœurs de ce peuple. Le traité de pacification fut signé des deux parties intéressées, & même par le fils du défunt, âgé tout au plus de six ans. Comme les Corses, dans le commerce de la vie civile, observent exactement leur parole, sur-tout lorsqu'elle est consignée dans un acte public, la paix eut été bien cimentée sans une subtilité qui en renversa les fondemens. Les parens du mort se ravisèrent & trouvèrent que l'acte étoit illégal & nul, au moins à l'égard de l'enfant qui l'avoit signé, & qui, à cause de son bas âge, ne pouvoit valablement coopérer à aucun contrat. Ils décidèrent qu'il n'étoit point tenu comme les autres à suivre l'engagement qu'on avoit pris, & qu'il demeuroit obligé de venger la mort de son père; sa mère lui annonçoit tous les jours qu'il le devoit. Ces paroles, souvent répétées, firent germer la haine dans son ame. A

peine eut-il atteint sa quatorziéme année qu'il se mit en campagne, chercha son ennemi, le surprit & le tua.

Ces deux premiers volumes de l'Histoire de Corse seront suivis incessamment d'un troisiéme où M. l'Abbé *de Germanes* rapportera les détails de la conquête de cette Isle par les François, & qu'il terminera par deux morceaux, l'un sur la *Noblesse*, l'autre sur la *Partie Ecclésiastique.* L'auteur paroît n'avoir négligé aucune des sources où il a pu s'instruire de la vérité des faits, de ceux sur-tout qui concernent les dernières révolutions de l'Isle dont il décrit l'Histoire. Il cite dans sa *Préface* presque tous les Généraux François qui ont successivement commandé en Corse, & qui ont bien voulu lui faire part de leurs lumières, de leurs observations, de leurs Journaux & de leurs Mémoires.

Concert Méchanique.

M. *Richard* étoit déja célèbre par son intelligence supérieure & par ses succès heureux dans la Méchanique. Il

vient de mettre le comble à sa réputation par l'ouvrage étonnant que je vous annonce. C'est un chef-d'œuvre d'industrie, & je doute que, dans ce genre, elle puisse être portée plus loin. La principale pièce de ce *Concèrt* est composée de quatre figures, trois de grandeur naturelle, & une petite. Du nombre des trois grandes figures est une jeune demoiselle qui touche un clavecin organisé, & qui fait entendre de temps en temps des sons de voix. Outre les mouvemens des bras & des doigts nécessaires pour la touche du clavecin, elle a distinctement encore ceux de la tête, du globe de l'œil, des paupières, de la bouche & de la poitrine, dont le souffle marque exactement la respiration. Cette jeune personne est accompagnée par un jeune homme de bout qui joue du violon, & par un Abbé assis qui joue du violoncelle. Ces deux dernières figures ont aussi leurs mouvemens propres de la tête, des yeux & des paupières. Derrière le pupitre on voit un petit enfant ceint d'une écharpe; il représente le Génie de la Musique; cet enfant salue les acteurs, en

leur donnant l'ordre de commencer, bat la mesure & tourne le feuillet. Ses mouvemens de tête, de bras & d'yeux font illusion, & la nature même n'en a pas de plus vrais.

Derrière ces concertans un petit serin, tournant dans une cage, siffle des airs, à la fin desquels il imite son ramage naturel si parfaitement que beaucoup de personnes y sont trompées; c'est ce qui forme la seconde pièce du Concert. La troisiéme est un Flûteur habillé en Berger qui exécute avec une précision singulière plusieurs airs agréables. Il est accompagné par deux oiseaux & soutenu par une basse continue; chacune de ces parties peut jouer séparément. Dans l'arbre sous lequel le jeune Berger s'exerce, une petite perruche, par ses différens monumens, semble inviter les assistans à écouter les sons mélodieux de la flûte. Enfin, un orgue excellent exécute seul des morceaux de musique aussi savamment qu'on puisse le desirer.

Ces différentes pièces de Méchanique sont placées dans une salle à la Bibliothèque du Roi; cette salle est galamment décorée. Au moment où

la toile ſe lève, la principale pièce ouvre le concert par un grand morceau de muſique ; le flûteur fait enſuite ſa partie. Le petit ſerin reprend ; il eſt ſuivi de l'orgue. Il y a différentes repriſes & différentes variations qui occupent & amuſent les ſpectateurs pendant une heure.

Quelques perſonnes qui n'ont pu comprendre l'effet prodigieux de ces Méchaniques, ont répandu dans Paris que ce ne ſont pas les figures qui exécutent elles-mêmes la muſique ; elles n'ont, pour ſe convaincre du contraire, qu'à s'adreſſer à Monſieur *Richard*, qui leur fera voir qu'en arrêtant le mouvement des doigts des figures, les touches, les cordes & les trous qui répondent à ces doigts ceſſent de rendre des ſons. Il ne fait, d'ailleurs, aucune difficulté de môntrer les reſſorts de ces automates ; il n'en réſulte qu'une plus grande idée de ſon talent. On ne ſçauroit donner aſſez d'éloges à cet Artiſte auſſi modeſte que ſçavant, ni trop exalter une machine auſſi conſidérable, auſſi compliquée, unique en ſon genre, & capable de faire tant d'honneur à l'eſprit inventif de la Nation.

Dais ou Baldaquin de fer.

Ce *Dais* eſt depuis quelque temps, Monſieur, l'objet de l'admiration des connoiſſeurs, à plus forte raiſon de ceux qui ne le ſont pas. L'homme éclairé n'eſt pas moins ſurpris que le ſpectateur ignorant à la vue de ce bel ouvrage, qui prouve que le fer, dans les mains d'un Artiſte intelligent & laborieux, peut recevoir, ainſi que l'or l'argent, ou tout autre métal, les formes les plus variées, les plus délicates & les plus agréables. Je ne vous détaillerai point toutes les parties qui compoſent ce magnifique baldaquin. Je vous en indiquerai ſeulement les principales, & la forme générale de ce chef-d'œuvre.

Le plan a ſept pieds en quarré; tout l'édifice a ſeize pieds de hauteur. De chacun des piédeſtaux qui forment les quatre angles s'élèvent quatre palmes chargées de guirlandes de fleurs, d'épis, de pampres & de raiſins; ces palmes ſoutiennent le dais & forment une partie de ſon couronnement, lequel

eſt terminé par une Gloire. Chacun des montans ſupporte un Ange adorateur. Des angles de la partie ſupérieure des quatre piédeſtaux ſortent diagonalement des armatures en fer revêtues d'ornemens relatifs. Au milieu de leur réunion eſt l'Agneau Paſcal, au deſſus duquel eſt un Soleil rayonnant. Ce Soleil eſt ſuſpendu au Dais. Cet ouvrage, au premier coup d'œil, paroît d'une peſanteur énorme. Mais, quoi qu'il ſoit entièrement exécuté en fer, il ne pèſe qu'environ quatre cens livres. L'auteur, ſans nuire à la ſolidité, y a mis une légèreté ſingulière; quatre hommes forts ſuffiroient pour le porter. Il peut ſe monter & ſe démonter avec beaucoup de promptitude & de facilité. Le deſſin eſt d'un très-bon goût & dans les proportions les plus nobles & les plus juſtes; les ornemens qui l'enrichiſſent, tels que les fleurs & les fruits avec leurs feuillages, ſont imités d'après nature, ainſi que les figures qui préſentent des attitudes diverſifiées. Le poli de la matière dont il eſt conſtruit, c'eſt-à-dire, du fer, eſt ſi par-

fait qu'il a la couleur & l'éclat de l'argent travaillé qui sort des mains de l'Orféyre. Ce chef-d'œuvre de l'art de la Serrurerie a été présenté au Roi, qui en a paru très-satisfait, & qui lui-même a daigné le soulever pour juger de son poids qu'il a trouvé fort au dessous de l'idée que l'apparence en fait concevoir.

C'est au génie du Sieur *Gérard*, Maître Serrurier à Paris & chargé de la serrurerie des Bâtimens Royaux de la nouvelle Eglise de Sainte Geneviève, que notre Nation & notre siécle doivent ce monument qui l'immortalise. Il mérite d'autant plus d'éloges que c'est par amour pour son art plus que par intérêt qu'il s'est livré à ce travail, dont l'exécution demandoit autant de constance que d'habileté. Jaloux de mériter les suffrages des deux Corps les plus en état d'apprécier les inventions de ce genre, il a soumis la sienne à l'examen de notre Académie Royale des Sciences & de notre Académie Royale d'Architecture. Ces deux Sociétés sçavantes

vantes ont également applaudi à sa rare industrie, & lui ont donné les témoignages les plus éclatans de leur satisfaction.

Ce Dais ou Baldaquin ou Arche, comme on voudra l'appeller, est destiné, soit à porter le Saint-Sacrement dans les Processions annuelles de la Fête-Dieu, soit à décorer un Maître-Autel à quatre faces, étant élevé sur un plan quarré avec les dimensions que j'ai décrites. Si quelque Souverain zélé pour la Religion, quelque riche Communauté, quelque Eglise opulente, vouloient en faire l'acquisition, le Sieur *Gérard* le céderoit pour un prix raisonnable. Il se chargeroit de le faire transporter, & partiroit lui-même pour le mettre en place; il le garantiroit aussi de la rouille à perpétuité. En attendant qu'il se présente quelqu'acheteur, il fait voir ce chef-d'œuvre les *Lundi*, *Jeudi* & *Samedi* de chaque semaine dans un bâtiment neuf, enclos de Sainte Geneviéve, du côté de l'Estrapade, à raison de vingt-qua-

tre sols par personne. Si quelque Compagnie desiroit de voir cet ouvrage un autre jour, elle aura la bonté d'en prévenir l'auteur ; sa demeure est *au coin de la rue Bordet & de celle des Prêtres de Saint Etienne du Mont.*

Notre aveugle curiosité est inexplicable ; des animaux étrangers, des bêtes hideuses ou féroces nous attirent en foule, & nous sommes insensibles aux merveilles nationales que l'art & le génie enfantent sous nos yeux. On va voir avec empressement, on contemple avec avidité un gros bœuf sauvage, un éléphant massif, un tigre furieux, &c, &c, &c, & l'on néglige le *Concert Méchanique*, le *Dais* du Sieur *Gérard*, &c, objets assurément plus dignes de notre raison. Les descriptions ne peuvent donner une idée juste de ces chefs-d'œuvre. L'organe de la vûe peut seul nous en faire apprécier le mérite & saisir les beautés. J'invite le Sr *Gérard* à faire dessiner & graver son *Dais* en faveur de ceux qui ne sont pas à portée de le voir.

Je suis, &c.

A Paris, ce 14 Mai 1771.

LETTRE V.

Sermons, Mystères & Panégyriques; prêchés dans différentes Eglises de Paris; par le R. P. Dom Sensaric, Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, Prédicateur du Roi; 4 volumes in-12 d'environ 430 pages chacun; à Paris chez Desaint Libraire rue du Foin Saint-Jacques, prix 12 livres reliés, 10 livres brochés.

BIEN des gens prétendent, Monsieur, que l'éloquence de la chaire n'existe plus parmi nous, & que ce qu'on appelle aujourd'hui *Sermons* se réduit à un bavardage de cérémonie, où les Fidèles vont s'ennuyer par bienséance. Mais ceux qui font ce reproche à notre siécle sont trop intéressés à l'accréditer pour les croire sur leur parole. Quiconque n'est point de leur

secte, ne peut être ni bon Orateur, ni bon Poëte, ni bon Historien, ni même homme sensé; seuls ils sont les dépositaires du goût, les dispensateurs des lumières, les juges du beau, les Dieux de la Littérature; cependant, comme on ne voit pas que ces merveilleux écrivains produisent des chef-d'œuvre, dans quelque genre que ce soit, leur décision n'est rien moins qu'irréfragable en fait de génie & de talent. Malgré leurs superbes dédains pour les Prédicateurs & pour la Prédication elle-même, nous avons encore des hommes d'un vrai mérite dans cette partie. Les *Neuvilles*, les *Chapelains*, les *Clíments*, les *Durivets*, &c, ne sont pas des Orateurs d'un ordre vulgaire. L'auteur des Discours que je vous annonce s'est acquis aussi de la réputation dans ce genre. L'Editeur, dans un court *Avertissement*, nous donne un précis de la vie de cet éloquent Bénédictin. » Dom *Jean-Bernard Sensaric* nâquit en 1709 à la » Réole, petite ville du Diocèse de » Bazas, à huit lieues de Bordeaux. » Après avoir achevé le cours de ses

» premières études, il prit l'habit de
» Saint Bénoît à l'âge de quinze ans ;
» & fit profession le 2 Janvier 1725,
» dans le Monastère de la Daurade à
» Toulouse. Comme il fit éclater de
» bonne heure un goût décidé pour la
» prédication, ses Supérieurs l'ap-
» pellèrent à Paris. Il ne fut point dé-
» placé sur ce grand théâtre. Les chai-
» res les plus distinguées de la Capi-
» tale s'empressèrent à l'envi de le
» posséder. Il y parut tour à tour avec
» le succès le plus flatteur & le mieux
» soutenu. C'est à sa réputation juste-
» ment acquise, c'est à ses talens réels,
» non à l'intrigue ni à la protection,
» qu'il dut l'honneur de prêcher à Ver-
» sailles devant le Roi, pendant le
» Carême de 1753. Dom *Sensa-*
» *ric*, peu jaloux de chercher de l'es-
» prit & d'en montrer, ne se détour-
» noit pas pour en cueillir, si l'on peut
» parler ainsi ; il alloit à son but
» par la voie noble & sévère de la Re-
» ligion & de la raison ; son élo-
» quence est simple, naturelle, forte
» & persuasive ; il faut que son

» cœur ait senti ce qu'il dit si bien,
» ou qu'il ait eu beaucoup de génie
» pour dire si bien ce qu'il n'auroit pas
» senti. Le caractère qui distingue ses
» ouvrages étoit celui de son ame :
» nulle morgue, nulle emphase, nul
» amour propre, nulle prétention. Ses
» mœurs étoient douces, honnêtes,
» pures ; ses exemples inspiroient la
» vertu avec autant de pouvoir & de
» charme que ses prédications. Dans
» les intervalles que lui laissoit l'art
» de la parole, Dom *Sensaric* culti-
» voit les Lettres qu'il aimoit passion-
» nément. C'est à lui que nous sommes
» redevables de l'édition des *Oraisons*
» *Funèbres de M. l'Abbé Prévost, Cha-*
» *noine de Chartres*. Il composa lui-
» même un ouvrage intitulé *l'Art de*
» *peindre à l'Esprit*. C'est une espèce
» de Rhétorique très-bien faite, dans
» laquelle les préceptes sont confirmés
» par des exemples tirés des Orateurs
» & des Poëtes François les plus cé-
» lèbres. Cet Ecrit n'a paru qu'après
» sa mort ; il fut imprimé en 1758
» chez *Lottin* l'aîné rue Saint Jacques,
» en trois volumes *in*-8°. Ce Libraire

» vient d'en donner une nouvelle édi-
» tion.

» Les travaux Apoſtoliques & Lit-
» téraires de Dom *Senſaric*, déran-
» gèrent de bonne heure ſa ſanté, qui
» devint foible & languiſſante. Dans
» le cours de ſa longue maladie, ſa
» piété, ſa ſoumiſſion aux ordres du
» Ciel, ſa confiance dans cette Reli-
» gion qu'il avoit prêchée avec tant
» de zèle & de ſuccès, ne l'abandon-
» nèrent jamais, & ne firent que re-
» doubler à meſure qu'il approchoit
» des bornes de ſa carrière. Il la ter-
» mina le 10 Avril 1758. Il mourut le
» même jour que le célèbre Dom *Vaiſ-*
» *ſette*, auteur de l'*Hiſtoire Générale*
» *du Languedoc*. »

Je penſe, d'après l'Editeur, que Dom *Senſaric*, plein du Dieu qu'il prê-choit, aſpiroit moins à la gloire de plaire qu'à celle de perſuader. La ſimplicité de ſes plans, la vérité de ſes détails, la juſteſſe de ſes raiſonnemens, font honneur à ſon eſprit. Ses penſées reſ-pirent un air de dignité qui attache; le tour en eſt varié, facile & quelquefois très-délicat. Il donne une idée claire,

exacte & distincte des sujets qu'il traite. Il les expose avec netteté, les approfondit avec sagesse, les développe avec précision. C'est presque toujours un tableau uni, mais grand, mais noble, mais plein de vérité. Telle est l'idée que je me suis formée du talent oratoire de Dom *Sensaric*, après une lecture attentive de la plûpart de ses Sermons. *Les Grandeurs de Jésus* sont un de ceux qui m'ont le plus frappé. Voici les deux propositions qui le partagent: 1° *Les Grandeurs de J. C. dans sa personne.* 2°. *Les Grandeurs de J. C. dans ses fonctions.* Vous trouverez peut être, Monsieur, ce plan trop vaste; mais l'auteur a sçu en borner les détails & les ménager. Dans la première Partie, après avoir considéré J. C. & dans sa divinité & dans son humanité, il nous le fait envisager comme Dieu Homme; ce qui forme un des plus beaux morceaux de ce discours. » On peut être » grand ou par la perfection de son » être, ou par la dignité de ses fonc» tions, ou par les biens abondans » qu'elles produisent, ou par les cir» constances éclatantes qui les accom-

» pagnent, ou par les succès heureux
» qui les suivent, ou par la fin glorieuse
» qui les couronne. Mais on est grand,
» on est infiniment grand, lorsqu'en
» soi-même on reconnoît toutes ces
» grandeurs au plus haut point & par
» rapport à l'objet le plus sublime. Tel
» & plus grand encore est J. C. Dieu
» & homme, en lui-même & dans ses
» œuvres. En lui est renfermé le grand
» mystère dont parle Saint *Paul*, ou
» plutôt il est lui-même ce profond
» mystère que l'Apôtre nous dépeint
» par ces paroles : c'est ici le grand Mys-
» tère de la piété, manifesté dans la
» chair, justifié par l'esprit, montré
» aux Anges, prêché aux hommes,
» reçu du monde & consommé dans
» la gloire : Mystère de piété qui satis-
» fait à la grandeur de Dieu, auquel il
» donne un adorateur digne de lui ;
» qui l'adore comme inférieur, en qua-
» lité d'homme ; qui l'honore comme
» égal, en qualité de Dieu ; qui satis-
» fait à la justice de Dieu, auquel il
» donne une victime qui porte toute la
» rigueur de ses coups, comme cou-
» verte de la forme de pécheur, & qui

» nous attire sa clémence, comme étant
» l'innocence & la sainteté même ; qui
» satisfait à la miséricorde de Dieu, en
» lui fournissant de quoi l'exercer sans
» déroger à sa justice ; qui satisfait à tous
» nos besoins, en soulageant notre in-
» firmité, sans laisser notre indignité
» impunie ; qui réconcilie le ciel avec
» la terre, en conservant les droits de
» l'un, en payant les dettes de l'autre
» dans sa propre personne : *Magnum*
» *pietatis Sacramentum*. C'est dans la
» chair qu'il a prise de nous, que J. C.
» accomplit les hauts & profonds myſ-
» tères ; & cette chair, dont il est re-
» vêtu, loin de le déprimer à nos yeux,
» nous le montre plus grand ; parce
» qu'elle nous le fait voir plus admira-
» ble : admirable, parce que, sans per-
» dre & sans dégrader la nature de
» Dieu, il s'est fait homme, sans faire
» perdre à l'homme sa nature & son es-
» sence humaine : si parfaitement dis-
» tinct de l'homme, en qualité de Dieu,
» que la divinité conserve en lui tous
» ses droits ; si parfaitement semblable
» à l'homme, en qualité d'homme, que
» la nature humaine conserve en lui

» toutes ses opérations ; si intimement » uni à l'homme, que de Dieu & de » l'homme il ne fait qu'une même » personne ; Dieu homme, homme » Dieu ; tellement Dieu qu'il est hom- » me, tellement homme qu'il est Dieu ; » Fils de Dieu & fils de l'homme ; » aussi réellement Fils de Dieu qui l'en- » gendre de toute éternité, que Fils de » *Marie* qui l'a conçu dans le temps ; » Fils de Dieu, & pouvant dire par » conséquent avec vérité qu'il est égal » à son père ; fils de l'homme, & pou- » vant dire avec vérité que son Père » est plus grand que lui ; souverain » comme son père, & pouvant dire » avec vérité qu'il fait toutes choses » avec lui ; serviteur de son Père, & » pouvant dire avec vérité qu'il n'est » point venu faire sa volonté, mais » celle de celui qui l'a envoyé ; éter- » nel comme Dieu, & pouvant dire » avec vérité qu'il étoit avant *Abra-* » *ham* ; sujet au temps comme hom- » me, & pouvant dire avec vérité qu'*A-* » *braham* s'étoit réjoui de voir en esprit » sa naissance temporelle ; fils de *Da-* » *vid*, & tirant de lui son origine se-

» lon la chair; maître de *David* & la
» source de ses grandeurs, selon la di-
» vinité; conservant en un mot toutes
» ses qualités divines avec ses qualités
» humaines, & nous montrant sous tou-
» tes les formes un composé divin qu'on
» ne peut assez adorer, assez admirer,
» assez aimer sous le voile de notre
» chair : *Manifestatum in carne.*

» Tel autrefois l'a désigné l'esprit de
» Dieu par la bouche de ses Prophètes;
» ici c'est *David* qui nous le représente
» comme un homme accablé sous le
» poids des traverses, criant vers son
» père le jour & la nuit, se plaignant
» d'en être abandonné, sollicitant ses
» anciennes miséricordes, & le priant
» d'en user du moins à son égard com-
» me il l'exerça sur ses pères dans les
» jours de leur tribulation. Ailleurs il
» nous le dépeint comme le Seigneur
» assis à la droite du Seigneur, dans une
» même gloire, dans une même sain-
» teté, dans un même empire, asser-
» vissant à son joug tous les peuples,
» voyant tomber à ses pieds tous les
» mortels, & ses ennemis obligés de
» fléchir devant lui leurs têtes superbes

» pour lui servir de marche-pied. Là
» c'est *Isaïe* qui nous en parle comme
» d'un homme sujet à nos foiblesses,
» & comme frappé par la main de
» Dieu. Ailleurs il nous dit que son
» bras domine sur toute la terre, qu'il
» punit & qu'il récompense à son gré;
» qu'il est la lumière du monde & qu'il
» regne sur toutes les Nations. Dans un
» autre endroit le même Prophète, réu-
» nissant les traits de la Divinité &
» de l'humanité, de J. C., s'écrie dans
» un transport de joie : Un enfant nous
» est né, un enfant nous a été donné;
» il sera appellé l'Admirable, le Con-
» seiller, le Dieu Fort, le père du sié-
» cle futur, & le Prince de la paix; son
» empire se multipliera & son regne
» n'aura pas de fin. Si je consulte les
» histoires saintes, *David* persécuté par
» ses proches, méconnu par ses sujets,
» contredit dans ses œuvres, me mon-
» tre J. C. homme. Dans *Salomon* cou-
» vert de gloire, recevant le tribut des
» nations, faisant les délices & le bon-
» heur de son peuple, je reconnois
» Jésus-Christ Dieu. Enfin, la Loi, les
» Prophètes, les Patriarches, les Prê-

» tres, le temple, les victimes, les » cérémonies, tout me parle de J. C., » tout m'annonce le Saint d'Israël, le » Sauveur de son peuple, le Desiré des » Nations, la vérité de tout, le prin- » cipe de tout, la fin de tout : *justifi- » catum spiritu.*

» Cet esprit de Dieu l'a lui-même » appris aux Anges du Ciel, qui suc- » cessivement honorent J. C. comme » homme & comme Dieu. A sa con- » ception ils l'annoncent comme leur » maître; à sa naissance ils l'adorent » comme leur Créateur; dans le desert » ils le soulagent comme un homme » infirme; dans le Jardin des Olives ils » le consolent comme sujet à nos foi- » blesses; à sa Résurrection ils chan- » tent sa victoire; à son Ascension ils » célèbrent le triomphe de son huma- » nité sainte : *quod apparuit Angelis.*

» Mais le salut des hommes étoit la fin » pour laquelle J. C. s'étoit fait hom- » me; il falloit que l'homme-Dieu fût » principalement annoncé aux hom- » me, & J. C. s'est annoncé à eux par » tout ce qui pouvoit lui concilier leur » adoration. S'il paroît à leurs yeux re-

» vêtu d'une forme humaine, il fait
» éclater à travers les voiles de sa chair
» un air de douceur & de majesté su-
» périeur à l'homme. S'il parle, s'il
» converse avec les hommes, il sort de
» sa bouche des paroles de grace & de
» vie qui font dire que jamais homme
» n'a parlé de la sorte. Si les Pharisiens
» lui contestent la qualité de maître;
» si ses Disciples hésitent dans la foi;
» si les peuples lui disputent la qualité
» de Dieu, il appelle toute la nature
» en témoignage; & le Ciel, la Terre,
» les Enfers, la mer, la maladie, la mort
» même se hâtent de rendre hommage à
» sa grandeur. Les vents & les tempêtes
» se calment à ses ordres; la mer de-
» vient solide sous ses pas, dans ses
» mains la boue devient principe de lu-
» mière; dans sa bouche la parole est
» une source de santé pour les malades
» & de vie pour les morts; avec la mê-
» me facilité qu'il rend la vie tempo-
» relle, il ressuscite les ames à la grace.
» Ainsi s'annonce J. C. toujours en
» maître, toujours en souverain des
» cœurs, toujours en Sauveur, toujours
» en Dieu: *Prædicatum est gentibus.*
» Mais ce qui relève infiniment, le

» grandeur de Jésus - Christ fait
» homme, c'est qu'il se fait adorer
» de tout le monde, par lui - mê-
» me & de son autorité particulière. Il
» ferme le Temple de Jérusalem; il
» abolit la Religion ancienne, & tout
» devient nouveau par ses ordres, nou-
» veaux articles de créance, nouveau
» culte, nouveaux commandemens, &
» tout cela presqu'également ennemi
» des sens, également étranger à l'es-
» prit humain; &, malgré l'esprit hu-
» main & les sens révoltés, malgré le
» Judaïsme irrité, malgré le Paganis-
» me armé de toute la force humaine,
» Jésus-Christ est adoré dans le mon-
» de, & reconnu pour vrai Dieu. Si
» les Apôtres ont prêché, c'est par
» la mission de J. C.; s'ils ont opéré des
» miracles, c'est par la vertu de J. C;
» s'ils ont surmonté des obstacles, c'est
» par la force de J. C.; s'ils ont baptisé,
» s'ils ont remis les péchés, c'est au nom
» de J. C.; s'ils ont persuadé les peu-
» ples; c'est par la lumière de J. C.;
» s'ils ont arrosé, s'ils ont donné l'ac-
» croissement, c'est par l'onction de
» J. C.; s'ils ont plus ou moins annon-
» cé l'œuvre de Dieu, c'est par un se-

» cours plus ou moins abondant de la
» grace de J. C., parce que J. C. pré-
» sidant à tout, disposant de tout, étant
» la source de tout, donne sa grace à
» qui il veut, comme il veut, dans la
» mesure qu'il veut, pour être connu &
» adoré : *Creditum est mundo.*

» Ce Dieu homme, sorti du Ciel,
» né de la terre, n'étoit pas pour rési-
» der toujours parmi les hommes ; il
» lui falloit un séjour digne d'un Dieu
» pour y consommer ses grandeurs & sa
» gloire. Ouvrez vous donc, portes du
» Ciel, exhaussez-vous, élargissez-vous
» pour recevoir le Roi de gloire ; & vous,
» Terre, accourez au dernier spectacle
» qu'il va vous donner. Voyez-le s'éle-
» ver sur les astres par sa propre vertu.
» Voyez-le avec transport porter dans
» le sein de son père la même nature
» qu'il a prise de nous, recevoir sur un
» même trône avec l'ancien des jours,
» la gloire, la divinité, les bénédic-
» tions, & régir son Eglise du haut du
» Ciel, la garder, la soutenir, l'enrichir,
» lui être tout en toutes choses jusqu'à
» la consommation des siécles : *Con-*
» *summatum est in cælis.* »

Je pourrois extraire de ce Discours plusieurs autres endroits qui ne sont ni moins nobles, ni moins solides, ni moins édifians. Le Sermon des *Deux Alliances* est encore un chef-d'œuvre; vous le lirez, Monsieur, avec beaucoup de plaisir, de même que *L'Aumône*, *La Mort*, *Les Grandeurs de Marie*, *La Prière*, *La Foi*, *Les Afflictions*, *La Grace*, *Le Service de Dieu*, &c, &c, &c. Il regne dans tous ces Discours un naturel, un sentiment, une onction capable non-seulement d'exciter la piété, mais encore d'en faciliter la pratique & de la faire aimer. C'est un des traits principaux du caractère qui distingue Dom *Sensaric* des autres Prédicateurs.

Nous sommes redevables de l'édition de ces Discours à Dom *Ansart* Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, de l'Académie d'Arras. Il les a dédiés à Dom *Chrestien* Grand Prieur de l'Abbaïe Royale de Saint Denys en France: hommage naturel & juste, puisque c'est sous la sage administration, par les conseils lumineux & par la bienveillance encoura-

geante de ce Supérieur non moins chéri que respecté, que Dom *Sensaric* entra dans la carrière de la Prédication, qu'il a remplie avec un succès qui fait autant d'honneur à son guide qu'à lui-même. Dom *Ansart* dit dans son Epître Dédicatoire bien tournée : « Mon Révé-
» rend Père, j'entre dans les vues de
» Dom *Sensaric*, en faisant paroître
» sous vos auspices des Discours qui
» sont, en quelque sorte, votre ou-
» vrage. C'est sous votre gouvernement
» qu'il essaya ses heureuses dispositions
» pour l'Eloquence Sacrée. Vous affer-
» mîtes ses premiers pas, & vous avez
» joui de la satisfaction, si douce pour
» un cœur tel que le vôtre, de le voir
» marcher avec gloire dans une route
» semée de tant d'écueils & si féconde
» en naufrages. Il connoissoit, Mon
» Révérend Père, toute la solidité de
» votre esprit, toute l'étendue de vos
» lumières, tout le charme de vos ver-
» tus. Pour peindre la Religion, la sa-
» gesse, la candeur, l'humanité, la
» bienfaisance, il avoit sous les yeux
» un modèle ; & vos exemples ne lui
» étoient pas moins utiles que vos con-
» seils, &c, &c, &c, &c, &c. »

Vers sur la naissance du Fils de M. Dupré de Saint Maur, Intendant de la Généralité de Bourges.

Il y a de l'esprit, de l'imagination & de la poësie dans ces vers imprimés à Bourges, dont l'auteur est un jeune homme, appellé M. *Frémont*. Il fait accourir au berceau du nouveau-né tous les Dieux & toutes les Déesses, qui lui font des présens analogues à leur pouvoir & à leur caractère:

Mars lui fait don d'un baudrier,
Et, pour attacher cette armure
Qui présage un galant Guerrier,
Vénus détache sa ceinture.
Mes dons seront en son pouvoir,
A dit la sçavante *Minerve*:
Sa Famille a tout mon sçavoir,
Je n'en ai point fait de réserve:
Tout se dévoile à ses regards:
En héritage il aura le domaine
Et des Sciences & des Arts,

Dont sa grand-mère est Souveraine *,
Qu'a-t-il besoin de mes faveurs,
Disoit le Dieu de l'Harmonie ?
Son grand-Père ** a tout mon génie;
Seul il vaut les neuf doctes Sœurs.
Autour de son berceau plus d'une aimable Fée
Répand à pleines mains les pavots de *Morphée* :
Qu'il puisse aisément sommeiller;
Assez long-temps pour nous son Père sçait veiller.
Que ses veilles qu'il multiplie,
Pour soulager sa Province chérie,
Ne nuisent point à ses jours précieux !
Parques, écoutez ma Patrie;
Près du berceau du Fils, elle-même vous crie :
» Du Père respectez les jours si glorieux;
» Sur l'homme inutile, odieux,
» Que votre fureur se déploie;
» Pour lui filez toujours, filez l'or & la soie.

* Madame *Dupré*, mère de M. l'Intendant, célèbre par son esprit & par ses connoissances.

** Connu par sa Traduction du *Paris Perdu de Milton*.

» Son zèle pour ma gloire, éclairé, vif, ardent,
» Qui ne dédaigne rien, que jamais rien n'é-
» tonne,
» Ne lui fait oublier dans son pénible rang
» Que la gloire qui l'environne.
» Si parmi mes enfans il voit des malheureux,
» Je le vois à l'instant faire éclater pour eux
» Tous les beaux sentimens que la tendresse
» inspire ;
» En secret son grand cœur soupire,
» Si ses jours ne sont tous comptés par ses bien-
» faits ;
» Tel de ses eaux un fleuve enrichit les guérets.
Au nouveau-Né, dans mon ardeur sincère,
Après les Dieux quels dons pourrois-je faire ?
Que n'ai-je ta légère main,
Que n'ai-je tes pinceaux, ta palette enchantée,
Célèbre Frère *Dorothée* *,
Sous un habit de Capucin,

* Le Frère *Dorothée*, Capucin nouvellement arrivé à Bourges, excelle dans la peinture & le dessin ; il a déja tiré en miniature un des enfans de M. l'Intendant.

Des graces naïves, légères,
Peintre ingénu, délicat & badin,
Sans t'écarter de tes devoirs austères,
Du tendre Enfant je peindrois les attraits,
Dédaignant pour lui seul l'art de flatter les traits :
Et charmé de fixer dans un portrait fidèle
Son enfantine & changeante beauté,
Je sçaurois, trop heureux *Apelle*,
La consacrer à l'Immortalité.
Poussé d'une noble manie,
Assuré du succès de ton pinceau hardi,
J'oserois dans le grand déployer mon génie.
Imitant de *Rubens* le chef-d'œuvre applaudi *,
Je peindrois sur un lit la mère languissante,
Avec les derniers traits de sa douleur récente,
Alliant dans son air les transports de son cœur,
L'espoir & les desirs, la joie & la langueur,
La beauté tendre & noble avec des yeux de mère:
Près d'elle son époux montreroit ceux d'un père:

* Les couches des *Marie de Médicis*, tableau qu'on voit dans la Galerie du Luxembourg.

Et tous deux, dans leurs traits animés & touchans,
Laisseroient entrevoir leurs tendres sentimens;
Un Génie à l'écart, témoin de leur tendresse,
Tâcheroit d'exprimer la publique allégresse;
Et l'Hymen couronnant cette heureuse union,
Du grouppe acheveroit l'ame & l'expression.

Cette citation suffit, Monsieur, pour vous faire juger que M. *Frémont* annonce du talent.

Je suis, &c.

A Paris, ce 17 Mai 1771.

LETTRE VI.

Clarisse, Drame en cinq Actes & en prose; par J. A. P.; à Paris chez le Jay Libraire rue S. Jacques.

LE prétendu nouveau genre théâtral appellé *Drame*, a produit parmi nous, Mr, une infinité d'ouvrages dont la plûpart

plûpart sont retombés, comme ils le méritoient, dans l'oubli dont un moment les avoit tirés. Il ne s'agit point ici d'examiner si cette espèce de *Tragédie Bourgeoise* ou de *Comédie Larmoyante* (le nom n'y fait rien) doit être adoptée ou rejettée. Ma facon de penser sur cet objet est connue depuis long-temps, & de tous les hommes de Lettres actuellement existans (j'en demande bien pardon au génie créateur de M. *Diderot*) j'ai le premier osé dire qu'il n'y a point d'innovation qu'on doive proscrire dès qu'on peut la soumettre aux régles avouées de la nature, & que l'auteur qui la hasarde possède l'heureux talent de plaire & d'intéresser. L'*Enfant Prodigue*, *Mélanide*, *Cénie*, *Le Comte de Comminge*, *Euphémie*, sont au rang de nos meilleurs Pièces de Théâtre. Ce n'est donc pas le genre qu'il faut condamner ; c'est le peu de génie de ceux qui s'y livrent. Rien de plus facile assurément à composer qu'un Drame en prose où il n'y aura ni action, ni dévelоppement, ni vraisemblance ; rien de plus difficile quand on ne voudra point s'écarter du ton de la nature &

de cette vérité qui doit être la base de tout ouvrage dramatique.

Vous trouverez, Monsieur, une partie de ce mérite dans le Drame que je vous annonce. Il est tiré de la petite Histoire touchante d'*Anne Bell*, où M. *d'Arnaud* semble avoir réuni les ressorts du pathétique. La *Préface* vous attachera par sa singularité. C'est une espèce de dialogue entre l'auteur qui se désigne par la lettre *P*, & un ami qui s'appelle *R*. Le premier débute par dire : « Je n'ai » pas encore fait de Tragédies, parce » que je n'ai pas encore sçu en faire ; » & je n'en ferai jamais, parce que ja» mais je ne voudrai l'apprendre : car, » pour bien faire une Tragédie, il faut » voir de près & connoître les Cours » des Rois : or, j'en suis éloigné, au» tant par état que par goût ; il faut faire » parler les hommes en héros, & moi » je n'ai jamais vu de héros ; ainsi, par » goût, par état & par manière de voir, » il est donc constant que je n'ai & » n'aurai jamais le goût tragique. » Il continue en développant les raisons pour lesquelles il ne fait pas de Tragédie. » Voyez ce jeune homme au sortir du

» Collège, les habits couverts de la
» poussière des bancs, prendre d'une
» main encore échauffée de la férule,
» le poignard ou la coupe funeste, mas-
» sacrer, empoisonner les héros; n'en
» feriez vous pas bien autant?... » En
effet, Monsieur, n'êtes-vous pas révol-
té de voir des jeunes gens se mon-
trer au Théâtre avec une impuden-
ce que des chutes éternelles ne peu-
vent corriger? Si par hasard l'indul-
gence du Public tolère un de ces Dra-
mes avortons, les voilà qui s'asseyent
à côté des *Corneilles*, des *Racines*, des
Voltaires, & qui se regardent comme
les génies de la Nation. *R.* demande à
l'auteur pourquoi il a fait un Drame.
» Pourquoi, répond-t-il? Parce que
» j'ai vu de près l'indigence & la dou-
» leur; le mépris dont une partie des
» hommes accable les autres hommes,
» sous les titres fastueux de grandeurs
» & de richesses, dans l'ordre des choses
» où rien n'est propriété, puisque rien
» n'est à demeure fixe & permanente;
» où rien encore n'est grandeur, puis-
» que tout n'est réellement que foiblesse
» & infirmité; enfin, parce que j'ai vu

» l'abus du pouvoir, &c. » P. s'élève ensuite contre ce défaut d'inhumanité qui corrompt toutes les vertus ; il pense avec raison qu'un Livre où le sentiment est présenté avec énergie, peut guérir cette affreuse maladie de l'ame, & lui rendre cet attendrissement, heureux don de la nature que les passions & les exemples des hommes durs viennent anéantir en nous. Le sublime, dit l'auteur, n'est vraiment sublime que lorsqu'il est émané de la nature. » Quand les situations seront vraies, » quand le sentiment coulera de lui-» même & sans effort, alors je dirai » voilà le *sublime de la nature.* Quand » les vers seront sonores & bien caden-» cés, alors je dirai voilà le *sublime de* » *l'art*, & j'aurai raison, parce que je » me donnerai bien de garde de confon-» dre l'un avec l'autre. »

M. *J. A. P*, paroît préférer le Drame à la Tragédie ; & pourquoi ces prédilections exclusives ? Une Tragédie est un ouvrage admirable quand j'y entends le langage des héros, quand j'y vois l'effervescence des passions & de grands caractères prononcés ; quand l'intérêt

croît d'Acte en Acte, & me présente des situations profondément traitées & non esquissées. Un Drame me plaît quand j'y trouve un style qui n'est ni bas ni ampoulé, quand il fait couler mes larmes, & que j'éprouve cette sensation délicieuse si bien exprimée par *Terence*: *Homo sum, humani nil a me alienum puto.* Encore une fois, point d'exclusion, & ne jugeons que d'après notre cœur tout ce qui est relatif au secret de nous attacher par l'attendrissement ou par la plaisanterie.

Les Acteurs du Drame que je vous annonce sont *Henriette* sous le nom de *Clarisse*, *Vorms* époux d'*Henriette* sous le nom de *Sidnei*, *Vorthi*, enfant de dix ans, fils de *Vorms* & d'*Henriette*, *Summers* voisine, *Jennins* Ministre, M. *d'Orbey* père d'*Henriette* sous le nom de *Blindson*, *Wilth* sous le nom de *James*, fils de M. d'*Orbey* & frère d'*Henriette*. Le Théâtre représente une chambre où l'on voit pour tous meubles quelques chaises, deux lits de paille & un grand vase de terre. *Clarisse* seule ouvre la scène; son air est triste & languissant; le jour commence à paroître;

elle adresse au Ciel ses plaintes. « J'ai
» attiré sur moi l'indignation d'un pè-
» re ;..... mais ne punis que moi..... &
» mon époux & mon fils... qu'une seule
» victime te suffise... Mon Dieu, étouffe
» ce murmure..... mais ne punis que
» moi. *Elle va au lit de paille de son*
» *mari*. Il est déja sorti... exténué de fa-
» tigue, il va acheter du peu de forces
» qui lui restent le pain dont il nous
» nourrira aujourd'hui..... Oh fortu-
» ne !... *Elle va à l'autre lit où repose*
» *son fils*. Et toi, cher enfant, fruit de
» cette union funeste, tu portes déja le
» poids de la malédiction ;..... tu es pu-
» ni du crime de tes malheureux pa-
» rens..... *Elle tombe sur une chaise.* » La
voisine *Summers* accourt ; elle a entendu
pleurer *Clarisse* ; elle représente à cette
infortunée que, si elle succombe au cha-
grin, son mari (*Sidnei*) ne lui survivra
pas long temps, & que son enfant res-
tera sans secours & sans appui. « La plus
» pauvre des mères est plus précieuse à
» un enfant qu'une étrangère, quelque
» riche qu'elle soit. » Mad. *Summers*,
quoiqu'elle ignore de quel païs sont
Clarisse & *Sidnei*, & quel est leur

rang, s'est apperçue néanmoins qu'ils sont au-dessus de leur état présent. *Clarisse* ne lui fait que cette réponse où l'on trouve le sublime du sentiment : » Ma pauvre *Summers*..... je suis bien » malheureuse..... ». Il échappe à la bonne *Summers* des murmures sur ce qu'elle voit dans le monde; *Clarisse* l'exhorte à réprimer ces mouvemens d'impatience; ce qui donne beaucoup de noblesse à ce caractère. Mad. *Summers* continue de se plaindre des riches, & sur-tout d'un certain M. *James* qui jouit d'une fortune immense & qui n'oblige personne. » Gardez-vous, lui répond *Cla-* » *risse*, d'accuser qui que ce soit; il » fait peut-être du bien à des gens que » vous ne connoissez pas.... » Cette femme poursuit & répand sa mauvaise humeur sur ce *James*. » Il court un bruit » qu'il a reçu des ordres de la Cour » pour arrêter les pauvres :... si cela est, » je crains que nous n'ayons beaucoup » à souffrir tous ; il sera charmé de trou- » ver une occasion comme celle-là ; il » se plaît dans le mal... C'étoit bien pis » avant que Monsieur *Blindson* son père » fût venu demeurer ici..... Ce Mon-

» sieur *Blindson* aime les pauvres ; sans » lui son fils feroit bien plus de mal... » Pendant cet entretien, *Vorthi*, l'enfant de *Clarisse*, se réveille & court à sa mère d'un air caressant. Il dit une infinité de choses raisonnables & touchantes à *Clarisse*. On le fait parler & sentir comme un jeune homme de dix-huit à vingt ans; ce qui n'est pas dans la nature & détruit l'effet que devoit produire un enfant qui pleure dans les bras maternels. *Summers* à part s'écrie : *Quel enfant !* Cette exclamation, si la Pièce se jouoit, feroit la critique de ce personnage. L'auteur ne s'est pas ressouvenu que *Racine*, malgré son beau génie, a eu toutes les peines du monde à montrer le petit *Joas* sur la scène ; il a fallu tout l'art de ce grand homme pour que ce rôle fût naturel. *Vorthi* demande à manger ; sa mère n'en a point à lui donner. Que cette situation seroit déchirante, si l'auteur qui paroît avoir du talent, avoit sçu l'approfondir. *Sidnei* (le père) entre avec un pain à la main ; il répand ses larmes dans le sein de sa femme & de son fils qui veulent le consoler. » Ah, dit *Sidnei* à *Clarisse*, c'est

» toi qui me déchires le cœur... Essaie » plutôt de le calmer... Ce matin, deux » heures avant le jour, l'idée de vos » besoins m'a tout-à-coup éveillé...... » avec quelle inquiétude je t'ai aban» donnée! Ton sein battoit par inter» valles, des pleurs couloient à travers » tes paupières entr'ouvertes,.... & tu » dormois cependant; que ce sommeil, » ou plutôt que ce triste assoupissement » devoit être cruel..... Ah! femme mal» heureuse, je suis l'auteur de toutes » tes peines; sans moi tu n'aurois ja» mais connu le mépris & l'indigence.» *Clarisse* lui répond qu'il lui tient lieu de tout, que si le poids de la malédiction d'un père ne chargeoit pas son cœur, elle seroit parfaitement heureuse. *Sidnei* la quitte pour retourner à son travail, & *Clarisse* avec son fils passe pour se chauffer dans la chambre de la bonne femme *Summers*.

Jennins, Ministre, entre & voit le spectacle de l'infortune. » Voilà donc, » s'écrie-t-il, le regne de la pauvre» té & de l'affliction.... Voilà la mai» son de douleur;..... la joie n'en a » jamais approché;.... quelle misère!

» Quelque injuste que soit la malédiction d'un père, quels maux n'attire-t-elle pas ! Funeste distinction des rangs, ouvrage d'un préjugé cruel, de quels malheurs n'es-tu pas la source ! Les hommes rougissent d'être frères, comme si de vains honneurs, de fausses dignités pouvoient tenir lieu d'un si beau titre !... &c. » Ce monologue est simple & beau ; c'est de la vraie philosophie & non de cette métaphysique à la mode, l'ennemie du sentiment. *Jennins*, ce digne Ministre, apporte du pain & des vêtemens à *Clarisse*. » Si les riches n'étoient pas si durs... mais, non contens de me reprocher que sans cesse je les importune, ils me fuyent pour ne plus entendre le cri de la misère dont je suis l'organe... Ce Monsieur *James*, sur-tout, le plus riche de tous, est celui qui s'est lassé le plutôt. Dieu, cependant, nous a envoyé un secours dans son père : je n'ai pu le voir encore ; on en dit beaucoup de bien ; c'étoit un homme puissant, la Cour l'a disgracié ; il vient jouir loin d'elle d'une vie douce & tranquille. Il se plaît à secourir l'indigence, &, depuis le peu de temps

» qu'il est ici, il ne s'est point passé de
» jour où je n'aye entendu parler de
» quelques-unes de ses œuvres ; dès au-
» jourd'hui j'espère le voir. A propos
» de ce M. *James*, dit *Clarisse*, Mada-
» me *Summers* m'a rapporté qu'il avoit
» reçu des ordres pour faire arrêter les
» pauvres... Cela est vrai, répond *Jen-*
» *nins*. Je ne vous l'ai pas dit de peur
» de vous inquiéter, quoique cela ne
» vous regarde en rien ; car ces ordres
» sont contre ceux qui mendient, & je
» serai le premier à déposer que vous
» vivez de votre travail. » *Jennins* prend dans ses bras le petit *Vorthi* & demande au Ciel ses bénédictions en faveur de ce malheureux enfant. *Sidnei* vient annoncer que le maître auquel il s'étoit engagé, le renvoye pour prendre un homme plus fort, & que même il lui a retenu une partie du salaire de ce matin. *Clarisse* & *Vorthi* lui apprennent ce que vient de faire pour eux le bienfaisant Ministre ; *Sidnei* pénétré de reconnoissance, tombe à ses pieds ; cette scène est intéressante ; traitée avec plus d'énergie, elle produiroit un grand effet.

Arrive un Exempt, qui se dit chargé d'ordres de la part de M. *James*, qui desire sçavoir d'où vient *Sidnei*, qui il est, ce qu'il fait. *Clarisse* est saisie de crainte ; *Sidnei* répond avec noblesse ; il ajoute qu'il est homme d'honneur, pauvre & souffrant, & qu'il emploie le peu de forces que lui laisse la douleur à gagner le pain dont il se nourrit. L'Exempt fait avec dureté de nouvelles interrogations ; il demande quelle est cette femme (*Clarisse*) ; si *Sidnei* a un enfant. Le malheureux n'hésite pas à découvrir qu'il a un fils. L'Exempt se retire ; inquiétudes de *Clarisse*. Son père depuis dix ans auroit-il découvert le lieu de leur retraite ? Son frère qui étoit très-jeune lorsqu'ils furent unis, a présentement atteint l'âge d'homme ; l'ordre donné pour se saisir des pauvres : tout cela jette la frayeur dans l'ame de cette infortunée. *Sidnei*, quand il est seul, ne se cache point l'horreur de sa situation. » Ce *James* est un homme » dur ; s'il apprend qui nous sommes, » aux dépens de notre bonheur, il se » fera un ami du père de *Clarisse*, il » nous trahira & nous fera arrêter. Si

» je persiste dans le dessein de lui ca-
» cher l'histoire de nos malheurs, on
» m'arrachera ma femme & mon fils,
» & bientôt nous serons confondus dans
» une foule de malheureux, qui, mal-
» gré la justice du Gouvernement, gé-
» missent sous la tyrannie de ceux qui
» sont chargés de ses ordres. » *Jennins* vient consoler *Sidnei* ; il lui apprend qu'il a vu M. *Blindson*, & que cet homme bienfaisant viendra lui-même les voir, & s'assurer par ses yeux de leur déplorable situation ; il ajoûte qu'il jouissoit du plaisir de serrer dans ses bras un mortel si respectable, quand a paru ce *James* fils indigne d'un tel père. *Sidnei* apprend à *Jennins* la visite de l'Exempt, & ce Ministre frémit à cette nouvelle ; il tremble pour ces honnêtes gens ; il recommande à *Sidnei* d'user des plus grandes précautions jusqu'à ce qu'on puisse voir M. *Blindson*. » Peut-être, continue-t-il, un
» père aura t-il quelque crédit sur ce
» cœur féroce ; ne restez pas ici, venez
» chez moi.... De grace, suivez moi. »

Clarisse est plongée dans la plus vive affliction. Mad. *Summers* cherche à la

consoler; accablée de sa douleur l'épouse de *Sidneï* s'endort. Entre ce M. *Blindson*, si compatissant, si vertueux. *Clarisse* dort toujours. Il est inutile de faire observer ici combien ce sommeil est peu naturel, & jusqu'à quel point ce ressort romanesque blesse la vérité de l'action. La bonne *Summers* dépeint à *Blindson* la situation de ces infortunés; elle ajoute que M. *James* a envoyé faire des informations très-suspectes qui ont jetté l'allarme dans cette famille malheureuse. *Blindson* invite Madame *Summers* à les rassurer; il donne sa parole qu'ils n'essuyeront aucun acte de violence de la part de ce M. *James*; il demande à voir le jeune *Vorthi*; *Clarisse* dort toujours profondément. Pendant que Madame *Summers* est allée chercher cet enfant, *Blidson* s'abandonne à une profonde rêverie; il en sort pour s'écrier : » Quel séjour de misère & de » larmes! Tout semble ici ne respirer » que la douleur. Comment mon cœur » se refuseroit-il à la pitié? *Il se tourne* » *du côté de Clarisse.* Ma fille, ma chère » *Henriette*, si la mort n'a fini tes peines, » tu es à cette heure exposée aux mêmes

» besoins..... J'ai l'ame déchirée..... De» puis le moment où je l'ai perdue, » j'ai perdu aussi le repos..... Une voix » intérieure s'élève dans mon sein. Mon » imagination troublée me représente » sans cesse ma fille souffrante, victime » de l'indigence. Cette ombre me suit » & m'accable de reproches ; père » cruel! ..... Je soulage tous les malheu» reux ; j'ai cette seule consolation ; en » eux je te vois, ma fille! Puisses-tu, » en quelques lieux que tu sois, recevoir » les mêmes secours! J'ai perdu l'espé» rance de la revoir avant de quitter » cette vie où je languis, de lui de» mander pardon de mes cruautés, de » la serrer dans mes bras, elle & son » mari, de bénir leur union. Je mourrai » donc, comme je vis, dans les regrets & » le désespoir !... Il ne me reste qu'un » fils, en qui Dieu me punit de la du» reté dont j'ai accablé sa sœur ; il se » plaît à voir souffrir ; jamais la pitié » n'ouvrit son cœur..... Mon Dieu! » console ma vieillesse, rends-moi ma » fille. » *Blindson* a une très petite scène avec *Vorthi* qu'on lui amène ; il paroît touché à la vue de cet enfant ; il

sort après avoir remis à Madame *Summers* un secours pour ces honnêtes indigens.

Sidnei & *Jennins* paroissent; *Clarisse* est encore endormie; Madame *Summers* remet à *Sidnei* le bienfait de M. *Blindson*. *Jennins* laisse *Sidnei* seul. Ce malheureux s'approche de *Clarisse*, la regarde avec tendresse, profère quelques plaintes sur la funeste destinée de sa femme & de son fils, tire un pistolet de sa poche, s'en appuie le bout sur le front; le coup manque; il jette le pistolet loin de lui, & tombe le visage contre terre; *Clarisse* se réveille. » Que » vois-je... Ah, malheureux! *Sidnei se* » *relevant*. N'approche de moi qu'avec » horreur... Je suis le plus coupable de » tous les hommes... Je ne suis plus di- » gne de toi... Traître, répond *Cla-* » *risse*, tu profitois de mon repos pour » t'arracher la vie!... Ingrat!... Et ton » fils?.... » Ces derniers mots sont sublimes. Madame *Summers* vole aux cris de ces deux victimes du malheur; elle annonce qu'on a vu des gens armés; que M. *Jennins* l'a fait avertir; elle les invite à passer chez elle. *Sidnei*, *Cla-*

risse, leur fils, Madame *Summers* paroissent sur la scène; ils sont tous dans la plus cruelle agitation. *Jennins* vient confirmer leurs allarmes. *James* a déja fait arrêter quelques pauvres quoi qu'innocens; *Jennins* a vu la liste; *Sidnei* & sa famille sont désignés des premiers.
» *Blindson* a tout fait pour attendrir
» son fils; cette ame sans pitié n'a point
» fléchi. Sous les noms de devoir, d'or-
» dre, de bien public, il jouit du plai-
» sir du méchant..... L'oppression, les
» douleurs des autres remplissent son
» cœur de joie. Vous serez les victimes,
» il n'est plus temps d'échapper; vous
» êtes gardés à vue; croyez-moi,
» avouez qui vous êtes. » *Sidnei* craint de retomber dans la tyrannie du plus dur des pères, & *Clarisse* ajoute que jamais il ne leur pardonnera; on enfonce la porte; paroît *James* escorté de Gardes; il résiste aux prières, aux reproches du Ministre *Jennins*; il ordonne à ses Gardes qu'on le délivre de ces importunités. Survient *Blindson* qui veut arrêter la cruauté de son fils; *Blindson* reconnoît sa fille & son gendre; *James* sa sœur; *Blindson* embrasse *Clarisse* &

Sidnei, & bénit leur union; *Jennins* vivra avec cette respectable famille; Mad. *Summers* est comblée de leurs bienfaits.

Ce Drame a des beautés; il décèle un esprit sage & une ame sensible; il y a même de l'invention : ce frère qui, sous le nom de *James*, est près d'opprimer sa sœur & son beau frère, & ce vieillard bienfaisant qui se trouve être le père de *Clarisse*, sont des créations qui n'appartiennent point à l'Histoire d'*Anne Bell*. L'auteur annonce beaucoup de talent; il ne connoît point assez le Théâtre; la plûpart de ses scènes ne sont ni approfondies, ni développées. On peut encore lui reprocher des défauts de convenance; il y a un art à présenter le tableau de la misère; la scène ordonne des nuances & des délicatesses que la société ne connoît pas; *Jennins* tirant du linge & un pain de dessous son habit, répand de l'avilissement sur l'infortune. Au reste, toutes ces observations ne peuvent altérer les éloges que mérite l'auteur de *Clarisse*. S'il est jeune, qu'il poursuive sa carrière; il est sûr d'obtenir les suffrages du petit nombre de

personnes qui aiment encore la vérité, la nature, le sentiment & l'honnêteté.

Maximes de Guerre relatives à la Guerre de Campagne & à celle des Siéges : par M. le Comte de Kévenhüller, Feld-Maréchal Général des Armées de Sa Majesté I. R. & A. Traduites de l'Allemand par M. le Baron de Sinclaire Colonel d'Infanterie au service de France.

Cet ouvrage est dédié à S. A. S. Mgr le Prince Palatin *Maximilien Des Deux Ponts*. Vous sçavez, Monsieur, que presque toutes les Epîtres Dédicatoires sont remplies d'adulations dégoutantes, sur tout celles qui sont adressées à un jeune Prince ; il a dans l'âge le plus tendre tous les talens, toutes les vertus, toutes les perfections possibles ; le Public, qui sçait presque toujours le contraire, méprise la bassesse de l'adulateur. Le noble interprète du Comte *de Kévenhüller* est à l'abri de ce reproche ; c'est un homme honnête qui met sous les

yeux du Prince, auquel il offre son travail, les devoirs de son rang, & les exemples de ses ancêtres; qui lui dit que la carrière qu'il doit fournir est immense ; qu'il n'est encore qu'à la barrière, & qu'il ne peut arriver au but qu'à force de peines, de soins, de travaux, d'études & de méditations ; il cherche à le prémunir contre les discours de la flatterie & de l'ignorance, à lui faire sentir par de grands exemples que l'expérience n'est pas suffisante, & qu'il faut acquérir des connoissances en tout genre. Il lui échappe à peine un mot d'éloge, parce qu'en effet les hommes éclairés qui sont auprès d'un jeune Prince ne doivent lui donner que des instructions, & ne lui apprendre qu'à mériter un jour des louanges. Ceux qui servent ses passions, qui fomentent ses vices, qui par intérêt l'éloignent de toute occupation sérieuse, sont ses plus cruels ennemis, &, ce qu'il y a de plus affligeant, les ennemis d'un peuple entier, si ce Prince doit gouverner un jour. L'auteur introduit heureusement dans son Epître le feu Prince *Fréderic des Deux Ponts*, &

le fait parler avec beaucoup de dignité. « Du sein des morts votre père lui-même élève la voix, & vous dit : Mon fils, j'ai combattu sous les murs de Prague & mon sang y a coulé pour le service d'un grand Roi que vous devez respecter & chérir ; sur les bords de la Lauter j'ai frayé à ses troupes le chemin de la victoire ; enfin, à la tête de l'armée de l'Empire, j'ai brisé les fers d'une famille illustre & malheureuse. Vous viendrez un jour prendre place dans ce tombeau ; descendez-y avec gloire. » M. *de Sinclaire* met ensuite sous les yeux du Prince, dans des notes historiques, les grands exemples de sa famille & sur-tout de son père. C'est en les imitant, c'est en portant à la tête des armées une valeur froide & une profonde connoissance de l'art militaire que le Prince *Maximilien* servira d'exemple à son tour. Mais les vertus militaires ne suffisent pas à un homme de son rang ; elles sont nécessaires dans quelques circonstances ; les vertus civiles sont nécessaires dans tous les instans, & avec tous les hommes. Un Prince est environné de tant d'écueils & d'occa-

sions d'orgueil & de vanité, qu'on lui sçait un gré infini d'être simple & bon. L'humanité, l'affabilité, l'équité gagnent tous les cœurs; ces vertus font le bonheur des hommes qui les exercent, comme de ceux qui en sont l'objet. Le Prince *Maximilien* en trouve encore de fréquens exemples dans sa famille; il en a sans cesse sous les yeux. Heureux enfant, il voit tous les jours un Prince humain, généreux, affable, juste, simple, modeste, qui lui tient aujourd'hui lieu de père*. Qu'il l'imite; il aura l'amour de tous ceux qui le connoîtront.

Le Comte de *Kévenhüller* avoit commandé, en Bohême & en Bavière, les armées de l'Impératrice-Reine. Son ouvrage est celui d'un homme de génie qui embrasse d'un coup d'œil son art tout entier, & qui saisit les principes généraux desquels tout le reste peut être déduit. Son ouvrage est méthodique, serré, précis; c'est, comme dit son Traducteur, *une esquisse de l'Art Militaire, mais l'esquisse d'un grand Maître*. Tout y est sçavant & profond. M. le Baron de

* CHRISTIAN IV Duc Regnant des Deux Ponts, oncle du jeune Prince *Maximilien*.

Sinclaire s'est permis quelques changemens dans l'ordre des matières, & l'ouvrage y a gagné du côté de la méthode. Il est divisé en deux Parties, dont l'une traite de la Guerre de Campagne, l'autre de celle des Siéges. L'auteur donne en maximes détachées les règles générales de ces deux espèces de guerre. La première comprend les préparatifs & les opérations qui consistent en marches, camps, logemens, batailles, combats & manœuvres; la seconde indique les approvisionnemens, les précautions pour la sûreté des places de guerre, l'attaque & la défense des places. Je crois, Monsieur, que cet exposé vous donnera une idée suffisante de l'ouvrage, & qu'il seroit inutile de vous en citer des maximes détachées. Vous les verrez avec plus de plaisir dans le livre même, qui peut être fort utile aux Officiers déja versés dans la théorie de leur art. Quant à ceux qui n'en ont qu'une médiocre connoissance, il leur présentera peut-être des vues trop générales, & ne leur conviendra parfaitement que lorsqu'il sera éclairci par un Commentaire. M. le Baron *de Sin-*

claire nous en fait espérer un ; alors les maximes de *Kévenhüller* seront nécessaires à tous les Militaires ; mais, telles qu'elles paroissent aujourd'hui, c'est un présent très-estimable que leur Traducteur a fait au Public.

On trouve ce petit volume d'environ 200 pages chez *Lacombe* Libraire rue Christine. Il sort de l'Imprimerie Ducale des Deux Ponts, & la partie typographique mérite des éloges. La seule chose qui puisse y blesser un censeur délicat, c'est la foule de lettres majuscules qu'on y voit à la tête de noms où elles sont très-inutiles. Ce défaut est celui de presque tous les compositeurs ; ils répandent sans choix & sans principes ces majuscules qui souvent altèrent l'ordre & l'uniformité des caractères, & nuisent au repos nécessaire aux yeux. Il est aisé de prescrire à cet égard des regles fondées en raison, peu nombreuses & invariables. Il est bon de distinguer les phrases aussi parfaitement qu'il est possible ; la majuscule mise au commencement de chaque phrase est un moyen de distinction. Il n'est pas moins essentiel de distinguer les noms propres des noms communs, & cela par le moyen de la majuscule ; dans toute autre circonstance elle est absurde & choquante. Il ne sera pas difficile aux hommes de sens & de goût qui dirigent l'Imprimerie Ducale, d'y détruire cet abus, qui vient de l'ignorance des compositeurs.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Mai 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Dissertations sur la Mythologie Françoise & sur plusieurs points curieux de l'Histoire de France ; par M. Bullet, Professeur, Doyen de l'Université de Besançon, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres ; un volume in-12 de 340 pages ; à Paris chez N. L. Moutard Libraire Quai des Augustins, près du Pont Saint Michel.

CHAQUE peuple a ses fables ; nous avons les nôtres. Des Sçavans distingués ont tenté avec succès de dévoi-

ler la Mythologie & le système fabuleux des Anciens, par le secours des Langues Grecque & Phénicienne c'est à leur exemple que M. *Bullet* entreprend, à l'aide du Celtique qui fut la Langue de nos ancêtres, de découvrir l'origine des fictions & des croyances populaires qui furent en vogue parmi eux, & que la tradition a fait passer jusqu'à nous. La Fable de *Mélusine* est une de celles qui tiennent le premier rang dans notre Mythologie; elle est l'objet de la première Dissertation de M. *Bullet*.

Jean d'Arras ayant recueilli sur la fin du douziéme siécle tous les contes qu'on faisoit de *Mélusine*, en composa ce qu'il appelle la chronique de cette Princesse. Voici le précis de sa fabuleuse histoire. *Mélusine* fut l'aînée de trois filles que sa mère *Pressine*, femme d'*Elinas* Roi d'Albanie, eut d'une seule couche. *Pressine* avoit exigé de son époux qu'il n'entreroit point dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle fût relevée. Le desir de voir les enfans lui ayant fait manquer à sa promesse, *Pressine* le quitta, emportant avec elle ses

trois filles, auxquelles, du sommet d'une haute montagne, elle montra le païs d'Albanie où elles eussent regné sans la fatale curiosité de leur père. Les trois sœurs, pour s'en venger, enfermèrent leur père dans la montagne de Brundelois. *Pressine* les punit par différens châtimens; celui de *Mélusine* fut d'être moitié serpent tous les Samedis, & d'être Fée jusqu'au jour du jugement, à moins qu'elle ne trouvât un Chevalier qui voulût être son mari, & qui ne vît jamais sa forme de serpent. *Raimondin*, fils du Comte de Forez, ayant rencontré *Mélusine* dans un bois, l'épousa, & cette Princesse bâtit le château de Lusignan. Mais *Raimondin* ne tint point la promesse qu'il lui avoit faite de ne jamais la voir le Samedi; il fit une ouverture avec son épée dans la chambre où elle se tenoit enfermée, & la vit sous la forme de serpent. *Mélusine* ne put alors demeurer avec lui; elle s'envola par une fenêtre sous cette même figure de serpent; elle doit demeurer Fée jusqu'au jour du jugement. La chronique rapporte que toutes les fois que *Lusignan* change de Seigneur,

ou que quelqu'un de sa lignée doit mourir, *Mélusine* paroît trois jours avant sur le faîte des tours du château, & y pousse de grands cris. Tel est le Roman qu'ont fabriqué nos bons ayeux.

Cette *Mélusine* étoit, selon M. *Bullet*, une Princesse de la maison de *Lusignan*, fille d'*Aimery* Roi de Jérusalem & de Chypre, & femme de *Raimond de Poitiers*, second du nom, Prince d'Antioche. Mais comment cette Princesse a-t-elle pu donner lieu à la Fable absurde qui nous la représente sous la forme d'un serpent ? M. *Bullet* examine & réfute les différens systêmes que les Sçavans ont proposés à ce sujet. Il croit que *Mélusine* ne doit sa forme monstrueuse qu'à une équivoque. Son nom a un double sens dans la Langue Celtique. Le mot *Mélusine* formé de *mélus*, signifie *douce*, *agréable*, *charmante*, & composé de *me* & de *lusen*, il signifie *moitié de serpent* *. Voilà, selon lui, la source de l'erreur. On ne manqua pas de choisir celui des deux sens qui tenoit du prodige, dans un

* *Mi* ou *me* signifie en Celtique *milieu*, *moitié*; & *llusowen*, *lusen*, anguille, serpent.

siècle où le merveilleux avoit seul le droit de plaire. On se figura que *Mélusine* étoit une Dame qui par la moitié du corps étoit serpent. Les premiers Grecs & les premiers Romains, aussi peu éclairés que nos pères, ont souvent établi comme eux des fables sur l'équivoque des mots, en préférant le sens qui tenoit du prodige au naturel. Ainsi ils ont changé *Lycaon* en loup, parce que son nom est le même que celui de cet animal. Le Temple de Delphes avoit été construit avec la cire & les aîles des abeilles qu'*Apollon* avoit fait venir des païs Hyperboréens, parce que *Ptéras*, dont le nom en Grec veut dire *aîle*, en avoit été l'architecte. Les premiers Romains ont assuré que *Romulus* avoit été allaité par une louve, parce qu'il avoit été nourri par une femme impudique, désignée en Latin par le terme *Lupa* de même que la femelle du loup. *Pic*, Roi des Latins, portoit le même nom qu'un oiseau ; il n'en fallut pas davantage pour opérer la métamorphose de ce Prince.

Celle de *Mélusine* en serpent n'est pas la seule que l'équivoque ait opérée

du temps de nos pères. Besançon avoit pris au quatriéme siécle le nom de *Crisopolis*, des *Crispolins* ou *Sequanois* dont elle étoit la capitale. *Crispolin* en Celtique signifie *dresseur de chevaux*. Dans le neuviéme siécle, quelqu'ignorant prit pour une faute ce qu'il n'entendoit pas, & lut *Crisopolis* pour *Crispolis*; ainsi, grace à sa méprise, Besançon devint une *ville d'or*, & affecta pendant long-temps de ne prendre que ce nom, sans sçavoir comment le justifier. Les Parisiens faisoient un grand commerce par eau; ce fut delà qu'ils furent nommés en Celtique *Badaw*, *hommes de bâteaux*. La ressemblance de ce mot avec celui de *badaut*, autre terme de la même Langue qui signifie *sot*, *niais*, l'a fait confondre avec ce dernier; on en a fait un sobriquet, par lequel on désigne les habitans de Paris.

M. *Bullet* entreprend, dans sa seconde Dissertation, de donner l'explication d'une statue singulière qui se voit aux portails de plusieurs Eglises du Royaume, entr'autres de Sainte *Marie* de Nesle, Diocèse de Troyes, de Saint

Bénigne de Dijon, de S. *Pierre* de Nevers, de S. *Pourçain* en Auvergne, &c. Cette statue représente une Reine qui a un pied d'oie, & à laquelle on a donné pour cette raison le nom de la *Reine Pédauque*. La plûpart des sçavans sont partagés sur la personne signifiée par cette statue ; le P. *Mabillon* ne doute point que ce ne soit Sainte *Clotilde* ; M. l'Abbé *le Bœuf* croit y reconnoître la Reine de Saba. M. *Bullet*, en rejettant leurs opinions, pense qu'un évènement arrivé au commencement du douziéme siécle a pu donner lieu de représenter une Reine avec un pied d'oie. On sçait que *Grégoire V* ne fut pas plutôt établi dans Rome qu'il assembla un Concile des Evêques d'Italie, en présence de l'Empereur, sur plusieurs affaires importantes, dont la principale & celle qui fit le plus de bruit, fut le mariage du Roi *Robert* avec *Berthe* sa parente. Le premier décret de ce Concile regardoit cette union; il étoit conçu en ces termes : » Que le Roi *Robert*, qui a » épousé *Berthe* sa parente contre les » loix de l'Eglise, ait à la quitter au » plutôt & à faire une pénitence de sept

» ans, conformément aux Canons & » à l'usage de l'Eglise; que, s'il n'obéit » pas, il soit déclaré excommunié, & » que *Berthe* soit soumise à la même » pénitence, sous la même peine. » *Robert* ne tint aucun compte de cette décision; il fut insensible à toutes les remontrances, jusqu'à ce qu'enfin la Reine accoucha, non pas d'un fils, mais d'une espèce de monstre. Le Prince fut alors si frappé de cette sorte de prodige, que, pour calmer sa conscience, il se sépara de *Berthe*, qui néanmoins conserva toujours le titre de Reine. Tel est le récit que font les Historiens. Ils n'indiquent pas la figure du monstre dont *Berthe* accoucha; *Pierre Damien* dit que c'étoit un garçon qui avoit le col & la tête d'une oie. Ce Cardinal n'est pas le seul qui fasse mention des couches monstrueuses de cette Reine. Quelques-uns de nos anciens Chroniqueurs en parlent aussi. » Je n'examine point, dit M. » *Bullet*, la vérité du fait: vrai ou » faux; il me suffit qu'il ait été cru, » qu'il ait été répandu dans le Royau» me, & même dans les païs étran» gers, qu'il ait fait la plus forte im-

» pression sur l'esprit des peuples. Une
» Reine excommuniée pour un maria-
» ge incestueux, met au monde un en-
» fant qui a le col & la tête d'une oie :
» voilà un châtiment miraculeux, voi-
» là un évènement qui frappe. On juge
» qu'il est à propos d'en perpétuer le
» souvenir, parce qu'il n'en est point
» de plus propre à inspirer du respect,
« de la terreur même, pour les cen-
» sures de l'Eglise. Pour cela on repré-
» sente *Berthe* avec un pied d'oie,
» symbole qui rappelle la mémoire de
» ses couches monstrueuses. On place
» sa statue dans le portail pour qu'on
» ne puisse point entrer dans l'Eglise
» sans la voir. On multiplie ce monu-
» ment, on l'érige en plusieurs endroits
» du Royaume, afin que toutes les
» Provinces ayent part à l'effrayante
» leçon qu'il donne. »

Une autre raison rend assez plausible la conjecture de M. *Bullet*. On voit au portail de Saint *Bénigne* de Dijon huit grandes figures, quatre de chaque côté. A la dernière place, du côté gauche, on remarque un Roi. Ce Prince est le Roi *Robert*. A la quatriéme place du

côté droit est la figure d'une Reine avec un pied d'oie. Or l'ordre selon lequel elle est placée donne lieu de juger que cette Princesse est l'épouse du Roi *Robert* qui occupe le quatriéme rang au côté gauche ; car on observe qu'on a mis dans un rang parallèle & correspondant les figures qui ont quelque liaison, quelque rapport entr'elles. Saint *Pierre* est à la seconde place du côté droit, S. *Paul* à la seconde du côté gauche, à cause de l'union de ces deux Apôtres. Au troisiéme rang du côté droit, on voit *Moïse* qui tient les Tables de la Loi. Saint *Grégoire* Evêque de Langres, fondateur de l'Abbaïe, occupe le troisiéme du côté gauche ; il tient pareillement un livre ouvert entre ses mains. Le premier donna la Loi au peuple d'Israël ; le second donna la règle aux Religieux de Saint *Bénigne*. Aux premières places du côté droit & du côté gauche sont deux Rois, qui, portant chacun un rouleau développé, font connoître qu'ils sont bienfaiteurs de cette église, & qu'ainsi ils ont été unis de sentimens pour la combler de leurs biens. Puisque la Reine *Pédauque* est placée vis-à-vis le

Roi *Robert* & dans un rang parallèle à celui de ce Prince, il faut donc qu'elle ait quelque rapport, quelque union avec lui. Et quelle peut être cette liaison, demande M. *Bullet*, sinon celle d'épouse ? On a donc lieu de croire que la Reine *Pédauque* est l'épouse de ce Prince. Ce Roi n'a eu que deux femmes, *Berthe* & *Constance*. On ne lit rien qui ait pu donner lieu de représenter celle-ci avec un pied d'oie. Au contraire, les couches monstrueuses de *Berthe* fournissoient une raison très-forte de la figurer avec cet attribut. Il faut donc conclure que la Reine *Pédauque* du portail de Saint *Bénigne* de Dijon est la Reine *Berthe*, & l'on conviendra sans peine que, si elle la représente en cet endroit, elle la représente par-tout. Telles sont les conjectures & l'explication que donne M. *Bullet* de la fameuse Reine *Pédauque*.

Le fameux duel d'un gentilhomme de la Cour du Roi *Charles V* contre un chien dont ce gentilhomme avoit tué le maître, est un de ces faits extraordinaires que personne n'ignore & que chacun cite comme une preuve

éclatante de la fidélité & de l'attachement des chiens. L'histoire de ce combat livré en champ clos en présence du Roi & de toute sa Cour, se voit encore aujourd'hui peinte sur le manteau d'une des cheminées de la grande salle du château de Montargis; mais la poussière qui s'y est attachée depuis si long-temps, fait qu'on ne peut distinguer qu'avec peine les différentes parties qui composent ce tableau. M. *Bulles* regarde l'histoire de ce combat comme apocryphe, & prétend en avoir trouvé une preuve incontestable. L'inscription du tableau de Montargis porte que ce combat s'est passé sous le regne de *Charles V.* Mais M. *Bulles* démontre qu'on racontoit déja le duel du chien d'*Aubry* de Montdidier contre *Macaire* meurtrier de son maître, plus de cent ans avant le regne de *Charles V. Albéric*, Religieux de l'Abbaïe de Trois - Fontaines, de l'Ordre de Cîteaux, a composé une Chronique qui finit à l'an 1241. Cet ouvrage est fort estimé des gens de Lettres; M. *Chifflet* place *Albéric* au premier rang de nos anciens Chroniqueurs, & *Leibnitz*, à qui nous

en devons l'édition, souscrit à l'éloge qu'en fait M. *Chifflet*. Dans la première partie de cette Chronique, sous l'an 780, on lit que *Charlemagne* ayant épousé *Sibile* fille de *Didier* Roi des Lombards, il la répudia un an après; & prit pour femme *Hildegarde*. Les Poëtes François composèrent un très-beau Roman sur la répudiation de *Sibile*. » On y parle, dit le Chroniqueur en » rapportant le contenu de ce Roman, » d'un homme vain & sans mœurs, au » sujet duquel ladite Reine fut ren» voyée; *d'un Chevalier nommé Aubry* » *de Montdidier* qui fut chargé de re» conduire cette Princesse à la Cour du » Roi son père, *lequel Aubry fut tué* » *par le traître Macaire; du chien de* » *chasse de cet Aubry; qui, dans un duel* » *surprenant, vainquit ledit Macaire à* » *Paris en présence de Charlemagne*. On » y parle de *Galleran*, de *Bachar* & de » ce même *Macaire* qui furent igno» minieusement traînés & attachés au » gibet, &c. » On ne peut donc douter, dit M. *Bullet*, que le fameux duel du chien d'*Aubry* de Montdidier contre *Macaire*, n'ait fait partie d'un Ro-

man inventé à plaisir. Cet épisode étoit des plus propres, par le merveilleux qu'il renferme, à figurer dans un ouvrage de cette nature, & à faire la plus forte impression sur les lecteurs. Aussi, quoique le Roman de *Sibile* se soit perdu, & que tous les évènemens qu'on y lisoit se soient oubliés, celui-ci s'est perpétué d'âge en âge; il s'est glissé dans nos Chroniques, a fourni des sujets de tableaux, & a servi d'ornement à nos Poëmes.

M. *Bullet* croit avoir découvert dans *Plutarque* l'origine de la fable du chien de Montargis. Je rapporterai ce morceau d'après la traduction d'*Amyot*. Les graces naïves & touchantes de son ancien langage valent bien les expressions froides & compassées du nôtre.

» *Pyrrhus*, allant par païs, rencontra
» un chien qui gardoit le corps de son
» maistre que l'on avoit tué, & enten-
» dant des habitans qu'il y avoit déja
» trois jours qu'il estoit auprès sans en
» bouger & sans boire ni manger,
» commanda que l'on enterrast le mort,
» & amenast le chien quant & lui, &
» qu'on le traitast bien. Quelques

» jours après on vint à faire la montre,
» & revue des gens de guerre, passant
» par devant le Roi, qui estoit assis
» en sa chaire, & avoit le chien au-
» près de lui, lequel ne bougea au-
» cunement, jusqu'à ce qu'il apperçut
» les meurtriers qui avoient tué son
» maistre, auxquels il courut sus in-
» continent avec un grand abbois &
» grande aspreté de courroux, en se
» retournant souvent devers *Pyrrhus*;
» de manière que non-seulement le
» Roi, mais aussi tous les assistans en-
» trèrent en suspicion grande, que ce
» devoit être ceulx qui avoient tué
» son maistre; si furent arrêtés pri-
» sonniers & leur procès fut fait là des-
» sus, joinct quelques autres indices
» & présumptions que l'on eut d'ail-
» leurs à l'encontre d'eux; tellement
» qu'à la fin ils advouèrent le meurtre
» & en furent punis. »

Les autres Dissertations de M. *Bullet* ont pour objet différens points de notre Histoire, tels que l'élévation de *Hugues Capet* au trône de France; il prétend qu'il n'y est parvenu que par une élection légitime; le titre de *Très-*

Chrétien que portent nos Rois ; le titre de *Dauphin* affecté à leur fils aîné ; l'institution des Pairs de France ; l'état des Evêques sous la première race de nos Rois. Il prouve dans un autre que Rome a été prise deux fois par les Gaulois. Il indique dans la dernière l'origine des carrosses. On trouve dans celle-ci quelques détails intéressans. Quoique les Romains ayent eu des voitures roulantes de plusieurs espèces, on ne voit point, par leur histoire, qu'ils ayent connu l'usage des carrosses, c'est-à-dire, des voitures dont la caisse fût suspendue. Leur origine est plus moderne. Les chariots que l'on vit à l'entrée solemnelle de la Reine *Isabeau* en 1389, n'étoient point *branlans* ; c'est l'expression des Historiens du temps ; ceux dont elle se servit lorsqu'elle rentra à Paris en 1405 l'étoient. Ce fut donc dans cet espace de temps que, pour rendre cette voiture plus commode, on s'avisa de suspendre le corps du chariot ; ce qui le rendit *branlant*. Les fréquens voyages que faisoit la Reine *Isabeau* occasionnèrent, suivant toutes les apparences, ce chan-

gement. On se servit de ces chariots ainsi suspendus jusqu'en 1533, où nous les voyons encore à l'entrée de la Reine *Eléonore* à Marseille. Comme le regne de *François I* fut l'époque de la renaissance des Arts en France, on imagina, sous ce regne, de rendre agréable une voiture aussi utile. On fit une caisse ou vaisseau en forme de petit cabinet; la Reine eut la première de ces voitures, auxquelles on donna dès-lors le nom de carrosse. *François I*, qui aimoit tendrement *Diane* fille naturelle de son fils *Henri*, en fit faire un pour cette jeune Princesse; & le premier des Seigneurs de la Cour qui en fit usage, fut *Jean de Laval de Bois-Dauphin*, qui ne pouvant se tenir à cheval à cause de son excessive grosseur, fut contraint de se servir de cette voiture. Quelques Dames des plus qualifiées suivirent son exemple & firent par commodité ce qu'il avoit fait par besoin. Le Parlement de Paris vit avec peine ces équipages s'introduire dans cette ville; ils lui parurent si fastueux, qu'en 1563, lors de l'enregistrement des Lettres Patentes de *Charles IX* pour

la réformation du luxe, cette Cour arrêta que le Roi seroit supplié de défendre *les coches par la ville*. Mais il ne paroît pas que *Charles IX* ait eu égard aux représentations du Parlement. Cette Compagnie, qui ne put arrêter le faste des voitures par ses remontrances, s'y étoit toujours opposée par ses exemples. M. *Faydit* raconte que M. *de Longueil* lui a souvent offert de lui faire voir le bail & traité original que son trisayeul maternel, *Gilles le Maître*, premier Président, avoit fait & passé avec ses fermiers & rentiers d'une de ses maisons de campagne près de Paris, par lequel il stipule & exige d'eux une condition; sçavoir, que *lesdits fermiers & rentiers seroient tenus la veille des quatre bonnes fêtes de l'année & au temps des vendanges, de lui amener une charette couverte, avec de bonne paille fraische dedans, pour y asseoir commodément Marie Sapin sa femme & sa fille Geneviève, comme aussi de lui amener un asnon ou une asnesse pour faire monter dessus leur chambrière, pendant que lui, premier Président, marcheroit devant, monté sur sa mule, accompagné de son*

Clerc, qui seroit à pied à ses côtés. » J'ai
» lu dans quelques Mémoires, dit M.
» *Moreau de Mautour*, que *Christophe*
» *de Thou*, premier Président du Par-
» lement de Paris sous *Henri III*, eut
» le quatriéme carrosse qui fût en Fran-
» ce; & le Président *Jacques-Auguste*
» *de Thou* son fils, a rapporté dans les
» siens, que sa mère *Jacqueline de Tul-*
» *leu*, fut la première femme à qui
» l'on permit d'avoir un carrosse, &
» que cet honneur n'avoit été accordé
» avant ce temps qu'aux Princesses du
» sang. J'ai lu aussi quelque part que
» *Nicole de l'Aubespine*, mère de *Ni-*
» *colas de Verdun*, premier Président,
» mort en 1627, faisoit ses visites dans
» Paris montée en croupe sur une mule,
» derrière le Clerc de son mari. »

Les carrosses, rares sous *Henri IV* & sous *Louis XIII*, sont enfin devenus très-communs. Le nombre de ces voitures qui ne montoit dans Paris en 1658 qu'à 310 ou 320, montoit à plus de 14000 en 1763. Pour que chacun pût profiter dans Paris de la commodité de ces voitures, on y établit des carrosses de louage. Voici comme le P. *Labat* ra-

conte l'origine de cet établissement. » Je
» me souviens, dit il, d'avoir vu le pre-
» mier carrosse de louage qu'il y ait eu
» à Paris. On l'appelloit *le carrosse à*
» *cinq sols*, parce qu'on ne payoit que
» cinq sols par heure. Six personnes
» y pouvoient être, parce qu'il y avoit
» des portières qui se baissoient, com-
» me on en voit encore aujourd'hui aux
» coches & carrosses de voitures; &
» comme il n'y avoit pas alors de lan-
» ternes dans les rues, le carrosse en
» avoit une plantée sur une verge de fer
» au coin de l'impériale, à la gauche
» du cocher. Cette lumière & le clique-
» tis que faisoient les ais mal assemblés
» de ce carrosse, le faisoient voir & en-
» tendre de fort loin. Il logeoit à l'ima-
» ge S. *Fiacre*, d'où il prit son nom en
» peu de temps; nom qu'il a ensuite
» communiqué à tous ceux qui ont
» suivi. »

Toutes ces Dissertations de M. *Bullet* me paroissent être le fruit d'une lecture vaste & d'une étude approfondie de notre Histoire particulière. L'on y trouve des conjectures heureuses, de la clarté, de l'ordre, de la critique, mais

quelquefois trop d'abondance & de prolixité dans les preuves.

Je suis, &c.

A Paris ce 24 Mai 1771.

LETTRE VIII.

L'Histoire de France depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au regne de Louis XIV; par M. Garnier, Inspecteur du Collège Royal, Professeur d'Histoire & de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres: Tomes vingt uniéme & vingt-deuxiéme; prix 3 livres relié chaque volume; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue S. Jean de Beauvais, & Desaint rue du Foin Saint-Jacques,

CES deux volumes de la continuation de Mrs *Velly* & *Villaret* renferment l'Histoire de *Louis XII* depuis

son avènement au Trône le sept Avril 1498 jusqu'à sa mort arrivée le premier Janvier 1515, à l'âge de cinquante-trois ans. Zélé défenseur de la gloire de ce Prince, M. *Garnier* commence par avertir ses lecteurs que la prospérité n'accompagne pas toujours la vertu, & que si *Louis XII* fut malheureux malgré son équité, sa bienfaisance & sa modération, on ne doit pas en conclure qu'il n'y a de bonheur que pour les méchans. L'Historien fait ensuite une Dissertation de douze pages sur le mot *Vertu*, qu'il discute avec la subtilité métaphysique d'un Platonicien ; ce morceau m'a paru bien déplacé. Après ce début singulier, M. *Garnier* entre en matière. En général, son style est pur & conforme à la dignité de l'Histoire. Ses caractères respirent un air de vérité que nous trouvons rarement dans nos Historiens modernes ; sa manière de peindre les évènemens ne contribue pas moins que leurs effets, leur nature ou leurs causes, à les rendre intéressans. Mais, dans le cours de la narration, on voudroit moins de prolixité & plus de chaleur, moins de conjectures minu-

cieuses & plus d'économie dans les réflexions, moins de morale & plus de simplicité, moins de digressions & plus d'enchaînement dans les faits. On est surpris, par exemple, de voir M. *Garnier* abandonner *Louis XII* au milieu d'un Traité de Paix, pour disserter longuement sur l'origine & les progrès de la puissance des Papes. Quarante-huit pages de digression! On n'aime point tant de richesses à la fois. *Epargnez*, disoit *Lucien* à un Historien de son temps qui écrivoit la guerre des Parthes, *épargnez vos lecteurs; ils ne doutent point de votre science; ils vous demandent seulement de ne pas perdre de vue l'objet qui les intéresse.* Que m'importe en effet qu'un historien soit sçavant, s'il m'égare loin de son sujet pour me jetter dans un labyrinthe de connoissances! Les meilleures choses ne plaisent qu'autant qu'elles sont dites à propos. Ce sens exact qui les met à leur place, ce jugement sain qui les lie au corps de la narration sans en affoiblir l'intérêt, cette sagesse qui ne leur donne d'étendue que ce qu'il en faut pour la variété du récit; tout cela, Monsieur,

est devenu fort rare ; & cependant c'est un des principes fondamentaux du grand art de l'Histoire.

Vous lirez, d'ailleurs, avec beaucoup de plaisir, ces deux volumes de M. *Garnier*. Le regne qu'il décrit est si connu que vous regarderiez comme un remplissage les extraits que j'en pourrois faire. Je me contenterai de vous rappeller quelques maximes, quelques reparties moins sçues de tout le monde, qui peignent l'ame & l'esprit de ce bon Roi *Louis XII*. Après une maladie dangereuse qui avoit fait trembler pour ses jours, des Histrions François eurent l'impudence de le jouer sur leurs treteaux ; ils le firent paroître livide, pâle, défiguré, la tête enveloppée de serviettes, entouré de Médecins qui consultoient entr'eux sur la nature de son mal. S'étant accordés à lui faire avaler de l'or potable, le malade se redressoit sur ses pieds, & n'avoit plus d'autre infirmité qu'une soif ardente, c'est-à-dire, la soif de ce même or qu'on venoit de lui faire prendre ; c'étoit lui reprocher assez ouvertement son avarice. Informé du succès de cette farce, *Louis* dit froidement :

dement : *J'aime beaucoup mieux faire rire les courtisans de mon avarice que de faire pleurer mon peuple de mes profusions.* On l'exhortoit à punir ces Comédiens insolens : *Non*, dit-il, *ils peuvent nous apprendre des vérités utiles ; laissons-les se divertir, pourvû qu'ils respectent l'honneur des Dames.*

Ce Prince s'assûroit par lui-même de la manière dont la justice étoit rendue. Toutes les fois qu'il séjournoit à Paris, il se rendoit familièrement au Palais, monté sur sa petite mule, sans suite & sans s'être fait annoncer ; il prenoit place parmi les Juges, écoutoit les plaidoyers, assistoit à toutes les délibérations. Deux choses le désoloient, la prolixité des Avocats & l'avide industrie des Procureurs ; on vantoit en sa présence les talens oratoires de deux fameux Légistes : *Oui sans doute*, répondit il, *ce sont d'habiles gens ; je suis seulement fâché qu'ils fassent comme les mauvais cordonniers, qui allongent le cuir avec les dents.* On lui demandoit ce qui offensoit le plus la vue : *C'est*, répondit il, *la rencontre d'un Procureur chargé de ses sacs.*

Tout le temps qu'il pouvoit dérober aux affaires publiques, il le passoit volontiers dans l'entretien des Sçavans ou dans l'étude des monumens de l'antiquité ; il avoit attiré en France les hommes de Lettres les plus distingués de l'Italie, auxquels il payoit de fortes pensions jusqu'à ce qu'il les eût pourvus de benéfices ou d'emplois honorables ; quelques-uns furent chargés d'ambassades, d'autres restèrent attachés à la Cour en qualité de Maîtres des Requêtes ; enfin il parvint à en fixer quelques-uns dans l'Université de Paris. On commença sous son regne à enseigner le Grec dans cette Ecole célèbre : on y fit même des progrès assez rapides, puisqu'on y expliquoit déja les dialogues de *Platon*. Quant aux bons ouvrages de l'antiquité, il en avoit fait la plus riche collection que l'on connût alors en Europe. Outre les bibliothèques des Rois de Naples & des Ducs de Milan qui étoient venues se fondre dans celle de Blois, il chargeoit ses Ministres dans les Cours étrangères de lui ramasser ce qu'ils découvriroient de plus rare & de meilleur. Ce n'étoit certainement

ni par ostentation ni par caprice qu'il rassembloit tant de Livres: il les recherchoit pour son propre usage, & les consultoit souvent; il en jugeoit même ordinairement assez bien, quoiqu'il ne les connût que par des traductions informes; il disoit *que les Grecs n'avoient fait que des exploits médiocres, mais qu'ils avoient eu un merveilleux talent pour les embellir; que les Romains avoient fait de grandes choses & les avoient dignement écrites: que les François en avoient fait d'aussi grandes que l'un & l'autre peuple, mais qu'ils avoient toujours manqué d'écrivains.* Il voulut, s'il étoit possible, effacer cette tache, en occupant les plumes les plus célèbres à débrouiller le cahos de nos antiquités. Il chargea spécialement de ce travail *Paul Emile*, illustre Véronois, qu'il avoit attiré en France, & *Robert Gaguin*, Général des Mathurins. Il choisit, avec moins de discernement, *Jean d'Auton* pour écrire l'histoire particulière de son regne: car, quoiqu'il lui eût conféré plusieurs bénéfices, qu'il le fit ordinairement voyager à la suite de l'armée, qu'il s'entretînt familièrement avec lui, & qu'il ordonnât à ses

Ministres & à ses Généraux de ne lui rien celer de tout ce qui méritoit d'être transmis à la postérité, il fut moins heureux à cet égard qu'un grand nombre de ses prédécesseurs. *Auton* n'est qu'un froid bel esprit, fastidieux dans le détail des petits faits, stérile ou aveugle dans le développement des causes.

Parmi les grands hommes de l'antiquité, *Louis* donnoit la préférence à *Trajan*, qu'il avoit pris pour son modèle; &, parmi les grands écrivains, à *Cicéron*, sur-tout dans ses Traités des *Devoirs*, de la *Vieillesse* & de l'*Amitié*. Il méditoit ces excellens ouvrages; il en recueilloit les plus belles maximes; il s'en nourrissoit, & tâchoit de les inculquer à *François d'Angoulême*, son gendre & son successeur. Il chérissoit ce jeune Prince comme s'il eût été son fils; il aimoit en lui une noble candeur, une bravoure à toute épreuve; il excusoit un goût trop vif pour les plaisirs; mais il auroit voulu le guérir d'une prodigalité ruineuse: affligé du peu de fruit de ses leçons, il disoit en soupirant: *Hélas! nous travaillons en vain, ce gros garçon gâtera tout.*

Début Poëtique : par M. Gilbert, Brochure in-8° de plus de 60 pages ; à Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques.

Ce titre est mal énoncé ; car le *début d'un Poëte* peut n'être pas *poëtique.* Cependant cette vérité ne regarde point M. *Gilbert* qui, dans les essais qu'il nous donne, annonce les plus heureuses dispositions. Il les a dédiés à Madame *de la Verpilière* Prévote des Marchands de Lyon, qui aime les Arts, & qui par ses connoissances peu communes, par un goût plus rare encore, est digne de les protéger. La première Pièce que ce Recueil nous présente est une Héroïde de *Didon à Enée.* On voit que l'auteur a bien lû le quatriéme Livre de l'*Enéide*, & qu'il en a saisi les beautés, non en copiste servile & rampant, mais en émule libre & noble. Tous les caractères de l'amour, jalousie, fureur, désespoir, menaces, imprécations, sensibilité, prières, larmes ; &c, sont exprimés dans cette *Héroïde* avec beaucoup de force & de vérité.

Insensé ! de quel prix peut donc être à tes yeux
Cet empire brillant où t'appellent les Dieux,
S'il te faut, au milieu des écueils, des orages,
Le chercher sur des mers couvertes de naufrages?
Que sont ces biens peu sûrs près des plaisirs du cœur ?
Tout l'univers vaut-il un instant de bonheur ?

Cher *Enée*, où fuis-tu ? N'expose point ta vie ;
C'est ton Amante en pleurs, c'est *Didon* qui t'en prie.
Ces vents, ces mers, leur bruit, tout me glace d'effroi :
Dieux ! si jamais les flots s'entrouvroient devant toi !
Si, prêts à t'engloutir..... Quelle horrible pensée !
Non. . . . . D'*un tel trait jamais Didon* ne fut blessée. . . . .
Enée est tout pour moi, c'est mon bien, mon époux.

Il mourroit ? . . . Ah ! sur lui, Dieux, suspendez vos coups !
Sur moi seule épuisez toute votre furie,
Pour sauver mon amant je vous offre ma vie :
Puisqu'il me faut le perdre.... Ah ! quel que soit mon sort,
J'aime encor mieux pleurer sa fuite que sa mort. . . . . .

Loin d'Ilion en cendre, accablé de revers,
Depuis sept ans entiers tu parcourois les mers ;
Flatté de voir bientôt, dans un lieu plus fertile,
S'élever sous tes loix les murs d'une autre ville,
Tu cherchois vainement je ne sçais quel païs,
Où les Dieux t'ont juré de couronner ton fils :
En vain l'hyver, les flots & mille autres obstacles,
T'offrant par-tout la mort, démentoient leurs oracles ;
Ce païs se découvre, on croit toucher au port,
On l'admire, on s'écrie.... O perfide transport !
Le jour a fui, l'air siffle, & les mers courroucées
Grondent ; bientôt en monts leurs vagues ramassées,

Tantôt jusques au Ciel emportent tes vaisseaux,
Tantôt jusqu'aux Enfers les plongent sous les eaux.
Le rameur cherche en vain sa force évanouie;
Le Pilote est sans art; tout est tremblant, tout crie,
Par-tout la mort poursuit tes regards effrayés,
Sur ta tête elle gronde, & mugit sous tes pieds,
Tout périt..... Ton vaisseau, déchiré par l'orage,
Reste seul, par les vents renvoyé vers Carthage...

Tu parois dans ma Cour; tu t'en souviens, ingrat!
On t'amène à mes yeux; tu sçais dans quel état...
Je crois te voir encor, frissonnant, plein d'alarmes,
Embrasser mes genoux, les baigner de tes larmes:
» O Reine, vous voyez où le sort m'a réduit;
» Mes vaisseaux, mes soldats, les flots ont tout détruit:

» Etranger, disois-tu, dans mon malheur fu-
» neste,
» La mort ou vos bontés, c'est tout ce qui me
» reste.
» Des traits de la pitié l'Amour perça mon cœur.
» Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur. »

Ce dernier vers est une heureuse imitation de celui de *Virgile* :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Didon emploie pour attendrir *Enée* tous les ressorts que l'amour & sa situation lui suggèrent.

Qu'ai-je fait ? Malheureuse ! A quoi suis-je ré-
duite ?
Perfide, vois les maux où m'expose ta fuite ;
Vingt Rois que j'ai bravés menacent mes Etats ;
Vois nos champs, vois ces murs hérissés de sol-
dats
Vois *Iarbe* à leur tête, échauffant le carnage ;
Le fer, la flamme en main, anéantir Carthage !
Moi femme, sans appui, comment parer ces
coups ?

Comment de tant de Rois appaiser le courroux ?
Irai-je à ces tirans, armés contre ma vie
Offrir, pour les calmer, une main avilie,
Moi, qui les ai tous vus, amans humiliés,
Déposer, mais en vain, leurs Sceptres à mes pieds.
Rois, animez plutôt vos soldats au carnage,
Palais, embrasez-vous, tombez, murs de Carthage;
E toi, perfide, & toi, plus barbare qu'eux tous,
Viens de ta propre main me livrer à leurs coups :
La recevant de toi, la mort me sera chère :
Tu m'entendras encore à mon heure dernière,
Former des voeux pour toi, te crier : » cher
» Amant,
» J'ai vécu pour t'aimer, & je meurs en t'ai-
» mant. »

Parmi les différentes Pièces de M. *Gilbert*, vous distinguerez sur-tout, Monsieur, *Le Criminel*, *Epître Héroïque & Morale de Dorval à son frère Mélidor*. Ce morceau est plein d'énergie

& de pathétique; on ne peut le lire sans frissonner. *Dorval* est un de ces hommes frivoles & pervers que le libertinage conduit au crime. Après avoir ébauché le tableau de ses désordres, il en vient à l'horrible égarement où il tue *Bélidor* son ami, son bienfaiteur, un vieillard respectable, un brave Officier qui lui avoit conservé la vie à Fontenoy.

C'est dans mes entretiens qu'il cherchoit ses plaisirs,
Et les siens, jusqu'alors bornant tous mes desirs,
Commençoient à verser le repos dans mon ame,
Quand, par lui présenté, je vins devant sa femme:
Sa femme!... Ah! *Mélidor*!... A peine en son Printemps...
Je la vois... C'est *Vénus*... Malgré tous mes sermens,
Je brûle, je languis, je ne puis plus m'en taire...
Je n'examinai point si ma flamme adultère
Outrageoit un ami qui m'accabloit de biens,

Si sa femme pouvoit, perfide à ses liens,
Sans flétrir son honneur, répondre à ma tendresse!
Mon ame ne songea qu'à fléchir ma maîtresse.
Je déclarai mes feux ou plutôt ma fureur.
Mon criminel aveu fut payé de bonheur...
J'en jouis... Et l'époux de ma coupable amante
Admirant sur mon front la gaîté renaissante,
Pour être défiant, hélas, trop vertueux!
Peut-être, à l'instant même où, cédant à mes feux,
Où, souillant son honneur, j'allois, monstre farouche,
Porter insolemment l'adultère en sa couche;
Peut-être qu'il songeoit à son indigne ami,
Heureux de voir enfin mon repos affermi....
Et moi, moi, *Mélidor*.... Cette seule pensée
Doit fermer à mes pleurs ton ame courroucée!...

Cependant *Bélidor* s'avance un jour vers moi:
» Mon ami, me dit-il, je suis sûr de ta foi...
» Mais il transpire un bruit... Tu vois mes pleurs, pardonne,

» Il faut nous séparer, c'est l'honneur qui l'or-
» donne...
» Ne me crois pas atteint du plus léger soup-
» çon,
» Nous nous verrons toujours... mais hors de
» ma maison.
Je promis tout, mon frère, & peut-être mon
ame,
Auroit-elle à la fin triomphé de sa flamme.
Je rougis, j'eus horreur d'outrager l'amitié;
Célimène m'écrit, & tout est oublié:
Mais, par sa lettre même assuré de mon crime,
Bélidor en fureur attendoit sa victime.
Je vais au lieu marqué... Te le dirai-je? Hélas!
Vingt fois près d'arriver, retournant sur mes
pas,
Je reviens, je m'éloigne, une voix effrayante
Me crioit d'un côté: » *Dorval*, fuis ton amante;
» Regarde son mari brûlant de se venger,
» S'attacher à tes pas, tout prêt à t'égorger. »
D'un autre, de l'amour la voix enchanteresse,
Me peignoit le plaisir, m'invitoit à l'ivresse,

L'amour fut obéi, déja.. . — Mais son époux
Entre, le fer en main, & s'élance sur nous,
Terrible, l'œil en feu, versant des pleurs de
rage,
» Et déja du regard punissant qui l'outrage....
» Ingrat, il est donc vrai, je vois ta trahison,
» Pour me deshonorer je t'ouvris ma maison !
» Viens, lâche, me dit-il, viens & défends ta
» vie,
» Du front dont tu couvrois Bélidor d'infamie,
» Je t'aurois pardonné de m'arracher des jours,
» Dont bientôt la vieillesse interrompra le cours,
» Mais me ravir l'honneur !... Prend tes armes;
» si l'âge,
» Blanchissant mes cheveux, a glacé mon cou-
» rage,
» S'il m'a ravi la force, il me reste le cœur,
» Et si je meurs, au moins mourrai-je avec hon-
» neur. »
Te peins-tu ma rougeur, ma honte, ma sur-
prise,
Ce vieillard dont l'aspect m'accable & me maî-
trise;

L'embarras de sa femme & ses cris superflus :
Pardonne... Hélas ! *Dorval* ne se connoissoit plus.
Nous fondons l'un sur l'autre, & mon ami succombe...
Et c'est sous mes efforts ?... Grand Dieu !... le voile tombe !
Je le vois à mes pieds, défiguré, sanglant....
Je me suis élancé sur son corps expirant,
Je le serre en mes bras, &, de ma bouche impure,
Pour étancher son sang, je couvre sa blessure ;
Je pleure, appelle envain des secours trop tardifs ;
La chambre retentit de mes discours plaintifs ;
Bélidor ! Bélidor, hélas ! r'ouvre la paupière,
Dis au moins, dis, avant de quitter la lumière,
Dis que ton cœur pardonne au malheureux *Dorval*,
Réponds moi, mon ami !.... Vains accens ! Coup fatal !
Il n'est plus ! & je vis! & je suis l'homicide!

De ce foible vieillard !... Moi !... Son ami... Perfide...
Le désespoir m'enflamme, &, d'un bras affermi,
J'ai pris ce glaive, teint du sang de mon ami,
J'en veux percer mon cœur... Son épouse m'arrête.
» Retire-toi, barbare ! Ou tremble pour ta tête,
» Vois ce corps, vois ce sang répandu par mes
» coups,
» C'est le sang d'un ami, c'est le sang d'un
» époux,
» Femme ingrate & cruelle, & tu veux que je
» vive !
» Ah, rends-lui donc le jour dont ma fureur le
» prive !...
» Ou plutôt prends ce glaive, & sur ce corps
» fumant,
» Si tu l'aimes encor, viens, égorge un amant,
» Qui ne peut plus te voir, qui maudit la lu-
» mière,
» Je t'en prie à genoux ; c'est la grace dernière
» Que désormais je veuille exiger de ta foi :
» Ma mort est un bienfait que j'espère de toi. »

Les terreurs du crime sont bien peintes dans les vers suivans.

La crainte est dans mon cœur, le trouble en mon esprit:
Par-tout en traits de sang mon forfait est écrit.

Quelquefois, espérant désarmer sa colère,
Prosterné devant Dieu, je lui fais ma prière:
» Toi qui vois mes remords, qui sçais mon re-» pentir,
» Qui peux finir mes maux ou bien m'anéantir;
» Il en est temps, grand Dieu, consulte ta clé-» mence,
» Ou, le tonnerre en main, consomme ta ven-» geance!
» Coupable, hélas! *Dorval* dut être *châtié*:
» Malheureux maintenant, j'ai droit à ta pitié»
Mais, ce Dieu courroucé, prêt à me mettre en poudre,
Pour réponse à mes vœux, me présente la foudre;
Sur la terre aussitôt je tombe plein d'effroi.

Et la terre en grondant semble s'ouvrir sous
moi!
Je me lève égaré.... des spectres m'environnent;
J'erre, je fuis, j'entends des accens qui m'é-
tonnent.

Bélidor s'offre à ses yeux, découvre son sein, & lui montre sa blessure mortelle.

Il disparoît, & moi, je le suis à grands pas;
Je le rappelle en vain, j'ouvre, je tends les
bras,
Je l'embrasse, il s'échappe & je le suis encore:
Chère ombre, ô mon ami!...Tu fuis, & je m'ab-
horre!
Viens, parle, entends ma voix, qu'exiges-tu?
Mon sang?
Vois-le couler, ce fer va déchirer mon flanc.

Vous trouverez encore de fort belles choses dans *La Marquise de Gange à sa mère.* Rien de plus terrible que l'histoire de cette Marquise; vous l'avez lue dans les *Causes Célèbres*; elle vous a

fait frémir. Le pinceau de M. *Gilbert* n'a point affoibli l'horreur de cet évènement tragique. Les autres pièces de ce Poëte débutant ne sont pas sans mérite; il en est une qui fait autant d'honneur à son ame qu'à son esprit; c'est *La Reconnoissance, Stances à M. d'Arnaud.* M. *Gilbert*, né sans fortune & malheureux, a frappé à la porte de plusieurs gens de Lettres, les uns riches, les autres aisés; il s'est adressé de préférence à ceux qui prêchent le plus l'humanité dans leurs écrits; tous ont refusé très-humainement de le secourir. M. *d'Arnaud* seul lui a tendu une main bienfaisante, & c'est pour l'en remercier que le Poëte sensible lui adresse ces *Stances*; je ne vous citerai que celle-ci qui finit par un vers très-heureux, & dont la pensée n'est que trop vraie:

N'altère point ma voix, maxime trop commune,
Que l'homme doit toujours sembler ce qu'il n'est pas;
C'est au crime à rougir, jamais à l'infortune;
La peur d'être avili ne fait que trop d'ingrats.

Ce courage de la reconnoissance est digne des plus grands éloges.

Comme M. *Gilbert* est jeune, qu'il est en état de bien faire, & que je desire qu'il remplisse les espérances qu'il donne, il me sçaura gré de l'inviter à travailler davantage ses vers, à épurer son goût, à rejetter certaines méthaphores, certaines expressions que notre délicatesse ne souffre pas : *un cœur dévoré par la faim du desir*, *le remords qui poigne un cœur*, un arbre qui dans l'hyver n'est *qu'un cadavre séché*, &c, &c, &c.

Arrivée d'un de Mrs Sutton & d'un de ses beaux-frères à Paris.

Il ne s'agit plus, Monsieur, d'écrire en faveur de l'Inoculation. Les Mémoires éloquens & solides de M. *de la Condamine*, tant d'autres bons ouvrages publiés sur cette utile découverte, tant d'expériences heureuses confirmées tous les jours par de nouveaux triomphes, ne laissent aucun doute sur l'excellence de cette méthode, surtout depuis que Mrs *Sutton* l'ont portée

au plus haut degré de perfection & de certitude. Devenus maîtres absolus du venin variolique, ils ont le secret, non-seulement de faire évanouir le danger de l'Inoculation, mais de préserver des infirmités & des difformités que laisse souvent après elle cette cruelle maladie. Plus de cent mille Inoculations qu'ils ont faites en Angleterre attestent l'infaillibilité de leur procédé. C'est un fait reconnu dans les trois Royaumes que, sur ces cent mille personnes qu'ils ont inoculées, il n'y en a pas une seule à qui la petite vérole soit revenue. Mais ce qui vous paroîtra bien étonnant à la fois & bien admirable, c'est qu'ils ont inoculé sans aucune crainte des écrouelleux, des lépreux, & d'autres sujets attaqués de différentes maladies; que l'Inoculation a réussi sur ces malades, & même que plusieurs ont été radicalement guéris par elle des maux hideux qui les affligeoient. Je ne vous dis rien, Monsieur, des petites véroles naturelles sans nombre, abandonnées par les Médecins les plus habiles, qu'ils ont traitées avec autant de succès. Ils sont sept ou huit frères qui possèdent également la méthode d'ino-

culation dont leur père est l'inventeur. Le résultat des épreuves & des observations de chacun d'eux est devenu un trésor commun pour cette famille, qu'on peut appeller à juste titre la bienfaîtrice de l'humanité. L'Inoculation est donc, si je puis parler ainsi, un port assuré contre les écueils de la petite-vérole. L'inquiétude désormais ne peut donc être permise que sur le choix d'un Inoculateur. En effet, c'est un point essentiel qui mérite la plus grande attention. Il ne faut pas se faire inoculer par le premier venu, comme il ne faut pas se livrer, pour une opération chirurgicale, au prémier Chirugien qu'on trouve sous sa main.

D'après ce principe incontestable, vous apprendrez, Monsieur, avec le plus grand plaisir, l'arrivée dans cette Capitale d'un de Mrs *Sutton* & de Mr *Hewit* son beau-frère, Médecin Anglois; l'un qui, pour sa part, a inoculé six mille sujets dans les Comtés de Surrey & de Suffex & quatre mille quatre cens dans les Comtés d'Oxford & de Berks; l'autre qui, par des succès multipliés du même genre, vient de se rendre si célèbre en Hollande, en Da-

nemarck & dans le Holstein. Parmi ce grand nombre de personnes que M. *Sutton* qui est à Paris a inoculées dans les différentes Provinces d'Angleterre qu'on vient de citer, voici des faits singuliers dont vous ne serez pas fâché d'être instruit.

1°. Un fermier de Surrey âgé de vingt-huit ans, étoit réduit, par de terribles écrouelles, au point que l'os du bras ne tenant plus à ceux de l'avant-bras, il lui falloit mettre son coude dans une espèce d'étui semblable à une forme de chapeau. Cet homme a été inoculé, n'a eu qu'environ cinquante boutons; & se trouve moins incommodé de ses écrouelles.

2°. Un garçon de onze ans, dans la même Province, avoit perdu par la même maladie une partie de la mâchoire; il a été inoculé très-heureusement, & n'a eu qu'environ deux cens boutons.

3°. Une femme du Comté de Suffex, attaquée d'une lèpre la plus affreuse, a été inoculée, & n'a eu qu'environ cent cinquante boutons; sa lèpre a totalement disparu.

4°. Un homme de trente-cinq ans, au

Comté de Berks, attaqué de la même lèpre, qui est fort commune dans ces contrées, a été inoculé avec le même succès.

5°. Une femme de cinquante ans, qui depuis vingt ans avoit un ulcère profond à la jambe gauche, s'en est trouvée guérie par l'inoculation, & n'a pas eu plus de vingt boutons.

6°. Un Garde-Chasse de Son Excellence M. le Comte *d'Harcourt*, Ambassadeur de la Grande-Bretagne à la Cour de France, s'est fait inoculer à l'âge de cinquante ans, quoi qu'il fût couvert de scorbut, qu'il fût très gros & qu'il menât une vie assez peu sage; il n'a eu qu'une cinquantaine de boutons & se porte très-bien.

7°. M. *Sutton* a inoculé tout à la fois la bisayeule âgée de quatre-vingt-cinq ans, le grand-père âgé de cinquante-cinq ans, le père âgé de vingt-deux ans, & le fils âgé de deux ans; ils n'ont eu à eux tous qu'environ cent cinquante boutons, & jouissent de la meilleure santé. On peut s'informer à M. l'Ambassadeur d'Angleterre Mylord *Harcourt* de la vérité de ces faits, ainsi

ainsi que de tous les autres prodiges (le terme n'est pas trop fort) opérés par M. *Sutton* dans la Grande-Bretagne.

M. *Hewit* Docteur en Médecine, après avoir été instruit à fond par son beau-père & par ses beaux-frères de leur méthode d'inoculer, après s'être lui-même distingué dans sa Patrie par la pratique de cette méthode, a fait, entr'autres, les inoculations suivantes dans le païs étranger.

En Hollande.

S. A. S. Mgr le Prince de *Nassau Weilburg*.

Le jeune Prince *Louis*.

Madame la Princesse *Louise*.

Madame la Princesse *Marie*.

Cinq enfans de M. le Comte *de Bentinc*, de neuf mois jusqu'à six ans.

Deux enfans de M. le Comte d'*Athlone*, de six semaines & un an.

Trois fils de M. le Marquis *de Puerti*, Ambassadeur d'Espagne à la Haye.

M. le Comte *de Oenhaussen*, Ministre de Hesse-Cassel.

M. le Comte *de Heyden* & son frère, Chambellans du Prince d'Orange.

La fille de M. le Comte *de Golowkin* ; le père est actuellement à Paris.

Trois enfans de M. le Baron *de Nagel*.

Deux enfans de M. le Greffier *Fagel*.

Madame *de Somaise*, âgée de soixante ans.

M. le Général *Maasdam*, de cinquante ans & ses trois enfans.

M. le Comte *de Byland*, de cinquante ans.

Madame la Générale *de Bentinc*, de cinquante ans, & sa fille.

Madame la Générale *Spaan* & son fils.

M. le Comte *de Branzenburg*.

M. le Colonel *Reinst*.

Trois enfans de Madame *de Willen*.

Deux enfans de M. le Comte *de Byland-Kannec*, l'un d'un an, l'autre de cinq mois.

M. le Comte *Hogendorpe*.

M. le Colonel *Brakel*, Baron de *Shevelpenneul*.

L'enfant de M. le Colonel *Breedorf*.

Madame la Comtesse *de Byland* & ses deux enfans, l'un d'un an, l'autre de quatre semaines.

Dans le Holstein & en Danemarck.

S. A. S. Mgr le Prince *de Holstein.*

Madame la Princesse *de Holstein.*

Madame la Comtesse *de Revenclau.*

Madame la Comtesse *der Nath* & deux enfans.

Madame la Comtesse *de Blome.*

M. & Mad. la Comtesse *de Brocdorf* & quatre enfans.

Madame la Comtesse *d'Oeurts.*

M. le Baron *de Plessen*, Chambellan du Roi de Danemarck.

Trois enfans de S. E. M. *de Rhumor.*

Trois enfans de S. E. M. *de Qualen.*

Une fille de M. le Baron *de Shimelhan.*

Six enfans de M. *de Buckvalt*, d'un an jusqu'à onze.

Sept enfans de son frère, de deux ans jusqu'à seize.

La fille de M. le Général *Kettinburg*, &c, &c.

L'insertion du venin, le régime qu'on fait observer, en un mot, le méchanisme de l'Inoculation est connu des Inoculés, de ceux qui les accompagnent, & des curieux que l'importance

de cette découverte a souvent attirés chez Mrs *Sutton*, qui les ont bien reçus & qui n'ont fait aucune difficulté d'exercer devant eux leur talent.

Parmi ces curieux, il s'est trouvé des Médecins & des Chirurgiens Anglois, François & autres, qui, retournés dans leurs Provinces ou dans leur Pais, ont fait accroire qu'ils possédoient la méthode *Suttonienne*, parce que, comme Mrs *Sutton*, ils promenoient à l'air leurs inoculés, qu'ils examinoient leurs insertions tous les matins, qu'ils leur donnoient quelquefois des poudres, des potions; mais ces poudres & ces potions sont-elles les mêmes que celles de Mrs *Sutton*? Est-il probable que cette famille, qui est assez nombreuse pour se répandre par-tout, ait mis entre les mains d'étrangers un moyen de faire une fortune aussi considérable & qu'on peut acquérir par des voies aussi honnêtes & aussi légitimes? Quand même ils auroient confié leurs recettes les plus particulières (ce qui ne peut se supposer) peuvent-ils communiquer ce coup d'œil, ce tact intelligent, cette science pratique que donne l'expérience, & que

l'on ne peut acquérir qu'après avoir inoculé aussi souvent & aussi long-temps que ces grands Maîtres. Si pour faire un chemin dans lequel on court risque de se perdre, on choisit le guide qui le connoît le mieux, peut-on, quand il s'agit de la vie, balancer entre les membres d'une famille à qui l'on ne peut imputer aucun fait malheureux ni même équivoque, & dont toute l'Europe, au contraire, atteste les cures innombrables, & quelques particuliers isolés, qui sans doute ont réussi quelquefois, mais qui n'ont pas laissé d'échouer en plus d'une occasion; ensorte que leurs réussites mêmes sont moins à leur avantage qu'en faveur de l'inoculation en général.

Enfin, M. *Sutton* est si sûr de sa méthode qu'il offre d'inoculer, en quelque saison de l'année que ce soit, cinq cens sujets, jeunes ou vieux, bien ou mal constitués & même en plus grand nombre, & de parier, en déposant la somme, depuis cent jusqu'à mille louis d'or, & davantage, si quelqu'un le desire, qu'il ne mourra pas un seul de ses Inoculés; qu'aucun d'eux

ne gardera la chambre & le lit un jour de plus qu'ils n'ont coutume d'y rester en santé ; que tous se promèneront ou à pied, ou à cheval, ou en carrosse, &c, en Hyver, au Printemps, en Eté, en Automne, le matin, à midi, l'après diner, ou le soir ; qu'enfin un sur vingt n'aura pas 300 boutons. Il prendra ces malades à l'âge que l'on voudra. Quinze de ses neveux & nièces ont été inoculés, les uns à six semaines, les autres à quinze mois, &c. De plus, il s'oblige de rendre à ceux qu'il aura inoculés, à qui la petite - vérole reviendroit, trente fois la somme qu'il aura reçue d'eux. Les Médecins, Chirurgiens & autres, qui se disent parfaitement instruits de la Méthode *Suttonienne*, oseroient-ils prendre de pareils engagemens ?

Je finis cet Article, Monsieur, par une Lettre de Madame la Duchesse *de Holstein*, qui prouve, en faveur de l'Inoculation & de la Méthode Suttonienne, beaucoup plus que tout ce qu'on pourroit dire.

Copie de la Lettre écrite par Madame la Duchesse de Holstein à M. Hewit, à présent à Paris, sur l'Inoculation. A Kiel ce 9 Mai 1771.

MONSIEUR,

C'est avec bien du plaisir que j'ai reçu votre Lettre, & je vous ai bien des obligations de ce que vous avez bien voulu m'informer de l'état de la santé de mon cher fils, & je suis charmée que vous m'assuriez l'avoir trouvé en parfaite santé. Mon fils m'écrit qu'il a eu le plaisir de vous rencontrer à Paris ; ce qui lui a fait une satisfaction très-sensible ; je me ressouviens encore journellement, avec bien de la reconnoissance, de tous les soins & attentions que vous avez eus pour mes enfans pendant que vous les avez inoculés, & je bénis encore chaque jour la Providence qu'elle ait dirigé mon cœur & celui de mon époux à prendre la résolution de mettre nos enfans dans vos mains. Toutes vos connoissances, & sur-tout vos

malades, se réjouissent avec moi d'apprendre que vous vous portez bien, & je souhaite avoir le plaisir de vous revoir ici dans le Holstein pour vous marquer de bouche toute ma reconnoissance. Mon cher époux vous salue & ma fille vous assûre de son amitié. Dieu soit loué, elle jouit d'une parfaite santé, & c'est toute une autre enfant depuis l'inoculation; toutes les incommodités qu'elle a eues avant l'inoculation lui sont tout à fait passées. Nos Dames & Mrs, sur-tout Mrs *de Rhumor* & *de Tihnen*, vous font leurs complimens. Tous ceux que vous avez inoculés dans nos contrées se portent tous très-bien. Je souhaite que vous ayez beaucoup de pratiques à Paris, & ceux qui aiment leurs enfans feront toujours très bien de les mettre entre vos mains, & je vous souhaite une heureuse réussite avec tous vos malades comme vous l'avez eue dans ce païs, & j'y prendrai toujours part comme à tous les évènemens heureux qui vous arriveront. Je suis avec estime,

Monsieur,

Votre affectionnée amie,

FRIDERIQUE Duchesse DE HOLSTEIN.

Mrs *Sutton* & *Hewit* logent à Paris, à l'Hôtel de Lyon rue du Battoir, quartier de Saint André des Arcs; ils ont à leur disposition une maison de campagne proprement meublée, en belle situation, en bon air, avec un grand jardin, un vaste enclos & toutes les commodités que l'on peut desirer.

Je suis, &c.

A Paris, ce 27 Mai 1771.

LETTRE IX.

Discours prononcés dans l'Académie Françoise le Lundi 13 Mai 1771 à la Réception de M. l'Abbé Arnaud.

LE nouvel Académicien commence par assûrer ses confrères qu'il sent vivement la grace qu'ils lui font *en l'élevant jusqu'à eux*. Il ne sçait à quels titres attribuer une distinction si flatteuse. » Seroit-ce, dit-il, à quelques

» idées conçues & jettées rapidement
» dans deux ouvrages successivement
» entrepris pour faire passer dans no-
» tre Littérature une portion des ri-
» chesses de la Littérature étrangère? »
Mais cela pourroit bien être; car enfin, ces deux ouvrages (la continuation du *Journal Etranger* & la *Gazette Littéraire de l'Europe*) sont ce qui a paru de plus considérable sous le nom du Récipiendaire & sous celui d'un associé qui partageoit la gloire de ses travaux. Il est vrai que ces deux ouvrages, successivement entrepris, sont successivement tombés, & que les auteurs ont été obligés de les abandonner; sans doute il n'en faut accuser que le mauvais goût du siécle. Quoi qu'il en soit, M. l'Abbé *Arnaud* ne laisse pas ignorer dans son Discours de remercîment, que, pour la composition de ces deux beaux ouvrages, il s'étoit adjoint un coopérateur; & là-dessus il fait un long & magnifique éloge de l'Amitié. Il prétend même que l'Académie Françoise est le Temple de cette Amitié si rare & si desirable. L'auriez-vous jamais pensé, Monsieur?

Il nous représente les Académiciens comme autant de *Sages réunis par les mêmes principes, les mêmes goûts & les mêmes vûes, moins fiers de leur propre mérite que du mérite de leurs confrères, plus sensibles au doux commerce du cœur qu'au commerce brillant de l'esprit*; il parle des *larmes consolantes & délicieuses* dont sont privées les ames arides qui ne connoissent point l'amitié, & que répandent probablement les sensibles Académiciens, unis entr'eux par des liens pleins de charmes.

Successeur de M. *de Mairan*, M. l'Abbé *Arnaud* le loue avec autant de noblesse que de vérité; ce morceau, sans contredit, est ce qu'il y a de mieux dans son Discours. » M. *de Mairan*, » né avec des goûts vifs, mais avec » des passions douces, trouvoit dans » son caractère, même au temps de sa » jeunesse, une modération que le » Philosophe n'obtient pas toujours » de l'expérience & de la réflexion. Il » fut admis & chéri dans les meilleu- » res sociétés; ses connoissances, pa- » rées d'un tour d'esprit agréable &

» d'une politesse noble, facile, atten-
» tive, lui valurent une considération
» qui l'accompagna toute entière jus-
» qu'à la fin de ses jours ; son langage,
» son maintien, son air respiroient
» une dignité simple qui fit toujours
» respecter sa personne, & dans sa
» personne l'homme de Lettres & les
» Lettres elles-mêmes. Jamais il n'ap-
» porta dans le monde ce ton dogma-
» tique & tranchant qui feroit haïr
» jusqu'à la raison & à la vérité. Si
» l'on avançoit une erreur, une absur-
» dité, loin de montrer du mépris, de
» l'indignation, il n'avoit pas même
» l'air de la surprise ; il répondoit avec
» douceur, & toujours avec succès :
» on sert plus utilement la vérité en
» l'insinuant avec adresse qu'en la
» faisant sentir avec force. M. *de Mai-*
» *ran* consoloit l'ignorance, lors mê-
» me qu'il la combattoit. Jamais il
» n'affecta d'étaler les richesses de son
» sçavoir, & jamais il ne dédaigna
» de les communiquer. Autant il ai-
» moit la discussion, autant il abhor-
» roit la dispute. Tout ce qui sortoit

» de sa bouche empruntoit de son ac-
» cent je ne sçais quoi de piquant &
» d'agréable, à peu près comme une
» parure étrangère semble ajouter à la
» beauté, à la grace, en fixant plus
» particulièrement les regards & l'at-
» tention. Associé à presque toutes les
» Académies de l'Europe, il eut avec
» les Sçavans étrangers une correspon-
» dance que ses lumières & sa poli-
» tesse accroissoient de jour en jour.
» Son commerce épistolaire s'étendit
» jusqu'au fond de la Chine, de cet
» Empire étonnant qui doit à l'immo-
» bilité de ses mœurs d'être resté seul
» debout au milieu des ruines de tant
» d'Empires. Les Lettres & les Arts
» remplissoient les momens qu'il n'ac-
» cordoit pas à des études plus graves
» & plus sévères. Il aima beaucoup la
» Musique, &, non content d'en cul-
» tiver l'art, il en approfondit la scien-
» ce. Le Recueil de l'Académie des
» Belles-Lettres est enrichi d'un de ses
» Mémoires, où une érudition choi-
» sie & dispensée avec goût, vient,
» sans affectation, sans effort, à l'ap-
» pui d'une idée fine & heureuse. Char-

les éloges de sa
Académie des Scien
& intéresser, m
auquel i
avantages sont
de carte, de
l'avançant

» d'une polite
» tive, lui va
» qui l'accom
» qu'à la fin de
» son maintien
» une dignité
» respecter sa
» personne l'l
» Lettres elles
» porta dans le
» tique & tra
» jusqu'à la ra
» l'on avançoit
» dité, loin de
» l'indignation
» l'air de la sur
» douceur, &
» on sert plus
» l'insinuant
» faisant senti
» *ran* consoloi
» me qu'il la
» n'affecta d'ét
» sçavoir, &
» de les comr
» moit la disc
» roit la dispu

& n'excita point l'envie. Il ne perdit aucun ami, & ne fut l'ennemi de personne. Il parcourut une longue carrière sans éprouver ni les tourmens de l'ame, ni les peines du corps, & sa mort fut tranquille & douce comme le systême entier de sa vie. »

Après avoir jetté ces fleurs sur le tombeau de *M. de Mairan*, le Récipiendaire disserte sur la Langue Grecque & sur la nôtre. Il y a dans cette dissertation, un peu longue, de fort bonnes vûes, qui ne sont pas neuves. Quelques-unes qui appartiennent à l'auteur, ne me paroissent pas justes. « Il y a eu, » dit-il, un peuple fier & poli, sçavant & guerrier, passionné pour la » gloire & pour le plaisir, qui, par » le haut degré d'excellence où il porta » tous les Arts, condamna les âges » suivans à l'éternelle nécessité de l'i» miter, & au désespoir de le surpasser » jamais. » Je ne vois pas que ce désespoir puisse avoir lieu. N'avons nous pas surpassé les Athéniens dans beaucoup de genres, entr'autres, dans la Comédie, dans la Fable, dans la Chanson,

dans la Poësie légère, dans le Roman, dans la Physique, &c? » Qu'étoient les » Athéniens? Un peuple d'Auditeurs » & d'Enthousiastes. Que sommes-» nous aujourd'hui? Un peuple de Lec-» teurs tranquilles & réfléchis. Voilà » le véritable principe de la distance » qu'il y a du caractère de la Langue » Grecque au caractère de la nôtre. » Mais ce principe est-il bien vrai? Sommes-nous *un peuple de Lecteurs tranquilles & réfléchis?* Ne sommes-nous pas plutôt, comme les Athéniens, un peuple d'enthousiastes? J'appelle en témoignage le succès extravagant d'une ridicule Philosophie & de certaines Tragédies qu'on ne peut lire.

» Le sens de l'ouïe, délicat & sen-» sible, ne peut être ébranlé sans dou-» leur ou sans plaisir; celui de la vûe » est, pour ainsi dire, impassible, & » semble n'être destiné qu'à transmet-» tre paisiblement à l'ame l'image » des objets dont il est frappé. J'ap-» pellerois volontiers l'ouïe le sens de » l'ame & des passions, & la vue le » sens de l'esprit & de la raison. Il y a

» entre les idées qui nous sont transmises par les oreilles ou par les yeux » à peu près la même différence qu'entre des objets apperçus au travers des » flots d'une onde agitée, ou réfléchis » par le cristal uni d'une eau pure & » tranquille. » Cette distinction alambiquée du sens de l'ouie & du sens de la vûe, me paroît peu solide. Le sens de la vûe *impassible!* Eh n'y a-t-il pas des objets qui choquent les regards comme il en est qui blessent les oreilles! Les vers de *la H**** par exemple, affligent les miennes, & la rencontre d'un impudent offense mes yeux. La vue est donc, aussi bien & même mieux que l'ouïe, *le sens de l'ame & des passions*. *Horace* est mon garant; il dit expressément tout le contraire de M. l'Abbé *Arnaud*:

Segniùs irritant animos demissa per aurem
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus....

» Il étoit réservé à *Pascal* & à *Racine* » de deviner le secret de notre Langue; il étoit réservé à l'Académie » Françoise d'en fixer le caractère. Un

» établiſſement de ce genre n'auroit pû
» ſe former ſans doute ni dans Athènes,
» ni dans Rome. Il n'y avoit point de
» Puiſſance ſur la terre à laquelle des
» peuples libres euſſent conſenti à ſou-
» mettre leur langage. Dans notre Gou-
» vernement même, ce n'étoit point à
» l'autorité, mais au goût & à la raiſon,
» qu'il appartenoit de donner des loix
» à l'inſtrument de nos idées. Il fal-
» loit diriger les eſprits, ſans paroître
» vouloir les ſoumettre. Il falloit épu-
» rer, ordonner, fixer le ſyſtême en-
» tier de la Langue; diſtinguer, dans
» l'adoption des termes, le caprice
» d'avec l'uſage; ſe règler ſur l'analo-
» gie, ſur l'oreille & ſur le goût, pour
» rejetter ou pour admettre les mots
» qui s'introduiſoient dans le monde
» & dans les Livres. Ce travail ne
» pouvoit convenir qu'à un Corps com-
» poſé d'hommes, choiſis dans tous
» les ordres de la ſociété. » Tout cela
ne préſente pas au lecteur des idées
nettes; & je crois même entrevoir quel-
ques petites contradictions dans ces
belles phraſes. S'il eſt vrai qu'*un établiſ-
ſement du genre de l'Académie Fran-*

çoise n'auroit pu se former ni dans Athènes ni dans Rome, par quel prodige inconcevable la Langue des Grecs & celle des Romains ont-elles acquis cette énergie, ce nombre, cette cadence, cette harmonie, ce pittoresque qui manquent encore à la nôtre, si du moins l'on doit s'en rapporter à ce qu'insinue M. l'Abbé Arnaud? *Il n'y avoit point de Puissance sur la terre à laquelle des peuples libres eussent consenti à soumettre leur langage*: c'est faire entendre, ce me semble, que nous sommes des peuples esclaves, & qu'il existe parmi nous une Puissance à laquelle nous avons été forcés de soumettre notre langage; cependant le dissertateur ajoûte tout de suite, *dans notre Gouvernement même, ce n'étoit point à l'autorité, mais au goût & à la raison, qu'il appartenoit de donner des loix à l'instrument de nos idées.* Cela posé, je demande au Récipiendaire si les Athéniens & les Romains, qui ne reconnoissoient point de Puissance sur la terre à laquelle ils eussent voulu soumettre leur langage, n'ont pas consulté, de même que nous, *la raison & le goût*, pour perfectionner l'*instrument de leurs*

idées, puiſqu'il s'agit d'*inſtrument.* On ſe perd dans ce labyrinthe de petits ſophiſmes. Soyons juſtes & diſons la vérité. L'Académie Françoiſe n'a point *épuré*, n'a point *ordonné*, n'a point *fixé le caractère de la Langue.* Elle a compilé dans un Dictionnaire aſſez mal fait tout ce qu'on ſçavoit avant qu'elle exiſtât. Ceux qui ont *épuré*, *ordonné*, *fixé* le caractère de notre Langue, ſont nos bons écrivains, dont l'Académie Françoiſe a eu l'honneur de compter quelques-uns au nombre de ſes membres. Je pourrois, Monſieur, relever pluſieurs autres idées de M. l'Abbé *Arnaud*; mais tous ces traits métaphiſiques qu'on darde aux ſots pour leur faire croire qu'on dit quelque choſe de neuf, fatiguent l'eſprit en pure perte.

M. *de Chateaubrun*, en adreſſant, comme Directeur, la parole à M. l'Abbé *Arnaud*, débute par cette phraſe: » Vous avez donné il y a quelque » temps au Public des *Variétés Littéraires*, mêlange curieux, auſſi amu» ſant qu'inſtructif. » Je ne connois point ces *Variétés Littéraires*; il faut

qu'elles aient fait peu de bruit & de ſenſation dans le monde.

C'eſt une règle établie dans l'Académie Françoiſe que non-ſeulement le Récipendaire loue ſon prédéceſſeur, mais que le Directeur parfume auſſi d'encens l'urne du défunt. Apparemment que cette Compagnie a jugé que ceux qui la compoſent ne ſçauroient être trop loués, ni de leur vivant ni après leur mort. Quelle que ſoit l'origine de cet uſage, l'Académie elle-même ne peut diſconvenir qu'il ne ſoit fort ennuyeux. Au reſte, la réponſe du reſpectable M. *de Chateaubrun* eſt judicieuſe & bien écrite.

L'Epouſe Indiſcrète.

Cette Eſtampe, de 13 pouces de haut ſur 11 de large, vient d'être gravée par M. *de Launay*, d'après le tableau peint à gouache par feu M. *Baudouin*. Cet Artiſte charmant, qu'une mort prématurée nous a ravi au milieu d'une carrière brillante, ſe diſtingua ſur-tout par

la peinture naïve de scènes prises dans nos mœurs, & saisies avec cette vérité & cette élégance qui caractérisent le génie. L'*Epouse Indiscrète* représente un jeune homme qui caresse une jolie femme de chambre à demi renversée sur un lit en désordre; elle semble vouloir s'opposer à l'impétuosité du jeune homme, tandis que l'épouse de celui ci, cachée derrière un matelas, observe avec la plus grande inquiétude la perfidie de l'un & la conduite équivoque de l'autre. La scène se passe dans une chambre richement décorée, où le jour, avantageusement ménagé par un volet qui masque la fenêtre, laisse briller la lumière sur le groupe principal, & produit à l'œil un effet doux & agréable.

La Sentinelle en défaut.

Autre Estampe de même grandeur que l'*Epouse Indiscrète* & qui lui sert de

pendant. Elle est du même Peintre & du même Graveur. La composition pittoresque de ce sujet forme un parfait contraste avec le précédent. Celui-ci représente l'intérieur d'une maison rustique. L'on apperçoit dans l'obscurité une vieille femme endormie sur un grabat; une jeune fille profite de l'occasion pour introduire dans la chaumière un jeune garçon dont l'attitude expressive & les regards inquiets témoignent assez la crainte qu'il a que la vieille ne se réveille; la jeune fille assise sur un lit partage les inquiétudes de son amant; ce sujet n'est éclairé que par une lampe posée à terre; ce qui produit un effet piquant par l'intelligence avec laquelle le Peintre a sçu profiter de cet incident pour distribuer à propos les masses d'ombre & de lumière. M *de Launay*, par un burin souple & agréable, a sçu faire passer dans ces Estampes la touche légère & la finesse

qu'on admire dans les originaux ; il a réussi de plus à donner à ces sujets tout l'effet qu'on peut y desirer ; ce qui contribue à les rendre très-intéressans. Ces deux Gravûres se vendent chez M. *de Launay* lui-même rue de la Bucherie, la première porte cochère au dessous de la rue des Rats, quartier de la Place Maubert. Le prix est de six livres chacune. Elles sont dédiées à S. A. S. Mgr le Duc Regnant des Deux Ponts, Prince aussi cher aux François qu'à ses propres sujets, par ses qualités aimables, par son goût vif autant qu'éclairé pour les Arts, par les suffrages dont il les honore, par les bienfaits qu'il répand sur eux avec la générosité d'un Souverain & le discernement d'un Connoisseur.

Je suis, &c.

A Paris, ce 30 Mai 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

L'A, B, C.

JE vous ai fait part au commencement de cette année *, Monsieur, d'une *Lettre de M. le Chevalier d'Areilly* sur une Brochure intitulée *L'A, B, C.* Je ne connoissois point cette Brochure, & j'étois curieux de la lire. On vient de me la prêter, & je vais vous en rendre un compte plus détaillé que n'a fait M. le Chevalier *d'Areilly* : elle est de 160 p. *in*-8°; le titre entier est *L'A, B, C, Dialogue Curieux traduit de l'Anglois de M. Huet; à Londres chez Robert Freeman* 1762. Que cette date de 1762 & le titre de *traduit de l'Anglois de Monsieur Huet*, dont je ne sens pas

* Voyez l'*Année Littéraire* 1771, Tome I, page 64.

la plaisanterie, ne vous induisent point en erreur; l'ouvrage n'a paru réellement que depuis peu, & le sçavant M. *Huet* Evêque d'Avranches n'a jamais écrit en Anglois. Ce Dialogue est intitulé *L'A*, *B*, *C*, parce que ce sont ces lettres de l'alphabet qui sont les interlocuteurs: invention usée, & déja pratiquée par des auteurs Anglois. On y parle de Morale, de Physique, de Politique, de Métaphysique & de Théologie. *Hobbes*, *Grotius*, *Montesquieu*, *Fénelon*, *Lucrèce*, *Horace*, M. *Rousseau* de Genève, y sont traités avec la dernière indécence; mais M. *de Montesquieu* est celui contre lequel on se déchaîne le plus. Je m'attacherai dans cette Lettre, Monsieur, à la seule justification du Président *de Montesquieu*; je suivrai le Censeur pas à pas, & je n'oublierai aucune de ses objections; elles sont toutes dans la bouche de l'Interlocuteur *B*.

» Il est singulier qu'un homme qui » écrit sur les Loix dise dans sa *Pré-* » *face, qu'on ne trouvera point de saillies* » *dans son ouvrage*; & il est encore plus » étrange que son Livre soit un Recueil

» de saillies. » Voici le passage de M. *de Montesquieu.* » On ne trouvera point » ici *ces traits saillans qui semblent carac-* » *tériser les ouvrages d'aujourd'hui.* Pour » peu qu'on voie les choses avec une » certaine étendue, les saillies s'éva- » nouissent ; elles ne naissent d'ordi- » naire que parce que l'esprit se jette » tout d'un côté & abandonne les au- » tres. » Je ne vois rien de *singulier* dans tout cela que le goût du siécle dans lequel on écrit. M. *de Montesquieu* a-t-il eu tort de prétendre que *les traits saillans* caractérisoient les ouvrages de son siécle ? Voilà ce dont il s'agit. Or, n'avons nous pas vû l'Histoire, la Morale, la Religion traitées en épigrammes ? Ces objets là sont bien aussi sérieux que les *Loix.* Au reste, ne voir dans *l'Esprit des Loix* qu'un *recueil de saillies*, c'est ressembler à ce paisan à qui un Astronome montroit la Lune à l'aide d'un télescope, & qui n'y voyoit que le clocher de sa Paroisse. Je ne » puis m'empêcher de rire, dit le *B*, » en parcourant plus de cent Chapî- » tres qui ne contiennent pas douze » lignes, & plusieurs qui n'en contien-

» nent que deux. » Eh qu'importe si ces Chapîtres traitent chacun un objet particulier ? Qu'importe si le sujet de ces Chapîtres si courts mérite d'être considéré à part, & fait par là sur le lecteur une impression plus forte ? En voici deux exemples. *Liv. V. Chapître XIII. Idée du Despotisme.* » Quand les » Sauvages de la Louisiane veulent » avoir du fruit, ils coupent l'arbre au » pied, & cueillent le fruit. Voilà le » Gouvernement Despotique. » *L. XXV, Ch. I. Du Sentiment pour la Religion.* » L'homme pieux & l'athée parlent tou» jours de Religion ; l'un parle de ce » qu'il aime, & l'autre de ce qu'il » craint. » Vingt Brochures, telles que le *Dictionnaire Philosophique*, *L'A, B, C*, lui-même, sont une preuve, si l'on en avoit besoin, de la maxime profonde que je viens de transcrire.

» On rit encore, ajoûte le Censeur, » lorsqu'après avoir cité les Loix Grec» ques & Romaines, il parle sérieuse» ment de celles de Bantam, de Cochin, » de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, » de Formose, comme s'il avoit des » Mémoires fidèles du Gouvernement

» de tous ces païs. » Quand vous aurez lû tous les Historiens & tous les Voyageurs, quand vous les aurez comparés les uns avec les autres, quand vous aurez distingué dans leurs relations le faux du vrai & le plus probable de ce qui l'est moins, quand vous aurez fait preuve de votre infaillible Critique en matière de faits historiques, alors vous pourrez rire, ignorant *B*, de ceux qui citeront les relations dont il s'agit. En attendant riez sobrement, ou craignez qu'on ne se rappelle à votre sujet ce vers de *Catulle* :

Risu inepto ineptior nulla res est.

» Le Président *de Montesquieu* mêle » trop souvent le faux avec le vrai, en » Physique, en Morale, &c. » Cette accusation est avancée sans la moindre preuve; ce qui ne m'étonne pas.

» *Montesquieu* vous dit d'après *Puf-* » *fendorf*, *que, du temps du Roi Charles* » *IX, il y avoit vingt millions d'hommes* » *en France.* La France n'avoit alors ni » la Lorraine, ni l'Alsace, ni la Franche- » Comté, ni le Roussillon, ni l'Artois, » ni le Cambresis, ni une partie de la

» Flandre ; & aujourd'hui qu'elle pos-
» sède toutes ces Provinces, elle ne
» contient que vingt millions au plus. »
M. *le B* feroit très-bien de citer les pages du Livre qu'il critique pour mettre le lecteur à portée de confronter. Quoi qu'il en soit, le passage en question se trouve *L. XXIII*, *Ch.* 24 ; mais il a un tout autre sens que celui que lui donne le Censeur. *Puffendorf* & *Montesquieu* dans ce Chapître entendent par le mot *France* la totalité de presque toutes les Provinces qu'on appelle actuellement ainsi, & non les Provinces seulement qui étoient sous la domination de *Charles IX*. J'en tire la preuve du Chapître même. Immédiatement après la citation de *Puffendorf*, M. *de Montesquieu* ajoûte : » Ce sont les
» perpétuelles *réunions de plusieurs pe-*
» *tits Etats* qui ont produit cette *dimi-*
» *nution*. Autrefois chaque village de
» France étoit une *Capitale* ; il n'y en
» a aujourd'hui qu'une grande ; chaque
» partie de l'Etat étoit un *centre* de puis-
» sance ; aujourd'hui tout se rapporte à
» un *centre* ; & ce *centre* est, pour ainsi
» dire, l'Etat même. » Il est clair que

l'auteur de l'*Esprit des Loix* prétend que la France divisée en plusieurs *petits Etats*, en plusieurs *Capitales*, en plusieurs *centres* de puissance, étoit plus peuplée, qu'à présent qu'elle n'est plus qu'un *Etat* & qu'elle n'a plus qu'un *centre*.

» Le même *Montesquieu* assûre sur la » foi de *Chardin* qu'*il n'y a que le petit* » *Fleuve Cyrus qui soit navigable en Per-* » *se*. *Chardin* n'a point fait cette bévûe ; » il dit au ch. 1, vol. 2, qu'il n'y a » point de Fleuve qui porte bateau dans » le cœur du Royaume ; mais, sans » compter l'Euphrate, le Tigre & l'In- » dus, toutes les Provinces frontières » sont arrosées de Fleuves qui contri- » buent à la facilité du commerce. » Voilà bien de l'érudition en pure perte. M. *de Montesquieu* ne parle ici ni du commerce extérieur, ni des frontières de la Perse. » Et puis, ajoûte le *B*, quel » *rapport l'Esprit des Loix* peut il avoir » avec les Fleuves de la Perse. » Quel *rapport?*..... Il falloit que le Censeur se donnât seulement la peine de lire les lignes qu'il critique, & il le sçauroit. Il a encore oublié de citer : c'est le Ch.

26 du Liv. 24. » M. *Chardin* dit qu'il » n'y a point de Fleuve navigable en » Perse, si ce n'est le Fleuve Kur (c'est » le même que *Cyrus*). L'ancienne » Loi des Guèbres qui défendoit de na- » viguer sur les Fleuves, *n'avoit donc* » *aucun inconvénient* dans leur païs. » Voilà le *rapport*. En effet, la Religion des Guèbres leur interdisoit le commerce avec les autres Nation ; ils craignoient que leurs mœurs & leur culte ne fussent altérés par les mœurs & le culte étranger. Le moyen le plus efficace étoit de défendre la navigation; mais s'il y avoit eu beaucoup de Fleuves navigables en Perse, cette défense auroit été tyrannique & nuisible au commerce intérieur; on fait donc bien de citer *Chardin* & de remarquer qu'il *n'y a que le petit fleuve Cyrus qui soit navigable en Perse.*

» *En Europe*, dit l'*Esprit des Loix*, » *les grands Empires n'ont jamais pu* » *subsister*. La puissance Romaine y a » pourtant subsisté plus de cinq cens » ans; *& la cause*, continue M. *de Mon-* » *tesquieu*, *de la durée des grands Em-* » *pires en Asie*, *c'est qu'il y a de gran-*

» *des plaines*. Il n'a pas songé que la » Perse est entrecoupée de montagnes; » il ne s'est pas souvenu du Caucase, du » Taurus, de l'Ararat, de l'Imaüs, du » Saron, &c. » De bonne foi, M. le *B* prétend-t-il que l'auteur des *causes de la grandeur & de la décadence des Romains*, ait ignoré que ces derniers ont gouverné l'Europe cinq cens ans? Prétend-t-il lui apprendre qu'il y a des montagnes en Perse? Le passage que le Critique a tronqué, & dont il ne cite pas l'endroit, se trouve dans le Ch. VI Liv. 17. L'auteur avoit dit dans le Chapitre IV du même Livre. » L'Asie a été » subjuguée treize fois, onze fois par » les peuples du Nord, deux fois par » ceux du Midi, &c, &c. En Europe, » au contraire, nous ne connoissons, » depuis l'établissement des Colonies » Grecques & Phéniciennes, que qua- » tre changemens; le premier causé *par* » *les conquêtes des Romains*, &c, &c. » Il dit dans le Chapitre VI: » En Asie on » a toujours vû de grands Empires; en » Europe ils n'ont jamais pû subsister. » C'est que l'Asie que nous connois- » sons a de plus grandes plaines; elle

» est coupée en plus grands morceaux
» par les mers ; & comme elle est plus
» au Midi les sources y sont plus aisé-
» ment taries ; les *montagnes* y sont
» moins couvertes de neige, & les fleu-
» ves moins grossis y forment de moin-
» dres barrières. » Il est clair que cette
partie de la phrase, *en Europe ils n'ont jamais pû subsister*, est relatif à la pre-
mière, *en Asie on a toujours vû de grands Empires*. Cinq cens ans ne sont
qu'un point, comparés aux siécles con-
nus, & dans tous les siécles connus on
a vû en Asie de grands Empires : preu-
ve évidente qu'il y a dans le climat &
dans la situation de l'Asie des causes
qui favorisent la durée des grands Em-
pires, & que cette cause n'est pas dans
le climat & la situation de l'Europe ;
& c'est tout ce que M. *de Montesquieu*
a dit.

»Sa prétendue influence des climats
» sur la Religion n'est guères plus
» vraie. » Comme il n'y a qu'une Re-
ligion qui ait Dieu pour auteur, &
que toutes les autres ont été faites par
les hommes, il entroit dans le plan de
l'*Esprit des Loix* d'analyser les causes &

les effets de ces Religions humaines, d'examiner celles que le climat & le caractère d'une Nation favorisent, ou celles auxquelles ils répugnent; celle qui peut fortifier un vice ou une vertu du climat, ou celle qui peut les modifier & les restreindre. Voilà le résumé fidèle de tout ce que M. *de Montesquieu* a écrit sur cette matière. Comment nieroit-on, par exemple, qu'une Religion qui ordonneroit des lotions fréquentes ne fût plus aisée à recevoir dans un païs chaud que dans un païs froid? Comment nieroit-on que le dogme de la fatalité ne fût plus conforme aux caractères paresseux des païs chauds qu'aux caractères actifs des païs froids? Le Censeur objecte des faits contraires à cette influence du climat. Qu'en résulte-t-il? Que le climat n'est pas la seule cause des Loix, des usages, des opinons. Et cela est évident d'après l'*Esprit des Loix* même. Qu'en résulte-t-il encore? Que le climat est quelquefois croisé & suspendu dans son action par d'autres causes physiques ou morales. Cela est encore évident d'après le même *Esprit des Loix*, puisqu'un

des buts principaux de ce Livre est d'indiquer des moyens pour arrêter cette action quand elle est nuisible. Mais ces deux évidences ne détruisent pas celle de la puissance du climat sur le caractère de l'esprit & sur les passions du cœur, & par conséquent sur les pratiques & les croyances des différentes Religions. A l'égard de la Religion Chrétienne, elle triomphe des climats quand Dieu le veut, comme elle triomphe des persécuteurs. M. *de Montesquieu*, dans tout ce qu'il a dit sur cette matière, a toujours excepté la Religion Chrétienne; il a réfuté dans son ouvrage deux argumens de *Bayle* très-forts & très-connus. Il fait plus que de la prouver; il la fait aimer dans vingt endroits de l'*Esprit des Loix*.

» *Montesquieu* prétend que dans le » *Testament* attribué au Cardinal *de Richelieu*, *il est dit que si dans le peuple* » *il se trouve quelque malheureux honnête* » *homme, il ne faut point s'en servir:* » *tant il est vrai que la vertu n'est pas le* » *ressort du Gouvernement Monarchique!* » Le *misérable Testament*, faussement » attribué au Cardinal *de Richelieu*, *dit*

» *précisément tout le contraire.* Voici ses » paroles au Chapître IV. On peut dire » hardiment que de deux personnes, » dont le mérite est égal, celle qui est » la plus aisée en ses affaires est préfé» rable à l'autre, étant certain qu'il faut » qu'un pauvre Magistrat ait l'ame d'u» ne trempe bien forte, si elle ne se » laisse quelquefois amollir par la con» sidération de ses intérêts. Aussi l'ex» périence nous apprend que les riches » sont moins sujets à la concussion que » les autres, & que la pauvreté con» traint un pauvre Officier à être fort » soigneux du revenu du sac. » Je m'en rapporte à vous, Monsieur. Ce passage, rapporté par le Censeur, est-il *précisément tout le contraire* de celui de M. *de Montesquieu* ? Il y a plus. M. *de Montesquieu* ne *prétend* nulle part qu'il *soit dit* dans le *Testament* du Cardinal *de Richelieu* que, &c. Voici les propres mots de l'*Esprit des Loix*, L. III, Ch. 5. » Que si dans le peuple il se trouve » quelque malheureux honnête hom» me, le Cardinal *de Richelieu*, dans » son *Testament Politique*, *insinue* qu'un » Monarque doit se garder de s'en ser-

» vir : tant il est vrai que la vertu n'est
» pas le ressort de ce Gouvernement !
» *Certainement elle n'en est point exclue ;*
» *mais elle n'en est pas le ressort.* » Il y a
quelque différence, je crois ; entre *il*
est dit dans le *Testament*, & le Cardinal
de Richelieu insinue. D'ailleurs, pourquoi
passer sous silence la phrase que
j'ai soulignée, qui explique & adoucit
la conclusion de M. *de Montesquieu* ?
Pour le justifier entièrement sur cet article,
je vous citerai un passage de ce
Testament qui n'est pas *misérable*, &
qui appartient incontestablement au
Cardinal *de Richelieu*, malgré le Censeur
& les *Mensonges Imprimés* de M. *de*
Voltaire ; ce passage se trouve dans le
même Chapître du *Testament* & dans
la même page ; le voici : » Une basse
» naissance produit rarement les parties
» nécessaires au Magistrat ; & il est
» certain que la vertu d'une personne de
» bon lieu a quelque chose de plus noble
» que celle qui se trouve en un
» homme de petite extraction. » N'entendez-vous
pas qu'il est ici question
de l'*honneur*, ce ressort de la Monarchie ?
Lisez encore ces premières lignes

que l'auteur de l'*A, B, C*, a supprimées du passage qu'il a cité : » Le bien est » un grand ornement aux dignités, qui » sont tellement relevées par le lustre » extérieur, qu'on peut dire hardiment » que de deux hommes, &c, &c,

A la fin du Chapître IX, Liv. 7 de l'*Esprit des Loix*, au sujet *de la condition des femmes dans les divers Gouvernemens*, on lit : » Dans les villes Grecques, où l'on ne vivoit pas sous cette » Religion qui établit que chez les » hommes mêmes la pureté des mœurs » est une partie de la vertu ; dans les » villes Grecques où un vice aveugle » regnoit d'une manière effrénée, où » l'amour n'avoit qu'une forme que l'on » n'ose dire, tandis que la seule amitié s'étoit retirée dans le mariage, » &c, &c. » Et en note dans le même Chapître. » Quant au vrai amour, dit » *Plutarque*, les femmes n'y ont aucune part. *Œuvres Morales*, *Traité de l'Amour* page 600. Il parloit comme » son siécle. Voyez *Xénophon* en son » Dialogue intitulé *Hiéron*. » Le Censeur prend de tout cela ces mots seuls, *l'amour n'avoit qu'une forme qu'on n'ose*

dire; puis il ajoûte! » Il n'hésite pas à
» prendre *Plutarque* même pour son ga-
» rant; il fait dire à *Plutarque que les*
» *femmes n'ont aucune part au véritable*
» *amour.* Il ne fait pas réflexion que
» *Plutarque* fait parler plusieurs inter-
» locuteurs. Il y a un *Protogène* qui dé-
» clame contre les femmes; mais *Daph-*
» *neus* prend leur parti; *Plutarque dé-*
» *cide pour Daphneus.* » J'ai sous les
» yeux ce Dialogue, & j'y vois que cet
amour qu'on n'ose nommer y regne
avec une confiance & une audace effré-
née. J'y vois que l'Avocat des femmes
semble demander grace pour elles en
plaidant leur cause. Je n'y vois point
du tout que *Plutarque décide* pour
Daphneus; & le Censeur a pris le chan-
ge, ou nous le donne. Voici le vrai.
Après que *Protogène & Daphneus* ont
tous les deux soutenu leurs opinions,
Pisias & *Protogènes* ayant quitté tout
à coup l'assemblée pour aller s'opposer
au mariage de *Baccbon* leur ami,
qu'*Ismenodora*, veuve très riche, avoit
fait enlever, *Pemptidius*, ne prenant
parti ni pour ni contre *Daphneus* qui
étoit resté, demande à *Plutarque* pour-

quoi on a fait un Dieu de l'Amour. Le sujet de la conversation change donc entièrement. *Plutarque* remonte à la tradition ; il prouve ensuite que la passion de l'amour est aussi bien soumise à l'influence & au pouvoir d'une Divinité que la passion de la guerre, &c, &c. Il compare l'enthousiasme des Amans à celui des Poëtes, des Guerriers, des Bacchantes ; il décrit les effets de cet enthousiasme, les actions qu'il a produites. Dans tout cela *Plutarque* ne distingue point les deux amours. C'est la puissance de l'amour en général qu'il peint, quel qu'en soit l'objet. Il prend beaucoup plus d'exemples dans l'amour contre nature que dans celui qui est dans la nature ; il cite entr'autres le fait de *Cléomachus* le Thessalien, dont le courage & les exploits gagnèrent une bataille, parce qu'il sçavoit que son ami le voyoit combattre ; & » là où » les Chalcidiens réputoient auparavant » chose vitupérable & infâme que d'ai» mer les jeunes enfans, depuis ils en » aimèrent la façon & l'honorèrent plus » que *nuls autres des Grecs.* » M. *de Montesquieu* a donc saisi l'esprit du Dia-

logue de *Plutarque*, & celui des mœurs Grecques dans ce qu'il dit sur l'amour ; & comme le Censeur dit que l'*Esprit des Loix* a *calomnié* l'esprit de la Grèce, je puis dire avec plus de raison que le méchant *B.* a *calomnié l'Esprit des Loix.*

Dans le Livre III Ch. 9. *Du Principe du Gouvernement despotique*, M. *de Montesquieu* s'exprime ainsi : » Un Gou- » vernement modéré peut, quand il » veut, & sans péril, relâcher ses res- » sorts. Il se maintient par ses loix & » par sa forme même. Mais, lorsque » dans le Gouvernement Despotique le » Prince cesse un moment de lever le » bras, quand il ne peut pas anéantir à » l'instant ceux qui ont les premières » places, tout est perdu ; car le res- » sort du Gouvernement, qui est *la* » *crainte*, n'y étant plus, le peuple » n'a plus de protecteur. *C'est appa-* » *remment dans ce sens que des* Cadis ont » soutenu que le Grand Seigneur n'étoit » point obligé de tenir sa parole ou son » serment, lorsqu'il bornoit par là son » autorité. » Et en note : *Ricault, de l'Empire Ottoman.* Confrontez ce texte,

Monsieur, avec la page 12 de *L'A, B, C.* » *Les* Cadis ont soutenu que le » Grand Seigneur n'est point obligé de » tenir sa parole & son serment, lors» qu'il borne par là son autorité. *Ricault* » cité en cet endroit, dit *seulement*, p. » 18 de l'édition d'Amsterdam de 1671 : » il y a même *de ces gens là* qui sou» tiennent que le Grand Seigneur peut » se dispenser des promesses qu'il a » faites avec serment, quand pour les » accomplir il faut donner des bornes » à son autorité. » Que dites-vous de l'omission de ces mots, *c'est apparemment dans ce sens que*, &c, qui prouvent que M. *de Montesquieu* appliquoit à un cas particulier ce qu'on lui fait ici énoncer en général ? Que dites - vous sur tout de la transformation *des* Cadis dans *les* Cadis ? Il y a bien de la différence entre *des* Cadis & *les* Cadis, & M. *de Montesquieu* qui sçavoit sa Langue a mis, dans le même sens que *Ricault* qu'on lui oppose, *des* & non pas *les* que lui prête le Censeur.

» *Tout le bas commerce étoit infâme* » *chez les Grecs.* Je ne sçais pas ce que » *Montesquieu* entend par *bas commer-*

» *ce.* » C'eſt bien votre faute, M. le *B*, ſi vous ne le ſçavez pas ; vos yeux ſuffiſoient pour vous en inſtruire, puiſque M. *de Monteſquieu* a mis en note : *Cauponatio*, c'eſt-à-dire, *métier de Cabaretier*. D'ailleurs, il ne dit pas : *tout le bas commerce*, mais *tout bas commerce* ; ce qui préſente un ſens un peu différent ; il ajoûte : (Liv. IV, Ch. 8) » Il » auroit fallu qu'un citoyen eût rendu » des ſervices à un eſclave, à un loca» taire, à un étranger. » Peu importe, au reſte, pour l'honneur du commerce, que *Platon* ait vendu de l'huile, comme vous l'aſſûrez, puiſque *Platon*, au Livre de ſes Loix, veut qu'on puniſſe un citoyen qui feroit le commerce. Peu importe auſſi que le père de ce *Démoſthène* que vous appellez ſi joliment *Démagogue*, ait été marchand de fer. On ne vous a jamais dit que le père de *Démoſthène* fût un homme titré & qualifié.

» J'ai oui ſouvent déplorer l'aveugle» ment du Conſeil de *François I*, qui » rebuta *Chriſtophe Colomb*, qui lui pro» poſoit les Indes. Vous remarquerez » que *François I* n'étoit pas né lorſque

» *Colomb* découvrit les Isles de l'Améri-
» que. » Pour cette fois seulement le Censeur a raison, *Colomb* ayant découvert l'Amérique en 1493, & *François I* étant né à Cognac le 12 Septembre 1494; c'est une faute échappée à M. *de Montesquieu*; faute de pure inadvertance, & qui certainement ne fait aucun tort à l'*Esprit des Loix*.

» Observons que *Montesquieu* con-
» damne une Ordonnance du Conseil
» d'Espagne, qui défend d'employer
» l'*or & l'argent en dorure*. Un decret pa-
» reil, dit-il, seroit semblable à celui
» que feroient les Etats de Hollande
» s'ils défendoient la consommation de
» la cannelle. Il ne songe pas que les Es-
» pagnols n'ayant point de manufactu-
» res, auroient *acheté les galons & les*
» *étoffes de l'Etranger*, & que les Hol-
» landois ne pouvoient acheter la can-
» nelle. » Le Censeur cite ici le Liv. IV, Ch. 19 de l'*Esprit des Loix*. Tantôt il ne cite pas du tout, tantôt il cite mal. Il ne veut pas apparemment que l'on confronte; il a ses raisons. Quoiqu'il en soit, c'est dans le Livre XXI,

Ch. 21 que M. *de Montesquieu* s'exprime ainsi : » Par tout ce qui vient d'être » dit on peut juger des Ordonnances » du Conseil d'Espagne, qui défendent » d'employer l'or & l'argent *en dorures* » *& autres superfluités*, décret pareil à » celui que feroient, &c. » Vous voyez qu'il ne s'agit point ici de *galons & d'étoffes* inclusivement, à moins qu'il n'y ait point d'autre *dorure* que celle *des galons & des étoffes*. Vous voyez encore que ces mots, *& autres superfluités*, font la justification de l'*Esprit des Loix*. Car *toutes les superfluités* auxquelles les Espagnols pouvoient employer l'or & l'argent n'exigeoient pas des manufacturiers étrangers, &, quand il n'y auroit d'autre *dorure*, d'autre *emploi de l'or & de l'argent*, d'autres *superfluités* possibles que les *étoffes & les galons*, le Conseil d'Espagne auroit fait bien plus sagement d'établir des manufactures de galons, que de défendre d'employer l'or & l'argent. Mais cela n'étant pas, je demande pourquoi le Censeur affecte toujours d'omettre ou d'ajoûter des mots essentiels. Si M. *le B* faisoit beau-

coup de Livres il égareroit bien des lecteurs, & il donneroit un furieux travail à ceux qui veulent être sûrs des faits; & qui ne croyent pas sur parole.

» *Montesquieu* prétend qu'au Tunquin tous les Magistrats & principaux Officiers Militaires sont eunuques, & que chez les Lamas la Loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. » Quand ces fables seroient vraies, qu'en résulteroit-il? 1° M. *de Montesquieu* dans cet endroit ne parle pas de lui-même. » Au Tunquin, dit » *Dampierre*, tous les Mandarins civils & militaires sont eunuques. » Prenez vous en donc à *Dampierre* si cela vous déplaît. 2°. Vous passez aussi sous silence l'autorité des Arabes Mahométans qui voyagèrent au neuvième siècle à la Chine, & qui disent l'*Eunuque* quand ils veulent parler du Gouverneur d'une ville: expression qui prouve que l'usage du Tunquin étoit alors celui de la Chine. 3°. Je vous passe de nommer cela *des fables*; vous donnerez peut être par dédommagement le

nom de vérités à de vraies fables. Mais vous demandez ce qui en résulte. Lisez dans le même Ch. 17 Liv, XV. » Ainsi » l'on confie à ces gens-là les magistratures, parce qu'ils n'ont pas de famille. » 4°. L'*Esprit des Loix* ne dit » pas généralement que *chez les Lamas la Loi permette à une femme d'avoir plusieurs maris*. Voici ce qu'il dit L. XVI Ch. 5. »Sur la côte de Malabar, *dans la »caste des Naïres*, les hommes ne peuvent » avoir qu'une femme, & une femme, » au contraire, peut avoir plusieurs ma» ris. » Et en note : *Voyage de François » Pyrard* Ch. XXVII, *Lettres Edifian» tes, &c.* Cela est regardé comme un » abus de la profession militaire ; &, » comme dit *Pyrard*, *une femme de la » caste des Bramines n'épouseroit jamais » plusieurs maris.* » Reprenons le texte. M. *de Montesquieu* donne tout de suite la raison de l'usage qu'il rapporte. » Les » *Naïres* sont la caste des nobles, qui » sont les soldats de toutes ces Nations. » En Europe on empêche les soldats de » se marier ; dans le Malabar, où le » climat exige davantage, on s'est con-

» tenté

» tenté de leur rendre le mariage aussi
» peu embarrassant qu'il est possible.
» On a donné une femme à plusieurs
» hommes ; ce qui diminue d'autant
» l'attachement pour une famille & les
» soins du ménage, & laisse à ces gens
» l'esprit militaire. » Ne demandez donc point, M. le *B*, *qu'en résulteroit-il?* Au reste, le titre seul du Chapître vous annonçoit qu'il en résultoit quelque chose, puisqu'il porte : *Raison d'une Loi du Malabar.*

Le Censeur dit : » Pourquoi perdre son
» temps à se tromper sur les prétendues
» flottes de *Salomon* envoyées d'Esion-
» gaber en Afrique, & sur les chiméri-
» ques voyages depuis la mer-rouge
» jusqu'à celle de Bayonne, & sur les
» richesses encore plus chimériques
» de Sofala ? Quel rapport entre tou-
» tes ces digressions erronnées & l'*Esprit*
» *des Loix?* » C'est au Censeur lui-même à qui je demanderai, quel rapport il y a entre ces reproches & le texte de l'*Esprit des Loix ?* Ce Censeur a l'imagination bien féconde ; il change un mot en une dissertation, une réflexion qui

naît du sujet en une digression. Ce Censeur a lû en courant l'*Esprit des Loix*, & n'a pas conçu le plan de cet ouvrage, &, parce qu'il ne l'a pas conçu, il croit que personne ne l'a conçu plus que lui. Mais venons à la preuve. Le Livre XXI traite *des Loix dans le rapport qu'elles ont avec le Commerce, considéré dans les révolutions qu'il a eues dans le monde.* Dans ce Livre, où M. *de Montesquieu* suit en Philosophe le Commerce de tous les temps & de toutes les Nations depuis *Sémiramis* jusqu'à la découverte des deux mondes, il dit un mot des Juifs, parce qu'il devoit le dire. » *Joseph* assûre que sa nation, uniquement occupée de l'agriculture, connoissoit peu la mer; aussi ne fut-ce que par occasion que les Juifs négocièrent dans la mer-rouge. Ils conquirent sur les Iduméens Elath & Esiongaber qui leur donnèrent ce Commerce; ils perdirent ces deux villes & perdirent ce Commerce aussi. » Liv. XXI, Ch. VI. Plus bas, l'auteur, en nous disant, que les flottes Juives, qui rapportoient par la mer-rouge de l'or & de l'argent, revenoient

d'Afrique, a soin de nous expliquer sa longueur de la navigation des flottes de *Salomon* & de *Josaphat*, par l'inexpérience de la marine, par la structure & la forme des vaisseaux, &c..... A l'égard des *richesses chimériques de Sofala*, nous attendons que le Censeur veuille bien nous apprendre dans quel endroit de l'ouvrage qu'il critique il en est question; il ne m'a pas été possible de le découvrir. Vous sçaurez seulement que *Sofala* est un Royaume d'Afrique dans la Cafrerie; il abonde en de riches mines d'or & de fer. La capitale du Royaume porte le nom de Sofala; les Portugais qui ne trouvent pas, comme M. *le B*, que les *richesses* de ce païs soient *chimériques*, ont fait de cette ville le centre de leur Commerce.

» Je vous avouerai encore, dit le
» Censeur, combien je suis affligé
» qu'un Livre qui pouvoit être si utile,
» soit fondé sur une distinction chimé-
» rique. La vertu, dit il, est le prin-
» cipe des Républiques, l'honneur
» l'est des Monarchies, &c, &c. On est indigné quand on voit la légèreté

& l'ignorance avec laquelle s'exprime cet homme. Quel est le bon esprit qui en réfléchissant sur les usages, les mœurs, les institutions des Républiques & des Monarchies, n'apperçoive pas à chaque instant la vérité, & la fécondité des principes que M. *de Montesquieu* a donnés aux Gouvernemens? Un homme qui étudie l'histoire des Républiques, n'est-il pas averti par chaque évènement, par chaque révolution, que la vertu ou l'amour de l'égalité est l'ame de la République. Un François qui connoît les mœurs de la Chevalerie dont nous avons trop dégénéré, mais dont nous chérissons l'image, peut-il nier que l'honneur ne soit le principe d'une Monarchie? M. *de Montesquieu* a donné la théorie de l'univers moral comme *Newton* a donné la théorie de l'univers physique, & plus on sera attentif dans ses lectures, exact dans ses observations, plus on se convaincra soi même de la justesse des principes qu'a posés l'auteur de l'*Esprit des Loix*.

Le Censeur copie & renouvelle plusieurs objections faites dans le tems qu'a

paru cet ouvrage ; de quel œil les physiciens regarderoient-ils celui qui renouvelleroit les objections faites par *Privat de Molières* & d'autres, contre le Systême de *Newton ?* Tout ce que le Censeur objecte est d'ailleurs détruit d'avance par ces paroles de l'auteur. Voyez l'*Avertissement* qui est à la tête de l'*Esprit des Loix*, édition de 1758. » Il faut » faire attention qu'il y a une très-» grande différence entre dire qu'une » certaine qualité, modification de » l'âme ou vertu, n'est pas le ressort qui » fait agir un Gouvernement, & dire » qu'elle n'est point dans ce Gouver-» nement. Si je disois, telle roue, tel » pignon n'est point le ressort qui fait » mouvoir cette montre, en conclu-» roit-on qu'ils ne sont point dans la » montre ? Tant s'en faut que les ver-» tus morales & chrétiennes soient » exclues de la Monarchie, que même » *la vertu politique ne l'est pas.* En un » mot, l'honneur est dans la Répu-» blique, quoique la vertu politique » en soit le ressort ; la vertu politique » est dans la Monarchie, quoique

» l'honneur en soit le ressort. »

La division des Gouvernemens Monarchique, Républicain, despotique, déplaît au Censeur; il s'épuise en déclamations contre cette division. Pour répondre à ces puérilités, il suffit de cette réflexion : il n'y a point dans la nature de pur animal, de pur végétal, de pur minéral; chaque être de l'un de ces trois regnes a plus ou moins de nuances qui le rapprochent des deux autres; mais sa qualité dominante le constitue animal, végétal ou minéral. Il en est de même des Gouvernemens. Il n'est point de Gouvernement pur & simple dans sa nature; mais chaque Gouvernement a une qualité dominante qui le constitue Monarchique, Despotique ou Républicain. La nécessité de mettre de l'ordre dans ses idées a enfanté dans toutes les sciences & dans tous les arts ces divisions générales, ces différentes classes sous lesquelles on range les objets d'après leurs qualités dominantes.

En voilà peut-être trop, Monsieur, sur cet insipide libelle. Je rougirois de prouver que M. *Rousseau* de Genêve

n'eſt ni un *voleur de grand chemin*, ni un *bel eſprit gueux & méchant*, comme le prétend le vilain *B*. Je ne juſtifierai ni l'aimable *Fénelon* qu'il s'efforce en vain de dégrader, ni *Lucrèce*, ni *Horace* qu'il n'entend pas & qu'il explique à contreſens ; j'ai voulu répondre aux objections qu'il a faites contre l'*Eſprit des Loix*, parce que, bonnes ou mauvaiſes, ce ſont des objections. Vous avez vû combien le Cenſeur eſt foible dans ſes raiſonnemens, infidèle dans ſes citations, tranchant dans ſes déciſions. Vous avez vû ſon adreſſe à tronquer les textes, ſa précaution de ne pas citer du tout ou de citer faux, pour dépaïſer le lecteur ; rien de ſa part ne peut plus vous ſurprendre ; ainſi je puis vous dire ſans vous étonner, que le Cenſeur n'a *vû dans l'eſprit des Loix que des railleries & des erreurs* : ce ſont ſes termes. Cet ouvrage immortel qui n'a de modèle dans aucune Langue, cet édifice ſublime qui honore à jamais le ſiécle de *Louis XV* & la Nation Françoiſe, ce Livre des Légiſlateurs dont toutes les pages ſont ſanctifiées ;

si je puis parler ainsi, par l'amour de l'humanité qui les a dictées, cette œuvre de génie, enfin, à laquelle aucune production de notre siécle ne peut être comparée, la voilà avilie,, dégradée, deshonorée par un étourdi qui parle à tort & à travers de ce qu'il n'entend pas & même de ce qu'il entend, & croit suppléer par l'impudence & par la fausseté à son ignorance profonde & aux limites de son esprit rétréci.

Après cela, Docteur, va pâlir sur la Bible.

Boileau.

Je suis, &c.

A Paris ce 3 Juin 1771.

P. S. On vient de m'assûrer que l'*A*; *B*; *C*, est une nouvelle facétie Philosophique de M. *de Voltaire*, & qu'il a même eu le courage de la faire imprimer dans la collection de ses Œuvres; on ne peut disconvenir qu'elle ne soit très-digne de lui.

LETTRE XI.

Méditations d'Hervey, traduites de l'Anglois, par M. le Tourneur; à Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques.

LE nom de cet auteur Anglois ne vous est point inconnu, Monsieur. Il y a quinze mois environ que je vous annonçai la version d'une partie de ses œuvres *. M. *le Tourneur* nous fait connoître aujourd'hui plus particulièrement & les ouvrages de cet écrivain & sa personne. Cette nouvelle Traduction est imprimée en deux formats, un seul volume *in* 8° de 400 pages, & deux volumes *in* 12 de 200 pages chacun. Elle est précédée d'une *Vie d'Hervey*, un peu longue, mais instructive & touchante. On y voit que

* Voyez l'*Année Littéraire* 1770, Tome V page 23.

l'ame douce & sensible de M. *le Tourneur* s'attendrit au seul nom de la vertu, & cette heureuse disposition de son ame lui fait beaucoup d'honneur, ainsi que les motifs qui lui ont fait écrire cette *Vie*. » J'ai formé, dit-il, le vœu que » cette Histoire succincte & naïve d'un » Pasteur de village parvînt dans les » mains des Curés de ma Patrie, & » leur montrât dans un étranger un » exemple, des actions & des vûes qui » sont dignes d'être imitées. C'est pour » eux que je les ai recueillies, & que » je me suis permis des détails que j'au» rois abrégés pour des lecteurs plus dé» licats ou d'un état différent. » Cependant, comme cette Vie ne renferme rien de remarquable, & que les traits que M. *le Tourneur* y rapporte sont fort communs parmi les personnes de piété, je me dispense de vous en parler. Je me contenterai de vous dire qu'*Hervey* nâquit au mois de Février 1714 à Hardingstone, village voisin de Northampton; que son père étoit Ministre ou Curé de Collingtree & de Waston-Favel; que son fils posséda lui-même ces deux bénéfices, & qu'il mourut le 25

Décembre 1758, âgé de quarante-cinq ans, généralement aimé, regretté, pleuré de sa famille & de ses Paroissiens.

Le nombre des éditions n'est pas toujours une règle certaine pour apprécier le mérite réel d'un ouvrage. M. *le Tourneur* nous apprend qu'en Angleterre on a réimprimé 15 fois les *Méditations d'Hervey*; cependant je n'y ai rien trouvé de bien extraordinaire. *Les Tombeaux** (la première pièce qui se présente dans la traduction) sont un tissu d'idées rebattues par nos Prédicateurs; on y rencontre sans cesse *les ombres de la mort*, *la vanité des choses humaines*, *le jour de la vie*, *l'horreur des sépulcres* & autres déclamations synonimes qui se lisent partout. *Hervey* ne se proposoit point, en écrivant de rendre son nom immortel.

* *Hervey* voyageant dans la Province de Cornouaille, entra dans une Eglise dont la beauté le frappa. Dans cet ouvrage qu'il a intitulé *Les Tombeaux*, il rend compte à une Dame des réflexions & des sentimens qui se succédèrent dans son ame au milieu de cette Eglise & des tombeaux qu'elle renfermoit.

Humble Ecclésiastique, Pasteur charitable, homme simple & bon, il n'aspiroit qu'à la gloire d'être utile aux personnes dévotes. Son but étoit de nourrir leur piété, de les éclairer sur leurs devoirs, de les instruire & de leur apprendre à mourir. M. *le Tourneur* nous a rendu le service de ne pas traduire cet ouvrage en entier; il nous a fait grace de beaucoup de longueurs, de quantité de redites, d'une foule de passages tirés de l'Ecriture Sainte & de plusieurs larcins considérables. Contemporain d'*Young*, *Hervey* le copioit souvent; mais il en prévenoit; & cette honnêteté le mettoit à l'abri du reproche de plagiat. Peut-être souhaitera-t-on que le traducteur eût encore plus resserré les moralités de l'original; l'ouvrage se feroit trouvé réduit à quelques morceaux qu'on auroit lus avec plaisir. En voici un, par exemple, qui me paroît très-beau. » De ces demeures » où dorment mes semblables, ma pen- » sée me transporte au tombeau mémo- » rable du Dieu que son amour immola » pour nous sauver. O Mort, quelle vic- » time! Quel triomphe! Jamais pareil

» captif n'étoit entré dans les sombres
» prisons de ton empire. Mais quel fut
» ton étonnement quand ce nouveau
» *Samson*, réveillé de son court sommeil, se releva, brisa pour jamais tes
» portes impénétrables, & s'élança de
» nouveau vers la lumière! O mortels,
» quelle victoire! La nuit de la tombe
» est éclairée; un Dieu y est descendu,
» en a sondé les profondeurs, & vous
» a frayé les passages de l'immortalité.
» Ames craintives, que le son de la
» cloche funèbre épouvante, & qui pâlissez à la vue d'une tombe ouverte,
» rassûrez-vous; ne tremblez plus en
» esclaves à l'aspect du tyran qui nous
» détruit; il est vaincu, & vous êtes
» affranchis de ses fers. Vous sentirez
» encore, il est vrai, l'atteinte de son
» trait dans la partie de votre être qui
» est mortelle; mais la plaie guérira,
» & vous secouerez un jour le trait
» sans douleur. Entrez hardiment dans
» la tombe; elle a maintenant une
» issue qui conduit à la vie. Résurrection! Ce mot console mon ame; je
» respire, &c. »

Après *Les Tombeaux* viennent deux

Lettres d'Hervey à sa sœur; ce sont des réfléxions sur la fragilité des choses d'ici bas. On y trouve des pensées très-bien conçues & très-noblement exprimées. Ce ne sont point de ces idées sombres & funestes qu'inspire la vue des tombeaux ; des peintures assez riantes tempèrent agréablement ce qu'elles peuvent avoir de lugubre pour une jeune personne telle qu'étoit la sœur d'*Hervey*.

Suit une Lettre du même auteur à une Dame, à laquelle il fait la description d'un petit voyage qu'il avoit entrepris uniquement dans le dessein d'aller prêcher à quelques Paroisses éloignées de sa Cure. Cette description commence ainsi : » Je voudrois avoir » les couleurs & le génie d'un Peintre » habile, pour peindre à votre imagination, sans faire tort à leur beauté, les charmans païsages & les riantes » perspectives qui se sont succédées » sous mes yeux. La température de » l'air étoit arrêtée dans un juste milieu : l'athmosphère n'avoit ni cette » chaleur brûlante qui vous énerve & » vous accable, ni ce froid pénétrant

» dont le sentiment désagréable vous
» occupe & vous poursuit. Elle étoit à
» ce degré heureux qui fait évaporer
» doucement les parfums des plantes
» & des fleurs sans les épuiser, & sa
» pure transparence laissoit voir les
» objets dans le jour le plus favorable.
» Le face du Ciel contribuoit encore
» à augmenter la beauté variée des
» perspectives. Elle étoit semée, non
» de ces nues épaisses & noires dont
» les flancs sont gonflés de pluies,
» mais de ces nuages d'argent légers
» & fugitifs qui rompent de temps en
» temps l'uniformité fatigante d'un
» soleil continuel, & jettent par in-
» tervalles devant son disque éblouis-
» sant un voile d'ombres qui soulage
» & repose les yeux, &c. » Tout ce
qui suit est dans le même goût,
c'est-à-dire, qu'il y auroit des images
extrêmement gracieuses & des tableaux
très-rians si la prolixité n'en affoiblissoit
le coloris.

Les autres *Méditations d'Hervey* sont de la traduction de Monsieur *Peyron*, le même qui nous a donné dans notre Langue les *Nouvelles Lettres*

Persanes de Mylord *Littleton*. Ces *Méditations*, qui forment la seconde Partie de l'ouvrage, sont d'un style assez fleuri, mais peu varié Les nuances en sont uniformes, & souvent dans une page on trouve jusqu'à vingt fois la même expression. Chaque *Méditation* a pour texte un objet pris dans la nature. Tantôt c'est la description du soleil levant ; tantôt c'est une vue de la campagne ; tantôt une perspective enchanteresse ; tantôt un parterre émaillé de fleurs ; tantôt une matinée délicieuse, & mille autres sujets semblables, qui sont comme autant de moyens dont se sert le bon Curé Anglois pour faire admirer aux hommes la sagesse du Créateur. Il y a dans tout cela de l'imagination, de la légèreté, des traits heureux & quelques tours originaux. Une prose poëtique & brillante y relève de temps en temps les plus petits objets qui deviennent intéressans par l'application ingénieuse que l'auteur en fait ou à la bonté ou à la colère de Dieu, ou aux vertus ou aux vices des hommes, ou aux situations diverses où nous pouvons nous trouver. Pour vous donner une

idée plus juste de ces sortes de *Méditations*, je mettrai sous vos yeux les principaux traits de celle qui est intitulée : *Succession régulière des fleurs ; effets agréables qui résultent de cette économie.* « Quoi de plus digne de notre » admiration, que l'ordre dans lequel » chaque espèce de fleurs succède à l'au- » tre ? Tandis qu'une foule d'espèces » nous prodiguent leurs appas, une » foule d'autres germent dans le sein » de la terre & nous préparent de » nouveaux plaisirs..... La *Violette* se » montre des premières ; ornée de ses » simples graces & digne d'embellir » les jardins des Rois, elle se contente » de border nos haies & de croître au » pied des buissons ; elle distribue li- » brement & sans faste la douceur de » ses parfums, bornant toute sa gloire » à nous donner du plaisir, sans cher- » cher notre admiration : emblême » expressif de ces vertus modestes, qui » dans le silence & l'obscurité, versent » leurs douces influences sur le mal- » heureux, sans attendre que l'impor- » tunité leur arrache des bienfaits...... » Je vois éclore la majestueuse *Tulipe* ;

» elle nous fait oublier pour un temps
» toutes nos pertes ; sa douce fantaisie
» la colore à son gré de mille cou-
» leurs ; sa passion est de plaire à tous
» les yeux. l'*Anémone* la suit ; sa robe
» est étendue, sa cime est couronnée
» d'un dôme superbe ; son manteau
» flotte négligemment ; sa touffe agréa-
» ble offre un trône aux amours de
» *Flore* & de *Zéphir*. Le même mois
» produit encore la *Renoncule* : fière
» & gracieuse, elle étale la richesse
» de son feuillage. Pour nous plaire
» elle n'a besoin que de l'élégance de
» ses formes & de la brillante variété
» de ses teintes. Il me semble que la
» nature se perfectionne dans ses opé-
» rations ; à mesure qu'elle s'apprête à
» finir l'année, ses derniers ouvrages
» sont toujours plus marqués au coin
» du grand Maître. Pour couronner ses
» bienfaits, elle fait naître l'*Oeillet*,
» qui captive tous les yeux par ses
» graces, & charme notre odorat de
» ses parfums ; cette fleur rassemble
» seule toutes les qualités des fleurs
» qui ont passé avant elle, & nous les
» fait oublier. La *Giroflée*, comme une

» amie fidèle, nous accompagne conf-
» tamment au milieu des viciffitu-
» des de la faifon. Les autres fleurs ne
» vivent qu'un matin; elles ne fe mon-
» trent à nous que pour nous laiffer
» des regrets; mais celle ci fe perpé-
» tue, pour ainfi dire, dans nos jar-
» dins, & ajoûte la fidélité à la com-
» plaifance... Suivez-moi dans ce Par-
» terre; confidérez chaque plante; jet-
» tez un inftant les yeux fur cette Tu-
» lipe. Le papillon, malgré fon inconf-
» tance, ne peut la quitter; fans ceffe
» il revient lui prodiguer de nouveaux
» baifers. Voyez le *Jafmin* élever fa
» tête; il fe courbe & fe replie fur les
» colonnes qui foutiennent le houx;
» il étend fes rameaux fléxibles &
» forme un riant berceau, où le labou-
» reur paifible puiffe pendant les cha-
» leurs du jour fe repofer fous fa ver-
» dure. Ici la noble *Pivoine* montre fa
» tête orgueilleufe; là la trifte *Hya-
» cinthe* penche la fienne. Le *Lys* ma-
» jeftueux voudroit-il changer la blan-
» cheur de fa robe pour les franges &
» la magnificence de l'*Oeillet*? Les co-
» lonnes qui s'élèvent au milieu de

» son calice, & qui sont couronnées
» par un chapiteau d'or, ajoûtent à l'é-
» clat de ses panneaux d'albâtre.... Trop
» souvent nos esprits inquiets murmu-
» rent contre le partage des bienfaits de
» la Divinité. Nous citons le Maître
» du monde au tribunal de notre vanité;
» nous osons accuser sa justice de par-
» tialité, & nous imaginons que notre
» lot pouvoit être plus riche & no-
» tre condition plus heureuse. Nous
» regardons avec des yeux jaloux les
» rangs & les honneurs comme des
» biens qui nous sont enlevés, & qui
» nous étoient dûs. Mais considérons
» avec attention la conduite de la Na-
» ture envers les plantes mêmes les plus
» simples, & nous reconnoîtrons notre
» folie. La moindre fibre dans leur
» constitution pourroit elle être altérée
» & le moindre trait dans leur dessin
» ou leur couleur changé, sans qu'elles
» perdissent quelqu'agrément? Pour-
» roit-on enlever de la chaîne géné-
» rale la moindre fleur, sans déranger la
» proportion, qui regne dans cette classe
» de créatures? Et si celui qui voit tout,
» conserve une harmonie si exacte par-

» mi ces agréables bagatelles, n'arran-
» gera t il point avec plus de combinai-
» son & de soin une succession noble &
» constante parmi les créatures raison-
» nables? Celui qui a choisi la saison
» la plus propre pour faire croître la
» *Primevère* & l'imbiber de rosée,
» pourroit il négliger ses enfans, ou les
» tromper sur leurs vrais intérêts? Ce-
» lui qui a combiné si parfaitement le
» systême de la végétation, permettra-
» t-il au hasard de présider aux destins
» de son peuple chéri? Apprens, mor-
» tel aveugle, que la sagesse de Dieu
» est infaillible; sois certain que, dans
» la foule des êtres qui vivent sous ses
» yeux, tu es le premier que distinguent
» ses regards, &c.

Les *Méditations* sont suivies de deux autres pièces. L'une est une Hymne sur la création, & l'autre un Poëme sur les *Funérailles d'Arabert*, traduit de l'Anglois de M. *Jerningham*, par le même M. *Peyron*. La première est composée de vingt-quatre apostrophes, aux Anges, au Firmament, aux Etoiles, aux Comètes, au Soleil, à la Lune, à l'Arc-en Ciel, à la Peste, à la Vigne, au Ver

à soie, &c, &c, &c, &c, & chaque apostrophe renferme un trait de la vie de J.C. Voici celle que l'auteur adresse aux Mines. » Vastes païs d'or & d'ar-» gent, qui distribuez vos riches tré-» sors aussi loin que les vents peuvent » pousser le vaisseau du Commerce; » vous qui comptez au nombre de » vos sujets les Princes & les Monar-» ques; lits de pierres précieuses, jeux » brillans de la nature, diamans, ru-» bis, & vous émeraudes trempées dans » la plus riche verdure du Printemps; » saphirs ornés de la plus belle drape-» rie des Cieux, topazes flamboyantes » d'un jaune éblouissant, améthistes » empourprées du rouge du matin; ce-» lui qui donna ces riches teintes à vo-» tre poussière, & qui consolida vos » eaux brillantes, vêcut & mourut » pauvre sur la terre. »

Le Poëme des *Funérailles d'Arabert*, Religieux de la Trape, est un petit ouvrage plein de sentiment: mais l'auteur s'y guinde quelquefois; quelquefois il est monotone & diffus. M. d'*Arnaud* qui dans son *Comminge* a traité le même sujet pour le fond, l'a manié avec

plus de force, d'énergie & de vérité; sa touche est plus originale & plus sombre; ses couleurs sont plus variées, ses attitudes plus animées, ses tableaux plus attendrissans; en un mot, le Drame de l'auteur François me paroît plus touchant & plus beau parce qu'il est plus naturel & plus vrai.

Ces *Méditations d'Hervey*, quoiqu'inférieures aux *Nuits d'Young*, méritent d'occuper une place dans votre bibliothèque, & c'est une richesse de plus que Mrs *le Tourneur* & *Peyron* ajoûtent à notre opulence Littéraire.

La jeune Enfant qui joue avec un chien.

Cette Estampe, dédiée à M. le Duc *de Choiseul*, est d'environ quinze pouces de haut sur onze de large. Elle est gravée avec le plus grand succès par M. *Porporati*, Pensionnaire du Roi de Sardaigne, d'après un des charmans tableaux de M. *Greuse*, dont vous connoissez le mérite & la réputation. Ce même tableau fut exposé dans le dernier Salon du Louvre, où il fut universellement applaudi; on y admira ce

ton de couleur séduisant & vrai, cette touche sçavante, cette magie du clair-obscur, science souvent négligée, & dans laquelle l'auteur de ce tableau excelle particulièrement. Le burin de M. *Porporati* me paroît ici digne du pinceau de M. *Greuse*; il a réuni dans cette Estampe l'accord & l'harmonie qui regnent dans le tableau; on y remarque également le caractère & les graces enfantines de la petite fille jouant avec le chien qui semble, en grondant, vouloir s'élancer sur le spectateur. M. *Porporati* sçait exprimer d'une manière intelligente la différence & la nature des objets qu'il traite; son burin pur & brillant est dirigé par un bon goût de dessin; je ne connois guère d'Estampes qui produisent à l'œil un effet plus agréable & plus satisfaisant. Elle se vend à Paris chez M. *Greuse* rue Thibauthodé, la première porte-cochère à droite, en entrant par l'Arche Marion.

Je suis, &c.

A Paris ce 7 Juin 1771.

LETTRE

LETTRE XII.

Relation véritable de la Vie & de la Mort du Grand Visir Nassouf, envoyée de Péra le 5 Mars 1616; par M. le Baron de Sancy, Ambassadeur du Roi de France à la Porte.

En vous rendant compte dernièrement, Monsieur, de l'*Histoire de l'Empire Ottoman par M. l'Abbé Mignot*, je me suis arrêté de préférence sur l'élévation & la chute du Grand Visir *Nasuf* ou *Nassouf*. M. *Hulin*, ce Ministre sage autant qu'éclairé, qui a servi deux Rois * avec non moins de succès que de zèle, cet homme vraiment respectable par ses vertus & par son érudition en tout genre, & qui, parvenu à sa quatre-vingt-dixième an-

* Il a été tour à tour Ministre du Roi de France & du feu Roi de Pologne Duc de Lorraine.

née, jouit de toute sa raison, de tout son esprit, de toutes ses connoissances, M. *Hulin*, après avoir lû dans mes Feuilles l'article de *Nasuf*, s'est rappellé qu'il possédoit une relation détaillée en manuscrit de la vie & de la mort de ce Grand Visir, faite dans le temps par M. le Baron *de Sancy*, notre Ambassadeur à Constantinople. Il a eu la bonté de me communiquer cette relation; elle contient des particularités intéressantes qui n'ont point été connues de M. l'Abbé *Mignot*, & dont vous me sçaurez gré de vous faire part.

Nassouf étoit né de père & de mère Chrétiens; & même son père étoit Prêtre Grec marié. Il fut du nombre de ces enfans de tribut qu'on va recueillir dans la Grèce pour le service du Grand Seigneur. La coutume est de vendre ces enfans deux ou trois écus aux premiers acheteurs qui se présentent, afin qu'ils s'en servent jusqu'à ce qu'ayant appris la Langue Turque, ils puissent être reçus & élevés dans le Serrail de Sa Hautesse. *Nassouf* fut vendu à un eunuque noir nommé *Mehemet Aga*, qui lui fit

apprendre à lire & à écrire ; c'est toute la science des Turcs. Son maître lui trouva de l'intelligence & de l'esprit, le goûta beaucoup, & même se proposoit d'en faire son héritier. *Mehemet* étoit fort riche & jouissoit d'une grande considération auprès du Grand Seigneur. Il apprit que son esclave abusoit de l'amitié qu'il avoit pour lui & de l'autorité qu'il lui donnoit dans sa maison, qu'il vendoit son credit, & qu'il ne s'employoit jamais pour personne sans être payé. *Mehemet*, après l'avoir fait châtier, vouloit le chasser ; mais, à la prière de quelques amis, il se contenta de l'envoyer au Serrail du Grand Seigneur, où il le fit recevoir parmi les *Baltagis* ou *Baltadgis*, c'est à dire, *Porte-faix* ou *Commissionaires* des Pages de Sa Hautesse, de ses Eunuques & de ses Sultanes.

M. *de Sancy* raconte que *Nassouf*, dans son Gouvernement d'Alep, commit des extorsions & des violences sans nombre, entr'autres celles-ci. Un de ses gens avoit acheté d'un pauvre More une très-belle jument. *Nassouf* envoya chercher ce More, &, après lui avoir re-

proché de ne pas lui avoir donné cette jument, il le fit étrangler. Celui qui l'avoit achetée, craignant le même sort, en fit présent au Gouverneur, après l'avoir richement harnachée. Un Arménien, nommé *Bedic*, lui offrit 30000 écus pour faire mourir son maître nommé *Cefer* qui étoit chef de la Douane d'Alep, & pour le mettre en sa place. *Nassouf* lui accorda sa demande; ensuite il fit venir *Cefer*, & lui découvrant la trahison de son valet, il lui dit que s'il vouloit sauver sa vie, il falloit qu'il lui donnât la même somme. *Cefer* la trouva; mais dès que *Nassouf* l'eut reçue, il le fit mourir & jetter dans l'eau; après quoi il donna ordre aux frères du défunt de se rendre à son palais; il leur reprocha d'avoir fait évader leur frère avec l'argent de la Douane du Grand Seigneur, s'empara de tous leurs biens, & les réduisit à la plus affreuse misère. Tant de brigandages & de cruautés excitèrent un soulèvement général contre lui. Le Grand Visir, sur les plaintes multipliées qu'il reçut, le fit révoquer. Mais il fallut avoir recours aux armes pour le déposséder. *Houssein*, qui devoit

le remplacer, fut obligé de mettre le siége devant Alep. *Naſſouf* s'y défendit long-temps, &, contraint de céder à la force, il ſortit la vie ſauve, & ſe rendit tout de ſuite à Conſtantinople, où il eut l'adreſſe de ſe juſtifier pleinement dans l'eſprit du Grand Seigneur & même de gagner ſa confiance. Il obtint le Gouvernement de Bagdat, qui eſt l'ancienne Babylone; enſuite celui du Diaberkir ou la Méſopotamie. Il s'y montra tel qu'il avoit paru dans ſon Gouvernement d'Alep, c'eſt-à-dire, avare, & cruel. Le Grand Seigneur le rappella pluſieurs fois; jamais il ne voulut obéir. Le Grand Viſir *Murat* allant en Perſe en 1609 pour y faire la guerre, reçut ordre de le faire mourir. Mais *Naſſouf* vint, ſi bien accompagné, à l'armée de *Murat*, que ce dernier n'oſa point exécuter l'ordre du Sultan. *Naſſouf* réuſſit même, par ſon adreſſe & ſes ſoumiſſions, à ſéduire le Grand Viſir qui lui donna ſon amitié. Il fut bientôt la victime de ſon imprudente facilité. *Naſſouf* l'empoiſonna dans un diner. Dès qu'il fut mort, il écrivit au Grand Seigneur qu'il avoit cru devoir prendre

le commandement de l'armée & se saisir du sceau de l'Empire, pour le garder, en attendant qu'il sçût le choix qu'avoit fait Sa Hautesse d'un premier Ministre, pour le lui remettre. L'Empereur tint conseil sur cette affaire. Il y avoit beaucoup de prétendans à cette place suprême. Le Moufti ouvrit un avis très-sage; il représenta qu'il ne falloit point effaroucher, mais flatter *Nassouf*, qui, s'il n'étoit fait Grand Visir, pouvoit troubler toute l'Asie & se joindre aux Persans; qu'au contraire, si cette charge lui étoit conférée, il seroit obligé de venir à la Porte où le Grand Seigneur pourroit exécuter, quand il le jugeroit à propos, la volonté qu'il avoit depuis long-temps de le faire mourir. L'Empereur suivit ce conseil. *Nassouf* fut nommé Grand Visir, avec la promesse de lui donner en mariage une fille du Grand Seigneur. *Nassouf* se rendit, en effet, à Constantinople avec d'autant plus de confiance qu'il amenoit avec lui un Ambassadeur du Roi de Perse qui demandoit la paix, qu'il sçavoit que sa Hautesse desiroit ardemment. Il arriva le 19 Septembre 1612;

le bruit public étoit qu'il seroit étranglé le lendemain. Mais cet homme adroit fit de sa conduite une apologie si plausible & s'insinua tellement dans les bonnes graces de l'Empereur, que ce Prince le croyant nécessaire à son service, lui donna toute sa confiance & toute son autorité. *Nassouf* ne s'en servit que pour perdre ses ennemis & ses rivaux de crédit. Enfin, ses injustices, ses rapines, ses barbaries eurent le terme qu'elles méritoient. L'ordre de le faire mourir, écrit, le 18 Octobre 1614, de la main du Grand Seigneur, étoit conçu en ces termes : *Toi qui es mon Boustangy Baschi* (chef des Jardiniers), *va, & étrangle Nassouf mon nourricier.* C'est ainsi que les Empereurs Ottomans appellent leurs premiers Visirs. Il étoit si gras qu'il n'étoit pas possible de l'étrangler, ensorte qu'un des Boustangis prit son couteau & lui ouvrit la gorge. Le Grand Seigneur voulut voir son cadavre ; on le lui apporta dans un méchant tapis. Il ordonna qu'on lui coupât la tête, *de peur*, dit-il, *que ce chien de mécréant ne ressuscite.* Il fit porter ensuite le tronc dans un cloaque où tomboit l'égoût du

Serrail. Quelques heures après il commanda qu'on le jettât dans la mer. La femme du défunt supplia l'Empereur son père de permettre qu'il fût enterré dans une maison qu'il avoit à Scutari : *non*, répondit-il, *je ne veux pas même que, mort, il passe en Asie.* Cependant il le fit retirer de la mer, & permit qu'on lui donnât la sépulture, mais sans pompe, sans convoi, sans aucune cérémonie, dans un cimetière public destiné aux plus pauvres & aux plus abjects d'entre les Turcs.

La nouvelle de la mort de *Nassouf* excita des transports de joie universelle parmi les Turcs, les Juifs, les Chrétiens, &c. Toute la ville de Constantinople retentissoit de louanges données au Grand Seigneur pour avoir délivré la terre d'un si méchant homme. Le Maître du trésor de l'Empire se rendit dans sa maison pour faire enlever & transporter au Serrail toutes ses richesses. On trouva dans un seul endroit, en sequins d'or *, quatre-vingt-quinze bourses de dix mille sequins chaque bourse;

* Le Sequin d'or Turc vaut environ sept francs de notre monnoie.

en un autre, quarante deux bourses de même somme chacune; en monnoie d'argent, sept cens mille dalers *. Un Renégat Espagnol avoit entre ses mains, pour trafiquer à Venise, quatre cens cinquante mille autres dalers appartenans à *Nassouf*. Il avoit mille dix-huit épées toutes garnies ou d'argent, ou d'or massif, ou d'or enrichi de pierreries. Une seule, couverte de diamans, fut estimée cinquante mille sequins. Dans un nombre infini de riches poignards, on en distinguoit un avec un manche d'émeraude tout d'une pièce. Lorsque le Grand Seigneur le vit il en fut frappé d'étonnement. On ne finiroit pas si l'on vouloit détailler les tapis du Caire & de Perse d'or & de soie, les étoffes, les satins, les damas, les velours, les brocards d'or, les toiles, les draps d'or, &c, dont son palais étoit rempli. Il avoit onze cens chevaux, parmi lesquels on comptoit quatre cens quarante jumens d'Arabie & d'Egypte, les plus belles qu'on eût jamais vûes. Le Grand Seigneur les fit toutes mettre

* Le Daler est de la valeur de trois livres de notre monnoie.

dans ses écuries. On ne parle ni des harnois de chevaux enrichis d'or, d'argent ou de pierreries, ni des selles magnifiques, ni des étriers d'argent, argentés ou dorés. Il y en avoit quarante paires d'or massif, & six paires tout couverts de pierreries. Il faisoit nourrir en Natolie dix mille chameaux, quatre mille mulets, six cens mille tant bœufs que vaches, & cinq cens mille moutons. Il avoit à sa solde six mille hommes de cheval cachés secrettement dans la ville de Constantinople, & qui avoient ordre de se tenir toujours prêts à passer en Asie. J'oubliois de dire qu'on trouva chez lui trois boisseaux de pierres précieuses & un boisseau de diamans non encore travaillés. Quelle monstrueuse opulence pour un homme qui, dans sa jeunesse, avoit été vendu deux ou trois écus! Mais ce n'étoit encore là que la moindre partie de son bien. Il avoit acquis tout ce qu'on vient d'énoncer depuis deux ans qu'il étoit à Constantinople. Ses plus grands trésors étoient vers la Mésopotamie à la garde de son fils aîné, qui les tenoit dans une Place forte & imprenable.

Lettre d'un Négociant de Londres,

L'ARTICLE que je vous envoie, Monsieur, je viens de le recevoir de Londres ; il m'a paru plaisant, & j'ai pensé que vous en trouveriez vous-même la lecture amusante.

Lettre de M. Domenico Mattei Négociant de Londres, à M. Fréderic Swiderhoff, son correspondant à Rotterdam. De Londres le 10 Décembre 1770.

Il se passe ici, Monsieur & cher ami, quelque chose de bien extraordinaire, dont je remplirai, faute d'autres nouvelles, mon Ordinaire de ce jour, & je le fais avec d'autant plus de plaisir, que vous avez déja quelque notion de ce que je vais vous apprendre.

Vous rappellez vous ce certain Chanteur que nous entendîmes ensemble au Petit Théâtre il y a trois ans, qui avoit

un faux air de jeunesse, dont la voix se perdoit dans le haut, & étoit si comique dans le bas; ce grand fuseau de *Tenducci*, au sujet duquel on nous assûra que le climat de l'Angleterre étoit contraire aux voix de cette espèce? Y êtes-vous à présent? Vous devez vous souvenir que vous perdiez patience, quand on disoit devant vous que cet Italien étoit marié depuis peu en Irlande. Vous ne pouviez pas digérer ce mariage, ni même le croire; & moi je vous soutenois que dans ce siécle-ci il n'y avoit point de singularité qui dût nous surprendre, encore moins nous fâcher.

Eh bien, cette union qui vous a tant révolté, que pensez-vous qu'elle ait produit? Une brouillerie, une séparation? Point du tout. Il en est résulté une grossesse bien conditionnée pendant un voyage que le joyeux couple a fait en Ecosse; enfin, Madame *Tenducci* a donné l'existence à un joli petit Amour, dont nos Gazettes se sont empressées d'annoncer & de célébrer l'heureuse naissance. J'entends d'ici vos éclats de rire. Vous trouvez l'aventure bien gro-

resque; vous mettez en pièces la vertu de la femme & l'honneur du mari. Doucement, respectez le serment authentique par lequel Madame *Tenducci* vient d'affirmer qu'elle n'a jamais donné la plus légère entorse à la foi conjugale, serment qui est consigné dans un bel & bon acte reçu par deux Notaires publics. Il est affreux sans doute qu'on puisse se voir réduit à une si dure extrêmité; mais c'est l'effet de l'horrible dépravation de nos mœurs.

La pauvre Dame a fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour parer aux doutes insultans des incredules. Le Signor *Tenducci* est tranquille & content. Laissons-le jouir en paix du doux plaisir d'être père; oui de l'*être*; & quel droit aurois-je de dire autrement? Vis à vis de la Loi, il est incontestablement le père, puisqu'il est le mari; & quant au physique, si le climat a bien pû faire dépérir sa voix, qui sçait s'il ne lui en a pas procuré d'ailleurs un équitable dédommagement?

Mais je m'apperçois que j'entre dans une discussion qui nous mèneroit un peu loin. J'aime mieux employer ce

qui me reste de temps & de loisir à vous faire la copie d'une Lettre que notre ami *Baldwin* a reçue hier d'Italie par la Poste, & qui remplit une grande partie de son *Saint James's Chronicle* de ce soir. Elle lui est adressée par les Elèves du Conservatoire de Naples. Vous sçavez que c'est une fameuse Ecole de Chanteurs à voix claire, qui delà se répandent dans tous les païs où l'on ne connoît que la Musique Italienne; ce qui est presque dire dans le monde entier. Ils ont eu connoissance du bonheur de *Tenducci* par la Gazette même de notre ami *Baldwin*. Vous allez voir ce qu'ils en pensent; ce sont des connoisseurs que ces Messieurs là. Je vous laisse avec eux.

A l'Ill[me] *& très-Révéré Patron Henri Baldwin Imprimeur de Saint James's Chronicle, à l'Imprimerie de la Bretagne*, N° 108, *rue de Fleet à Londres.*

Ill[me] *& très-Révéré Patron.*

C'est vous qui imprimez trois fois

par ſemaine une immenſe Gazette en ſeize grandes colonnes avec un timbre rouge d'une roſe ou d'un chardon couronné, au deſſous duquel ſont écrits en trois lignes, *ſemper eadem*, *Half Penny Half Penny*. Sans doute ce ſymbole & ces mots myſtérieux ſont les garans de toutes les nouvelles que vous apprenez au Public, & dont le nombre eſt auſſi infini que celui des notes de nos éternelles leçons. O que vous êtes heureux, Monſieur *Baldwin*, de ſçavoir tant de choſes!

Votre bon Roi a ici un Envoyé Ecoſſois dont le Cuiſinier François nous donne des leçons d'Anglois pour que nous lui montrions l'Italien. C'eſt un homme bien aimable & bien gracieux que ce Cuiſinier de M. *Hamilton* votre Envoyé. Tout notre Conſervatoire lui a l'obligation du bonheur de vous connoître. Il vient très régulièrement à notre ſalle aux heures de récréation, & il

nous apporte toujours quelques truffes ou quelques langues à l'écarlate, proprement enveloppées dans des morceaux de vos Gazettes. Nous les lisons avec lui & elles nous amusent beaucoup, sur-tout quand il y a de longues listes de pendus. En vérité, M. *Baldwin*, nous faisons de grand progrès dans l'étude de votre Langue ; mais n'en soyez pas surpris ; il y a de très-bonnes raisons pour cela. Par-tout aujourd'hui on veut apprendre l'Anglois ; c'est la fureur des Sçavans, des Militaires & des femmes mêmes ; pour tous ces gens-là, c'est affaire de goût, de mode ou de convenance. Pour nous, M. *Baldwin*, c'est aujourd'hui une vraie nécessité. N'avons nous pas le plus grand intérêt à entendre & à parler la Langue d'une Nation qui nous accorde ce que toutes les autres nous refusent ? Oui, Monsieur *Baldwin*, l'équité de vos loix à notre égard a gagné nos cœurs. Notre

cher confrère, le célèbre *Tenducci*, auroit été hué, persifflé, bafoué chez tous les autres peuples du monde, s'il eût osé y demander une femme; & il en a trouvé une parmi vous, comme, sans doute, il en auroit trouvé cent, comme nous en trouverions tous. Oh, bon Saint *George*, Patron de l'Angleterre, quand pourrons nous voir ce charmant païs?

On a lu aujourd'hui au Caffé de M. l'Envoyé une de vos Gazettes du mois de Novembre où vous apprenez au Public que Madame *Tenducci*, après trois ans d'attente & de persévérance, voit enfin sa vertu récompensée par la naissance d'un fils, le plus bel enfant que deux yeux puissent envisager. Notre ami, le Cuisinier de M. l'Envoyé, ne nous a pas dissimulé que cette nouvelle apportée dans l'Office où il dinoit par les estaffiers qui avoient servi le caffé, a donné lieu à de grands éclats

de rire, qu'il nous a représentés comme la parodie des fines plaisanteries d'en haut. Mais en vérité il n'y auroit qu'un mot à dire pour confondre Messieurs les rieurs de tous les étages. Prétendent-ils avoir approfondi toutes les ressources infinies & cachées de la nature? S'ils ont cette vanité, nous les renverrons aux colimaçons de M. le Professeur *Spalanzani*. Se doutoient-ils, il y a seulement deux ans; de la merveilleuse reproduction que ce Sçavant a découverte? Eh bien, puisque leurs connoissances ont toujours été si bornées, leurs brocards ne nous empêcheront pas de croire à des possibilités qu'il leur plaît de nier, & où nous trouvons si bien notre compte. Oui, Monsieur *Baldwin*, nous reconnoissons, nous révérons la fécondité & la vertu de notre chère Madame *Tenducci*. Nous en faisons nos sincères complimens à son honnête & digne époux. Daignez

être auprès de l'un & de l'autre l'interprête de la joie que leur bonheur nous inspire, & la faire éclater par la trompe de votre Gazette dans tous les coins de l'Empire Britannique & du monde connu.

Ainsi nous ne serons plus les victimes d'une odieuse prévention, ou bien on ne sera pas étonné que nous allions chercher une délicieuse Patrie chez les peuples qui sçavent nous traiter avec plus de justice & d'humanité. Mais non, le glorieux exemple de la généreuse Irlandoise qui s'est unie par de si beaux liens au Signor *Tenducci*, emportera par-tout les suffrages des femmes d'un certain monde. Elles saisissent déja avec tant d'avidité les usages & les goûts de l'Angleterre ! Elles joindront leurs importunités aux nôtres pour fléchir les Tribunaux & les Souverains qui, mieux éclairés sur leurs vrais intérêts, ne voudront pas se pri-

ver de ſerviteurs, en qui déſormais l'utile & l'agréable ſe trouveront réunis au même degré.

Le voilà donc levé ce maudit obſtacle qui arrêtoit par-tout le bonheur des pauvres Chanteurs Italiens! Les femmes pourront ſans ſcrupule ſe livrer au doux penchant qui les porte à nous aimer. Il y a déja tant de rapport entre nos ſenſations, nos goûts, & même nos foibleſſes! C'eſt la même délicateſſe de fibres & d'organes, le même amour de la parure. Nos voix ſe mêlent ſi délicieuſement avec les leurs! Nous ſommes ſi sûrs de leur plaire par nos douces modulations, ſur tout-quand nous célébrons l'amour & ſes charmes! Quelle deſtinée que celle qui nous condamnoit à ne réveiller jamais en elles que des ſentimens qui nous feroient étrangers!

Madame *Tenducci* peut l'atteſter: un mari comme le ſien doit être le plus

charmant des maris. Tel il eſt, tels nous ſommes tous. Il y a mille défauts par leſquels les hommes ſe font haïr, & qu'on ne reproche point à nos ſemblables. Jamais par témérité, ou par un trop bouillant courage, nous n'expoſerons nos chères épouſes à des inquiétudes mortelles. Il eſt rare qu'il ſe trouve parmi nous un buveur, ou même un jureur ; car nos Anciens nous aſſûrent que tout ce qui peut échapper à un Chanteur Italien dans ſon plus grand emportement, c'eſt de dire, *ah che ſciagura*...., & certainement il n'y a point de femme qui trouve l'expreſſion trop forte, ſi elle entend l'Italien.

Il ne nous reſte, Monſieur *Baldwin*, qu'une ſatisfaction à eſpérer ; c'eſt d'apprendre que M. & Mad. *Tenducci* ſe décident à faire un voyage à Naples avec l'aimable héritier d'un

nom qui nous devient si cher. Que nous aurons de plaisir à les voir & à les contempler ! Comme nous caresserons ce précieux enfant qui relève l'espoir de tant de malheureux condamnés au plus ennuyeux célibat ! Que de bonbons exquis nous lui donnerons ! Mais recommandez, Monsieur *Baldwin*, à ce bon papa & à cette bonne maman de prendre bien des précautions sur la route contre les voleurs & contre les accidens de toute espèce. Bon Dieu, comment feront-ils pour passer la mer, qui quelquefois est si agitée ? Et le bruit affreux des vagues ? Oh, Monsieur *Baldwin*, recommandez leur de se mettre du coton dans les oreilles, & de se vouer au bon Saint *Janvier* & au bon Saint *Antoine de Pade*. Dites leur aussi qu'en passant par Paris ils ne manquent pas de voir notre bon ami le célèbre *Albanèse*; il les présentera chez de

riches amateurs de ses amis qui leur donneront bien à diner ; car on nous dit qu'il est au mieux avec les Financiers depuis sa jolie Chanson du *Fermier Général.* Qu'ils fassent aussi nos complimens à M. *Rosetti*, au petit *Olivini* & à ses camarades. Ce sera pour eux un jour de triomphe que celui où ils pourront faire voir aux Dames Françoises de Paris & de la Cour ce couple merveilleux, vrai phénomène, l'aurore de nos beaux jours.

Ne soyez point surpris, Monsieur *Baldwin*, de la longueur de cette Lettre. L'honorable M. *Hamilton* avoit dit qu'il souperoit en ville ; son Cuisinier notre bon ami, qui tient la plume pour nous, a été bien surpris de recevoir l'ordre de préparer à souper pour son Excellence. La Lettre étoit commencée ; nous le pressions d'achever, & il n'a pas eu assez de temps pour la faire plus courte. Nous vous en

faisons bien des excuses; mais nous ne pouvions vous écrire, ni en Anglois que nous ne sçavons pas encore assez bien, ni dans notre jargon Napolitain que vous n'auriez pas entendu. C'est ce qui nous a forcés d'emprunter le langage & le style de notre bon ami le Cuisinier François qui profite de cette occasion pour vous faire bien des complimens. Nous avons l'honneur d'être,

Notre très-Révéré Patron,

Vos très-humbles & très-obéissans serviteurs,
LES ELÈVES DU CONSERVATOIRE DE NAPLES.

Ce premier Décembre 1770.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Juin 1771.

Faute à corriger dans le N°. précédent, p. 201.

Ligne 1. *Mrs Sutton & Hewit logent à Paris à l'Hôtel de Lyon, rue du Battoir quartier de S. André des Arcs*; lisez *M. Sutton loge*, &c. Ligne 4. *Ils ont à leur disposition*, lisez *il a à sa disposition*, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Opuscules Poëtiques & Philologiques de M. Feutry ; un volume in-8° de 300 pages ; à la Haye, & se trouve à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise.

LA plûpart des Pièces fugitives qui composent ce Recueil de Poësies ont déja paru dans divers ouvrages périodiques. Entr'autres morceaux, les connoisseurs ont goûté le *Temple de la Mort*. C'est, en effet, un Poëme où il y a de l'imagination, des tableaux & de la chaleur. L'auteur feint que, plongé dans les douceurs du sommeil, il en-

tendit en songe une voix lamentable qui l'appelloit; c'étoit la *Corruption* entourée d'ombres plaintives & degoûtante de sang. M. *Feutry* l'apperçoit & s'épouvante; mais, rappellant un reste de courage, il ose lui adresser la parole:

Arrête..... *quel* es tu ?.... Lui dis-je avec transport.....
Vois la *Corruption*, ministre de la Mort;
Répondit-elle, viens, suis moi, viens & contemple.
Je conduirai tes pas jusqu'au fond de son temple;
Tu verras son séjour, ses Prêtres, ses autels,
Et tu pourras les peindre aux malheureux mortels.

Aussitôt la *Corruption* saisit M. *Feutry*, & le traîne au *Temple de la Mort*. Les arbres, les plantes, tout sèche sous les pas du monstre; les hommes, les animaux périssent, &c. Enfin, après une course rapide & funeste, le spectre arrive aux bords de l'affreux séjour. Il entre dans le Temple;

Aux rayons pâlissans de leurs torches funèbres ;
Des spectres nous guidoient au milieu des ténèbres.
Dans ce sombre palais cent portiques ouverts
Reçoivent les mortels par des chemins divers.
Nous entrons ; je frémis..... Un morne & long silence
De la nuit éternelle annonce la présence.

Le Dieu du Temple est couvert d'un voile épais. Le Duel & la Guerre, ses Ministres, sont auprès de lui. Le Temps est sur un Trône plus élevé ; les craintes, les douleurs, les soucis dévorans l'environnent, & le dais qui le couvre ne présente aux yeux que des flèches & des épées sanglantes.

Des tableaux effrayans suspendus aux murailles,
Offrent de toutes parts de sanglantes batailles ;
Dans leurs murs entr'ouverts des peuples égorgés ;
Par la fureur des eaux des païs ravagés ;
Des vaisseaux engloutis, des villes embrasées ;

Sous leurs débris fumans des femmes écrasées ;
Des enfans malheureux, l'un sur l'autre expirans ;
Des tortures, des fers, des bourreaux, des tyrans.

La *Vérité* est au bas du trône de la Mort ; c'est elle qui dévoile les crimes des malheureux humains. Les Remords, ses licteurs & l'infléxible Vengeance sont continuellement occupés à exécuter ses arrêts, & à charger de fers les coupables qu'elle condamne. Tandis que M. *Feutry* parcourt le sombre empire, il apperçoit *Kouli-kan* enchaîné, qu'on traîne aux pieds de la *Vérité*. Cette Déesse redoutable lui tient un long discours, & ce discours est un abrégé de la vie & des cruautés de cet usurpateur. Il commence ainsi :

Eh quoi, tu sembles craindre un trop juste reproche,
Dit ce juge éclairé, viens, malheureux, approche ;
Tes yeux cherchent en vain tes amis, tes flatteurs ;

De tes vices honteux lâches adulateurs :
Pour la première fois tu vas sans doute apprendre
Les dures vérités que tu craignois d'entendre.
Ces lieux sont de la mort l'effroyable séjour ;
Tremble, *Nadir*, ton cœur va paroître au grand jour.

La *Vérité* ordonne aux Ministres de ses vengeances de livrer aux tourmens l'usurpateur de la Perse. A l'instant les esprits infernaux s'en emparent & le traînent au fond de l'abyme. M. *Feutry* y descend avec eux & parcourt les cachots souterreins où regnent le désespoir & les pleurs ; il y voit des guerriers, des Grands de la terre, des pères cruels, des fils dénaturés, des juges iniques, des assassins, des corrupteurs de l'innocence, des Rois voluptueux, des sujets rebelles, des dévots, des hypocrites, des envieux, des traîtres, &c, &c, &c.

Là, dans l'immensité d'un effroyable gouffre ;
Sont plongés dans des flots de bitume & de soufre

Les fils dénaturés, les parens inhumains;
Les Juges corrompus, les cruels assassins;
Les mortels enrichis par le vol & l'usure;
Les *Sporus*, leurs amans, l'horreur de la nature;
Les trompeuses *Laïs*, les obscènes Auteurs,
De la tendre innocence infâmes corrupteurs;
Ici sont les époux désunis, infidèles;
Les Rois voluptueux & les sujets rebelles;
Les lâches qui, pour fuir la rigueur de leur sort,
Dans leur abbattement se sont donné la mort.

. . . .

Plus loin sont tourmentés par leurs propres fureurs,
Les pâles envieux, les traîtres, les menteurs,
Les tigres engraissés des misères publiques;
Les dévots imposteurs, les cruels fanatiques.
O souvenir! O crime! En sortant des autels,
Ces monstres ont percé le plus grand des mortels *.

* Henri IV.

M. *Feutry* n'avoit point encore pénétré dans tous les souterreins de l'abyme, lorsque la *Corruption* qui lui servoit de guide, l'emporte sur ses aîles au haut des nues, & le laisse tomber dans les mers. Ainsi finissent le songe & le poëme. La critique la plus sévère se fera toujours un plaisir de louer des rèves où il y aura autant de poësie & de vérité.

Les *Ruines*, Poëme du même auteur, sont un digne pendant du *Temple de la Mort*, ainsi que *Les Tombeaux*, autre Poëme imité des *Tombeaux d'Hervey*. *Les Jeux d'Enfans* vous feront encore beaucoup de plaisir. C'est un petit Poëme en prose dont le fond est tiré du Hollandois de *Jacques Catz*, auteur aussi renommé dans son païs par ses vertus que par son talent poëtique *.

* *Jacques Catz* nâquit à Browershaven en Zélande en 1577, & mourut en 1660. En 1634 il fut nommé Pensionnaire de Hollande & de West-Frise, & en 1648 Garde des Sceaux des Etats. Quelque temps après il fut envoyé en Angleterre Ambassadeur auprès de *Cromwel*. On a de lui un grand nombre de Poësies Hollandoises, toutes morales, & si estimées des Pro-

Un essaim de jeunes enfans s'échappe de la ville & va folâtrer dans une prairie voisine. Le Poëte décrit leurs jeux & leurs amusemens divers ; & chaque description est suivie de réflexions morales, ingénieusement amenées. Je vous citerai ce morceau. » Remarquez » cette bande ingénue de petites filles. » Elles conviennent entr'elles de jouer » à la Princesse, à la Marquise, & de » remplir le cérémonial absurde, mais » d'usage, pour chacune de ces qualités » fictives. La jeune Princesse a bientôt » une Cour nombreuse, qui tantôt se » tient debout, tantôt s'assied, tou» jours avec peu d'aisance, tandis que » la prétendue Souveraine se penche » fort négligemment sur un siége de » verdure qu'elles ont élevé avec » adresse. Insensiblement elle s'accoû» tume aux honneurs, & oublie que » toutes ces petitesses de convention » ne sont attachées qu'au rang..... Le

vinces-Unies, qu'on les a souvent imprimées en divers formats. La dernière édition de ses Œuvres a été donnée en 1726 en deux volumes *in-folio*.

» jeu commence. La Princeſſe exige
» déja le titre de *Majeſté*; elle veut
» qu'on y ajoute celui d'*Impérial*;&
» d'*Auguſte*; elle ordonne qu'on la
» ſerve à genoux, proſterné, & qu'on
» ne ſorte de ſa préſence qu'à reculons.
» La Ducheſſe, la Baronne prétendent
» à leur tour être qualifiées d'*Alteſſe*
» *Royale*, *Séréniſſime*, de *Gracieuſe*
» *Excellence*; tout ce qui les envi-
» ronne, juſqu'à celles qui ont pris le
» rôle de femmes de chambre, exi-
» ge de la *Grandeur*, & qu'on ne leur
» parle qu'à la troiſiéme perſonne. Cette
» étiquette bouffonne s'obſerve avec
» exactitude. A peine la Princeſſe a-
» t-elle ouvert la bouche, ſans avoir
» achevé ſa phraſe, qu'on ſe récrie de
» plaiſir, & qu'on fait retentir le can-
» ton de clameurs & d'applaudiſſe-
» mens. Hier au ſoir, un peu tard,
» dit-elle, je me ſuis promenée dans
» mon parc; j'y ai eu peur des Eſprits,
» & je crois même en avoir entendu
» murmurer quelques-uns..... La Prin-
» ceſſe a raiſon, répondit toute la Cour
» enfantine; certainement il y a des
» Eſprits.... Je me ſuis fait dire auſſi

» ma bonne aventure il y a quelques
» jours, & j'y ai reconnu beaucoup
» de vrai..... La Princesse a raison ; les
» devins & les faiseurs d'horoscopes
» sont d'honnêtes gens & méritent d'ê-
» tre considérés.... Enfin, à chaque ab-
» surdité qui lui échappoit, on répétoit
» toujours que la Princesse avoit rai-
» son. Cependant une petite revêche
» ne put long-temps contraindre son
» caractère ni contenir sa vivacité, &
» finit par contredire. La Reine de la
» prairie la reprend avec aigreur ; la
» mutine persiste & continue ses con-
» tradictions ; on replique ; la colère
» s'en mêle ; la petite troupe se dé-
» range & tombe dans l'anarchie. L'il-
» lusion cesse avec le jeu ; les austères
» Gouvernantes arrivent, & tout ren-
» tre dans l'ordre & dans l'égalité.

» Nous sommes convenus de mon-
» seigneuriser tel homme qui souvent
» est un sot, un imbécille, pour ne
» rien dire de plus. Pourquoi donc
» vouloir se soustraire à cet arrange-
» ment ? N'appelle-t-on pas quelque-
» fois un Epagneul *César* ? C'est son
» nom. Tandis que le jeu dure, c'est,

» à-dire, pendant le cours de la vie,
» gardons soigneusement les formules.
» *Son Altesse* ou *Monseigneur* veut soutenir une idée fausse, extravagante,
» & veut qu'on l'applaudisse : Eh bien,
» dites, comme ces enfans, *Son Excellence a raison.* Vous lui devez ces
» égards; vous lui devez encore (c'est
» de son rang que je parle) vous lui
» devez un ton composé, un air respectueux, un discours mesuré........
» Quant à l'estime, à la confiance,
» c'est autre chose ; il faut que *Sa Grandeur* la mérite. Voilà comme il
» faut que les hommes jouent. Il est
» plus sage sans doute de fuir ce que
» le vulgaire nomme indistinctement
» *Grands Seigneurs.* Mais on n'est pas
» toujours le maître des circonstances
» que le sort amène : d'ailleurs, il en
» est quelques-uns d'instruits, d'aimables & de vertueux. » Cette espèce d'apologue est très-agréable. Quoique l'idée ne soit point de M. *Feutry*, on ne peut que lui sçavoir gré d'en avoir enrichi ses opuscules.

Il y a dans son volume quelques autres traductions d'écrivains étrangers,

telles qu'une *Vie de Butler* auteur du Poëme d'*Hudibras*, & l'extrait détaillé d'*Ataulphe*, premier Roi des Gots en Espagne, Tragédie Espagnole de Dom *Augustin de Montiano*, mort en 1754. *Samuel Butler*, fils d'un laboureur, nâquit au bourg de Strensham dans le Comté de Worcester au mois de Février 1612. Il a démasqué dans son immortel *Hudibras* l'hypocrisie & le fanatisme qui du temps de *Cromwel*, firent périr le Roi d'Angleterre *Charles I* sur un échaffaut. *Butler*, quoique toujours zélé Royaliste, ne fut point récompensé; il vêcut dans la misère, & fut enterré aux dépens d'un ami dans le cimetière de Saint Paul à Londres; il étoit âgé de 68 ans quand il mourut. Un citoyen de Londres, charmé de ses ouvrages, lui fit élever en 1721, dans l'Abbaïe de Westminster un beau mausolée avec une inscription honorable. M. *Wesley* fit à l'occasion de ce monument l'Epigramme suivante : » Tandis » que le pauvre *Butler* respiroit encore, » il ne trouvoit personne pour lui don» ner à diner : mort presque de faim & » réduit en poudre, on lui érige un

» monument. Voilà le ſort du Poëte :
» il demande du pain ; on lui donne
» une pierre. »

Dans le nombre des poëſies de M. *Feutry* vous trouverez deux Odes qui ſont fort belles, quelques Madrigaux bien tournés, des vers ingénieux pour différens portraits, &c, &c, &c. En général, ce volume eſt agréablement varié ; l'auteur y donne des preuves de talent dans plus d'un genre, &, ce que vous eſtimerez bien plus encore, ſes écrits reſpirent l'honnêteté, la morale & la vertu.

Les Baiſers de Jean Second, Traduction Françoiſe (en proſe) *accompagnée du texte Latin ; par M. M.... C....., Brochure in-8° d'environ* 200 *pages, à Paris chez Pillot Libraire rue Saint Jacques.*

En vous rendant compte, Monſieur, des *Baiſers* de M. *Dorat**, je vous ai

* Voyez *l'Année Littéraire* 1770, Tome IV, page 3.

fait observer qu'il avoit profité de ceux de *Jean Second*, & je vous ai donné une notice de ce Poëte Latin Hollandois. Je ne la répéterai point ici d'après M. *M..... C.....*, qui fait aussi connoître à la tête de sa version l'auteur qu'il traduit. Quoique moissonné à la fleur de son âge, ce jeune Poëte vêcut assez pour sa gloire, si l'on fait attention, dit son interprète, à la prodigieuse quantité de vers Latins dans presque tous les genres, & tous d'un goût exquis, qu'il a laissés à la postérité. Nous avons de lui des Elégies où il y a beaucoup de douceur, de grace & de délicatesse; des Epigrammes assaisonnées d'un sel piquant; des Odes pleines de chaleur; des Epîtres adressées à une *Julie*; un ouvrage intitulé les *Silves* ou les *Forêts*; un Voyage agréable écrit en vers & en prose; enfin dix-neuf *Baisers*. Ces derniers peuvent être regardés comme des élans rapides d'un génie tendre, voluptueux & passionné. Rien de plus varié, de plus naturel, de plus délicat, de plus animé que ses tableaux. On n'a point à lui reprocher le cynisme de *Catulle*; mais il pourroit y

conduire. Ses peintures, quoique plus chastes que celles du Chantre de Vérone, sont d'autant plus séduisantes qu'elles sont l'expression la plus vive d'une ame qui ne respire que l'amour. Il est toujours dangereux de traduire de pareils ouvrages.

Le cinquiéme *Baiser* commence ainsi :

Dum me mollibus hinc & hinc lacertis
Astrictum premis, imminensque toto
Collo, pectore, lubricoque vultu,
Dependens humeris, Neæra, nostris ;
Componensque meis labella labris,
Et morsu petis, & gemis remorsa ;
Et linguam tremulam hinc & inde vibras ;
Et linguam querulam hinc & inde fugis,
Aspirans animæ fragrantis auram
Mollem, dulcisonam, humidam, meæque;
&c.

Le sixiéme *Baiser* de M. *Dorat* est une imitation de celui-ci ; mais le Poëte François a eu soin de voiler d'une gaze légère la nudité du Latin.

Pour vous donner une idée de la traduction, je mettrai sous vos yeux le commencement du septiéme *Baiser*.

Quis te furor, Neæra
Inepta, quis jubebat
Sic involare nostram,
Sic vellicare linguam
Ferociente morsu ?
An, quas tot unus abs te
Pectus per omne gesto
Penetrabiles sagittas,
Parum videntur ? Istis
Ni dentibus protervis
Exerceas nefandum
Membrum nefas in illud;
Quo sæpè sole primo,
Quo sæpè sole sero,
Quo per diesque totos;
Noctesque amarulentas,
Laudes tuas canebam ?
Hæc est, iniqua, (nescis ?)
Hæc illa lingua nostra est,
Quæ tortiles capillos,
Quæ pætulos ocellos,
Quæ colla mollicella,

Quæ lacteas papillas
Venustulæ Neæræ,
Molli per astra versu,
Ultra Jovis calores,
Cœlo invidente, vexit, &c.

» Quelle fureur barbare, insensée *Néæra*, quelle injuste fureur te poussoit à mordre, à déchirer ma langue avec tant de cruauté ? Est-ce que les traits innombrables dont tu perces incessamment mon cœur, te paroissent insuffisans, si tes dents n'exercent encore leur férocité sacrilège sur l'organe innocent avec lequel je chantois si souvent tes louanges, soit au lever de l'aurore, soit au déclin du jour, soit pendant les jours entiers, soit durant les ombres fâcheuses de la nuit ? C'est cette langue, si tu l'ignores, *Néæra*, c'est cette langue elle même qui, dans des vers tendres & passionnés, célébroit jusqu'aux astres, au delà même des sphères les plus éloignées, les boucles ondoyantes de tes cheveux, le feu voluptueux de tes regards, ton cou *pétri*

» par les Graces, ton sein plus blanc » que la neige ; les Dieux étoient ja- » loux de mes louanges. »

Que l'imitation de M. *Dorat* est agréable, Monsieur, en comparaison de cette prose !

Thaïs, quel folâtre caprice
Contre moi semble t'exciter ?
Eh quoi ! Tu ris de ta malice,
Et te plais à la répéter
Tu comptes donc pour rien, cruelle ?
Ces traits pénétrans, enflammés,
Que l'enfant aîlé, ton modèle,
Dans mon cœur a tous enfermés ?
Tes dents, ces perles que j'adore,
D'où s'échappe à mon œil trompé
Ce souris développé,
Transfuge des lèvres de *Flore*,
Devroient-elles blesser, dis-moi,
Un organe tendre & fidèle,
Qui t'assûre ici de ma foi,
Et nomma *Thaïs* la plus belle ?
C'est lui, ne le sçais-tu donc pas ?

Qui de toi s'occupe ſans ceſſe,
Elève aux aſtres tes appas,
Et dit les vers que je t'adreſſe.
C'eſt lui qui chante ma *Thaïs*
Au retour de la jeune Aurore;
C'eſt lui ſeul qui la chante encore
Dans la ſolitude des nuits.
Le baiſer que tes yeux promettent
Toujours préſide à ſa Chanſon.
Si les échos diſent ton nom,
C'eſt lui que les échos répètent.
Cent fois, *Thaïs*, il a fêté
L'or de ta longue chevelure,
En treſſes mollement jetté,
Et qui voltige à l'aventure;
Tes yeux, doux & vifs tour à tour,
Et ce beau ſein que j'idolâtre,
Où ſur un *frais monceau* d'albâtre
Les deſirs vont bercer l'Amour, &c.

Tous les *Baiſers* de *Jean Second* ne ſont point les fruits d'une veine brûlante; il en eſt d'aimables, de tendres & de légers que la décence la plus ti-

mide peut avouer sans rougir. Tel est celui-ci.

Basia lauta nimis quidam me jungere dicunt,
Qualia rugosi non didicêre patres.
Ergo, ego cùm cupidis stringo tua colla lacertis,
Lux mea, basiolis immoriorque tuis:
Sollicitus repetam quid de me quisque loquatur?
Ipse quis, aut ubi sim, vix meminisse vacat.
Audiit, & risit formosa Neæra, meumque
Hinc collum niveâ cinxit & inde manu;
Basiolumque dedit, quo non lascivius unquam
Inseruit Marti Cypria blanda suo:
Et, quid, ait, metuis turbæ decreta severæ?
Causa meo tantùm competit ista foro.

La traduction des *Baisers* est, en général, assez fidelle; mais elle pourroit être plus élégante. Telle qu'elle est, elle sera bien reçue de ceux qui ne sçavent pas la Langue de *Virgile* & d'*Horace*, & qui voudront avoir du moins une idée du talent d'un de nos meilleurs Poëtes Latins Modernes.

*Petit Recueil de Physique & de Morale à l'usage des Dames, contenant le nouveau présent de Noce, le Pour & le Contre de la vie humaine, par M. M***, Brochure in-8.° de 140 pages; à Amsterdam; & se trouve à Paris chez Musier fils Libraire Quai des Augustins au coin de la rue Pavée.*

C'est le titre d'un opuscule divisé en deux Parties très-différentes pour les matières, pour le style & pour le raisonnement. La première est un dialogue entre une mère & sa fille nouvellement mariée. La mère, pour la rendre digne de son état, lui en expose les devoirs dans toute leur étendue & les obligations trop négligées de la maternité; elle s'efforce de la prévenir contre les préjugés & les abus que la plûpart des jeunes femmes prennent pour des règles de conduite, & sur tout contre certaines espèces d'indiscrétions, aussi pernicieuses aux femmes enceintes qu'au

fruit dont elles doivent répondre à la Patrie. Comme le plus grand nombre des fautes qu'elles commettent a pour principe leur profonde ignorance de tous les points du mystère que la nature opère dans leur sein, la bonne mère lève aux yeux de sa fille le voile qui le couvre, & l'initie à des secrets qu'elle ne doit plus ignorer. Ainsi la formation, la nourriture, la position & l'accroissement du fœtus, les signes certains de la conception & les causes diverses des fausses couches sont l'objet du premier Entretien. Il conduit naturellement aux règles indispensables que doit se prescrire une femme grosse, pour sa nourrirure & pour son régime. Les deux derniers entretiens ont pour objet la manière de gouverner l'enfant depuis le moment de la naissance jusqu'à l'âge de raison. Tout y est plein de détails intéressans, de vue saine, de methodes sûres puisés dans les meilleurs Traités ou d'après les maîtres les plus habiles. J'invite les jeunes mères à lire attentivement l'endroit où l'auteur parle de l'obligation sacrée où elles sont de nourrir leurs enfans, & des

ſuites terribles de leur négligence à cet égard.

Cet ouvrage qu'on pourroit appeller *Le Manuel des nouvelles Mariées*, eſt écrit avec pureté, excepté l'expreſſion de *la bâtiſſe de l'enfant.* C'eſt le ton d'une converſation ſimple, mais inſtructive. Malgré la délicateſſe de la matière, elle y eſt traitée avec autant de décence que de philoſophie. L'auteur l'a intitulé *Le nouveau préſent de Noce.* Il voudroit introduire la méthode de faire mettre un exemplaire de cet ouvrage dans la corbeille que le futur envoie à ſa prétendue. Je ſuis fort de ſon avis ; cela ſeroit plus utile que les écrains, les bijoux & les dentelles dont on la remplit communément. Je voudrois ſeulement qu'en ce cas la corbeille ne fût ouverte que le lendemain des Noces, & qu'on prît bien garde ſur-tout que quelque jeune ſœur curieuſe ne s'amusât à feuilleter *Le Nouveau Préſent de Noce.*

La ſeconde Partie de cette Brochure expoſe *Le Pour & le Contre de la vie humaine.* En envoyant à une Dame la traduction *du triſte tableau de la vie* par le

Docteur *Young*, l'auteur y joint une peinture, de sa façon, *du bonheur de l'humanité*, qu'il juge propre à effacer les sombres impressions qu'auroit pu produire le burin mélancolique & profond du Poëte Anglois. Pour travailler en concurrence avec un homme de ce mérite & pour triompher de son lugubre enthousiasme, il falloit des peintures vives, des raisonnemens profonds, un style noble & séduisant. Vous ne trouverez rien ici qui puisse soutenir la chaleur & la rapidité de cette image d'*Young*. » Comment se plaire dans un » monde dont l'histoire n'est qu'un » vaste dépôt d'infortunes & de mal» heurs ? Vous vous plongez à chaque » pas dans le sang ; vous marchez sans » cesse au milieu des persécutions, des » inquisitions odieuses, des trahisons, » des assassinats, du carnage ou de la » servitude. Des personnages les plus il» lustres & les plus enviés, il en est » peu qui soient morts de leur mort na» turelle ; presque tous fournissent des » évènemens de tragédie aux généra» tions suivantes. L'histoire des mal» heureux de notre espèce fait la gloire
» &

» & le révenu du Sçavant & de l'homme » de Lettres, & les monumens immor» tels du génie sont aussi des monumens » de la misère humaine. Les billets fu» néraires que nous ne pouvons lire » sans être émus n'auroient bientôt plus » rien de triste, si l'on distribuoit chaque » jour les bulletins des malheurs parti» culiers. »

L'apologiste *du bonheur de la vie* n'est pas fait non plus pour disputer à son illustre antagoniste la palme du raisonnement. » Si par quelque raison, dit-il, » on ne veut point livrer à cet enfant la » chose qu'il desire, le petit chagrin » qu'il en ressent dans le moment est un » garant sûr du plaisir qu'on lui ménage » dans l'avenir quand il sera libre de » posséder ce qu'on lui refuse alors. » Avouez, Monsieur, que, dans cette espèce de preuve *du bonheur de la vie*, vous ne voyez pas beaucoup de logique. L'enfant qui ne respire que l'amusement & la dissipation, voudroit jouer & folâtrer avec ses camarades; on le lui refuse : le voilà malheureux. Parvenu à l'âge de la liberté, il ne pense plus aux jeux de l'enfance pour lesquels il avoit tant d'ar-

deur. Les chiens, la chasse, les chevaux, la parure, les spectacles, une maîtresse, autant d'objets nouveaux des plus violens desirs qu'il ne peut satisfaire sans prodiguer l'argent que la sagesse d'un père lui refuse : le voilà malheureux encore. Maître de sa personne & de ses biens, il devient esclave de la fortune & de l'ambition ; il projette, il amasse, il calcule, jusqu'à ce que le tombeau l'engloutisse avec toutes ses espérances : voilà le tableau de l'humanité & la somme de ses malheurs, de laquelle il n'y a rien à rabattre.

Si du moins le mérite du style pouvoit faire oublier un moment le défaut de dialectique & d'éloquence ! Mais c'est pis encore. Si l'homme a *des remontrances à porter au pied du trône de sa volonté* & qu'il veuille leur donner une tournure élégante, il fera venir *des Avocats consultans* : devinez, Mr, qui sont ces *Avocats Consultans*. *La lecture : quelle ressource n'y trouvera-t-il pas ? Quels agrémens ne tirera-t-il pas de cette causeuse discrète ? Si cette compagne silencieuse paroît avoir dit trop de choses à l'esprit*, & qu'il craigne de les oublier, il les mettra dans *la Commode de la Mé-*

moire miraculeusement composée d'autant de tiroirs qu'il lui plaira de renfermer des choses différentes. Quand l'esprit est fatigué de *mesurer ses forces dans le champ de bataille sans limites de la conversation*, qu'il se délasse à voir *la lanterne magique de l'imagination, dans laquelle cette ingénieuse Opticienne lui présentera une collection inépuisable de tableaux*, &c, &c, &c.

Je suis, &c.

A Paris, ce 13 Juin 1771.

LETTRE XIV.

Discours sur le tort que fait aux Provinces la fureur d'aller à Paris & d'y vivre, avec un Discours sur la nécessité d'unir la Musique au Gouvernement, in-4° de 50 pages, par M. Sabatier, Professeur d'Eloquence au Collège de Tournon.

» DE toutes les modes qui circu-
» lent dans la France, dit M.
» *Sabatier*, il n'en est point qui ait

» plus constamment captivé ses habi-
» tans, que celle qui leur dit d'aller
» passer quelque temps à Paris. » Ce préjugé, si c'en est un, est, en effet, celle de nos modes la plus généralement adoptée, la plus constamment suivie. Mais est-il bien vrai que cette mode entraîne nécessairement la perte & la destruction des Provinces ? M. *Sabatier* n'a-t-il point pris l'abus de la chose pour la chose même ? J'avoue, Monsieur, que, dans le temps où nous sommes, Paris n'offre guères aux yeux des étrangers que des objets vicieux & corrompus ; mais ces vices, cette corruption qu'on lui reproche, n'ont-ils pas toujours été les mêmes ? Paris étoit-il il y a cent ans moins dangereux qu'aujourd'hui ; la mode d'y *aller & d'y vivre* étoit-elle moins générale ? Les Provinces n'en étoient cependant pas plus corrompues ; on peut abuser de tout. L'Eloquence, la Poësie, la Musique, ont leurs dangers ; faut il les abandonner ? La mer a ses écueils ; faut-il combler nos ports & brûler nos vaisseaux ? Paris est aujourd'hui ce qu'étoient au-

trefois Athènes & Rome. L'Histoire nous dit bien que les talens & les Arts s'y rassembloient ; mais nous ne voyons nulle part que leurs Provinces en souffroient. Si les nôtres sont dans la disette, si leur population diminue, si la vertu en est bannie, si les Sciences y sont moins cultivées, si tout y languit enfin, n'en cherchons point la cause principale dans *la fureur d'aller à Paris*. Mon but n'est pas de remonter jusqu'aux sources premières du dérangement dont on se plaint. J'abandonne aux lecteurs instruits le soin de les démêler. Voyons comment M. *Sabatier* a traité son sujet en qualité d'Orateur.

Il établit deux propositions, qui seroient vraies si le principe l'étoit. » Vous croyez que le séjour que vous » ferez à Paris polira vos mœurs ; il les » corrompra, sans leur donner cette » surface agréable que vous desirez. » Vous croyez qu'il affermira votre for- » tune ; il la renversera. Je le dis hau- » tement, la fureur d'aller à Paris cause » deux grands préjudices aux Provinces ; » elle détruit leurs mœurs & leur for-

» tune. » L'auteur entre en matière par réfuter vivement le Père *du Baudory*, qui, dans un de ses Discours, invite la jeunesse de Province à venir étudier le goût de la Capitale. Ensuite il s'attache à prouver que les Provinciaux ne saisissent que très-imparfaitement les manières de Paris; de là il conclut l'inutilité d'y aller: premier motif de rester dans sa Province; mais il en apporte un plus fort, c'est la corruption qui règne dans cette grande ville. » Je me féliciterois, dit-il, si je pouvois dire
» que Paris est l'école des bonnes
» mœurs; mais tout conspire à les in-
» fecter. L'étendue d'une ville qui, en
» même temps qu'elle est l'asyle des
» Arts, est l'égoût de tout ce qu'il y a
» d'impur; la liberté d'une ville où les
» habitans de la même maison ne se
» connoissent souvent pas; où les
» exemples, plus dangereux que les oc-
» casions, prêchent le libertinage; où
» les loix punissent le crime & sont
» forcées de tolérer la débauche qui le
» fait commettre; où, malgré les atten-
» tions du Gouvernement & la vigi-

» lance de la Police, l'irréligion dé-
» ploie ses étendards, & reçoit tous les
» jours des mains de la vanité une
» foule de prosélytes qui viennent ache-
» ter, par l'audace, l'esprit & les lumières
» qui leur manquent ; où l'écrivain le
» plus médiocre est érigé en génie su-
» blime, s'il ose outrager Dieu & les
» hommes en les dispensant de leurs de-
» voirs ; où l'intérêt, l'or en main,
» commande à l'amour, qui foule aux
» pieds la vertu & la santé ; où l'hy-
» men, les yeux baignés de larmes,
» voit tous les jours de viles créatures
» lui enlever avec gloire des hommes
» dont il a reçu les sermens à la face
» des autels ; où le foyer impur qui al-
» lume les passions les plus illicites, est
» regardé comme le feu sacré que la
» Religion des Payens ne permettoit
» pas de laisser éteindre ; où les
» femmes, dégénérant de leur sèxe,
» imitent des hommes l'air hardi, les
» propos, la liberté & la force dans
» les repas ; où celles qui deshonorent
» leurs maris ne se deshonorent pas el-
» les-mêmes ; où, dans le grand monde,

» la femme qui n'a qu'un amant est re-
» gardée comme une femme honnête ;
» où les demoiselles de condition n'as-
» pirent au mariage que pour obtenir
» le droit d'avoir des adorateurs . . . . .
» où enfin le respect humain, qui dans
» les siécles corrompus supplée à l'hon-
» neur & à la vertu, est regardé comme
» une vieille idole. »

Ces idées ne sont que trop vraies, Monsieur ; mais le tableau que M. *Sabatier* nous trace de Paris ne prouve point que *la mode d'y aller soit essentiellement* funeste aux Provinces ; il nous avertit seulement de nous précautionner contre les dangers qu'on y court. Tout le reste de la première Partie est un développement de ce portrait. Enfin, après avoir passé en revue tous les objets séduisans qui nous attirent dans la Capitale, l'auteur prétend que rien n'y peut mettre la vertu à l'abri du souffle mortel de la corruption.

M. *Sabatier* commence sa seconde Partie par établir que » cette inégalité
» qui fait que certaines classes de ci-
» toyens nagent dans l'opulence, tan-

» dis que d'autres languissent dans la mi-
» sère, est produite par la fureur d'al-
» ler à Paris. » Ce principe m'a paru
très-hasardé, pour ne rien dire de
plus. Aussi l'auteur qui semble en
avoir senti la foiblesse, le perd aussi-
tôt de vue : il s'adresse à ceux qui vont
à Paris pour tenter la fortune, & leur
fait une ample énumération des obs-
tacles qu'ils auront à franchir. Ce mor-
ceau ne manque ni de chaleur, ni de
solidité ; mais on ne voit pas qu'il
mène au but. L'orateur avoit promis
de nous démontrer que *la fureur d'aller
à Paris renversoit nos fortunes*, & non
pas de nous représenter les difficultés
qu'on trouve à s'y enrichir. Ces deux
idées n'ont aucune connéxion. M. *Sa-
batier* revenant enfin à sa deuxième pro-
position qu'il paroissoit avoir oubliée,
se plaint amèrement des folles dépenses
que fait tous les jours dans la Capitale
la jeune Noblesse de Province, & ter-
mine ainsi son discours : « Je les entends,
» ces Provinces, gémir de la désertion
» de leurs habitans ; je les entends leur
» demander pourquoi ils les privent des

» richesses qu'elles en attendoient........
» L'Agriculture négligée répond à ces
» gémissemens ; le Commerce les répète
» & se couvre de deuil ; ils pénètrent
» jusqu'à ces anciens châteaux, qui jadis
» s'enorgueillissoient de la présence de
» leurs maîtres, & qui n'offrent plus à
» présent que l'image d'une sombre
» tristesse. Ebranlez vous, monumens
» de la gloire & de la simplicité de vos
» anciens possesseurs ; ébranlez-vous,
» tombez ; que vos débris couvrent la
» terre ; que nous importe de vous voir,
» dès que vous n'êtes plus habités ? Et
» vous, mortels généreux, qui ne quit-
» tiez ces asyles respectables que pour
» aller défendre la Patrie, sortez de vos
» tombeaux, venez voir ces retraites
» où vous êtes nés & morts dans les bras
» de la vertu ; qu'elle surprise s'empare
» de vous ! Quelle indignation vous
» saisit ! Vous rentrez dans les ombres
» de la nuit, non affligés d'être privés
» de la lumière, mais désolés d'avoir
» vû vos anciennes demeures aban-
» données par vos enfans, &c, &c.

En général, il y a dans cet ouvrage

des tours oratoires, des pensées nobles, de la vivacité, du nerf & beaucoup de sentiment. Il est suivi de notes toujours instructives, quelquefois agréables. On pourroit soutenir avec succès la proposition contraire de celle que l'Orateur a saisie, & composer un très-bon Discours *sur le bien que fait aux Provinces la fureur de venir à Paris.*

Je ne vous détaillerai point, Monsieur, le plan du second Discours de M. *Sabatier*; je vous dirai seulement, pour vous en donner une idée, que l'auteur se propose d'y prouver la nécessité d'unir la Musique au Gouvernement par les avantages qu'elle procure à un Etat; ces avantages sont *la douceur & la force des mœurs qui sont*, dit l'Orateur, *la base du bonheur du Prince & des sujets.* J'ai trouvé dans ce Discours plus de variété, plus de solidité, plus d'ordre que dans le premier. Le style en est quelquefois négligé; mais l'auteur rachète ce défaut par des images, des traits heureux & un fond d'éloquence qui décèle un très-grand talent pour le genre qu'il cultive.

LUDOVICO XV, cùm, sub Pacem inter Hispanos & Anglos ejus intercessu compositam, Serenissimo PROVINCIÆ COMITI nuberet Serenissima SABAUDIÆ PRINCEPS, Carmen. C'est-à-dire, *A LOUIS QUINZE, sur le mariage du Sérénissime COMTE DE PROVENCE avec une Sérénissime PRINCESSE DE SAVOIE, célébré dans la circonstance où ce Monarque a terminé les différends de l'Angleterre & de l'Espagne, Poëme : in-4°. de neuf pages chez la veuve Thiboust Place de Cambray.*

Ce Poëme Latin d'environ cent trente vers héxamètres, est de M. l'Abbé *Coger* Professeur de Rhétorique au Collège Mazarin ou des Quatre Nations. L'idée d'avoir, à l'occasion du mariage de M. LE COMTE DE PROVENCE, saisi

celle de la paix maintenue par la médiation du Roi entre l'Espagne & l'Angleterre qui étoient à la veille de prendre les armes & de troubler le calme de l'Europe, cette idée est très heureuse. Elle fournit au Poëte de belles images, & lui fait éviter les lieux communs des Epithalames. Voici sa fable.
» A peine l'heureux Hymen (Mariage » de M. LE DAUPHIN) avoit-il allumé » ses feux, que *Bellone*, ennemie des » plaisirs tranquilles, fait retentir son » fouet redoutable, & prépare à *Mars* » des spectacles sanglans. Elle fait briller sous un autre hémisphère ses flambeaux funéraires, dans l'intention de » communiquer de proche en proche » l'incendie à nos climats. L'Angleterre » appuyée sur le solide Trident de » *Neptune*, & prompte à faire éclater » son ressentiment, réclame quelques » droits équivoques, & menace les » Colonies Espagnoles. On travaille » avec ardeur dans ses ports; des mains » infatigables construisent à la hâte des » vaisseaux. Déja cent forteresses flottantes chargées de foudres destructeurs voguent sur l'Océan & présa-

» gent la mort. De son côté, l'Espagnol
» puissant en richesses, plein de la ver-
» tu de ses ancêtres, noblement excité
» par un Héros de la race des BOUR-
» BONS, tel qu'il n'y en eut jamais de
» plus digne de le gouverner, l'Espa-
» gnol oppose aux insultes son cou-
» rage & ses forces; dans un instant, il
» couvre de ses escadres la mer étton-
» née. La France, incertaine de l'issue
» de cette querelle, se prépare à la
» guerre, fidèle à remplir le pacte de
» famille qui l'unit à l'Espagne. L'Eu-
» rope est témoin de tous ces mouve-
» mens; elle voit d'un œil inquiet ses
» peuples qui se menacent de tous cô-
» tés. O mes enfans, s'écrie t-elle, il
» n'y a déja que trop de sang de ré-
» pandu. Dans ces régions où *Borée*
» sorti de sa prison glaciale, ouvre la
» porte aux tempêtes, voyez comme
» une Reine belliqueuse excite l'invin-
» cible *Mars*; comme à ses ordres son
» peuple formidable attaque les orgueil-
» leuses citadelles de Bysance sous les
» yeux de ses ennemis frémissans; com-
» me il traverse avec intrépidité des
» mers qu'il n'avoit jamais vûes. Le

» trouble & l'horreur regnent de tou-
» tes parts. La Pologne déchirée tourne
» ses armes contre son propre sein. La
» peste exerce ses fureurs & dépeuple
» les villes ; la faim suit de près les
» traces horribles de sa sœur. Eh quoi,
» *Bellone*, fatiguée d'une si longue
» guerre, ne ferez vous pas enfin ren-
» trer dans le fourreau votre épée fu-
» mante de sang? Ah, du moins, que
» la douce paix n'abandonne pas les
» bords de l'Occident, &c. »

At vix lœtus Hymen tædarum accenderat ignes,
En, placidis infensa jocis, Bellona flagello
Insonuit, jam sæva parat spectacula Marti;
Funereasque faces alio sub sole coruscat,
Quæ nostris volvant propiora incendia campis,
Nimirùm valido Neptuni innixa Tridente
Anglia, & indociles effundere promptior iras,
Imminet Hispanis, incerto jure, colonis.
Fervet opus, subitas fabricat manus impigra naves;
Oceano fluitant jam propugnacula centum,

Fulminibus fœta & diræ prænuntia mortis.
Parte aliâ florens opibus, virtutis Avorum
Plenus Iber, stimulis quem nobilioribus urget
Heros BORBONII, quo nunquàm dignior alter,
Nominis, impavidos assultibus objicit enses;
Nec mora, consternit stupefactum classibus æquor.
Ancipiti suspensa malo, se accingit ad arma
Gallia, cognatum defendere sedula pactum.

Testis adest Europa; suos hinc indè minantes
Plurima sollicito prospectat lumine Natos.
» O! mea Progenies, exclamat, cædis abundè
» Jàm nimiùm. Quà se, glaciali carcere rupto,
» Immittit Boreas, & laxat fræna procellis,
» Aspice, ut indomitum Martem Regina fatigat;
» Hujus ut imperio Gens formidanda superbas
» Byzantî petit, Ottomanis frendentibus, arces:
» Ut nunquam sibi visa priùs vada transilit audax!

» Undique tempestas, feralis & incubat hor-
» ror.
» In sua convertit lacerata Polonia ferrum
» Viscera : Pestis atrox viduata per oppida sæ-
» vit,
» Ponè Fames sequitur vestigia fœda Sororis.
» Non erit ut, longo tandem lassata duello,
» Sanguine fumantes gladios, Bellona, recon-
» das?
» Ah! saltem occiduis Pax floreat alma sub
» oris. »

Louis XV se rend l'arbitre de l'Angleterre & de l'Espagne. Il pèse dans sa juste balance les intérêts des deux peuples qui se soumettent à sa décision. Ici le Poëte demande au Ciel d'écouter les vœux que forment les François pour leur Roi. Ils sont exaucés. Dans un conseil tenu par les Dieux, l'*Hymen* prend la parole. Il s'applaudit de l'union de M. le Dauphin & de Mad. la Dauphine. Il destine à M. le Comte de Provence une Princesse non moins illustre par l'éclat de sa naissance. Eloges nobles & délicats de la Maison de

Savoie, du Roi de Sardaigne & de son auguste petite fille. Elle arrive; l'Hymen l'admire; le mariage s'accomplit; tous les peuples applaudissent.

Vous voyez, Monsieur, qu'il y a dans cette pièce de l'invention, des tableaux, du sentiment, & qu'elle sort de l'ordre vulgaire de ces sortes d'ouvrages. Le morceau que je vous ai cité suffit pour vous prouver avec quelle aisance & quel succès M. l'Abbé *Coger* cultive les Muses Latines. Il a eu l'honneur de présenter son Poëme à M. & à Mad. la Comtesse DE PROVENCE & à toute la Famille Royale; rien de plus flatteur que l'accueil qu'il en a reçu, & que tout ce qu'on lui a dit à la Cour sur ses talens, sur ses écrits en faveur de la Religion, sur son zèle patriotique à célébrer tous les évènemens qui intéressent la gloire & le bonheur de la France.

Honneurs accordés à M. de Buffon.

Vous aimez les Lettres, Monsieur; vous apprendrez avec plaisir un des évènemens les plus glorieux & les plus intéressans pour elles. Le Roi vient

d'accorder les entrées de ſa Chambre à M. *de Buffon* de l'Académie Royale des Sciences, de l'Académie Françoiſe, &c, & d'ériger en Comté, pour lui & pour ſes deſcendans, les terres *de Buffon* & de *la Mérie*, ſituées en Bourgogne. Ces deux terres ont été réunies par SA MAJESTÉ ſous le titre de *Comté de Buffon.* Cette faveur éclatante n'ajoûte rien au mérite de l'immortel auteur de l'*Hiſtoire Naturelle* ; elle eſt ſeulement pour nous & pour les ſiécles à venir, une nouvelle preuve de la protection éclairée dont LOUIS XV honore les Sciences, & du diſcernement avec lequel il ſçait récompenſer le génie, qu'accompagnent la ſageſſe & les mœurs.

Une autre circonſtance non moins flatteuſe pour M. *de Buffon*, eſt la joie univerſelle que ſa convaleſcence & ſon retour ont fait éclater à Montbard *, où il réſide lorſqu'il n'eſt point à Paris. Vous ſçavez qu'une maladie longue &

* Petite ville de France en Bourgogne, dans l'Auxois, à trois lieues de Semur.

dangereuse a pensé nous enlever ce grand homme. Dès que ses compatriotes & ses vassaux furent instruits que le rétablissement de sa santé lui avoit permis de se mettre en route, Mrs de la Compagnie de l'Arquebuse allèrent tous à cheval au devant de lui ; il fut reçu & complimenté par un d'eux au nom du Corps & de la Ville. Les Païsans de Buffon témoignèrent le même empressement de le voir. Ils se rangèrent sur le grand chemin en haie & sous les armes, avec beaucoup d'ordre & de gaîté. M. *de Buffon* fut précédé par la Compagnie de l'Arquebuse jusqu'à Montbard ; les canons du château tirèrent à plusieurs reprises ; on fit aussi des décharges de boîtes & de mousqueterie qui durèrent jusqu'à ce qu'il fût entré dans sa maison, où le peuple le suivit encore, & resta même long-temps après qu'il fut monté dans son appartement ; les villageois de deux lieues à la ronde s'étoient rassemblés pour lui marquer leur joie ; toutes les montagnes en étoient garnies. S'il y a eu

des réceptions plus brillantes, certainement il n'y en a jamais eu où la satisfaction & l'allégresse ayent plus généralement éclaté. La fête se termina par un souper à l'Arquebuse que Mrs de la Compagnie s'y donnèrent, & où l'on but largement & sincèrement à la santé de M. *de Buffon*. Ah, Monsieur, que ces honneurs & ces distinctions doivent flatter tous les gens de Lettres honnêtes! Quel plaisir, quels transports n'éprouvera pas sur-tout M. *de Voltaire*, lorsqu'il apprendra cette nouvelle, lui qui trouve *si grand* & *si beau* de *vivre sans ennemis*, de n'*avoir que des rivaux qu'on aime*, *dont les beaux jours sont les nôtres*, *de prendre part à leur gloire*, *à leurs maux*, *à leur fortune*, de conserver toujours *la paix dans son cœur*, de ne point ressembler *à de vils serpens qui se livrent des guerres intestines* *, &c, &c, &c.

* Expressions nobles & touchantes de M. *de Voltaire* qui peignent si bien sa belle ame.

Je suis, &c.

A Paris, ce 16 Juin 1771.

LETTRE XV.

L'Amoureux de Quinze Ans, ou La Double Fête, Comédie en trois Actes & en prose, mêlée d'Ariettes.

Cette Comédie, représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le jeudi 18 Avril de cette année, a fait, Monsieur, le plus grand plaisir au Théâtre. Dépourvûe de l'illusion de la scène & du jeu des Acteurs, elle n'aura pas moins de succès à la lecture ; c'est qu'elle respire le naturel & le sentiment ; c'est qu'on n'y voit point de ces tours de force, de ces efforts de cabestan, si je puis parler de la sorte, employés aujourd'hui pour amener ce qu'on appelle des effets aux dépens de la raison & de la vraisemblance ; c'est que tout y est simple & vrai ; c'est qu'elle est écrite avec une élégante facilité, & non de ce style plat ou barbare qu'on

reproche avec tant de justice à presque toutes les pièces moitié parlées, moitié chantées.

L'action est dans le château du *Marquis*, père de *Lindor*; ce dernier n'a que quinze ans; c'est l'*Amoureux*; le *Baron* père d'*Hélène* est venu pour passer quelques jours avec sa fille dans la terre du *Marquis* son voisin & son ami. Les deux terres se touchent. *Hélène* a dix-huit ans; c'est elle que *Lindor* aime. *Hélène* est triste & rêveuse; le *Baron* veut la marier; il lui propose plusieurs partis; elle les refuse tous; elle préfère la retraite; elle n'ose avouer son penchant secret pour *Lindor*, qui, de son côté, timide & tremblant, craint de découvrir son amour à la belle *Hélène*. Vous voyez, Monsieur, combien de Scènes agréables & naïves doivent sortir de ce fond d'innocence & de candeur. La fête du *Marquis* & celle du *Baron* tombent ce jour même. *Hélène* a imaginé un petit divertissement pour le *Marquis*; sa Gouvernante est seule dans sa confidence; les Paisans de son père sont les Acteurs. *Lindor*, de concert avec M. *Dupuis* son Précepteur, a

donné des rôles & des couplets aux Païsans du *Marquis*, pour célébrer aussi la fête du *Baron*. Mais *Hélène* est le véritable objet de tous ses soins & de toutes ses peines. Cette double fête, si naturellement amenée, est très-vive & très-gaie. Dans celle de *Lindor* il y a un petit Marchand & des Villageois qui portent des corbeilles garnies de rubans; on distribue ces rubans aux Païsans & aux Païsannes. Le petit Marchand présente à la belle *Hélène* des tablettes que *Lindor* la prie d'accepter; elle les prend de l'aveu de son père, qui les ouvre & y trouve de jolis vers pour *Hélène*. Le *Baron* est enchanté de cette galanterie. Le *Marquis* est de sang-froid; il ne peut croire ce que le Précepteur lui a dit, que son fils avoit eu lui-même l'idée de cette fête, & composé la plûpart des couplets. *Hélène*, en examinant les tablettes, fait partir un ressort qui découvre un papier qu'elles renferment. Elle fait un cri de joie & de surprise. Le *Baron* demande ce que c'est; sa fille le lui dit; le *Baron* pense que ce sont encore des vers; il tire le papier des mains de sa fille;

fille; *Lindor*, interdit, demande en grace qu'on ne lise pas; ce qui redouble la curiosité du *Baron*; il lit :

» MADEMOISELLE,

» C'est bien hardi, ce que je vais » vous dire; mais si je ne vous le dis » pas, il faudra donc que je souffre » toujours; & en vérité je n'en ai plus » la force; car il y a plus d'un an que je » vous aime.....

(*A Lindor.*)

C'est de la prose, tu as raison..... (*Il continue.*)

» Et tenez, Mademoiselle, jugez-» en sur l'impatience que j'ai de me » marier. Serois-je si impatient si ce » n'étoit pour être avec vous, toujours » avec vous? Quand je songe que c'est » toute la vie!..... Combien je serois » heureux, & heureux de vous rendre » heureuse! Car vous le seriez; je con-» nois bien mon cœur. Aimez-moi » donc, Mademoiselle, & dites-moi » une fois, je vous aime. C'est sitôt

» dit.... & cela me feroit tant de plai-
» sir! .... Mais, par grace, que tout
» ceci soit à l'insçu de votre Bonne.....

LE MARQUIS, *à Lindor.*

A l'insçu! .....

LE BARON, *continuant.*

» Et sur-tout de Monsieur votre père. ....

LE MARQUIS, *regardant son fils d'un œil sévère.*

Monsieur! .....

LE BARON *continue.*

» Le mien lui dit si souvent que je
» suis jeune, que peut-être il le persua-
» deroit, & que je serois perdu; car en
» vérité, je n'ai pas la force d'attendre.
» J'ai l'honneur d'être avec l'amour le
» plus tendre & le plus profond respect,

» Mademoiselle,

» Votre très-humble, très-
» obéissant serviteur &
» fidèle Amant,
» LINDOR.

Le *Marquis* paroît très-fâché de la témérité de son fils ; il l'envoie dans sa chambre, avec défense d'en sortir jusqu'à nouvel ordre. Cependant la situation de son fils l'inquiète. » Mon » fils se désole.... tant d'amour ! à son » âge !.... Il y a plus d'un an qu'il a la » tête prise..... C'est ma faute. J'aurois » dû ne pas traiter si légèrement une » impression qu'il sera, je crois, bien » difficile de détruire...... Mais *Hé-* » *lène !..... Hélène* a plus que de l'ami- » tié pour *Lindor*. Monsieur *Dupuis* » l'avoit bien jugé ; & quoique j'aie » feint vis-à-vis de lui de n'en rien » croire, cette petite fête réciproque... » Les éloges réitérés de *Lindor*..... Oui, » oui, suivons mon projet. Mais voici » le *Baron*.

Scène III du troisième Acte.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS

Je ne sçais, *Baron*, quelles excuses vous faire.

LE BARON.

Eh ! *Marquis*, si c'est pour cela que vous vouliez me parler, vous devez croire que je ne regarde ce qui s'est passé que comme une étourderie de jeune homme qui n'en a pas senti les conséquences.

LE MARQUIS.

Mais sûrement vous les sentez comme moi ?

LE BARON.

Franchement, j'aurois autant aimé que cette scène n'eût pas eu tant de témoins : mais le mal est fait ; d'ailleurs *Lindor* est dans un âge qui excuse tout. Oh! S'il avoit seulement l'âge de ma fille.

LE MARQUIS.

Il seroit inexcusable.... mais.... je serois peut-être moins embarrassé.

LE BARON.

Eh ! mon ami, il en seroit plus à

plaindre..... L'éloignement que ma fille a pour le mariage....

LE MARQUIS.

Hum, hum.....

LE BARON.

Comment?

LE MARQUIS, *le regardant avec embarras.*

Mon cher Baron..... tenez..... mais je n'oserai jamais.....

LE BARON.

Je ne vous conçois point; quel embarras!

LE MARQUIS.

C'est qu'en effet la confidence est délicate.

LE BARON.

J'en sentirai mieux le prix.

LE MARQUIS, *tendrement.*

Il y va de mon bonheur.

LE BARON.

Et vous hésitez ? vis-à-vis de moi ? Eh ! *Marquis*, devrois-je avoir besoin de vous rassurer ? ne suis-je pas votre ami ?

LE MARQUIS.

Oui, vous l'êtes ; & ce titre seul m'encourage & m'excuse.

LE BARON, *avec un peu d'impatience.*

Enfin ?

LE MARQUIS, *tendrement.*

Mon cher Baron, vous êtes père.....

LE BARON, *avec plus d'impatience.*

Je le sçais bien.

LE MARQUIS.

Vous pardonnerez bien à un père aussi tendre, de chercher des consolations ?

LE BARON.

Eh! au fait, au fait..... par pitié pour moi.

LE MARQUIS.

Ah!..... J'y viens. Me permettez-vous de vous demander si vous êtes bien sûr d'avoir lu dans le cœur d'*Hélène*?

LE BARON.

Eh! mon cher *Marquis*, je vous l'ai dit cent fois : ses sentimens ne me sont que trop connus. Je n'ai d'objet que son bonheur ; rien ne manqueroit au mien, si elle vouloit se marier : chaque parti que je propose semble renouveller en elle le goût de la retraite, qu'elle eût déja satisfait, si elle n'étoit combattue par l'amertume qu'elle répandroit sur ma vie.

LE MARQUIS.

Un moment, un moment..... si ses refus avoient un objet?

LE BARON.

Je le sçaurois.

LE MARQUIS.

Mais écoutez-moi, mon cher *Baron*; vous m'avez dit, (& chaque jour me l'a prouvé) qu'elle se plaisoit ici plus que par-tout ailleurs.

LE BARON.

C'est vrai. Mais vous êtes mon ami; je me plais chez vous, & l'attachement que ma fille a pour moi, lui fait partager le plaisir que j'y trouve.

LE MARQUIS.

La gaîté de complaisance & de réfléxion est bien froide; celle d'*Hélène* me paroît bien naturelle... pardonnez... mais..... je crois que mon fils n'y contribue pas peu.

LE BARON, *vivement*.

Comment! qu'elle l'aimeroit?.....

LE MARQUIS.

Mais jugez en.

Si je le gronde quelquefois,
Sur des riens..... qui blessent un père,
Hélène souffre..... je la vois
Rougir, l'excuser la première;
Pour donner le tort au Censeur,
Pour m'amener à la douceur,
L'adresse d'*Hélène* est extrême.....
Que fait-on de plus, quand on aime?

En ces lieux elle a l'air content....
Elle y parle moins de retraite;
Si *Lindor* s'absente, à l'instant
Hélène est rêveuse, distraite;
S'il paroît, on voit fuir l'ennui,
La gaîté revient avec lui.....
Hélène enfin n'est plus la même.....

LE BARON. | LE MARQUIS.

Eh! mais, *Marquis*... || Eh mais, *Baron*,
Vous pourriez bien avoir raison.

TOUS DEUX.

Que fait-on de plus, quand on aime?

LE MARQUIS, *d'un ton plus rassuré.*

Hélène nous déguise encor
Un feu que j'ai cru reconnoître;

Son cœur lui parle pour *Lindor*,
Dont l'âge l'allarme peut-être.....
Lui dit-on qu'il n'a que quinze ans ?
„ Jugez, dit-elle, ses talens ;
„ C'est l'esprit, c'est la raison même.

TOUS DEUX.

Que dit-on de plus, quand on aime ?

LE BARON, *rêveur.*

En effet, plus j'y songe.

LE MARQUIS.

Mais tenez, n'y eût-il que cette petite fête, l'objet de mon fils, en nous la donnant.....

LE BARON, *vivement.*

Etoit clair.

LE MARQUIS.

Celui d'*Hélène*.

LE BARON, *rêveur.*

Ne me le paroît pas moins.

LE MARQUIS, *plus affirmativement & vivement.*

Même objet, mêmes sentimens; l'amour a tout conduit; & tantôt, si vous y avez pris garde, l'étourderie de *Lindor.....*

LE BARON, *vivement.*

A paru l'affecter.

LE MARQUIS, *vivement.*

La déconcerter; ne prenons pas le change.

LE BARON.

Elle a rougi.....

LE MARQUIS.

Et pleuré..... & un aveu qui gêne une femme peut la faire rougir, mais ne la fait pas pleurer. Tenez, j'y vois clair; l'étourderie a excité la rougeur; mais croyez que l'étourdi a fait couler les larmes.

LE BARON.

Vous avez raison, *Marquis.*

LE MARQUIS.

Mais me pardonnerez-vous ?

LE BARON, *avec joie & très vivement.*

Quoi ! de m'éclairer ſur mon bonheur !

LE MARQUIS, *vivement & avec transport.*

Votre bonheur ? Vous conſentiriez donc à faire le mien ?

LE BARON, *transporté de joie.*

Si j'y conſentirois ? Et vous prévenez ma demande. Songez donc..... je ſuis dans une joie..... Ah ! mon ami, il eſt aimé..... tout me le dit..... Peignez-vous donc bien ma ſatisfaction..... & vous la reſſentez comme moi : pardon..... mais voyez donc quelle différence ! ma fille rendue au vœu de ſa famille, à ma tendreſſe, à la vôtre ; car elle l'aura.

LE MARQUIS.

Elle l'aura ? Dites donc qu'elle l'a déja.

LE BARON, *dans la plus grande joie.*

Eh! oui, oui, oui........ Occupons nous des moyens les plus prompts de faire le bonheur de ces chers enfans.

LE MARQUIS.

Le point essentiel, & qui n'est pas le moins difficile, seroit de tirer adroitement d'*Hélène* le secret qu'elle nous cache.

LE BARON.

Et vraiment oui, de l'amener à en faire l'aveu.

LE MARQUIS.

Le hasard vient de nous servir.

LE BARON.

Comment?

LE MARQUIS.

Vous sçavez que j'ai consigné mon fils dans sa chambre. Il a profité de l'absence de M. *Dupuis* pour écrire à *Hélène*.

LE BARON, *avec joie.*

Elle ne m'en a rien dit, mon ami.

LE MARQUIS, *vivement.*

Elle n'a point reçu la Lettre : écoutez. Sa bonne nourrice, à qui j'avois permis de le voir, s'est chargée, par tendresse, de sa commission, & attend ma permission pour l'exécuter..... si je faisois remettre cette Lettre à *Hélène* devant vous ?..... L'impression qu'elle feroit sur elle.......

LE BARON.

Pourroit amener ce que nous cherchons. .... Comme la tendresse nous sert & nous éclaire !

LE MARQUIS.

Voici *Hélène* & sa *Bonne*, je vous laisse. Amenez le moment, je sçaurai le saisir. (*Il sort.*)

LE BARON.

Ecoutez. Je congédierai la *Bonne*, ce

fera votre signal..... La voici, modérons notre joie, & tâchons de nous contenir.

Le stratagême réussit. La Scène d'*Hélène* & de son père est charmante; elle est pleine d'adresse & d'agrément; le cœur d'*Hélène* s'y développe, sans qu'elle y pense, avec des nuances très-piquantes; enfin, elle avoue qu'elle aime *Lindor*. On l'unit à son amant; tout le monde est au comble du bonheur & de la joie. Vous mettrez, Monsieur, cette Pièce dans une classe à part, & vous ne le jetterez point sur le tas poudreux de ces Drames à chansonnettes dont le succès blesse la Raison & fait rougir le Goût. *L'Amoureux de Quinze Ans* est plein de vérité, de graces & de gaîté. L'embarras & les progrès de l'amour dans deux jeunes cœurs encore neufs, y sont saisis & développés avec une intelligence singulière. Le dialogue en est vif,

précis, ingénieux. Enfin, c'est une très-jolie Comédie, qui pourroit se passer de la Musique ; peut-être même lui nuit-elle plus qu'elle ne la sert, quoiqu'elle soit excellente. Elle est de Monsieur *Martiny*, jeune compositeur du plus grand talent. L'ouvrage est de M. *Laujon*. Il a dédié ce nouveau fruit de ses veilles à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc *de Bourbon* : hommage très-bien placé, puisqu'originairement l'auteur avoit composé cette Pièce pour être jouée dans les fêtes qu'on devoit donner à l'occasion du mariage de ce jeune Prince avec MADEMOISELLE, fille de Monseigneur le Duc d'*Orléans*. Elle est *in*-8°, & se vend chez la veuve *Duchesne* Libraire rue Saint Jacques ; le prix est de trente sols.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Juin 1771.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE TROISIÉME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771.

Fin de la Table des Matières de ce troisiéme volume de l'Année Littéraire 1771.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXI.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marſeille, & des Arcades de Rome.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS,

Chez DELALAIN Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LXXI.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Les Quatre Poëtiques : d'Aristote, d'Horace, de Vida, de Despréaux, avec les Traductions & des Remarques par M. l'Abbé Batteux, Professeur Royal, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions & Belles Lettres: deux volumes in-8° ; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais, & Desaint rue du Foin S. Jacques.

POUR bien traduire un auteur, il faut non-seulement en posséder la Langue, mais en avoir le génie. Quel

eſt le but que ſe propoſe un traducteur en tranſportant dans ſon idiome un ouvrage étranger ? C'eſt de reproduire cet ouvrage. J'entends par le *reproduire* en rendre les penſées avec la même juſteſſe ; en ſaiſir les nuances avec les mêmes proportions ; en garder ſcrupuleuſement la méthode, l'ordre & l'enſemble ; en ſuivre la marche, l'étendue & les rapports ; en conſerver l'eſprit avec tous les attributs qui le caractériſent ; en un mot, ſe confondre, s'identifier, pour ainſi dire, avec l'original, & n'être plus qu'un avec lui. La foibleſſe & la médiocrité de nos traductions modernes ne viennent que de l'ignorance ou de l'oubli de ce principe. Subſtituer une penſée à celle de ſon auteur ſous prétexte qu'on ne peut la rendre, c'eſt imiter un Peintre, qui, ne pouvant ſaiſir les traits d'un viſage, en traceroit d'imaginaires ; & donneroit, par exemple, à l'œil ſûr & terrible d'un guerrier la voluptueuſe vivacité de celui d'une bergère de quinze ans. Vous avouerez, Monſieur, que cette manière de peindre eſt bien éloignée de la vérité, & qu'elle renverſe les règles

fondamentales de l'art. Vous voulez traduire un auteur ; ne le dénaturez point, ne le forcez point, ne l'abandonnez point. Je veux le connoître ; montrez-le moi tel qu'il est, & vous serez un bon interprète.

Des Quatre Poëtiques que je vous annonce, celle d'*Aristote*, la plus ancienne de toutes, est en prose Grecque. Je vous en parlerai une autre fois. Celle de *Despréaux*, en vers François, la plus moderne, est trop connue pour que je m'y arrête. Je ne vous rendrai compte aujourd'hui que des deux Poëtiques Latines en vers, celles d'*Horace* & de *Vida*, c'est-à-dire, de la manière dont M. l'Abbé *Batteux* les a traduites.

Horace dit, en parlant de ceux qui ne tiennent rien de ce qu'ils promettent dans leur début :

. . . . . . Et fortasse cupressum
Scis simulare ; quid hoc, si fractis enatat exspes
Navibus, ære dato qui pingitur ? Amphora cœpit
Institui ; currente rotâ cur urceus exit ?

» Vous sçavez peindre un cyprès. Ce» lui qui vous paye pour le peindre, » a brisé son vaisseau & va périr dans » les mers. Vous avez commencé un » vase majestueux ; la roue tourne, & » vous ne donnez qu'une chétive bu» rette. » Ce *quid hoc*, qu'il étoit si facile de rendre & qui donne tant de grace au vers, M. *Batteux* l'a omis. Ce *fractis enatat exspes navibus* forme une image. M. *Batteux* ne s'en est pas douté. D'ailleurs il n'a point rendu la pensée d'*Horace*. Voici à peu près le sens du Latin. » Peut-être excellez» vous à peindre un cyprès ; mais » que fait un cyprès dans un tableau, » si celui qui vous paye veut être » représenté au milieu d'un naufra» ge, se sauvant, après avoir tout » perdu, sur les débris de son vais» seau fracassé? » La traduction de M. *Batteux* présente un sens tout différent, & qui ne fut jamais celui d'*Horace*. S'il eut compris la pensée du Poëte, il n'eut pas manqué de l'éclaircir par une note, dans laquelle il auroit dit qu'autrefois ceux qui avoient fait naufrage faisoient représenter leur aventure pour exciter la compassion. *Cur*

urceus exit? Qui a dit au traducteur qu'*urceus* vouloit dire une *burette*? Certainement *Horace* ne connoissoit point cette espèce de vase; le Poëte entendoit, par *urceus*, une cruche, un vase grossier, pour l'opposer à un beau vase. Or le mot cruche ne convient point à ce petit vase que nous appellons *burette*. Enfin, ce mot *burette*, consacré spécialement au service des autels, croyez-vous qu'on puisse l'employer dans un ouvrage profane, tel qu'une Poëtique?

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunto,
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

M. l'Abbé *Batteux* traduit: » Ce n'est » pas assez que les Poëmes soient dans » leurs couleurs, il faut encore qu'ils » soient touchans & qu'ils mènent le » cœur de l'auditeur où il leur plaît. » 1°. *Que les Poëmes soient dans leurs couleurs*: cela n'est pas clair. On ne sçait ce que le traducteur veut dire. S'il entend que chaque genre de poësie doit avoir un ton qui lui soit propre, il s'est très-mal exprimé, & n'a pas ren-

du la pensée d'*Horace*. S'il a cru que *couleur* & *beauté* sont synonimes, il s'est encore trompé; car une pièce de poësie peut avoir de l'éclat, de la couleur, & n'être qu'un Poëme ordinaire. Ce n'est point d'un pareil ouvrage qu'il est question dans cet endroit. *Horace* y parle d'un Poëme qui ne pèche ni du côté du plan, ni du côté de l'exécution; d'un Poëme, dont les pensées sont vraies, grandes & noblement exprimées; en un mot, d'un Poëme où tout est bien écrit. Mais, selon le législateur, tout cela ne suffit pas; il faut encore qu'il y ait dans ce Poëme du sentiment, de l'attendrissant, de l'intérêt; voilà ce qu'il entend par *dulcia sunto*. 2°. *Qu'ils mènent le cœur de l'auditeur où il leur plaît*: on ne dit point d'un Poëme qu'*il mène le cœur de l'auditeur où il lui plaît*. Cette façon de s'exprimer, qui peut être fort bonne en Latin, est fort mauvaise en François.

Post effert animi motus interprete linguâ.

» Elle se sert (la Nature) de la langue
» comme d'un interprète pour faire
» sortir les sentimens. » On dit bien

que la langue est l'interprète des sentimens, qu'elle les exprime. Mais je doute qu'on puisse dire que *la langue fait sortir les sentimens* ? Il est vrai que dans un tableau *on fait sortir les traits d'un visage*; mais cette expression, toute françoise, toute exacte qu'elle est, ne justifie point celle de M. l'Abbé *Batteux*.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum, &c.

» Le Poëte tragique qui jadis avoit obtenu un bouc, &c. » *Certare* signifie *combattre*, *disputer*, & non pas *obtenir*.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris.

» Les Grecs avoient l'un & l'autre, le » fond du génie & les graces de l'é» locution; aussi n'étoient-ils avares » que de louanges. » 1°. dans *Horace*, *præter laudem nullius avaris* n'est peut-être qu'une épithète à *Graiis*. M. l'Abbé *Batteux* en fait un membre de phrase, qu'il lie avec ce qui précède. Mais quelle connéxion y a-t-il, Mr, entre *les Grecs avoient le fond du génie & les*

graces de l'élocution, & *aussi n'étoient-ils avares que de louanges?* 2°. Si *præter laudem nullius avaris* n'est point une simple épithète, il n'y a point de sens dans le vers d'*Horace*, à moins qu'à *præter* on ne substitue le mot *propter*, qui est très-vraisemblablement celui que le Poëte avoit employé, mais que l'ignorance des copistes aura défiguré. Au lieu de *præter* lisons donc *propter*, & nous aurons cette phrase : *Les Grecs avoient l'un & l'autre, le fond du génie & les graces de l'élocution : avides de louanges dans ce genre, ils n'ont rien épargné pour les mériter.* Ce sens s'accorde très-bien avec ce qui précède :

. . . . Mediocribus esse Poetis
Non homines, non Dî, non concessere columnæ.

» Un Poëte qui n'est que médiocre, » ni les Dieux, ni les hommes ne lui » pardonnent, ni même les colonnes » du lieu où il récite ses vers. » Sans parler de l'embarras qui regne dans cette phrase, on pourroit demander à M. l'Abbé *Batteux* où il a vû que *columnæ* étoient les colonnes du lieu où

le Poëte récitoit ses vers. Un Commentateur d'un jugement sain & d'une érudition profonde, M. *Dacier*, soutient avec raison qu'*Horace* vouloit parler des colonnes qui recevoient les affiches. Ces colonnes étoient en grand usage à Rome, & souvent les Poëtes y attachoient en secret des vers, pour attendre, sans risquer de compromettre leur réputation, le jugement qu'on en porteroit. Cette coutume appuie trop solidement l'opinion de M. *Dacier*, pour adopter le sentiment hasardé de M. l'Abbé *Batteux*.

Quinctilio si quid recitares : corrige sodes
Hoc, aiebat, & hoc. Meliùs te posse negares,
Bis, terque expertum frustrà ; delere jubebat,
Et malè *ter natos* incudi reddere versus.

Au lieu de *tornatos* M. l'Abbé *Batteux* met, comme vous voyez, *ter natos*. Ce trait de critique me paroît bien étrange. 1° *tornatus* est très-Latin ; *Robert Etienne* & les autres grands Vocabulaires le rapportent. Tous les Scholiastes, les Commentateurs, les Interprètes & les Editeurs d'*Horace* l'ont entendu dans le même sens. 2°. *Torna-*

tus a plus de force, fait plus image, & convient mieux que *ter natus* au mot *incudi* qui suit. 3°. *Ter natus* détruit le sens métaphorique du vers d'*Horace*. Enfin, quand un terme se trouve consacré par dix sept cens ans d'usage, quand les Sçavans & les Critiques les plus éclairés l'admettent, quand on le trouve dans les meilleures éditions d'un auteur, quand, loin de nuire au vers, il l'embellit & lui donne du nerf, quelles raisons peut-on avoir de le changer?

Qui variare cupit rem prodigialiter unam,
Delphinum sylvis appingit, fluctibus aprum.

» Il en est de même du Poëte qui veut
» varier son sujet par le merveilleux. »
Ce n'est point la pensée d'*Horace*. Ce Poëte ne condamne pas le merveilleux; mais il défend de l'outrer, parce qu'un merveilleux outré, un merveilleux qui tient du *prodige* (*prodigialiter*) passe la vraisemblance, & que la vraisemblance doit dans un Poëme tenir la place de la vérité. Si la traduction de Monsieur l'Abbé *Batteux* étoit exacte, il s'ensuivroit ou qu'*Horace* se seroit mal exprimé, ce qui ne peut se supposer, ou qu'on ne pourroit dire

en poësie que des choses communes & à la portée du vulgaire, ce qui n'est pas soutenable.

Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis, canibusque & aprici gramine campi,
. . . . . . Monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque & amata relinquere pernix.

» Le jeune homme délivré enfin de
» son gouverneur, se plaît à nourrir
» des chevaux, des chiens, à s'exercer
» dans le champ de *Mars*..... Il se cabre
» contre les avis, ne prévoit rien; il
» est prodigue, vain, a envie de tout,
» & le moment d'après il ne veut plus
» de ce qu'il a desiré. » Peut-on rendre avec autant de foiblesse un caractère de cette force? Il me semble voir, Monsieur, la dernière estampe d'une planche usée, où l'on reconnoît à peine le dessin du Graveur. *Imberbis juvenis*, *le jeune homme*; il falloit ajoûter *sans expérience*; c'est ce qu'ici veut dire *imberbis*. *Aime à nourrir des chevaux*, &c. *Se plaît parmi les chevaux*, &c, seroit, je

crois, une expression plus noble & plus conforme à la pensée d'*Horace*. *Il se cabre contre les avis :* façon de parler populaire. *Il ne prévoit rien :* est-ce là traduire *utilium tardus provisor ?* Le vers suivant n'est ni plus exactement ni plus heureusement rendu.

Ut Pictura Poesis erit, quæ, si propiùs stes
Te capiet magis ; & quædam, si longius abstes :
Hæc amat obscurum : volet hæc sub luce videri.
. . . .
Hæc placuit semel, hæc decies repetita placebit.

» En Poësie comme en Peinture, il est
» des morceaux qu'il faut voir de près,
» & d'autres qui plairont davantage
» de loin. Ceux - ci craignent la lu-
» mière, ceux-là aiment le plus grand
» jour. . . . . On les a vus une fois,
» on les verra dix, & toujours avec
» un nouveau plaisir. » Il y a un contresens dans la traduction du dernier vers. *Horace* dit que tel morceau n'est fait que pour plaire un moment, & que tel autre plaira toujours. De ces deux pensées le traducteur n'en fait qu'une. *On les a vûs*, dit-il, *une fois*, *on les*

verra dix, & toujours avec un nouveau plaisir.

. . . . Dictæ per carmina sortes :
Et vitæ monstrata via est ; & gratia regum
Pieriis tantata modis.

» Les Oracles firent leurs réponses en » vers. La Morale prit le même lan- » gage. La douce voix des Muses fut » employée pour fléchir les Rois. » *Gratia regum Pieriis tentata modis* ne veut point dire qu'on employa *la voix des Muses pour fléchir les Rois*, mais que ce fut par des vers qu'on essaya de gagner la faveur des Rois. Ces deux sens sont très-différens.

. . . . Incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum, &c.

» Il *crayonnera* un endroit peu soigné. » On *crayonne*, on trace un tableau, une image, un portrait ; mais on efface, on raye un vers qui n'a ni beauté ni graces.

Je ne finirois pas, Monsieur, si je voulois relever tous les contresens, toutes les négligences, tous les termes impropres, toutes les expressions tri-

viales du traducteur. Je passe à la seconde Poëtique Latine. *Marc-Jérôme Vida* nâquit en 1507 à Crémone, ville d'Italie. En 1532 il fut fait Evêque d'Albe, ville du Duché de Monferrat. Aussi bon Théologien qu'excellent Poëte, il eut la science & les vertus de son état. Il mourut en 1566. Il fut particulièrement protégé par *Léon X*, qui fut, comme l'on sçait, le restaurateur des Lettres en Italie. Ce fut à la sollicitation de ce Pontife & de *Clément VII*, qu'il entreprit d'écrire une Poëtique. Il a fait aussi des Hymnes un Poëme sur la Passion de Notre-Seigneur, un autre sur le Ver-à-Soie, un 3e sur les Echets. On reconnoît dans tous ses ouvrages un génie aisé, une imagination agréable, une élocution légère & facile, quelquefois un peu verbeuse & peut-être trop nourrie de la lecture de *Virgile* ; ce qui lui donne en quelques endroits un air de centons. Ce jugement que porte de *Vida* M. l'Abbé *Batteux* est dicté par la raison & par le goût. Son *Art Poëtique*, que *Jules Scaliger* préféroit à celui d'*Horace*, est écrit avec autant de mé-

thode que d'élégance. Il en font émus; troisChants.Dans le premier antées ; les de l'éducation du Poëte, de la aussi bien de lui former l'oreille & le goût freux indique les Auteurs qu'il doit lire les après quoi il crayonne en peu de mots l'origine & l'histoire de la Poësie. Dans le second, il parle de l'invention & de la disposition du sujet, sur-tout dans l'Epopée, qu'il semble avoir eu seule en vûe dans son ouvrage. Dans le troisième, il s'agit de l'élocution Poëtique, sur laquelle il donne des détails très-instructifs. Il y traite sur-tout de l'harmonie imitative des vers avec une précision & une clarté qu'on ne trouve pas même chez ceux qui en ont écrit en prose.

En parlant des charmes de la Poësie, *Vida* s'exprime ainsi:

Quid mirandum homini cœlo divinitùs æquè
Concessum? Mortale genus tua numina sentit,
Quisquis es ille, Deus certè, qui pectora vatum
Incolis, afflatasque rapis super æthera mentes.
Te sine nil nobis lætum, nec amabile quidquam.
Ipsæ etiam volucres vario tua numina cantu

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] de cette manière [illegible]

[illegible] la divinité [illegible]

[illegible] que [illegible]

[illegible] louche, qui [illegible]

[illegible] Dieux, [illegible]

[illegible]

» voix. Les durs rochers en sont émus ; » elle attire les forêts enchantées ; les » ombres pâles l'entendent, aussi bien » que le Tartare impitoyable. L'affreux » gardien des Enfers, les Furies cruelles » oublient devant toi leur rage mena- » çante. C'est par toi que nous sommes » assis à la table immortelle de *Jupi-* » *ter ;* tu nous égales aux Dieux, &c. »

La race des mortels reconnoît ta divinité, ne rend point *mortale genus tua numina sentit. Qui que tu sois* ne rend point *quis quis es, ille*. Cet *ille* présente une idée sublime. *Qui les animes de ton souffle, qui les élèves jusqu'aux Cieux*, ne rend point *afflatasque rapis super æthera mentes. Sans toi rien n'est beau*, ne rend point ce *te sine nil nobis lætum* qui me paroît charmant. *Les oiseaux célèbrent ta présence par leurs chants*, ne rend point *ipsæ etiam volucres vario tua numina cantu testantur*. Il y a même un contresens ; car *testantur tua numina* signifie *attestent ta divinité*, & non pas *célèbrent ta présence. Les ombres pâles l'entendent aussi bien que le Tartare impitoyable*, ne rend point *te quoque senserunt olim impia Tartara, & umbræ*

pallentes stupuere. Il falloit pour traduire ce morceau, de la chaleur, de la verve, de l'imagination, des couleurs mâles, un pinceau rapide.

. . . . . Tum sacra Sibyllæ
Nomina divinas cœli in penetralia mentes
Arripuere, Deumque animis hausere furentes.

» Les Sibylles sacrés s'animèrent d'une » sainte fureur dans le sanctuaire de » la Divinité. » Il paroît que le traducteur n'a pas senti la force du dernier vers.

Voici comme *Vida* peint la fureur poëtique.

. . . Deus, ecce Deus, jam corda fatigat,
Altiùs insinuat venis, penitusque per artus
Diditur, atque faces sævas sub pectore versat.
Nec se jam capit acer agens calor; igneaque intus
Vis sævit, totoque agitat se corpore numen.
Ille autem exultans jactat jam non sua verba,
Oblitusque hominem, mirum sonat, haud potis ignem
Excutere, invitum miratur se ire, rapique
Præcipitem, te, Phœbe, vocans, te Phœbe, prementem

Vociferans, plenusque Deo stimulisque subactus.

M. *Batteux* traduit : » Voilà le Dieu, » le Dieu qui s'empare de lui, qui le »pénètre, qui se répand dans ses vei» nes, qui allume en lui un feu dé» vorant. Il ne se contient plus ; son » ardeur le consume ; le Dieu le maî» trise tout entier ; ce ne sont plus ses » propres paroles qu'il profère ; ce n'est » plus un homme ; tout ce qu'il en» fante est surnaturel. Envain il veut » se délivrer de sa fureur ; c'est malgré » lui qu'il s'emporte, qu'il se précipite ; » il appelle à grands cris Phébus, Phé» bus qui le presse de son aiguillon, » qui le subjugue, &c, &c » Comparez, Monsieur, la traduction avec l'original, vous y chercherez vainement l'énergie, le feu, l'impétuosité, les images du Poëte Latin.

Nulla adeo vatum major prudentia, quam se
Aut premere, aut rerum pro majestate canendo
Tollere, &c.

» Le grand art des Poëtes est de sça» voir se tenir serrés, ou se développer

» selon les objets. » Ce n'est pas la pensée. *Vida* dit que le grand art est de sçavoir s'abaisser ou s'élever selon la petitesse ou la majesté du sujet, & non pas qu'il faut *se tenir serrés ou se développer selon les objets*. Dailleurs *se tenir serrés* me représente un certain nombre d'hommes qui se tiennent serrés les uns contre les autres. Certainement les Poëtes ne se tiennent pas ainsi.

. . . . Nunc illos animum summittere cernas
Verborum parcos, humilique obrepere gressu,
Textaque vix gracili deducere carmina filo.
Nunc illos verbis opulentos, divite venâ,
Cernere erit fluere, ac laxis decurrere habenis
Fluxosque, ingentesque, &c.

» Tantôt parlans à peine, leur expres-
» sion est menue, déliée ; ce n'est qu'un
» fil. Tantôt leur verve pleine, riche,
» surabondante, roule à pleins bords.
» Ils se répandent, ils regorgent. »
Que signifient *parler à peine*, *qui roule à pleins bords*, une *expression menue*, &c ? Je m'interdis, Monsieur, toute réfléxion sur ce morceau, dans la crainte de me voir dans la nécessité d'accuser le traducteur de platitude, d'igno-

rance de sa Langue & de celle de son auteur.

Ecce aliquis subit egregio pulcherrimus ore.

Le Poëte parle ici d'un vers brillant & gracieux. M. l'Abbé *Batteux* traduit: » Celui-ci a le teint fleuri & l'air riant. » *Le teint fleuri !* M. l'Abbé *Batteux* dira donc d'un vers majestueux qu'il a un beau *teint ;* d'un vers foible, qu'il a le *teint pâle ;* d'un vers pesant, qu'il a le *teint plombé ;* d'un vers inintelligible & peu clair, qu'il a le *teint basané ?* Cette métaphore me paroît un peu forte.

Verba etiam res exiguas angusta sequuntur.

» Les petits objets veulent des sons mai» gres. » Je vous avoue, Monsieur, que je n'entends point ce que signifie un *son maigre*. Est-ce un son imparfait, ou un son qui blesse l'oreille ? Si c'est l'un ou l'autre, il y a un contresens dans la traduction ; car *angusta* ne peut signifier ici, ni un son imparfait, ni un son qui blesse l'oreille. Le Poëte entend par *angusta verba* de petits mots. En effet, les petits objets ne demandent que de

petits sons. Voilà, je crois, la pensée & la traduction de l'original; le vers suivant en est une preuve.

Ingentesque juvant ingentia, &c.

» Les grands sujets demandent des mots
» sonores & majestueux.

Nec tamen ah nimium puer, ô ne fide calori.
Non te fortunâ semper permittimus uti.

» Toutefois, jeune Poëte, ne vous fiez
» pas trop à ce beau feu. » Voilà bien la traduction du premier vers; où est celle du second? Le traducteur a-t-il crû nous faire grace d'un vers inutile & médiocre? Mais ce vers renferme un très-grand sens, & c'est peut-être un des plus sages conseils que *Vida* donne à son élève dans le cours de sa Poëtique. En voici l'explication littérale: *Nous ne vous permettons pas d'user toujours de la fortune*, c'est-à-dire, *de vous abandonner à la fécondité de votre veine; son indiscrète abondance ne pourroit que vous trahir.*

Ces

. . . . . . Ceu fortè viator
. . . . Cui se amnis abundans
Ecce viæ in medio objiciat, spumisque fragosos,
Post imbrem volvens montis de vertice fluctus.

» Semblable au voyageur qui rencon-
» tre un torrent que les pluies d'ora-
» ges ont grossi, & dont les flots écu-
» meux se précipitent des montagnes
» avec un frémissement horrible. » On dit d'un torrent que ses flots écumeux tombent *avec un horrible fracas*, & cette expression en marque l'impétuosité : c'est aussi celle de *Vida*, *fluctus fragosos*. Mais on ne dit pas plus qu'un torrent tombe avec *un frémissement horrible*, qu'on ne dit qu'un voyageur recule avec *un horrible fracas* à la vue d'un serpent.

Ast ubi sponte suâ studia hæc assuêrit amare,
Jam non laudis amor, non illum gloria tantùm
Sollicitat, sed mirâ operum dulcedine captus
Musarum nequit avelli complexibus arctis.

» Quand une fois il aura senti & goûté
» le plaisir de faire des vers, il sera
» toujours sensible aux éloges & à la

» gloire ; mais l'attrait seul suffira alors
» pour l'attacher au commerce des
» Muses. » Cette phrase renferme deux
contresens.

Jam non laudis amor, non illum gloria tantùm
sollicitat, &c.

veut dire : *Alors ce n'est pas seulement l'amour des louanges & le desir de la gloire qui l'excitent* ; & *sed mirâ operum dulcedine captus, Musarum nequit avelli complexibus arctis*, signifie : *mais séduit encore par le charme puissant des vers, on ne pourra plus l'arracher aux tendres embrassemens des Muses.*

Il seroit inutile, Monsieur, de relever d'autres erreurs ; je crois vous [illegible] donné une idée suffisante de la traduction des deux Poëtiques Latines. Au lieu d'une interprétation agréable & fidèle qu'on devoit naturellement se promettre de la réputation littéraire de Monsieur l'Abbé *Batteux*, réputation justement acquise & fondée sur un mérite réel, cet Académicien ne nous a donné qu'une version inexacte, négligée, sans couleur

[illegible]lleurs, ajoutû-
& sans graces. Vous n'y [illegible] mal par ses
cun trait mâle rendu avec administ-
aucune belle pensée exprim[illegible]qu'on le
élévation, aucun tableau plein [illegible]passe
présenté avec chaleur, aucun ca[illegible]dé-
tère dessiné avec cette noblesse [illegible]
cette aisance, cette légèreté de crayon qui font le prix des originaux. Du reste, j'applaudis à l'idée d'avoir réuni dans un corps d'ouvrage les Quatre Poëtiques les plus estimées & les seules estimables; cette idée est très-heureuse. On a sous le même coup d'œil les quatre grands Législateurs du Parnasse; leurs règles ainsi rapprochées rendent ce recueil très-précieux, & digne de l'empressement de tout homme [illegible]e Lettres à se le procurer. Il est d'ailleurs supérieurement imprimé & revêtu de toutes les graces de la Typographie moderne. La netteté du caractère, le choix du papier, la correction des textes, n'y laissent rien à desirer. L'édition ajoûte un nouvel éclat aux presses célèbres de *Lambert*.

Je suis, &c.

A Paris ce 24 Juin 1771.

» gloire ; mais
» pour l'ar
» Muſes.
contreſ
Jam
ſe.

rouverez au-
énergie,
ée avec
le vie

ÎRE.

I.

dans le-
que le
ulement
ablement
es Etats ;

aux Parties réunies en un ſeul volume in-8°; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais.

CET ouvrage, dont la lecture m'a fait beaucoup de plaiſir, eſt précédé d'un *Diſcours Préliminaire*, où l'auteur prétend que les affaires publiques ne proſpèrent qu'en raiſon des lumières générales d'un peuple, parce que, pris du milieu de leurs concitoyens, les Miniſtres n'apportent dans les places qui leur ſont confiées que le degré de développement où l'eſprit eſt parvenu

dans leur Nation. » D'ailleurs, ajoutâ-
» t il, un homme soutient mal par ses
» seules forces une grande adminis-
» tration. De quelques dons qu'on le
» suppose pourvû, ce fardeau surpasse
» trop sa portée ; accablés sous les dé-
» tails ; arrêtés à chaque pas par la
» complication des matières, man-
» quant de temps & de connoissances ;
» les Ministres sont forcés d'emprun-
» ter des idées. Ils ne peuvent les pren-
» dre qu'autour d'eux. Quelles idées re-
» çoivent-ils, quand ceux qui les en-
» vironnent ne sçachant rien de sé-
» rieux, & vivant dans une inatten-
» tion continuelle, sont vuides de gé-
» nie & d'instuction ? Un Ministre, de
» même que tout autre homme, ne peut
» être sûr de la justesse de ses idées.
» Tout systême est incertain, jusqu'à
» ce que son ensemble & chacune de
» ses parties ayant été mûrement con-
» sidérées ; &c. » Tout le reste du Dis-
cours est un développement de cette
pensée, qui seroit vraie si l'on avoit
eu la précaution d'en restreindre l'u-
niversalité.

Dans la première Partie, compo-

ſée de huit Chapîtres, l'auteur s'attache à prouver 1° que les principes de l'économie politique ne pouvant avoir tout leur effet que dans les grands Etats, il faut les envisager sous les rapports qu'ils ont avec les intérêts d'un grand Empire, & que c'eſt ainſi que le luxe doit être conſidéré pour être bien apprécié. 2°. Que le goût du luxe eſt le reſſort qui répond le plus efficacement au premier objet du Légiſlateur, qui eſt d'encourager le travail. 3°. Que le goût du luxe eſt de l'eſſence de l'homme. 4°. Que la maxime la plus ſacrée d'un bon Gouvernement eſt de favoriſer tout ce qui tend à multiplier les jouiſſances de ſes ſujets, parce que tout ce qui augmente leur bonheur augmente la puiſſance de l'Etat. 5°. Que les ſociétés politiques doivent leur bonheur & leur puiſſance aux Arts, & que les productions des Arts, conſéquemment toutes les choſes dont l'homme fait uſage au delà des préſens ſpontanées de la nature, ſont du Luxe. C'eſt à la fin de ce cinquiéme Chapître que l'auteur conſidère le Luxe ſous un point de vûe très-favorable à ſon

système. Le Luxe, selon lui, n'est autre chose que la surabondance, les jouissances superflues; en un mot, ce dont on peut absolument se passer. Cette définition est vraie; mais l'auteur, s'en tenant à l'idée pure & simple qu'elle présente, ne fait point attention à la nécessité des abus qui de tout temps ont fait regarder le luxe comme dangereux & funeste aux Etats. Pour le rendre utile à la prospérité d'un Royaume, il faudroit non-seulement que chaque condition eût pour ainsi dire son luxe propre, c'est-à-dire, le superflu convenable à son aisance, il faudroit encore qu'elle ne passât point les bornes que lui prescrivent ses facultés; ce qui est moralement impossible; l'expérience de tous les siécles en est une preuve sans replique.

Le système de l'auteur a une apparence de vérité qui flatte. Comme il appelle luxe tout ce que l'Industrie & les Arts ont inventé d'agréable ou d'utile, il est évident que le luxe est un ressort nécessaire à la prospérité des Etats. Mais ces frivolités qui dégénèrent en excès, ces goûts vains & futiles

qui se changent en passions violentes ; ces bagatelles qui finissent par nous corrompre, sont aussi du luxe. L'auteur n'en fait pas mention. Quand même son systême seroit vrai, le malheureux penchant qui nous fait franchir les limites de l'utile & du bon, en rendra toujours à la longue la pratique funeste aux hommes, sur tout si le luxe entre dans le plan du Gouvernement, parce qu'alors le Gouvernement, en excitant le luxe, engloutira les facultés des sujets qui s'y livreront. L'auteur est forcé d'en convenir lui-même. Quand les hommes seront ce qu'ils devroient être, son systême sera très-avantageux ; on pourra le suivre sans crainte ; on en commandera l'usage : mais je doute que ce temps arrive jamais.

Dans les trois derniers Chapîtres de sa première Partie, l'auteur confirme & justifie la définition qu'il a donnée du Luxe. Il conclut que le luxe est une chose utile, & que les peuples qui en ont le plus sont les plus puissans. On pourroit ajoûter, & les plus voisins de leur chûte. Le Luxe est utile ; cela est très-vrai ; car il suppose des connois-

sances, des lumières, des recherches, des progrès, des découvertes; des Arts. Mais ce luxe qui s'achemine, qui croît, qui monte à son comble; ce luxe qui confond les états & qui ruine les moins aisés pour les élever un moment au dessus de leur sphère; ce luxe qui introduit la mollesse asiatique dans un Royaume redoutable, & qui ne fait d'un grand Empire qu'un brillant fantôme de grandeur; ce luxe qui crie toujours *la paix*, lors même que la guerre est le plus nécessaire, & qui sacrifie les plus chers intérêts d'un Royaume pour jouir plus tranquillement; ce luxe qui cache une misère profonde sous un extérieur somptueux; qui se jette dans des dépenses outrées de pure ostentation; qui rend les hommes vénaux & les dispose à la servitude, qui augmente, qui multiplie les impositions en raison de la réputation de richesse; ce luxe enfin, la cause immédiate de tant de malheureuses révolutions, ce luxe est-il un bonheur? Que l'auteur ne nous dise point que le luxe est innocent de ces imputations. L'expérience la plus constante détruit tout ce qu'il pourroit al-

léguer de spécieux en faveur de son opinion. Quand les Germains mirent en fuite les aigles Romaines, étoient-ils moins puissans qu'aujourd'hui ? Cependant ils avoient peu de luxe, ou plutôt ils n'en avoient pas. Les Athéniens & les Carthaginois étoient-ils aussi *luxueux* (passez moi ce terme) dans le temps de leurs prospérités que vers celui de leur chûte? Lorsque les Gaulois entrèrent dans Rome, tout leur luxe consistoit à être courageux & formidables à leurs ennemis. Les Suisses ont-ils beaucoup de luxe ! Cependant leur Etat se soutient ; on y voit peu de vagabonds & de mendians, mais beaucoup de mœurs, de sagesse, de droiture & d'équité. S'il y a du luxe, le Gouvernement le retranche ou le modère, & ce trait de prudence est peut-être une des plus fermes colonnes de cette heureuse République. Si l'auteur eut tant soit peu jetté les yeux sur les fastes des peuples, il auroit vû qu'un des plus sûrs moyens de ruiner une Nation est d'y donner au luxe un essor arbitraire, & de l'encourager.

La seconde Partie a, comme la première, huit Chapîtres. On prétend dans le premier que la proscription du luxe ramèneroit à l'état primitif. Pour que cette assertion fût vraie, il faudroit que tout ce dont on fait usage au delà des présens spontanées de la nature, fût du luxe; mais il seroit aussi ridicule d'appeller luxe un vêtement, du pain, une maison, &c, que de regarder comme nécessités de la vie les mets exquis & les vins délicats.

Dans le second Chapître l'auteur examine la définition que ses adversaires donnent du luxe, & la combat par les mêmes raisons qu'il emploie pour établir son systême. Le troisiéme, le quatriéme & le cinquiéme servent à prouver que le luxe ne peut nuire à l'état politique d'une Nation. Le sixiéme n'est qu'une suite ou confirmation des précédens. Dans le septiéme l'auteur s'efforce de démontrer que les mœurs ne sont pas meilleures chez un peuple peu *luxueux* que chez un peuple qui a beaucoup de luxe. Mais, pour se convaincre du contraire, il ne faut qu'ouvrir l'Histoire. Les mœurs étoient

bien meilleures à Sparte que dans Athènes ; & l'Histoire nous dit que les Spartiates avoient beaucoup moins de luxe que les Athéniens. Les mœurs de Rome étoient bien meilleures sous les Consuls que sous le regne des Empereurs ; & l'Histoire nous dit qu'au temps du Consulat les Romains avoient beaucoup moins de luxe qu'au temps des *Césars*. Les peuples de l'Asie avoient beaucoup de luxe, & l'Histoire nous dit que leurs mœurs étoient détestables. Les Gaulois & les Germains n'avoient point de luxe, & l'Histoire nous dit que leurs mœurs étoient pures. Il y a moins de mœurs en Italie qu'en France, moins en France qu'en Angleterre, moins en Angleterre qu'en Allemagne ; & les Italiens ont plus de luxe que les François, les François plus que les Anglois, les Anglois plus que les Allemans. Dire que les mœurs ne sont pas meilleures chez une Nation peu *luxueuse* que chez une Nation qui a beaucoup de luxe, c'est dire que la fièvre ne fera pas plus de ravage dans un corps plein de bile & d'humeur que dans un corps libre & sain ; c'est dire

qu'un feu qu'on alimente ne sera pas plus ardent qu'un feu qu'on n'entretient pas.

En vain l'auteur soutient dans son dernier Chapître, que les exemples tirés de l'Antiquité ne concluent rien contre le luxe. Si cela étoit vrai, il n'y auroit plus d'analogie ; on ne pourroit plus apporter l'expérience en preuve ; il faudroit changer la façon de penser des hommes. Quoi ! Quand je lis dans l'histoire d'un peuple que tel vice lui a nui ; je ne pourrai pas conclure que si ce vice domine en France, il sera nuisible aux François ? Je lis que la cigue empoisonna *Socrate*, je ne pourrai pas conclure que la cigue est un poison ? Quand je lis que la peste a dépeuplé Marseille, je ne pourrai pas conclure que la peste dépeupleroit aussi Paris ? Quoique les mœurs ne dépendent point absolument du luxe, il est certain cependant que le luxe influe sur les mœurs, & que les mœurs ne sont pour l'ordinaire bonnes ou mauvaises qu'autant que le luxe est sage ou déréglé. Cette vérité me paroît incontestable. Un exemple suffira pour le ren-

dre sensible. Depuis le regne de *François I* jusqu'à nos jours le luxe n'a cessé de s'accroître, &, à mesure qu'il s'est accru, les mœurs ont perdu de leur énergie & de leur pureté. Il y avoit en France, sous le restaurateur des Lettres, de la franchise, de la candeur, de l'innocence & de la loyauté. Sous *Louis XIV* ces vertus se sont insensiblement affoiblies; la finesse, les détours, la ruse & la duplicité ont pris leur place & leur nom. Les Arts se sont mutuellement communiqué leurs lumières; la sphère des idées s'est étendue; on a pensé; la Philosophie est venue, & les mœurs ont disparu. Le Luxe, qui suit nécessairement les Arts, ou plutôt qui naît de leurs progrès, s'est donc multiplié comme eux. Un simple coup d'œil sur nos annales en découvrira la marche & les gradations; nous le verrons se répandre, se fortifier, se naturaliser, pour ainsi dire, & s'établir enfin au milieu de nous. Pour peu qu'on y fasse attention, on s'appercevra facilement que nos mœurs sont bien différentes de celles du siécle passé, & que, si nous en avons encore, ce n'est plus guères

qu'un masque de bienséance, sous lequel nous nous jouons réciproquement. Si je ne craignois de passer les bornes d'une Lettre, je m'étendrois davantage & je vous exposerois plus au long un systême dont les conséquences me paroissent dangereuses pour toute espèce de Gouvernement. Il y a d'ailleurs beaucoup d'esprit & de sagacité dans cet ouvrage; l'auteur, quel qu'il soit, est un homme qui sçait, qui pense, & qui rend ses idées d'une manière séduisante. Le style est clair, pur, facile, élégant.

Fête de M. l'Ambassadeur de Sardaigne, à l'occasion du Mariage de Mgr LE COMTE DE PROVENCE.

De toutes les Fêtes que cette auguste union nous a procurées, Monsieur, il en est peu de comparables, pour la magnificence & la galanterie, à celle qu'a donnée dans son Hôtel rue du Cherche-Midi, S. E. M. le Comte *de la Marmora*, Ambassadeur du Roi de Sardaigne auprès du Roi de France. Cette Fête commença le 29 du mois dernier par un dîner splendide, auquel

avoient été invités les Ambassadeurs & Ministres Etrangers, les Ministres & Secrétaires d'Etat, les principaux Officiers de la Maison de Mgr LE COMTE DE PROVENCE, les Dames de celle de MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE, & les étrangers de distinction qui se trouvoient à Paris. Il y avoit trois tables, l'une de quatre-vingt-dix couverts, qui occupoit le milieu d'une salle construite dans le jardin de S. E. Les deux autres tables, de trente couverts chacune, étoient dans les appartemens attenant cette salle, destinée pour un bal masqué qui se donna la nuit du deux au trois de ce mois. Elle avoit quarante pieds de haut & soixante-treize pieds de long sur cinquante-sept de large; elle étoit composée de deux Ordres d'Architecture avec des pans coupés aux angles; ces pans coupés servirent de buffets le jour du festin & d'orchestres la nuit du bal. Une galerie de sept à huit pieds de large regnoit autour de la salle, tant au rez-de-chaussée qu'au premier étage; elle communiquoit à gauche & de face à tous les appartemens de l'Hôtel par les croisées qui servoient de portes.

Le rez-de-chaussée étoit d'Ordre Ionique, formé de vingt-quatre colonnes peintes en lapis, ornées de leurs chapiteaux & de leurs bases en bas-reliefs dorés ; les colonnes étoient entourées de guirlandes de fleurs. Cet Ordre avoit sa corniche, sa frise & des ornemens d'architecture dorés. Cette corniche portoit des socles à hauteur d'appui séparés par des balustrades garnies de tapis peints & dorés.

Ces socles soutenoient le second Ordre qui étoit Composite ; les colonnes de cet Ordre étoient aussi peintes en lapis-lasuli, mais cannellées. Tous les entrecolonnemens du haut & du bas étoient ornés de guirlandes de fleurs en festons avec leurs chûtes portant des lustres, de même qu'au rez-de-chaussée. Il y avoit de plus au rez-de-chaussée des enfans entre les colonnes portant des girandoles de lumières, & au premier étage, aussi entre les colonnes, étoient des socles portant des girandoles sur le même à-plomb que ceux de dessous. Onze lustres soutenus par des guirlandes de fleurs décoroient le milieu de la Salle.

La galerie autour du rez-de-chaussée étoit peinte en païsages; les portes & les croisées étoient ornées de rideaux de damas cramoisi relevés & retroussés avec des guirlandes de fleurs, des glands & des nœuds en or & en argent. La galerie d'en haut étoit décorée de guirlandes & d'autres ornemens gris de lin sur un fond gris de perle. Tous les passages étoient ornés de guirlandes de fleurs.

Au bout de la Salle étoit pratiqué un escalier à deux perrons qui se réunissoient pour arriver à la galerie d'en haut & à un grand Salon doré. Le dessous de ce double escalier servoit de buffet; il étoit décoré à l'entrée de panneaux en marbre, de lustres & de girandoles; au fond se trouvoit une guinguette illuminée par de petites lanternes en festons & abondamment fournie de comestibles, ainsi que plusieurs autres buffets. La cour étoit illuminée depuis le bas jusqu'au faîte du bâtiment. La porte & la façade de l'Hôtel étoient revêtues d'un corps d'architecture en transparens, où l'on voyoit, au milieu de différens attributs allégoriques, les

armes de Sardaigne avec les Médaillons de MGR LE COMTE ET DE MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE. La rue elle-même fut éclairée dans toute sa longueur jusqu'à la Croix-Rouge par des lanternes en forme de lustres. Toute cette décoration fait beaucoup d'honneur à M. *Heussle* qui l'a conduite; elle décèle dans cet Architecte, digne élève de l'illustre *Servandoni*, autant de goût que d'intelligence dans son art. Je ne vous parle pas de l'ordre, de la décence & de la gaîté de cette Fête, non plus que du choix de la bonne compagnie, de la profusion & de la délicatesse des rafraichissemens de toute espèce qu'on trouvoit à tous les buffets, ni du nombre d'appartemens où les uns jouoient, les autres voyoient jouer, ceux-ci conversoient entr'eux, ceux là se reposoient des fatigues de la danse. Enfin, Monsieur, il n'est guères possible de rien voir dans ce genre de mieux entendu, de plus élégant, de plus agréable. Aussi cette Fête a-t-elle eu le plus grand succès, & fait beaucoup d'honneur à M. l'Ambassadeur de Sardaigne.

Lettre à l'Auteur de l'Année Littéraire concernant la Fête de la Rose, & à ce sujet le vœu patriotique d'un bon François.

Enfin, Monsieur, j'ai trouvé cet heureux coin de la terre où la fable de l'âge d'or tant vanté par les Poëtes se réalise; ce village fortuné * où les moindres vices sont inconnus, où la vertu reçoit le prix qu'elle a mérité. J'ai été témoin de son triomphe; & ce spectacle enchanteur m'a plus flatté que la pompe des Cours & les scènes les plus brillantes de nos villes. J'ai vu la décence & la solemnité qu'on met dans les prières qui commencent cette journée, l'ordre & l'appareil des processions, le couronnement de fleurs, la collation singulière & les danses qui terminent cette fête champêtre. C'est là qu'un simple chapeau de roses est la récompense de la vertu simple & sans fard; récompense plus enviée mille fois

* Salency, à une demi-lieue au dessus de Noyon.

par les familles que ne le sont les Croix, les Cordons & les honneurs par les courtisans. Ainsi, avec la Rose, la vertu se transmet de génération en génération; & la vertu, comme la noblesse le fait ailleurs, y compte, pour ainsi dire, ses quartiers.

Depuis plus de douze siécles que la Fête de la Rose est instituée & se célèbre annuellement à Salençy jusqu'à nos jours, elle n'avoit guères eu pour témoins que des païsans de quelques villages circonvoisins. En 1766 M. *Pelletier de Morfontaine*, Intendant de la Généralité de Soissons, voulut bien l'honorer de sa présence, & cette circonstance jetta un certain éclat sur sa simplicité naïve & rustique. Le compte que vous en rendîtes, Monsieur, dans la même année *, n'a pas peu contribué à la faire connoître, & cette feuille qui est le premier papier public qui en ait parlé, fut en même temps l'époque de sa célébrité dans toute la France, & même chez l'Etranger. Je ne fus donc point étonné d'y trouver une multitude

* Voyez l'*Année Littéraire* 1766, Tome IV page 217.

prodigieuse composée de spectateurs ; non-seulement des endroits les plus proches, mais encore des Provinces les plus éloignées. L'Eglise & toutes les avenues adjacentes en étoient remplies. Ce spectacle, je vous l'avouerai, m'enchanta d'abord ; & je regardai cette affluence comme un hommage public que toutes les Nations s'empressent de rendre à la vertu.

J'ai suivi toute la cérémonie avec un œil observateur, & j'ai trouvé la fête tout-à-fait conforme à la description exacte & suffisamment détaillée que vous en avez donnée. Seulement, d'après la lecture que j'en avois faite, je me figurois que la Rosière étoit dotée ou mariée du moins dans l'année ; ce qui arrive rarement. Les deux dernières, celles de 1769 & 1770, ne le sont point encore ; & celle d'aujourd'hui pourra bien aussi ne pas l'être. Voici les raisons qui s'y opposent. Le sort tombant sur la païsanne la plus vertueuse, il arrive presque toujours qu'elle n'est pas la plus riche, parce que, pour vingt-cinq livres bien fondées qu'elle reçoit, elle se trouve comme forcée de faire

plus de cent livres de dépenses. La Rosière paye les rubans aux filles ; elle paye sa propre couronne de roses, le Mai posé devant sa maison, les violons, la poudre à tirer ; &, ce qui monte plus haut que tout cela, elle régale le jour même les garçons, & les jeunes filles le lendemain. Pour ce gala champêtre il faut quantité de flans, de fromages, du pain & du cidre à proportion. Ces régals sont, il est vrai, de sa pure générosité, & non d'obligation. Mais plus elles sont pauvres, plus elles se piquent de bien faire les choses, & de ne le céder en rien à celles qui les ont précédées. J'ai vu, par exemple, la dernière Rosière, faisant au mieux les honneurs de la fête, presser non-seulement les habitans, mais inviter même les étrangers à prendre des rafraîchissemens. Aussi est-il indubitable que, par cet excès de noblesse ou de procédés généreux, elle & sa famille vont se trouver à l'étroit, & peut-être dans la peine pendant une année ou deux. Ce n'est pas qu'elle ne fût très-satisfaite de remplir le rôle qui lui étoit

imposé, & qu'en recevant les complimens des différentes personnes qui remplissoient sa maison, je n'aye vu la mère & les plus proches parentes s'attendrir & en verser des larmes de joie. Mais ce sont des honneurs qui ruinent ces pauvres gens. Ils mériteroient, au contraire l'attention d'un protecteur zélé qui augmentât cette fondation plus que suffisante dans son origine, & qui, à raison du temps & du différent taux de l'argent, devient aujourd'hui, pour les Rosières, moins un avantage qu'une charge réelle, contre l'intention de son Saint Fondateur*. C'est cet excédent de dépense au-delà de la somme reçue, qui me fait peine ainsi qu'à tous les honnêtes gens. Ils voudroient que le Seigneur, ou l'un des Seigneurs voisins, ajoutât aux vingt-cinq livres de quoi défrayer entièrement l'héroïne de la fête; & de plus qu'on lui fît un petit avantage, de façon qu'elle fût presque sûre d'être mariée incessamment. Quelles mères, en effet, feront plus

* S. *Médard*, un des premiers Seigneurs de Salency, Evêque de Noyon vers 530.

capables

capables que ces Rosières de donner à l'Etat des enfans plus sains, plus sobres, plus laborieux, des citoyens plus amis de la droiture & de l'équité? Où trouverez vous des mères qui remplissent mieux les devoirs que la Religion & la société leur imposent? Mais il ne faudroit pas, Monsieur, que la somme ajoutée fût assez considérable pour enrichir une famille, parce qu'alors cette rose, qui est le prix de la modération, de la sagesse & de la modestie, deviendroit bientôt un objet d'ambition & de pur intérêt. Voilà, Monsieur, mon idée à ce sujet, qui n'est pas la mienne propre, puisque je ne suis pas le seul qui pense de cette manière, & dont on ne peut me blâmer, puisque c'est le vœu patriotique d'un bon François.

La Rosière de cette année, sans être belle, pas même jolie, est d'une figure tout-à-fait intéressante; elle a dans les traits du visage, dans son air, dans sa démarche, quelque chose de mâle, d'ouvert & de gai qui plaît beaucoup & qui annonce la vertu: sur sa physionomie vous l'eussiez couronnée; elle a perdu

jeune son père, & se trouve l'aînée de sept enfans.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Noyon ce 21 Juin 1771.

P. S. J'apprends, Monsieur, qu'à l'exemple de la *Fête de la Rosière*, on vient d'établir près d'Arras une *Fête du Rosier*; & qu'envers les jeunes garçons de l'endroit on observe le même choix & les mêmes cérémonies qui se pratiquent à l'égard des jeunes filles de Salency. Mais, attendu que la sagesse & la modestie appartiennent spécialement au sèxe dont ces vertus sont, en quelque sorte, l'appanage & le premier ornement; que l'on croit peu à la vertu des garçons; qu'étant moins sédentaires & passant d'ailleurs chez eux pour très-sages, ils peuvent s'être émancipés ailleurs, je pense que la nouvelle *Fête du Rosier* doit être moins piquante, & l'intérêt qu'on peut y prendre beaucoup moins vif.

Je suis, &c.

A Paris ce 27 Juin 1771.

LETTRE III.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur le Discours prononcé par M. l'Abbé Arnaud le jour de sa réception à l'Académie Françoise.

J'AI lû, Monsieur, le compte que vous avez rendu de ce *Discours* dans le N° 13 de vos Feuilles de cette année. Vos remarques me paroissent justes, mais en trop petit nombre. Il semble que vous ayez craint de dire tout ce que vous pensiez. Vous aviez pourtant là un beau sujet de critique; permettez-moi de vous communiquer quelques réfléxions sur ce même Discours. Elles pourront completter dans l'esprit de vos lecteurs l'idée qu'ils doivent prendre de cet ouvrage.

On croiroit, en lisant les premières lignes de M. l'Abbé *Arnaud*, qu'il renonce à l'examen des raisons qui ont

déterminé les suffrages de l'Académie en sa faveur; & tout de suite il demande si le *Journal Etranger* & la *Gazette Littéraire* ne seroient pas un de ces motifs. A la page 9 il dit que le principal motif est son association à l'Académie des Belles-Lettres: c'est qu'il falloit que M. l'Abbé *Arnaud* indiquât le premier motif pour avoir occasion de parler de M. *Suart*, & pour instruire le Public qu'il est fort lié avec lui; ce qu'il étoit très-important de sçavoir; il falloit énoncer le second motif pour amener une transition qui transportât tout de suite l'auteur chez les Grecs.

L'amitié de M. l'Abbé *Arnaud* pour M. *Suart* amène un grand éloge de l'amitié, plein de traits généraux, ou foibles, ou hasardés, ou peu exacts. Le sentiment de l'amitié *diminue nos peines, ajoûte à nos plaisirs.* Cela est trop foible. La promenade & la musique produisent le même effet. Il *développe nos idées, il étend, il aggrandit notre existence.* Cette extension, cet aggrandissement d'existence est une expression vague que nous avons vû naî-

tre, & qui ne caractérise point particulièrement l'amitié. On peut en dire autant, & mille fois on l'a dit, de l'étude, de l'amour, de l'ambition, &c. *O vous dont l'ame aride refuse de s'ouvrir.* Mais elle ne le refuse pas si elle est *aride*. Elle ne s'ouvre pas à l'amitié, parce qu'elle ne le peut pas, parce qu'elle est *aride*. *Vous mourrez sans obtenir, sans répandre la plus douce & la plus délicieuse des larmes.* Je croyois que *larme* au singulier n'étoit employé que dans cette façon de parler, *la larme à l'œil.* Mais je vois qu'on peut dire *la plus douce des larmes*, & par conséquent *la larme la plus douce.* Et prenez garde, Monsieur, qu'il n'est pas question des larmes que l'amitié peut faire répandre pendant la vie, mais de celles que les amis répandent à la mort; ainsi il faut qu'ils meurent *en obtenant*, en *répandant la plus douce larme*, ou, si l'on veut, *la larme à l'œil*; ce qui est très-touchant.

Pour lier cet éloge de l'amitié à celui de M. *de Mairan* qui étoit un très-honnête homme, mais qui n'a jamais trop connu la chaleur de ce sentiment,

M. l'Abbé *Arnaud* avance le plus étrange paradoxe, c'est que l'Académie n'accorderoit point ses suffrages aux talens les plus distingués, s'ils n'étoient réunis *au don de sentir*. Si par le *don de sentir* il entend l'attachement à ses amis, ce qui devroit être, rien n'est si faux. S'il entend, comme cela paroît dans la suite, un sentiment vif pour les Lettres & les Arts, la transition est nulle, & tout se réduit alors à cette belle assertion : *Aussi vous n'accorderiez pas vos suffrages à celui qui auroit obtenu les plus grands succès dans les Lettres sans les aimer.*

Dans la longue digression sur les Grecs, je crois retrouver les mêmes idées que l'auteur a déja fait imprimer dans la *Gazette Littéraire*, ou dans le *Journal Etranger* ou dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*. Il commence par dire qu'il a comparé les Langues sçavantes ; il entend par là le Grec & le Latin ; mais on y comprend aussi les Langues Orientales ; & certainement il ne les a pas comparées.

L'Athénien disposé aux émotions dou-

tés avant même qu'il vît le jour, par le soin qu'il falloit avoir de n'offrir aux yeux d'une mère enceinte que des objets agréables, &c. Je ne sçais où M. l'Abbé *Arnaud* a trouvé cette anecdote; mais je parierois bien que cet usage n'a jamais été en vigueur à Athènes. *Qui dès ses premières années régloit tous ses mouvemens sur les sons cadencés de la voix & des instrumens.* Quelle étrange idée ! Quoi les petits enfans à Athènes couroient, sautoient, jouoient au son la voix, & des instrumens! Qui dans *son enfance formoit ses yeux au discernement des plus belles formes en les dessinant lui-même*, &c. C'est-à dire, qu'il y avoit des enfans à Athènes qui apprenoient à dessiner. *Et dont l'ame recevoit au théâtre l'impression simultanée de tous les Arts.* Il faut observer que le Théâtre n'étoit ouvert à Athènes que pendant douze ou quinze jours de fêtes. *L'Athénien dut être extrêmement sensible au charme de l'Eloquence.* Mais ce n'est pas par son institution qu'il acquit cette sensibilité, c'est par l'influence du climat. Il l'avoit apportée en naissant comme les Grecs d'aujourd'hui qui n'ont pas

la même éducation que les anciens Grecs. Je suppose que dans deux mille ans d'ici un homme voulût prouver que les François durent être & furent excessivement sensibles au charme de l'éloquence, & qu'il sçût que parmi nous la danse, la musique & le dessin faisoient partie de l'éducation; qu'on lisoit dans la plus tendre jeunesse les vers d'*Homère*, de *Virgile* & de *Racine*; que Paris étoit rempli de beaux tableaux, de belles statues, d'édifices superbes; qu'il y avoit des Théâtres ouverts tous les jours, qu'il y avoit des Collèges & des Académies pour l'Eloquence, la Poësie, &c, &c, &c, &c : ne pourroit-il pas conclure que les François étoient bien plus sensibles aux charmes de l'Eloquence que les Athéniens eux-mêmes? Mais poursuivons.

Ce peuple long-temps gouverné par les seuls Poëtes, les Législateurs, les Prêtres, &c. J'avois toujours lu que les Athéniens furent long temps gouvernés par des Rois dont nous avons encore la liste; j'ignorois que tous ces Rois fussent autant de Poëtes. L'auteur veut-il parler des premiers Poëtes des

Grecs, tels que *Linus*, *Orphée*, *Musée*, &c. Mais ils n'étoient pas Rois. On croit même qu'ils n'étoient pas Athéniens, & la plûpart les font originaires de Thessalie.

Ce peuple.... S'étoit fait de la Poësie une si forte habitude que pendant plusieurs siécles on n'auroit pas cru mériter l'attention des peuples si l'on eut affranchi la parole des liens magiques de la versification. Les Grecs, ainsi que tous les peuples du monde, ne connurent d'abord d'autre moyen de conserver le souvenir des grandes actions que la Poësie, c'est-à-dire, que les Chansons; ils firent ensuite des Poëmes, & leurs écrivains habitués à la versification ne commencèrent à employer la prose que dans le 6e siécle avant J. C. Voilà ce qu'atteste l'Histoire. Mais on n'a jamais dit ni pensé qu'il fut un temps où l'on parloit au peuple en vers. Cependant ce doit être l'idée de l'auteur, puisqu'il ajoûte tout de suite que l'*intérêt qu'avoit chaque citoyen à faire regner son opinion*, fut une des causes qui fit employer la prose.

Athènes n'eut pour Souverain que l'E-

loquence. Comment trouvez-vous cette expression ?

L'Athénien parloit aux sens, nous nous adressons à l'esprit. Quoi ! Les Orateurs Grecs parloient aux sens par préférence ! Ce qui caractérise *Démosthène*, *Lysias*, *Eschine* lui-même, c'est qu'ils parloient aux sens ! Ce qui caractérise parmi nous *Fléchier*, *Massillon*, *Fénelon* & *Bossuet* lui-même, c'est qu'ils parlent à l'esprit ! Cette assertion confond toutes mes idées. *Démosthène* cherchoit à persuader sans doute, mais il cherchoit aussi à convaincre. S'il emploie quelquefois de grands mouvemens, comme, *j'en jure par les mânes de ceux qui sont morts à Marathon*, &c, *Bossuet* n'en a-t-il pas employé de semblables, & ce trait, *ô nuit ! Nuit désastreuse*, n'est-il pas dans le même genre que celui de *Démosthène*, & n'en trouveroit-on pas beaucoup plus de cette espèce dans nos Orateurs que dans les Orateurs Grecs ? L'auteur veut-il dire que la Langue Grecque avoit plus d'expressions figurées que la nôtre. Outre que cette multiplicité de figures n'a pas empêché *Arist.*

tôte de ne parler qu'à l'esprit, j'observerai que nous ne sommes plus en état de distinguer les expressions, qui du temps de *Démosthène* étoient figurées d'avec celles qui à force d'être maniées avoient cessé de l'être. Un étranger qui voudroit connoître l'origine des termes que nous employons, trouveroit qu'ils sont presque tous employés dans un sens figuré, &, dans la phrase même que j'examine, ainsi que dans la suite, voyez combien d'expressions figurées: *L'Athénien parloit aux sens, nous nous adressons à l'esprit. Sa langue... nâquit & s'accrut par degrés.*

Enfin, comme la puissance & la majesté appartenoient essentiellement au peuple d'Athènes, les mots étoient privés de l'avilissement où les entraîne l'usage qu'en fait la multitude assujettie & grossière, &c. L'auteur croit sans doute qu'il n'y avoit point de terme bas dans la Langue Grecque. Il y en avoit moins que dans la nôtre; mais certainement il y en avoit.

L'art de la parole est, comme tous les arts, le produit du besoin & de l'intérêt général. La forme du Gouvernement & la

nature des mœurs ont déterminé le caractère & le génie de toutes les Langues. Je n'entends pas l'auteur. La manière dont il conçoit l'influence du Gouvernement & des mœurs sur la Langue ne me présente rien de précis & me paroît contraire aux faits.

Dans une Démocratie où l'éloquence peut tout sur la multitude, les artifices du langage ont pour but d'ébranler l'imagination, de flatter les sens, &c. Il est question d'Athènes. Ainsi chez les Athéniens l'art d'ébranler l'imagination, d'enflamer les passions, &c, venoit de la nature de la Démocratie. Mais le gouvernement populaire ne fut établi chez les Athéniens que vers le temps de *Solon;* auparavant la Langue Grecque étoit formée, & l'art d'ébranler l'imagination étoit connu, puisqu'il y avoit déja quatre siécles qu'*Homère* avoit paru.

Dans une Monarchie où regnent des intérêts & des besoins divers, ce principe caché, mais puissant, qui forme les mœurs & les usages des nations doit imprimer au langage une autre direction, un tout autre caractère. L'auteur a dit plus

haut que *l'art de gouverner les hommes est aujourd'hui parmi nous un art en quelque sorte muet*, Il dit ici qu'il y a parmi nous un *principe caché*, *mais puissant*, *qui forme nos& mœurs nos usages*, qui imprime *au langage une direction & un caractère particulier*. Or comme nos mœurs dépendent beaucoup du gouvernement, il s'ensuit que, parmi nous, l'art de gouverner est muet, & imprime cependant une direction particulière à notre langage. Tout cela peut être vrai; mais c'est une énigme pour moi.

L'auteur semble expliquer ce *principe caché* qui forme nos mœurs & qui donne une certaine direction à notre langage : c'est l'envie qu'ont les Grands de se distinguer, & celle qu'ont les autres citoyens de les imiter. Est-ce qu'il croit que dans une Démocratie les citoyens médiocres ne cherchent pas à imiter dans leurs mœurs & dans leur langage les premiers citoyens de la République ?

Entretenue dans une fluctuation continuelle par cette tendance & cette réaction des esprits, la Langue finiroit par s'appauvrir ou par se dessécher en se po-

lissant, si les gens de Lettres & les bons ouvrages ne concouroient à la fixer & à l'enrichir. Elle s'*appauvriroit* donc si les efforts des pauvres prévaloient ; *elle se dessécheroit* apparemment parce que les gens de la Cour sont polis, à la vérité, mais fort secs. Voilà de singulières raisons & des rapports bien extraordinaires ! J'aime mieux croire que je n'entends pas encore ce texte.

Ce que j'entends très bien, c'est ce que l'auteur ajoûte : *La Langue Grecque formée par le peuple & pour le peuple, devoit être l'organe de l'imagination, des passions ; notre Langue formée par les gens du monde & les gens de Lettres a dûe être l'organe de l'esprit & de la raison*. Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse ; deux pages plus haut l'auteur a dit : *la Langue Grecque fut l'ouvrage des Poëtes & des Orateurs*. Il dit ici : *la Langue Grecque fut formée par le peuple* : est-ce que ce n'est pas là une contradiction ?

Vous avez relevé, Monsieur, le trait de métaphysique déliée sur la vue & sur l'ouie : *Le sens de la vue est, pour ainsi dire, impassible* : témoin l'effet prodigieux que produisoient les pantomi-

nes, que produisent encore sur le Théâtre le geste, l'air & toutes les passions peintes sur le visage d'un excellent Acteur, &c. Je me lasse d'analyser ; tout ce morceau avec son *onde agitée* & son *cristal uni* ne me laisse que des doutes & des obscurités. Ce que j'y trouve de particulier, c'est que l'auteur, après avoir avancé des généralités sur les deux sens, finit par un exemple qui restreint toutes ses observations à un cas très-particulier : c'est qu'un Drame représenté produit plus d'effet qu'un Drame lû dans le cabinet. Rien de si vrai ; mais, pour rendre cet exemple plus applicable au sujet, il auroit fallu comparer la représentation d'un Drame qu'on écouteroit, les yeux fermés, avec la représentation de la même action dramatique exécutée par des pantomimes. Je crois bien que l'avantage seroit encore pour la première de ces représentations ; mais combien d'autres cas où le sens de la vûe feroit une bien plus terrible impression que celui de l'ouie. Soyez témoin d'un naufrage & de tous les mouvemens que la terreur, la pitié, l'amour peuvent inspirer dans

une pareille occasion, une mère qui embrasse sa fille, un amant sa maîtresse, &c, &c, n'en seriez-vous pas mille fois plus ému que si quelqu'un venoit vous en faire le récit ?

Je ne vois pas pourquoi l'auteur dit qu'une Académie pour la Langue n'auroit pas pu s'établir ni dans Athènes, ni dans Rome. Elle n'y auroit pas été établie par un premier Ministre; mais elle s'y seroit établie librement entre des citoyens que le goût des Lettres auroit unis. Il y avoit dans Athènes une association de gens d'esprit qui s'assembloient très-souvent dans un lieu public pour s'entretenir de Sciences. Le peuple assistoit à leurs assemblées. Pourquoi d'autres citoyens n'auroient-ils pas pu s'occuper de la Langue ? Ils n'auroient pas prétendu asservir les Athéniens à leurs décisions; mais l'Académie Françoise ne prétend pas sans doute nous asservir aux siennes.

L'auteur dit que la prose s'est emparée avec succès des images, des figures, des mouvemens qui ne sembloient réservés qu'à la Poësie, & que c'est là

un des caractères les plus frappans de nos grands écrivains dans ce siécle de lumières. Est-ce que *Bossuet*, *Fenelon*, *Fléchier*, &c, n'avoient pas employé dans le siécle dernier les images, les mouvemens, &c ?

Ne vous semble-t-il pas que l'auteur ne voit les objets qu'*au travers d'une onde agitée* ? Son morceau sur les Grecs, dont il parle sans cesse & qu'il connoît si peu, me paroît bien mauvais. Il exagère sans cesse, & comme l'exagération me glace toujours au lieu de m'échauffer, j'ai eu beaucoup de peine à lire deux fois ce morceau, & j'en ai pris une très-inutile pour en démêler la marche & l'objet. Je voulois le réduire & le mettre dans un François qui fût à ma portée ; je ne l'ai pas pu.

Il y a bien de l'esprit dans *Suarez*, dans *Vasquez*, dans Saint *Thomas* & dans ces vieux Scholastiques dont la métaphysique étoit si fine & qu'on ne lit plus, parce qu'on se soucie fort peu de l'universel *a-parte rei*, & de mille autres misérables discussions dont leurs ouvrages sont remplis. Toutes les subtilités de M. l'Abbé *Arnaud* sur la na-

ture & le progrès des Langues, ressemblent fort aux travaux des Scholastiques.

Encore une réflexion qui vous prouvera combien est fausse l'idée que l'auteur nous donne des écrivains qui ont vêcu dans les beaux siècles de la Grèce. Car il n'est pas question ici des sophistes des temps postérieurs. N'est-il pas vrai qu'il résulte du tableau qu'il nous fait des Athéniens que ce peuple toujours sautant, toujours chantant, passoit sa vie dans une ivresse continuelle de plaisirs & d'enthousiasme produite par l'effet des belles formes, par les charmes de la Poësie, de la Musique & de l'Eloquence; qu'il ne falloit pour le persuader & l'entraîner que parler à ses sens & frapper son imagination, qu'il n'étoit presque pas question chez lui de cette raison, de cette sagesse qui brillent dans les écrits modernes, & qui fait sur-tout le caractère des écrivains François. Ils ne devoient donc goûter que les ouvrages où dominoit la plus vive imagination, & ce goût, étant national, devoit être non-seulement celui des Poëtes & des Ora-

teurs, mais encore celui des Moralistes & des Historiens. C'est en effet celui de *Platon*; mais ce ne fut ni celui de *Socrate* son Maître, ni celui d'*Aristote* son Disciple. Ce fut encore moins celui des bons Historiens que la Grèce a produits. Je ne parle pas d'*Hérodote* qui étoit d'Ionie. Mais voyez *Thucidide* & *Xénophon* qui étoient Athéniens : quelle simplicité, quel éloignement de tous ces vains ornemens, de tous ces artifices du langage inventés, à ce qu'on prétend, pour séduire ce peuple de fous. Certainement, nous qui sommes, dit-on, si froids & si tranquilles, & qui ne sommes sensibles qu'à la raison, nous n'avons pas eu d'historiens plus sages & moins féconds en éclairs d'imagination que *Xénophon* & *Thucidide*.

L'examen du style de Monsieur l'Abbé *Arnaud* nous mèneroit trop loin; j'aime mieux ne vous en rien dire. Sa diction est pleine de recherche, de rédondance, de répétitions, de métaphores. Rien de plus vuide & de plus froid que ce langage figuré qui prétend à la fois à la Philosophie & à l'Eloquence, & qui n'est ni éloquent ni philosophique.

Mémoires Historiques & Economiques sur le Beaujolois, ou Recherches & Observations sur les Princes de Beaujeu, la Noblesse, l'Histoire Naturelle & les principales branches d'Agriculture, de Commerce & d'industrie du Beaujolois; par M. Brisson, de l'Académie de Villefranche, de la Société Economique de Berne, &c; un vol. in-8° d'environ 300 pages; à Lyon chez V. Reguilliat Libraire.

Il seroit à souhaiter, Monsieur, que nous eussions des Histoires particulières de toutes nos Provinces; j'entends des Histoires où l'on nous fît connoître non-seulement les faits intéressans, mais encore les mœurs, la nature, l'industrie, le commerce & les richesses des païs qu'on décrit. Ces sortes d'ouvrages seroient d'une grande utilité, & ne contribueroient pas peu au progrès & à l'avancement des Arts. La connoissance de nos ressources seroit elle-même un encouragement; & le Gouvernement qui

prend un intérêt si vif à l'amélioration des Provinces les moins fertiles, ne manqueroit pas d'accorder aux Historiens observateurs les sécours & les récompenses qu'ils auroient droit d'en attendre. Ce fut dans cette vue que M. *Colbert* chargea par ordre exprès du Roi les Inspecteurs des manufactures d'examiner les eaux, les végétaux, les terres, le nombre, l'industrie & les inclinations des habitans du Beaujolois. C'est dans cette vue encore qu'on fait faire tous les jours une infinité de recherches dont le succès & le bien général qui en résulte annoncent évidemment l'utilité. Celles que M. *Brisson* vient de donner au Public sont de cette nature. L'auteur partage son ouvrage en deux Sections principales. La première renferme un abrégé historique & chronologique de l'Histoire du Beaujolois. Dans la seconde se trouvent des observations détaillées & curieuses sur l'Histoire Naturelle & sur l'économie rurale de

ce Païs. Ses connoiſſances en ce genre m'ont paru ſolides, étendues & fondées ſur une longue application. Dans le cours de ſes recherches il indique avec préciſion les moyens dont on pourroit ſe ſervir, ſoit pour améliorer le ſol, ſoit pour détruire les obſtacles qui s'y oppoſent, ſoit pour réformer des uſages nuiſibles, ſoit pour en ſubſtituer de nouveaux dont il démontre la bonté. Enſuite l'auteur nous preſente un tableau aſſez circonſtancié de ce que le Beaujolois contient d'intéreſſant dans les trois regnes de la nature. Il paſſe à l'induſtrie. Dans cet article il réfute très-bien certains Philoſophes modernes qui prétendent que l'induſtrie ne donne point de richeſſes réelles, parce qu'elle n'augmente en aucune manière la maſſe des productions phyſiques. Enfin l'ouvrage eſt terminé par un examen de la population du Beaujolois, qui monte communément à 90000 perſonnes ou environ. M. *Briſſon* pré-

tend que, quand on la réduiroit à quatre-vingt mille, nombre au dessous de celui que tous les calculs connus ont donné, elle seroit encore fort au dessus de ce que le territoire pourroit nourrir; mais cet auteur estimable & réfléchi prouve clairement & solidement que les ressources de l'art & de l'industrie qu'il recommande pourront toujours suppléer à l'infécondité du terrein. » C'est ainsi, ajoute-t-il, que » l'industrie entretient la population, » reçoit dans ses atteliers toujours ou» verts les cultivateurs devenus oisifs. » A chaque moment où la terre a be» soin d'eux ils reparoissent suivis du » cortège attendrissant de leurs nom» breux enfans qu'ils n'ont point été » obligés de disperser. Au retour du » Printemps on reprend les travaux or» donnés par la nature, &, dès qu'elle » les défend, on passe à ceux que l'indus» trie vient présenter. Chacun suit son

» goût, son intérêt; & dans cette heu-
» reuse variété d'occupations utiles, on
» remarque encore cette chaîne admi-
» rable par laquelle le créateur de tous
» les êtres a voulu qu'ils fussent unis
» pour leur bonheur. »

Tel est, Monsieur, le fond des *Mémoires Historiques & Economiques du Beaujolois.* L'auteur, qui est membre de plusieurs Académies, & de plus *Inspecteur du Commerce & des Manufactures de la Généralité de Lyon*, n'a pas cru pouvoir mieux consacrer ses loisirs qu'au bien être de sa patrie & à l'utilité de ses concitoyens. Un dessein si louable & si heureusement exécuté fera desirer sans doute aux amateurs les Mémoires qu'il nous promet sur le Lyonnois & sur le Forez. Je ne doute point, Monsieur, que ces deux ouvrages ne soient aussi bien accueillis que celui que je vous annonce.

Je suis, &c.

A Paris, ce 30 Juin 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

De l'Homme Moral : par M. l'Abbé de Crillon ; un volume in-8° d'environ 200 pages ; à Paris chez G. Desprez & la veuve Duchesne Libraires rue S. Jacques.

CET ouvrage décèle, Monsieur, un Philosophe profond qui long-temps a médité dans le silence, qui a fait comparoître l'Homme à son tribunal, dont l'esprit observateur a sçu découvrir la source, le caractère, les effets de ses vertus & de ses vices, & dont le pinceau fier, libre & saillant les représente avec ce choix de traits origi-

naux, cette ame, cette chaleur d'expression qui n'appartiennent qu'au génie. « J'ose essayer, dit-il dans son *Avertissement*, le grand Tableau de l'Homme..... Pour mieux décomposer cet » être difficile à concevoir, j'ai pensé » que je devois suivre les vertus qui » semblent naître les unes des autres. » J'observe le même ordre pour les vi- » ces. » Voilà le plan & la division de l'ouvrage.

Après une peinture touchante & rapide de l'âge d'innocence, M. l'Abbé *de Crillon* saisit, pour ainsi dire, au sortir du Jardin de délices l'homme dégradé par sa désobéissance. Il s'empare à ce moment de son cœur ; il l'analyse ; il en approfondit les abymes ; il en démêle les mouvemens les plus imperceptibles, pour en présenter le tableau moral, & faire observer la génération des vices & des vertus.

L'Homme, criminel aux yeux de son Créateur, effrayé des menaces de sa colère, sentit la *Crainte* troubler son ame. En se regardant lui-même, en comparant l'ancienne dignité de son être avec la dégradation de sa nature,

il éprouva la *Honte*. Cependant, plein des idées essentielles de clémence & de bonté de son Dieu, il se livra malgré lui à l'*Espérance*. Frappé jusques dans sa postérité, réduit à vivre avec des créatures dépouillées & malheureuses comme lui, il ne put se défendre de les plaindre & d'en avoir *pitié*. Ainsi la *Crainte*, la *Honte*, *l'Espérance* & la *Pitié* sont les premiers mouvemens de l'ame, ses traits élémentaires, la source & le foyer de ses vertus.

Dans ce systême très-ingénieux & très-vrai, la *Pudeur* est fille de la *Honte* & de la *Crainte*. « Le premier » homme dégradé rougit ; son ame » fut atteinte & blessée par un senti- » ment de *Crainte* & de *Honte*. Ce trait » lancé par la main d'un Dieu resta » fixé dans le cœur de tous les hom- » mes. La *Pudeur* n'est autre chose » que l'ame frappée de son abbaisse- » ment. Quand les sens, par le rapport » naturel des esprits avec les corps, » présentent à l'ame un objet qui l'a- » vilit, la sublimité de son être cause » la *Honte* de l'homme ; son sang fer- » mente, son front rougit. » L'auteur,

vers la fin de cet Article, dans une apostrophe à la *Pudeur*, la caractérise par ce coup de pinceau juste autant qu'agréable. » Séduisante à tous les yeux, » le Sage, en vous voyant, croit voir la » vertu, l'homme sensuel, la volupté. »

La *Bienfaisance* dérive de la *Pitié* & de la sensibilité. » Un homme bien- » faisant peut desirer d'être heureux; » mais il ne peut jamais l'être quand » il voit des malheureux. Son ame » souffre à la vue de nos maux; il ne » trouve sa tranquillité que lorsqu'il les » fait cesser ou qu'il les adoucit. Si » l'infortuné se fût présenté à *Titus*, » *Titus* n'eût pas gémi. Oh, que je » me défie de ces hommes qui ont tou- » jours le mot d'humanité sur les lè- » vres! Ils parlent en Législateurs, ils » embrassent l'univers, & le vaste » tableau de nos misères ne leur fait » former que des vœux superflus. L'im- » possibilité de soulager tous les hom- » mes leur sert de prétexte pour n'en » soulager aucun; ils dictent les loix » du bonheur, & l'indigent, faute de » secours, périt à leurs yeux. »

Ce Chapître de la *Bienfaisance* est terminé par un épisode qu'on ne peut

lire, pour peu qu'on soit né sensible, sans être attendri jusqu'aux larmes. » J'ai vu cette *Bienfaisance* aimable, » je l'ai suivie dans sa marche, & je » dois aux hommes le récit de ce que » j'ai admiré. O toi, dont la vertu m'a » si souvent enflammé, Ami, dont la » perte me coûte encore tant de lar- » mes, je me rappelle ces jours heu- » reux où je te suivois au milieu de tes » vassaux : jamais Monarque ne m'a » paru si grand. Chéri de la femme la » plus aimable, ce grand homme étoit » l'objet de l'idolâtrie de ses enfans. » Son ame tranquille rejettoit les pas- » sions trop vives ; &, dans sa douce » philosophie, son cœur ne connois- » soit d'autre besoin que celui de ré- » pandre ses bienfaits ; il suffisoit d'ê- » tre malheureux pour en être connu. » Les vieillards sur-tout étoient chers » à son cœur ; il lui sembloit voir en » eux la personne auguste de ses ancê- » tres. La franchise, la gaîté, rassem- » bloient autour de lui les vrais plaisirs, » & le luxe banni étoit remplacé par » les vertus aimables de l'hospitalité ; » le cri du malheureux étoit son signal.

» Je l'ai vu, au milieu de ses enfans,
» marcher vers ses bourgades & ses
» hameaux, & traverser toutes ses ter-
» res comme un fleuve qui répand l'a-
» bondance : j'ai vu à son passage le vi-
» gneron suspendre ses travaux, le la-
» boureur arrêter sa charrue, & leurs
» enfans, jettant au travers des gué-
» rêts tout ce qu'ils tenoient dans leurs
» bras, courir & embrasser ses pieds.
» La joie étoit peinte sur leur visage ;
» la vue attachée sur leur maître, ils
» le suivoient des yeux ; &, quand ils
» cessoient de le voir, ils levoient les
» mains au Ciel, le bénissoient, & se
» remettoient au travail. Les jours où
» les occupations champêtres étoient
» interrompues, toute la jeunesse ac-
» couroit autour de lui au son des fifres
» & des tambours ; les amans lui de-
» mandoient leurs maîtresses, les maî-
» tresses leurs amans. Bientôt unis par
» l'hymen, il jouissoit de leur bon-
» heur, & préparoit à ses enfans de
» nouveaux sujets, pour qu'ils les ren-
» dissent un jour encore plus heureux.
» Voilà des traits de la *Bienfaisance* :
» je dois aussi faire entendre ses paroles ;

» puissent-elles se graver dans le cœur » de tous les hommes ! Il projette d'é» lever un asyle & de fixer des reve» nus pour les infirmes & les vieillards » de tous ses domaines. La grandeur & » l'utilité de son dessein lui font crain» dre la mort, qu'il n'avoit jamais re» doutée. Il assemble ses enfans : » *Vous* » *êtes nés sensibles*, leur dit-il ; *le mal-* » *heureux vous a vu souvent répandre* » *des larmes, & le Ciel, qui me comble de* » *ses faveurs, m'en a rendu témoin. Vous* » *voyez ces infortunés, dont les yeux* » *sont fixés sur vous seuls. Je leur dis sans* » *cesse : reposez-vous sur mes enfans.* » *Ma vieillesse m'inquiète, mes chers fils ;* » *promettez-moi d'exécuter mon projet,* » *& votre père mourra tranquille.* Le » serment fut fait, le monument » élevé, & consacré à la *Bienfaisance.* » Chaque jour cet heureux père rece» voit par ses enfans le prix de ses ver» tus. J'ai vu couler de ses yeux les » larmes les plus douces à ce trait de » sensibilité tendre & naïve du plus » jeune de ses fils : *Mon père*, lui disoit» il un jour, *allons soulager nos bonnes* » *gens.* »

La *Crainte*, l'*Espérance*, *la Pitié*, & la *Bienfaisance* sur-tout qui renferme un besoin d'aimer, donnent naissance à l'*Amour* & à l'*Amitié*. » L'homme veut » être aimé, & veut l'être par un objet » digne de lui. Ce sentiment produit » l'amour & l'amitié. La différence des » sèxes & le desir de se reproduire » ajoûtent à la douceur de l'amitié ces » plaisirs vifs des sens & les passions » qu'ils soulèvent, causent l'emportement » & la fureur de l'amour. » Ces deux Chapîtres de l'*Amour* & de l'*Amitié* vous feront le plus grand plaisir, particulièrement celui de l'*Amitié*. Je serois tenté de vous en citer des morceaux ; mais il vaut mieux que vous le lisiez tout entier. Il étincelle de beautés, & de plus il y regne un ton de candeur & d'aménité, bien propre à ranimer dans le cœur de l'homme le sentiment qui en est l'objet. L'exemple du Prêtre Catholique qu'un jeune Calviniste son ami défend contre des assassins, est supérieur à tout ce qu'on nous raconte des *Castors* & des *Pollux*, des *Orestes* & des *Pilades*, des *Nisus* & des *Euryales*, &c.

La nécessité de bien connoître l'ob-

jet digne de notre attachement & les différentes relations sociales produisent la *Prudence*. Je ne puis me refuser de vous transcrire ce Chapître qui m'enchante. Outre la dignité des traits, je crois y appercevoir ce tissu de préceptes, de maximes & d'images qui forment la langue de la Sagesse elle-même. » La *Prudence* n'attend sa lumière » que de la vérité, elle enchaîne les » évènemens & les siècles; le passé & » le présent lui font connoître les hom» mes, les caractères, les mœurs; &, » par la marche la plus uniforme & » la plus constante du cœur humain, » elle porte ses connoissances & ses » jugemens jusques dans l'avenir. C'est » l'ame de toutes les actions sages, & » le conseil de toutes les vertus; elle » discute lentement, juge avec sang» froid, exécute avec chaleur. Elle se » livre peu au hasard, qui dérange » quelquefois ses combinaisons; mais, » si des évènemens inattendus font » échouer ses projets, ils ne lui ôtent » jamais ses ressources. Ferme & cou» rageuse, elle nous présente dans ses » revers l'image d'un grand Général

» d'armée dans ses retraites. Les hom-
» mes reçoivent en naissant le germe des
» vertus & des vices ; les unes & les
» autres trouvent un terme à leurs pro-
» grès ; mais la *Prudence* pousse ses
» branches comme une vigne féconde ;
» elle s'accroît & s'augmente dans tous
» les âges. Ainsi que les graces & la
» beauté sont les attributs de la jeu-
» nesse, la *Prudence* est l'ornement &
» l'appanage d'une vieillesse respecta-
» ble. Il semble que la nature ménage
» cette ressource à un père, pour être
» plus nécessaire & plus cher à ses en-
» fans. Elle rend le vieillard utile à
» sa Patrie, & ne protège ses jours
» que pour couronner ses travaux. Heu-
» reux les peuples qui sont gouvernés
» par un sage vieillard qui possède en-
» core la vigueur du génie! D'un de ses
» regards tranquilles il arme une jeu-
» nesse fougueuse pour la défense de
» la Patrie, la tempère & la désarme
» quand il veut. Sa sagesse dicte des
» loix pour le bonheur des peuples, &
» sa justice sévère les rend respectables.
» La *Prudence* ombrage son front ma-
» jestueux, & souvent son conseil

» vaut mieux qu'une victoire. »

La *Justice* est l'ensemble de toutes les vertus. Ce Chapître est encore un des meilleurs de l'ouvrage. La noblesse du sujet semble élever le génie de l'auteur & répandre sur les traits qu'il dessine cette vigueur mâle que donne l'enthousiasme de la vertu, & ce vernis poëtique & brillant que des esprits vulgaires prennent pour un style ampoulé. « Sa haute sagesse » (du Juste) le fait marcher à la » lueur des grandes vérités. Le temps, » si long, si accablant pour les ames » légères, est pour lui plus rapide » que la flèche qui vole dans les » airs..... Soyons avares de nos heures; » elles sont, en passant, les témoins » de nos actions; qu'elles en soient les » dépositaires; elles iront avant nous » les porter dans la balance de la Justi- » ce Suprême..... Le Juste écarte loin » de lui la médisance; il écrase la ca- » lomnie comme un serpent. Son ame » est une source pure dont le cristal ne » se trouble & ne s'altère jamais.... » Une noble indignation est sa seule » colère; le cri de l'opprimé l'enflam-

» me ; il court pour le défendre..... O
» Justice Eternelle, qui veillez sur
» ceux qui nous jugent, éclairez-les
» de votre divine lumière! Ce sont des
» hommes, & trop souvent l'erreur
» est pour l'homme. Mais, s'il en est
» un parmi eux qui soit assez scélérat
» pour se laisser corrompre, effacez
» son nom de dessus la terre ; qu'il soit
» déchiré par ses remords ; que la voix
» plaintive de l'orphelin vienne trou-
» bler son repos ; que l'ombre de cet
» infortuné, dont il a fait couler le
» sang innocent, le suive jusqu'au tom-
» beau, & le réveille au jour de la
» Justice. »

Du Courage. Ce Chapître, le huitiéme & le dernier de la première Partie, est un peu métaphysique ; mais c'est la métaphysique même de *Socrate*, &, si vous le lisez avec attention, vous y trouverez la doctrine de ce grand Philosophe sur le courage, très-bien développée.

La marche philosophique de M. l'Abbé *de Crillon* dans la seconde Partie où il parle des *Vices*, est là même que dans la première. Il fait passer sous nos yeux les passions qui agitent le plus violem-

ment le cœur de l'homme, & dont la funeste énergie paroît donner naissance aux autres. » J'ai dit que les vices, » ainsi que les vertus, se tenoient. Mais » il est une distance entr'eux dans la » chaîne qui les embrasse, & c'est le » point de cette distance qui fait l'objet » de mes recherches. » Pour s'avancer avec sûreté dans la nouvelle carrière qui s'ouvre devant lui, l'auteur remonte encore jusqu'aux premières idées. Le chef des humains, dépouillé des prérogatives de sa nature & de la sublimité de sa destinée, sentit les ténèbres obscurcir sa raison & l'incertitude troubler sa volonté. De Monarque impérieux devenu tout-à-coup esclave timide, il transmit à ses descendans cette *Foiblesse* qui paroît un des attributs les plus essentiels de l'humanité. Peut-on se dissimuler en effet que les ames *foibles* forment cette multitude qui couvre la terre? Cependant on rencontre, quoique rarement, des ames *fortes* qui conservent quelques traits de la gloire primitive, & que des qualités éminentes semblent rapprocher de cet état de grandeur qui couronna le premier âge de l'humanité.

De cette obſervation fur les trempes diverſes d'ames & de caractères ſortent les trois claſſes de vices qui tyranniſent le cœur humain. L'*Orgueil*, l'*Ambition*, la *Licence* appartiennent aux ames *fortes*; la *Vanité*, la *Jalouſie*, l'*Envie*, la *Flatterie*, la *Colère*, l'*Avarice*, font analogues aux ames foibles. Enfin, il eſt une dernière claſſe de déſordres qui ſont moins un vice particulier que le terme, l'aſſemblage & l'exploſion terrible de pluſieurs vices réunis, tels que le *Luxe* & l'*Irréligion*.

En reprenant tous ces vices les uns après les autres pour en indiquer la filiation, l'auteur place à la tête de tous l'*Amour-Propre*, ou plutôt l'excès de l'amour-propre; c'eſt la racine funeſte à laquelle tiennent toutes les paſſions, &, s'il eſt permis de placer un emblême profane dans le Temple ſacré de la Sageſſe, c'eſt la fameuſe boëte de *Pandore*, d'où ſe ſont échappées la contagion & la mort qui déſolent l'univers.

Je vous invite, Mr, à ſuivre dans l'ouvrage même cette généalogie de nos paſſions, ou plutôt le fil que M. l'Abbé

de Crillon met dans nos mains pour nous conduire dans ce labyrinthe. Ses raisonnemens, en général, sont lumineux & solides, les exemples dont il les appuie agréables & piquans. Le tableau du Fat, par exemple, dans le Chapître *des différentes formes que prend l'amour-propre*, est digne de *la Bruyère*, & ne seroit pas déplacé dans la galérie des originaux qu'il a peints avec tant de vérité. » Tel est ce personnage ridicule-
» ment minucieux & méthodique,
» qui réunit tous les attributs de
» la Fatuité. Personne ne connoît
» mieux les usages; il parle sans cesse
» des Grands. Recherché dans tout ce
» qu'il dit, compassé dans tout ce qu'il
» fait, le moindre dérangement dans
» sa coëffure le désole; un atôme sur
» ses habits le désespère. Si un homme
» du premier mérite arrive dans un
» cercle où il est, il l'examine, le me-
» sure des yeux; son maintien, son re-
» gard, rien ne lui échappe que l'hom-
» me même. Si par malheur il est
» trop négligé dans sa personne, s'il
» salue ou s'il s'assied avec peu de
» dextérité, il est jugé sans retour; &

» mon Fat ne voit en lui que l'homme
» le plus ordinaire. » L'auteur, après avoir crayonné dans ce Chapître d'autres personnages, misérables jouets de la vanité sotte & frivole, finit par cet éclair d'esprit & de gaîté : » Que de
» portraits à faire ! Mais je ne puis rien
» fixer ; le vent emporte tous mes mo-
» dèles. »

L'auteur avoue que l'*Avarice* est de toutes les passions celle qui l'a le plus surpris & le plus arrêté. Il est certain que c'est une des plus inconcevables. Elle ne tyrannise communément que les ames *foibles* & abjectes. Il faut donc en découvrir le principe dans les vices qui tiennent de plus près à la *Foiblesse*. » L'A-
» varice est la démence d'une ame vile
» & foible frappée de terreur. Qui pro-
» duit cette démence ? Trois vices exal-
» tés au plus haut degré : un amour
» excessif de soi-même, la crainte,
» l'insensibilité. » Ce Chapître, qui est très-philosophique & très-profond, est égayé par une anecdote. » J'ai connu
» un Avare, homme de génie. Dans
» les ténèbres de la nuit il voulut en-
» trer dans son cabinet : il prend son

» fils par le bras : *Venez*, lui dit-il, » *éclairez-moi.* La serrure tourne sans » bruit sous sa prudente main ; il en- » tre. L'Avare avoit laissé par distrac- » tion une fenêtre ouverte ; le vent » soufle ; il éteint la lumière ; il se trouve » dans l'obscurité avec son fils, au » milieu d'un tas d'or & d'argent : *Oh*, » *le vilain chat*, s'écrie-t il, *frappez des* » *mains*, *mon fils*, *frappez des mains.* » Celui-ci frappe à coups redoublés ; » le père le conduit insensiblement » à la porte & la ferme, bien con- » vaincu que, tant que son fils a frappé » des mains, il n'a pu entamer son or. » Cette comédie fut jouée si naturel- » lement, que le fils assûre ne s'être » apperçu du stratagême que vingt- » quatre heures après. »

Le Luxe, dit M. l'Abbé *de Crillon*, *est le produit & le terme de tous les vices parvenus à leur comble.* Je ne sçais si cette définition est juste ; du moins elle me paroît abstraite, & le développement qui l'explique spécieux. Je comprends bien qu'en faveur d'une amante adorée, un caractère bouillant & sensible peut chercher à épuiser tous les

rafinemens du luxe, & qu'en ce sens le luxe est enfant de l'amour. Mais comment imaginer que la vengeance, la jalousie ou la colère puissent également lui donner naissance ? En supposant ces vices exaltés jusqu'à leur dernier période, on ne recueillera jamais que des lâchetés, des atrocités & des fureurs. Peut-être que, si M. l'Abbé *de Crillon* avoit appliqué lui-même à ces vices son principe & sa manière de raisonner, nos doutes se dissiperoient. Quoiqu'il en soit, les annales de la Chine conservent un trait qui prouve jusqu'où peuvent être portés l'ivresse du luxe & le délire de l'esprit humain. L'auteur a saisi ce trait singulier, & le met sous nos yeux dans une narration pittoresque. » *Kia* regnoit paisiblement » sur le vaste Empire de la Chine; » il étoit né pour être un héros : il avoit » l'esprit brillant, l'imagination vive, » des graces, de la valeur, & une force » si extraordinaire qu'il arrêtoit avec » ses mains un char traîné par des che- » vaux fougueux ; mais l'amour exces- » sif des femmes & l'esprit d'irréligion » versèrent dans son ame le poison

» du *Luxe*, le rendirent inhumain & » corrompirent ses mœurs : ses excès & » plusieurs actes d'impiété aliénèrent » le cœur de tous ses peuples ; cependant il lui restoit encore trois Bonzes » fidèles & zélés, qui osèrent lui montrer le tableau de ses désordres. Le » Prince aveugle & cruel s'indigne, & » les fait mourir en sa présence. Il devient éperdument amoureux d'une » femme ambitieuse, qu'il fait proclamer Reine dans tout l'Empire. Elle se » rappelle que, pour honorer la mémoire d'une concubine, cet Empereur a dépensé deux cens millions » dans un jour ; sa vanité lui persuade » que sa beauté mérite plus encore, » & que toutes les richesses de la » Chine suffisent à peine pour l'hommage que l'on doit à ses charmes. » Que la vie est courte, dit-elle à ce » Prince ! Faut-il encore que des nuits » longues viennent en abréger la durée ? Pourquoi cette éternelle & fastidieuse succession de lumière & d'obscurité ? Que ne sommes nous dans » un palais où brilleroit toujours une » clarté vive, qui n'auroit pas besoin

» d'attendre le retour de l'aurore ! La
» main des Dieux a placé dans les airs
» des globes enflammés, mais qui s'é-
» clipsent & nous laissent dans les té-
» nèbres. La main de mon Empereur ne
» peut-elle pas placer dans son palais
» d'autres Astres qui l'éclairent & qui ne
» s'éteignent jamais ? Les feux du fir-
» mament luiront pour le reste de l'u-
» nivers ; les autres ne brilleront que
» pour vous & pour moi ; ils n'auront
» point de vicissitudes, & deviendront
» l'emblême de notre félicité. Passons-
» nous des Dieux, continua cette folle
» Princesse ; ils sont innombrables dans
» le Ciel ; vous êtes le seul Roi sur la
» terre ; ces êtres impassibles, laissons-
» les adorer dans leurs Temples par un
» peuple grossier ; ils regnent dans l'O-
» lympe au milieu des Astres qui les
» environnent ; regnez sur l'univers au
» milieu des Soleils que vous aurez fait
» naître ; est-il des bornes à votre puis-
» sance ? Parlez : que votre grandeur
» éclate dans la structure de ce monde
» nouveau ; écartez de vous & la varié-
» té des saisons, & les intempéries de
» l'air, & ces changemens de forme

» que la Matière promène sur tous les
» objets ; rendez les fixes & constans,
» & plongeons nos ames dans les plai-
» sirs & dans les délices ; trompons le
» temps, qui veut porter ses outrages
» jusques sur les cœurs ; &, lorsque le
» Destin viendra couper le fil de nos
» jours, nos deux ames unies vole-
» ront ensemble à l'immortalité des
» plaisirs. La séduction passe aisément
» dans les ames foibles. L'ame du cré-
» dule Empereur prend toute l'emprein-
» te que lui donne une Reine artificieu-
» se : son aveugle tendresse flatte son or-
» gueil ; déja il se croit un Dieu qui va
» commander à la Nature ; des millions
» de bras sont mis en mouvement ; un
» superbe palais s'élève ; l'or, l'azur
» y brillent de toutes parts. Fermé de
» tous côtés à la lumière du jour, une
» quantité innombrable de globes
» remplis de matières enflammées,
» sont le Soleil & les Astres qui l'éclai-
» rent ; des parfums exquis sont l'air
» qu'on y respire ; une pluie légère de
» liqueurs odoriférantes tombe de ce
» nouveau ciel, & forme la rosée.
» L'Empereur & la Reine entrent dans

» ce palais enchanté au milieu des dan-
» ses, des concerts, des festins; ils ou-
» blient tous deux la Nature & l'Uni-
» vers; les richesses de la Chine s'y
» précipitent & s'y dévorent. Mais bien-
» tôt le cri d'un peuple mécontent se
» fait entendre; un ennemi voisin s'ar-
» me, s'avance, renverse ce monu-
» ment honteux, & s'assied sur le Trô-
» ne: tout l'Empire se range sous ses
» étendards; le malheureux *Kia* est
» abandonné; il fuit; il erre pendant
» trois ans de Province en Province;
» il meurt enfin victime d'un Luxe in-
» sensé, l'opprobre du Trône & le mé-
» pris de ses peuples. * »

En admirant l'ouvrage de M. l'Abbé *de Crillon*, je ne dissimulerai pas qu'il me paroît avoir quelquefois négligé dans le feu de la composition certai-

* Presque tous les Historiens de la Chine prétendent que ce trait de luxe & de démence a fait époque dans les Annales de cet Empire. Il a été recueilli par les Mandarins, chargés du soin d'écrire les évènemens remarquables, & la tradition en subsiste encore dans l'esprit des peuples.

nes nuances intermédiaires qui ferviroient de liaison; qu'on est obligé, dans quelques endroits, d'appeller à son secours des idées omises, & d'en obtenir une conséquence qui répand la lumière & rapproche des objets entre lesquels on ne voyoit d'abord qu'un rapport éloigné. Au reste, il exerce alors la sagacité du lecteur, & son Livre est du genre de ceux qui épargnent à un esprit paresseux la peine de penser, & qui, dans un petit nombre de passages, donnent à un esprit actif la satisfaction de penser lui même. Je ne prétends pas non plus que tout soit neuf dans cet Essai, & que la peinture des passions, en particulier, appartienne exclusivement à l'auteur. Les Philosophes de l'Antiquité & ceux d'entre les Modernes qui marchent à leur suite, les *Montagnes*, les *la Bruyères*, les *Fénelons*, les *Bourdaloues*, les *Nicoles*, les *Popes*, &c, ont analysé les moindres mouvemens du cœur humain avec trop d'attention, pour qu'il reste à notre siécle aucun espoir de saisir quelques traits vraîment originaux qui leur soient échappés. Mais cette manière hardie d'envisager les choses

dans le grand, cette idée noble d'aſſembler autour de ſoi les vertus & les paſſions, d'imprimer à chacune ſon caractère, de les claſſer enſuite en indiquant leur origine & le côté par lequel elles ſe touchent; mais l'analogie que l'auteur en trace & qu'il rend ſenſible au lecteur ſurpris de voir ſous ſes yeux les vices & les vertus ſortir les uns des autres : voilà ce qui eſt abſolument neuf; voilà ce qu'aucun Traité de Morale ni aucun Livre philoſophique n'a eu en vue, & ce qui aſſûre à *l'Homme Moral* un ſuffrage durable. Ce n'eſt pas ſeulement cette belle chaîne qui demande nos éloges. Les beautés de détail dont elle eſt remplie égalent le mérite du fond. De l'eſprit ſans recherche, de la force ſans roideur, de l'élévation ſans enflure, des peintures énergiques, des tableaux gracieux, l'ame la plus noble, la plus ſublime, la plus ſenſible, la plus bienfaiſante : c'eſt, Mr, ce qui s'offre encore à chaque page dans ce volume. Il prouve qu'il ne tient qu'à M. l'Abbé *de Crillon* de parvenir, dans la route de la Philoſophie & des Lettres, à cet éclat de gloire que ſes illuſtres

illustres ancêtres ont acquise dans la carrière des armes. On attachera dans la suite à son nom célèbre l'idée du génie & de l'éloquence, comme il rappelle aujourd'hui l'idée de la bravoure & de l'honneur.

Je suis, &c.

A Paris ce 3 Juillet 1771.

LETTRE V.

Tableau Philosophique de l'esprit de M. de Voltaire, pour servir de suite à ses ouvrages, & de Mémoires à l'Histoire de sa vie ; un volume in-8°. de près de 400 pages ; à Paris chez le Jay Libraire rue S. Jacques.

LA Vie du Grand *Condé* peinte dans la Galerie de Chantilli, représente d'un côté la Muse de l'Histoire arrachant du recueil des actions de ce Prin-

ce les feuillets qui contiennent celles qu'il avoit à se reprocher contre son Roi & contre sa Patrie, & de l'autre le Héros arrêtant la trompette de la Renommée prête à les publier indiscrètement. Si la statue que quelques amis se proposent d'élever à M. *de Voltaire*, devoit aussi le représenter foulant aux pied ce tas ignominieux de brochures qui deshonorent sa vieillesse, & le Poëte rejettant avec un air d'indignation & en versant des larmes de repentir, cette plume trempée dans la fange, qui a souillé la Religion ou avili des hommes de mérite, l'auteur de l'ouvrage que je vous annonce, Monsieur, déclare qu'il n'auroit pas entrepris de présenter aux yeux du lecteur le portrait révoltant du Héros de la Littérature. Mais comme l'apôtre de la Tolérance se montre toujours le plus intolérant de tous les hommes; comme un grand nombre d'écrivains estimables, soit par leurs mœurs, soit par leur ouvrages, sont l'objet éternel de sa haine parce qu'ils ne veulent pas plier sous son despotisme;

comme aveuglé par son amour-propre, il persiste à se flatter qu'il tient dans ses mains le fléau du ridicule; comme il ne cesse de croire qu'il est l'arbitre des jugemens du Public, & qu'il est le maître de distribuer à son gré la gloire & l'opprobre; enfin, comme, bien loin d'interrompre le cours de ses honteuses productions, il prétend avoir acquis le privilège de diffamer les autres, sans que personne ait le droit de lui répondre : c'est un acte de justice que d'opposer le langage du désintéressement & de la vérité à celui de la passion & du mensonge. *Tibi soli tacebunt homines? Et cùm cæteros irriseris, à nullo confutaberis.* L'auteur du *Tableau Philosophique* a mis à la tête de son volume cette Epigraphe heureuse tirée du Chapître XI de *Job*; elle veut dire : *Croyez-vous donc que vous aurez seul le droit de parler & de vous moquer des autres, sans que personne ose vous répliquer?*

Dans l'exposé fidèle des démêlés de M. *de Voltaire* avec les Littérateurs de toutes les classes, on voit les déclamations, les procédés, les contradictions,

les fauſſetés qu'il a employées pour décrier ſes adverſaires. L'auteur de ce *Tableau* a raſſemblé les faits, expliqué les textes, vérifié les citations, confondu les impoſtures, repouſſé les ſatyres; tantôt il parle le langage de l'indignation quand il attaque des horreurs; tantôt il oppoſe celui de la plaiſanterie à des badinages indécens; toujours il s'appuie ſur les faits les plus authentiques & ſur les mémoires les plus exacts. Il s'en eſt tenu à la dernière édition des Œuvres de M. *de Voltaire*, donnée par *Crammer*, avouée de l'auteur, & par lui-même envoyée à pluſieurs de ſes partiſans. Arrêtons-nous, Monſieur, à quelques traits de ce *Tableau*.

» M. *de Voltaire*, deſtiné à avoir des » querelles avec les écrivains les plus » célèbres & les plus eſtimables de ſon » ſiécle, devoit commencer par le » grand *Rouſſeau*..... Il étoit encore au » Collège quand il fut accueilli, avec » autant de politeſſe que de bonté, » par le premier de nos Poëtes Lyri» ques..... Il le conſulta ſur ſes ouvra» ges; il fit connoître la trempe de ſon » eſprit & de ſon naturel dans une cir» conſtance où il auroit dû s'inſtruire

» au lieu de se révolter. Il fit à *Rousseau* la lecture de son *Epître à Uranie*. Celui-ci, qui avoit fait voir qu'on » pouvoit être un grand Poëte en res» pectant la Religion, ou qui s'étoit » repenti de quelques traits échappés » à sa plume dans sa jeunesse, ne put » s'empêcher de lui témoigner de l'é» tonnement & de l'horreur pour une » production aussi impie; il lui imposa » silence. C'en fut assez pour allumer » dans le cœur du jeune *Arouet* une » haine implacable. Mais la grande » époque de son ressentiment fut à l'oc» casion de sa Tragédie de *Zaïre*. *Rousseau* en releva les fautes, & cette cri» tique fut un surcroit de fureur pour » M. *de Voltaire*. Dès ce moment il ne » garda plus de mesures; il publia » contre ce grand homme plusieurs » écrits satyriques. » On en donne ici quelques extraits qui font juger de la droiture du cœur de M. *de Voltaire*, de la justesse de son esprit, de l'équité de sa critique, de l'honnêteté de son style.

Je passe à M. *de Maupertuis*. Semblable à ces mendians qui demandent humblement dans les villes, & atta-

quent fièrement dans les bois, on a vû M. *de Voltaire* aux genoux de M. *de Maupertuis* dans le temps qu'il avoit besoin des lumières de ce grand Philosophe, puis se redresser avec audace contre son bienfaiteur, enfin outrager celui auquel il rougissoit d'avoir obligation ; c'est ce qu'il a fait sur-tout dans une brochure intitulée *Le Docteur Akakia*, laquelle fut brulée par la main du bourreau (le 4 Décembre 1752) dans toutes les places de Berlin. Ce fut à cette occasion que le Roi de Prusse dit à l'auteur ces paroles humiliantes : *Je ne vous chasse pas, parce que je vous ai appellé ; je ne vous ôte point votre pension parce que je vous l'ai donnée ; mais je vous défends de reparoître devant moi.* Cette pension étoit de 7000 écus ; ce qui fit dire à M. *de la Beaumelle* : *il y a eu de plus grands Poëtes que Voltaire ; il n'y en eut jamais de si bien récompensés.* » Il n'en fallut pas davantage » pour irriter un homme qui, dans la » République des Lettres, comme *César* » dans la République Romaine, ne vou» loit point avoir de supérieur, ou, » comme *Pompée*, ne vouloit point » avoir d'égal. »

M. *de la Beaumelle* avoit fourni à un Libraire de Francfort des Notes critiques sur le Siécle de *Louis XIV* de M. *de Voltaire*. A peine l'édition a-t-elle vû le jour, que M. *de Voltaire* entre en fureur, écrit vingt lettres à Paris, députe un ami à M. le Comte d'*Argenson*, surprend la Religion du Ministre, & fait si bien par ses intrigues que M. *de la Beaumelle* est arrêté le 23 Avril 1753 & mené à la Bastille, comme ayant attaqué feu M. le Régent dans une note du troisiéme volume, quoiqu'il n'eût fourni de notes que pour le premier. On est révolté de lire le détail de toutes les persécutions que M. *de Voltaire* a exercées contre M. *de la Beaumelle*. Sa colère augmentera bien davantage si, comme M. *de la Beaumelle* l'annonce dans une Lettre que j'inférai l'année dernière dans ces Feuilles, il donne une édition des Œuvres de M. *de Voltaire*, avec des remarques critiques auxquelles il joindra la réfutation la plus complette de toutes les calomnies que cet écrivain a publiées contre lui.

Rien de plus curieux que l'anecdote

qui a mis en fureur M. *de Voltaire* contre feu M. *de Saint Hyacinthe*, auteur de l'excellent ouvrage du *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*. Celui-ci s'étoit permis dans un de ses Ecrits un badinage au sujet d'une scène fâcheuse qui s'étoit passée entre un Officier & M. *de Voltaire*. L'élève de Mars, insulté par le bel-esprit, arrête le Poëte par le bras, & lui dit : *J'ai toujours oui dire que les impudens étoient lâches, j'en veux faire l'épreuve & ne puis mieux m'adresser qu'à vous.* Telle qu'une Catin pâlit & s'effraye aux éclats redoublés du tonnerre, tel le Poëte pâlit aux discours de l'Officier.

J'ai péché, lui dit-il, & je ne prétends pas
Employer ma valeur à défendre mes fautes ;
J'offre mon échine & mes côtes
Au juste châtiment que prépare ton bras, &c.

» L'Officier, après avoir disposé le Poëte
» à ses remontrances : *Sectateur des Mu-*
» *ses*, lui dit-il, *apprends qu'il est plus*
» *important d'être sage qu'il n'est néces-*
» *saire d'être Poëte.* » En disant ces mots il jetta dans un champ le bâton qu'il

avoit en main, & dont il s'étoit servi. Le trait est sanglant, & je ne prétends pas le justifier; mais de la modération, du mépris, ou le silence auroient pu le faire oublier. Ce ne fut point le parti que prit le Poëte. Il perdit la tête, & se répandit en injures; il traita M. *de Saint Hyacinthe* de voleur, d'infâme escroc, de sot plagiaire, &c, &c, comme il a traité depuis le sçavant & vertueux M. *Larcher* de péderaste, de paillard, de faussaire, parce que dans le *Supplément à la Philosophie de l'Histoire*, celui-ci découvre les bévues, les larcins, les inepties & l'orgueilleuse ignorance de M. *de Voltaire.*

C'est ainsi qu'il s'est vengé des milliers d'*Erreurs* que M. l'Abbé *Nonotte* a relevées dans une excellente critique de l'*Essai sur l'Histoire Générale.* M. *de Voltaire* peut dire avec M. *de Pourceaugnac* : *Il m'a souffleté; mais je lui ai bien dit son fait.* On est indigné, & le cœur soulève d'entendre le chef de la Philosophie moderne parler le langage des Halles à l'égard d'un homme qui n'emploie que celui de la vérité, de la raison & de l'honnêteté. » Le monstre, dit-il en parlant de M. l'Abbé *Nonote*,

» le monstre crie sans cesse : Dieu, Dieu,
» Dieu ; excrément de la nature hu-
» maine, dans la bouche de qui le nom
» de Dieu est un sacrilège..... Vous, le
» mépris & l'horreur de tous les hom-
» mes..... Comment peux-tu te plaindre
» que j'aie révélé que ton cher-père
» étoit crocheteur, quand ton style
» prouve si évidemment la profession
» de ton cher père ? » Que croira-t-on
qu'ait été le cher père de M. *de Voltaire*, remarque judicieusement l'auteur du *Tableau Philosophique*, si l'on en juge par le style de son fils ? » Nous
» commençons à espérer que *Nonote*
» se décrassera. Un Magistrat de Besan-
» çon le trouva ces jours passés dansant
» en veste & en culotte déchirée avec
» deux filles de 15 ans. Le voilà dans
» le bon chemin. On a réprimandé les
» deux filles ; elles ont répondu qu'elles
» l'avoient pris pour un singe. » M. *de Voltaire* a tiré ce trait de la même source où il a puisé ce qu'il dit des François, qu'après la paix de Constantinople ils donnèrent un bal dans l'Eglise de Sainte Sophie. M. l'Abbé *Velly* lui ayant écrit pour sçavoir où il

avoit trouvé cette anecdote, il lui répondit qu'il ne l'avoit trouvée nulle part; mais qu'elle faisoit rire, & que, quand on pouvoit en imaginer de pareilles, il falloit les employer sans scrupule. Voilà comme M. *de Voltaire* se joue de la réputation des citoyens & de la majesté de l'Histoire; il se respecte assez peu pour se faire le bouffon du Public.

Comme j'ai l'avantage, Monsieur, d'être du nombre de ceux que M. *de Voltaire* a jugés dignes de son illustre haine, je ne suis point oublié dans ce *Tableau*, & mon article est assez long. Je ne vous en citerai que ce morceau dont le commencement est très-ingénieux. » *Psaphon*, le plus vain de tous » les hommes, élevoit avec soin des oi» seaux auxquels il n'apprenoit que ces » paroles : *Psaphon est un Dieu*; il leur » donnoit ensuite la liberté pour aller » chanter par-tout son apothéose. Le » Philosophe de Ferney a toujours desiré » que, d'après ses chers élèves, les Jour» nalistes ne sçussent répéter que ces » mots-ci : *Voltaire est un génie unique.* » Mais comme chez certains peuples

» d'Orient, il y avoit un Officier chargé
» d'avertir tous les jours les Rois, à leur
» réveil, qu'au milieu de leur vaine
» gloire & de leurs flatteurs, ils n'é-
» toient que des hommes, M. *Fréron*
» n'a pas craint de prendre sur lui cet
» emploi à l'égard de M. *de Voltaire*, qui,
» jaloux de dominer, d'être l'*Aléxandre*
» du monde Littéraire & le *Jupiter* de
» l'Olympe, a trouvé dans ce Jour-
» naliste un *Calisthène* qui lui a dit conf-
» tamment : *Non, vous n'êtes point un*
» *Dieu*. Le héros s'est fâché, *Jupiter* a
» tonné ; mais, en riant de ses foudres,
» on lui a dit comme *Lucien* : *Jupiter*,
» *tu te fâches ? Tu as donc tort*.. M. *de*
» *Voltaire* a voulu passer pour inventeur,
» & M. *Fréron* a fait connoître ses
» plagiats. M. *de Voltaire* a voulu paf-
» ser pour Critique, & M. *Fréron* a
» montré ses bévues. M. *de Voltaire* a
» voulu passer pour le premier de nos
» Poëtes & de nos Orateurs dans un ou-
» vrage *qu'il avoit publié sous le nom

* *Connoissance des beautés & des défauts de la Poësie & de l'Eloquence dans la Langue Françoise* voyez les *Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps*, Tome I, page 262.

» d'autrui, & M. *Fréron*, après l'avoir
» démasqué, l'a remis à sa véritable
» place. M. *de Voltaire* a voulu passer
» pour bon Poëte Epique, & M. *Fré-*
» *ron* a fait voir que de beaux vers ne
» suffisent pas pour mériter ce titre.
» M. *de Voltaire* a voulu passer pour le
» plus grand de nos Tragiques, & M.
» *Fréron* a fait voir qu'il étoit bien au
» dessous de *Corneille* & de *Racine*. M.
» *de Voltaire* a voulu passer pour bon Co-
» mique, & M. *Fréron*, appellé par lui
» tant de fois *Bâtard de Desfontaines*, l'a
» fait connoître plus évidemment pour
» *Bâtard de Thalie*. M. *de Voltaire* s'est
» vanté d'avoir porté le flambeau de la
» vérité dans l'Histoire, & M. *Fréron* a
» fait voir qu'il n'y avoit porté qu'une
» lanterne, & même une lanterne
» sourde. M. *de Voltaire* s'est érigé en
» Réformateur, & M. *Fréron* l'a réformé
» lui-même. M. *de Voltaire* a voulu
» être Théologien, & M. *Fréron* lui a
» appris son Catéchisme. Enfin, M. *de*
» *Voltaire* a voulu parler de tout, dé-
» cider de tout, s'élever au dessus de
» tout, & M. *Fréron*, toujours intré-
» pide, l'a suivi par-tout, a répliqué
» à tout, & s'est moqué de tout. »

M. *de Voltaire*, comme un Don Quichotte en Littérature, quand il n'a pas ses propres querelles à venger, se charge de celles des autres. Pour venir au secours du *Bélisaire* de M. *Marmontel*, foudroyé par l'examen de Monsieur l'Abbé *Coger*, il s'est exhalé en injures & en invectives contre le Professeur de Rhétorique du Collège Mazarin & contre le Syndic Royal de la Faculté de Théologie de Paris qui avoit approuvé l'*Examen*. Il a même osé, après avoir joué toute sorte de rôles comme un Pantalon, se coëffer enfin de la Mitre, &, sous le nom d'*Archevêque de Cantorbéry*, adresser une Lettre Pastorale à M. l'Archevêque de Paris, dans laquelle, sans respecter un Prélat qui fait la gloire & l'ornement de l'Eglise, il s'est permis les bouffonneries les plus plattes & les plus indécentes.

Pour avoir une idée complette de la modération philosophique de M. *de Voltaire*, lisez encore dans ce volume, Monsieur, les articles de feu M. l'Abbé *Desfontaines*, de M. *Vernet*, de M. *de Pompignan* & de M. l'Evêque *du Puy*, ces deux frères si recommandables par la

ſupériorité de leurs talens, chacun dans ſon genre, de M. *Maffei*, de M. l'Abbé *Guyon*, de M. *Jean Jaçques Rouſſeau*, de M. *Greſſet*, de feu M. l'Abbé *Trublet*, du P. *Bertier* Jéſuite, &, &c, &c.

L'auteur s'arrête, en attendant que les fureurs de ce Poëte lui procurent de quoi former un autre volume auſſi curieux. Je ſuis en état de lui fournir encore autant de matériaux pour faire un ſupplément; il a oublié bien des articles que je pourrai lui indiquer, & qu'il pourra intituler: *Suite des Honnêtetés de M. de Voltaire*; car j'aimerois mieux ce titre que celui de *Tableau Philoſophique*, qui n'énonce pas clairement ce qu'on va lire. Au reſte, ce volume eſt un monument précieux pour l'Hiſtoire Littéraire de ce ſiécle en général, & pour celle de M. *de Voltaire* en particulier; il eſt très-bien imprimé & du même format que l'édition des Œuvres de cet auteur, à la ſuite deſquelles il doit être indiſpenſablement placé ſur un rayon de votre Bibliothèque.

Observations sur les Maladies des Armées, dans les Camps & dans les Garnisons, avec des Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques, lus à la Société Royale ; par M. Pringle, Chevalier Baronet de la Grande-Bretagne, & Médecin ordinaire de la Reine, 2 volumes in-12 ; seconde édition, revûe, corrigée & augmentée sur la septiéme édition Angloise ; à Paris chez Ganeau Libraire rue Saint Séverin.

Il est bien étonnant, Monsieur, que, depuis la naissance de la Médecine, aucun Médecin, aucun Naturaliste, aucun Observateur, n'ait écrit sur les maladies des armées. *Xénophon*, *Pline* l'ancien, *Plutarque*, *Tite Live*, *Diodore* de Sicile & quelques autres historiens ont, à la vérité, fait mention de certaines maladies extraordinaires

survenues parmi les troupes; mais ils n'ont parlé clairement ni des causes qui les avoient fait naître, ni des effets qu'elles avoient eus, ni de la manière dont on les avoit traitées. *Végèce* lui-même, qui, dans son Livre sur l'Art Militaire, a fait un Chapître exprès sur les moyens de conserver la santé des soldats, ne dit pas un mot des maladies auxquelles ils étoient sujets. Il s'étend sur les Médecins qui accompagnoient les armées, & garde un profond silence sur les remèdes qu'ils employoient. Cette négligence des Anciens est d'autant plus condamnable, qu'il ne me paroît guères permis de douter que le soin des malades n'eût été porté au même degré de perfection que les autres parties de la science Militaire. Car enfin les troupes se trouvant continuellement en campagne & dans des climats très-différens, les Médecins étoient à portée de faire d'utiles observations & sur la nature des maladies & sur la méthode de les traiter.

Le célèbre & sçavant auteur de l'ou-

vrage dont je vais vous rendre compte, est un des premiers qui en ayent fait une étude particulière. Le succès & la réputation de son Livre dans toute l'Europe, en décèlent assez le mérite & l'utilité sans que je m'arrête à vous en faire l'éloge.

M. le Chevalier *Pringle* a divisé son ouvrage en trois Parties. Dans la première, après une relation succinte des qualités de l'air & des maladies particulières aux Païs-Bas, théâtre ordinaire des guerres de sa nation, il nous donne un Journal abrégé des maladies épidémiques, c'est-à-dire de celles qui arrivent le plus fréquemment parmi les troupes aux embarquemens, aux campemens, aux quartiers d'hyver, aux changemens de temps & de saison, en un mot dans toutes les positions diverses où peut se trouver une armée. Toute cette Partie est, à proprement parler, un récit de faits dont l'auteur a été témoin oculaire; les conséquences qu'il en tire sont courtes & en petit nombre, parce qu'une trop longue discussion auroit interrompu leur enchaînement.

Dans la seconde Partie l'auteur range par classes les maladies qu'éprouvent les militaires; il en examine les causes générales; ensuite il traite des moyens d'écarter les unes & de rendre les autres moins dangereuses, & finit par comparer les diverses quantités de malades en différentes saisons, afin qu'un Général puisse sçavoir avec quelque degré de certitude le nombre des troupes sur lequel il peut compter en quelque temps que ce soit; qu'il puisse connoître les effets que font sur la santé une campagne de longue ou de courte durée, une campagne commencée de trop bonne heure, ou des quartiers d'hyver pris trop tard.

Comme l'auteur ne s'est proposé dans ces deux premières parties que l'instruction des Officiers, il y raconte les faits avec toute la précision & la clarté possibles; les conséquences qu'il en tire sont simples & naturelles; on n'y trouve point de ces termes scientifiques ou barbares dont on amuse un malade ignorant.

La troisiéme Partie qui renferme la

pratique, semble n'avoir été écrite que pour les Médecins. L'auteur y divise les maladies en deux classes. La première comprend celles qui sont communes à la Grande Bretagne; la seconde renferme celles qui sont propres à un climat différent & à la vie du soldat. Mais, comme les maladies de la première classe ont été déja traitées par plusieurs grands Médecins, & que d'ailleurs elles se remontrent tous les jours, M. *Pringle* n'a cru devoir en parler qu'avec économie. La seconde classe dans laquelle il est fait mention de maladies moins fréquentes & par conséquent moins connues, est plus ample, plus instructive, plus intéressante. Tel est en général le plan que l'auteur a suivi, & qu'il a exécuté avec une supériorité de lumières & de connoissances, dont les Médecins eux-mêmes veulent bien convenir.

Désaveu de M. de Keralio au sujet d'un ouvrage publié sous son nom.

» Le Sr *Vanduren* Libraire à Franc-

» fort, vient de mettre au jour un Livre
» intitulé *Observations Elémentaires pour*
» *la Tactique Moderne*, & par l'avis qu'il
» a fait insérer dans les Gazettes de Co-
» logne & de Francfort, il annonce
» ce Livre sous mon nom. Je déclare
» que je n'ai aucune part à cette com-
» pilation informe. Elle est sous les
» yeux du Public qui la jugera comme
» elle le mérite.

» *Le Chevalier de* KERALIO *Gou-*
» *verneur de S. A. S. Mgr le Prince*
» *Maximilien des Deux-Ponts.*

» A Deux-Ponts le 24 Juin 1771. »

En lisant ce desaveu on ne peut se défendre de gémir & d'être indigné de l'odieuse cupidité des Libraires Etrangers qui compilent, sans choix, sans goût, sans discernement, & qui en imposent audacieusement au Public, en mettant leurs maussades rapsodies sous le nom de personnes connues. Un Officier qui a lu les *Observations Elémentaires pour la Tactique Moderne*, m'a dit qu'il y avoit quelques

traits de lumière dans ce cahos, mais qu'ils étoient horriblement défigurés par l'Editeur; que le reste étoit du dernier mauvais; enfin, que l'impression, le papier, les planches & les Gravûres étoient détestables.

Dissertation sur la manière dont on doit prononcer le Canon & quelques autres Prières de la Messe; par feu M. Robbe Docteur & Professeur en Théologie de la Maison & Société de Sorbonne, Grand-Maître du Collège Mazarin; un volume petit in-8°. de 214 pages; à Paris chez Crapart Libraire rue de Vaugirard près de la rue des Fossés de M. le Prince.

L'auteur de cet ouvrage solide examine deux questions: la première, quel est le sens de *submissâ voce* dans cet endroit du Concile de Trente: *pia mater Ecclesia ritus quosdam, ut, sci-*

licet, quædam submissâ voce, alia verò elatiore, in Missâ pronunciarentur, instituit. La seconde question est : Est-ce un péché de ne point observer le Rit que l'Eglise prescrit touchant la prononciation secrete d'une partie de la Messe ? Après avoir donné la véritable signification des mots *submissâ voce*, l'auteur l'appuie de cinq preuves aussi convaincantes qu'on peut le desirer. La première est tirée du Sacerdotal Romain ; la seconde du Missel composé par ordre du Concile de Trente ; la troisiéme du Concile de Milan tenu sous S. *Charles* ; la quatriéme des reproches & des railleries des hérétiques ; la cinquiéme des réponses de nos controversistes & de nos Théologiens aux foibles argumens de ces mêmes hérétiques. Enfin, M. *Robbe* prouve l'antiquité, la continuité & l'universalité de la prononciation secrette ; ce qu'il confirme par des témoignages de tous les siécles. De là il conclut qu'il n'y a point & qu'il n'y a point eu d'Eglise, à l'exception des Sectes Protestantes, qui n'ait religieusement suivi le Rit de la

prononciation secrette. Tout ce morceau est plein d'érudition, de saine doctrine, d'éclaircissemens utiles & de solides raisonnemens. L'auteur eut laissé quelque chose à desirer s'il n'eut répondu aux objections des adversaires qu'il combat; mais on peut dire qu'il l'a fait avec autant de supériorité que de sagesse & de précision; ses reponses terminent l'ouvrage qui mérite d'être mis au rang des meilleures productions de ce genre, & qui donne une grande idée du sçavoir de l'auteur.

Ce n'est pas le premier éloge dont on honore la mémoire de M. *Robbe*, mort en 1742, âgé de 64 ans; plusieurs écrivains connus en parlent comme d'un Docteur estimable qui emporta dans le tombeau les regrets & la vénération de tous ceux que leurs lumières avoient mis à portée d'apprécier ses écrits.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Juillet 1771.

LETTRE

LETTRE VI.

Sermons pour l'Avent & le Carême ; par M. Jacquin, Chapelain de la Cathédrale d'Amiens, des Académies Royales de Rouen & de Metz, & Honoraire de la Société Royale d'Arras, 2 volumes in-12 ; à Paris chez Desaint Libraire rue du Foin Saint Jacques.

M. l'Abbé *Jacquin* nous avertit dans sa *Préface* qu'aucun motif humain ne l'engage à publier ses Discours. Le but que cet Orateur Chrétien se propose est de soutenir la piété des Fidèles contre les attaques du vice, & de fournir de nouvelles armes pour combattre avec succès les ennemis de la Foi. Ses Sermons sont, en effet, pleins de cette onction évangélique qui caractérise les vrais Prédicateurs. Un raison-

nement à la portée de tout le monde, mais solide, une érudition variée, mais sans faste, une imagination féconde, mais sage & réglée, des principes bien développés, des vérités rendues sensibles, une éloquence modeste; enfin, un zèle éclairé, soutenu d'un talent réel: voilà, Monsieur, ce qui fait le prix de l'ouvrage que je vous annonce. Vous n'y trouverez ni ces éclats foudroyans qui renversent l'auditeur, ni ces tableaux rians & fleuris qui le charment sans le toucher, ni ces descriptions frivoles & brillantes qui ravalent si souvent la majesté de nos chaires au ton des tribunes profanes; mais vous y verrez du naturel, de l'ordre, de la clarté, des caractères, de la justesse, une mâle simplicité, & sur-tout beaucoup d'onction.

Parmi les Discours qui réunissent ces différentes qualités, le *Scandale* est un de ceux qui peuvent vous donner, Monsieur, une idée nette & précise du talent de l'Orateur. En voici le plan qui me paroît renfermer tout ce qu'on peut dire d'instructif sur ce sujet. L'*Impie se faisant de la Religion un sujet*

de scandale, devient la cause de sa propre perte. L'Impie scandalisant ses frères, devient la cause de leur perte. En deux mots, le pécheur scandaleux coupable du crime le plus horrible, soit qu'il médite dans son cœur ses doutes criminels sur la Religion, soit qu'il s'érige en apôtre de son impiété.

Pour jetter du jour sur sa première Partie, l'Orateur établit deux Propositions également vraies : la première que *l'Impie, en attaquant la doctrine de l'Evangile, s'aveugle & s'endurcit*; la seconde, que *le Libertin, en méprisant la morale de l'Evangile, se corrompt & se condamne lui-même.* Le développement de la deuxiéme Partie consiste à faire voir que le pécheur scandaleux se rend également responsable de la perte de ses frères, soit qu'il leur enlève par ses impiétés le précieux dépôt de la Foi, soit que par ses discours ou par ses exemples il les entraîne dans la corruption où lui-même est plongé. Voici comme l'Orateur nous peint la marche & les stratagêmes des prétendus esprits-forts. »Les Incrédules » commencent ordinairement par atta-

» quer l'auteur de la Religion, en lan-
» çant leurs premiers traits contre la Di-
» vinité ; il est vrai qu'ils reconnoissent
» un Dieu ; ils seroient insensés & plus di-
» gnes de nos larmes que de nos raisonne-
» mens, s'ils nioient son existence. Mais
» ils font de l'Etre Suprême une Divini-
» té au gré de leurs caprices ; limitant
» sa puissance, méprisant sa justice, re-
» gardant sa providence, sa clémence &
» la plûpart de ses autres attributs com-
» me autant d'inventions humaines, ils
» semblent plutôt parler d'une chimère
» que du Créateur & du conservateur
» de l'univers. Ne laissant ainsi à la Ma-
» jesté Divine que le nom de Divinité,
» jamais vous ne les verrez lui rappor-
» ter aucun des évènemens de la vie.
» Un hasard, qu'ils peuvent moins com-
» prendre qu'expliquer, est pour eux la
» cause secrette des révolutions qui se
» passent sur la scène du monde. Les
» biens & les richesses, suivant ces en-
» fans d'*Epicure*, sont les justes récom-
» penses de l'esprit, du travail, de l'in-
» dustrie, & souvent de la fraude &
» de l'injustice ; la mort elle-même
» n'est autre chose que la dissolution

» naturelle d'une machine fragile : syf-
» tême affreux & défefpérant qui anéan-
» tit toute vertu, tout fentiment, toute
» efpérance, toute confolation. Quoi,
» vous cherchez à charmer vos maux
» par de pieux préjugés, difent-ils, avec
» la femme de *Job*, à ce malade qui,
» dans le fort de fes fouffrances, s'a-
» dreffe au Seigneur, fource de tous les
» biens ? En mourrez vous moins, pour
» avoir recours à votre Dieu ?

» Après avoir prefcrit à la Divinité une
» tranquille indifférence pour fes ouvra-
» ges, qui peut les arrêter dans leur cour-
» fe facrilège ? Tantôt ils mettent en
» problême les articles de la Foi ; tan-
» tôt ils nient audacieufement les plus
» évidentes vérités. Combattre & noir-
» cir la Religion, & ajoûter à l'obf-
» curité des myftères par une fuite de fo-
» phifmes captieux : voilà la double
» méthode dont ils fe fervent, hélas,
» avec trop de fuccès. Un ridicule em-
» belli par les fleurs d'un ftyle léger,
» entraîne facilement ceux qui n'ont
» jamais médité folidement les princi-
» pes de la Foi. Pour ne point révolter
» fes jeunes profélytes, l'Incrédule

» commence par établir la nécessité
» d'une Religion ; & , pour rendre à la
» Divinité un hommage plus pur , il se
» croit autorisé à l'examiner ; semant
» ensuite de plaisanteries la critique de
» tous les différens cultes qui ont parta-
» gé les hommes , sans en excepter ce-
» lui de la nouvelle alliance, il s'en
» tient à la simple loi de la Nature, &
» confirme dans l'irréligion ceux dont
» il ne paroissoit vouloir d'abord que
» corriger les préjugés.

» L'Incrédule se trouve-t-il avec des
» personnes plus pieuses qu'instruites ?
» Ne pensez pas qu'il attaque ouverte-
» ment leur Foi ; au contraire, il prend
» mille tours adroits pour se plaindre,
» avec un zèle affecté, des principes
» faux & absurdes & des observations
» vaines & superstitieuses, qu'il a cru
» découvrir dans la pratique de la Re-
» ligion. Est-il avec des gens sans prin-
» cipes , sans mœurs ? Il leur révèle
» clairement ses mystères d'iniquité.
» Qui pourroit rapporter les différens
» stratagêmes que les impies employent
» tous les jours pour séduire leurs frères?
» Quels efforts pour sapper cette co-

» lonne majestueuse sur laquelle leurs
» traits viennent se briser? Que ne
» font-ils pas pour se venger de ceux
» qui échappent à leurs filets? Cou-
» vrir leur conduite de ridicule, les
» faire passer pour des gens incapables
» de distinguer la vérité du préjugé,
» & de secouer le joug de la supersti-
» tion : voilà les indignes moyens qu'ils
» mettent en usage pour décrier au-
» près de leurs partisans ceux dont ils
» n'ont pû ébranler la Foi. O déprava-
» tion de l'esprit humain! &c. »

Ce morceau est terminé par le portrait de deux hommes fameux qu'il ne vous sera pas difficile de reconnoître.
» Avec quel acharnement deux auteurs,
» célèbres par leurs talens, cherchent-
» ils de nos jours à détruire les prin-
» cipes les plus respectables & les mieux
» établis? L'un, génie fougueux, som-
» bre, vaste & profond, met en usage
» tout ce que le raisonnement a de plus
» fort pour faire valoir ses monstrueux
» paradoxes & ses contradictions pal-
» pables. L'autre, esprit fin, adroit,
» faux & mordant, met en œuvre tout
» ce que le mensonge & le ridicule ont

» de plus séduisant pour affoiblir les
» fondemens de la Religion, & pour
» faire mépriser ses maximes. Le premier, sophiste hardi, écrivain plein
» d'ame & de feu, soutenu par une conduite plus austère que régulière, en
» imposeroit aux forts eux-mêmes,
» sans les variations continuelles & les
» contradictions manifestes qui trahissent à chaque page sa fausse & pernicieuse philosophie. Le dernier,
» Poëte léger, à la faveur d'un style imposant & fleuri, & des charmes d'une
» versification aisée, corromproit les
» ames foibles sans les sales & grossières
» plaisanteries répandues dans presque
» tous ses ouvrages. Tous deux rivaux,
» & même ennemis, se réunissent cependant pour prêcher la révolte contre toute autorité légitime. Hélas!
» Combien ces échos des *Apollonius
» de Tyane*, des *Philostrates*, des *Celses*, des *Porphyres*, des *Bayles*, ne
» produisent-ils pas tous les jours d'échos subalternes, qui, sans talens,
» ont cependant assez d'orgueil pour
» s'imaginer fixer l'attention du Public, lorsqu'ils ont copié dans ces pré-

» tendus Evangélistes de la raison, quel-
» ques traits contre la Religion, les
» mœurs ou les Puissances, &c, &c. »

Je me borne à cet extrait, Monsieur. Si je ne vous dis rien des autres Sermons, ce n'est point qu'ils démentent le zèle ou les lumières de leur auteur; tous annoncent une ame éclairée, vraie, vertueuse & sensible. Les principaux sont *le Jeûne*, *le respect dû aux Eglises*, *l'Aumône*, *la parole de Dieu*, *la connoissance de soi-même*, *la fuite du péché*, &c.

Le Cri de la Nature, Comédie en un Acte en vers; par M. Armand, Privilégié du Roi, pour les Spectacles de Fontainebleau, suivant la Cour; à Paris chez la veuve Duchesne Libraire rue S. Jacques: prix 24 sols.

Cette petite Pièce a été jouée pour la première fois & avec succès à Fontainebleau le 20 Octobre 1769; l'auteur ne l'a fait imprimer que depuis peu. L'action se passe dans un village à quelques

lieues de Paris. Mad. *Gervais*, maîtresse d'Hôtellerie, ouvre la scène par des plaintes qu'elle adresse à sa fille *Suzon* sur le long séjour de Madame *Mongei* dans sa maison. Comme elle ne sçait ce qu'est devenu le mari de cette femme, & qu'elle craint de n'en être pas payée, elle veut la congédier. *Suzon*, qui aime tendrement Madame *Mongei*, s'efforce d'inspirer à sa mère des sentimens plus généreux ; mais celle-ci, que l'intérêt conduit, ne veut point y entendre ; cependant, comme elle ne prétend pas brusquer l'affaire, elle accorde encore trois jours, & charge *Suzon* d'en avertir Mad. *Mongei*, en lui disant :

Comme t'as de l'esprit, sur toi je me repose
Pour lui tourner ça gentiment ;
En douceur conte lui la chose,
Par manière de compliment.

Madame *Gervais* sort ; *Suzon* termine la Scène par ces quatre vers :

Je m'acquitterai mal d'un ordre si sévère ;
Mon cœur en est à tel point affligé,

Que je ſacrifierois, je crois, tout ce que j'ai,
Pour adoucir le ſort de ma pauvre commère. »

La ſeconde Scène eſt un long dialogue entre *Suzon* & *Vincent* jeune paiſan qui eſt ſon amant. *Vincent* revient de Paris avec une bourſe de cent vingt louis, qu'il deſtine pour ſon mariage avec *Suzon*. Cette ſomme eſt le produit d'un billet de loterie que les deux amans avoient acheté à l'occaſion de la naiſſance d'un enfant de Madame *Mongei*, dont ils ont été les parrains. En conſéquence *Suzon*, qui conſerve toujours ſon caractère de bienfaiſance & de bonté, prétend que le nouveau-né doit avoir part aux mille écus, & perſuade à *Vincent* que le billet n'auroit point porté ſi l'enfant de Mad. *Mongei* n'eut été de la partie. Voici la fin de cette Scène qui m'a paru intéreſſante.

SUZON.

Revenons à notre Commère.

VINCENT.

Drès que c'eſt juſte, il faut li porter ſur le

Ce qui reviant à son enfant ;
Ou bian aimes-tu mieux que je payions sa
mère ?

SUZON.

Mon cher ami, l'on doit, en obligeant quel-
qu'un,
Ménager sa délicatesse :
Cette Dame a le cœur au dessus du commun ;
Ainsi, pour la servir, il faut user d'adresse.
Ces jours passés quand tu fus à Paris,
Elle te donna des lumières,
Et te fit devant moi les plus vives prières
Pour trouver son époux.

VINCENT.

Je n'en ons rian appris.

SUZON.

C'est ce qu'il ne faut pas lui dire ;
Suis le conseil qu'ici l'honneur m'inspire ;
C'est Dimanche aujourd'hui, tu ne vas pas aux
champs.
Il faut entrer chez elle, &, sans perdre de
temps,
Lui dire qu'à Paris un hasard favorable
T'a fait rencontrer son époux,

Qu'il doit bientôt se rendre auprès de nous;
Et brûle de rejoindre une femme adorable;
Mais qu'étant obligé d'y demeurer encor,
Pour elle il t'a remis ces mille francs en or.

VINCENT.

Moi, tenir un discours semblable!
Songe que ça m'engage à mentir comme un Diable.

SUZON.

A mes yeux comme aux tiens le mensonge est affreux;
Mais, pour sauver la vie à quelque malheureux,
Il peut être employé, du moins je l'imagine,
Ainsi que le poison l'est dans la Médecine,
Avec adresse & grand ménagement.

VINCENT.

Tu te chargeras donc de tout le compliment;
Car de mentir je n'ons pas l'habitude;
C'est pour moi peut-être un malheur:
Sans ça j'aurions été premier Clerc de l'étude
De mon parrain le Procureur.

SUZON.

Elle doit être assurément chez elle :
Ne perdons point de temps, entrons-y promptement.
Le plaisir de porter une heureuse nouvelle
Reproche aux cœurs bien faits la perte d'un moment.

Ils sortent.

Monologe où Madame *Mongei* déplore ses malheurs. *Vincent* entre avec *Suzon*; *Suzon* porte la parole, & dit à Madame *Mongei* que *Vincent* revient de Paris, & qu'il a vû M. *Mongei*. En même-temps *Vincent* tirant des louis d'or, lui dit qu'il a reçu mille francs pour elle de son époux qui doit revenir au plutôt. Mad. *Mongei* les reçoit. Cette scène est conduite avec beaucoup d'art. Le personnage de *Vincent* est sur-tout bien soutenu. Sa répugnance à mentir, sa naïveté, ses méprises corrigées par *Suzon*, tout y est agréable & piquant.

Arrive M. *Mongei* ; il se jette dans les bras de sa femme. Il étoit allé à Paris dans le dessein de regagner les bonnes graces de *Boncour* dont il a épousé

la fille (Mad. *Mongei*) contre son gré; mais un parent perfide sur lequel il comptoit, l'avoit fait arrêter. Au bout de quelques jours ce parent va lui dire qu'on le mettra en liberté s'il veut déclarer la retraite de sa femme. *Mongei* inébranlable lui répond:

. . . .

Homme cruel, né pour la perfidie,
Sans doute par le tien tu juges de mon cœur;
Apprends que mon secret m'est plus cher que ma vie;
Tu peux me la ravir, mais un indigne effroi
Ne perdra pas du moins mon épouse avec moi.

Lorsque *Mongei* espéroit le moins sa délivrance, celui qu'on avoit chargé de lui porter sa nourriture, le met en liberté; il se sauve à la faveur de la nuit.

Le généreux mensonge de *Vincent* & de *Suzon* se découvre. *Vincent* hors d'haleine vient avertir *Mongei* que *Boncour* est au logis & qu'il le cherche. Les époux se sauvent dans un cabinet voisin, & *Suzon* reste seule avec *Vincent* & l'enfant de Madame *Mongei*. *Marlot*,

valet de *Boncour*, apperçoit les fuyards & court à eux dans le dessein de les servir & de les dérober à la fureur de leur père.

Boncour paroît. *Marlot*, après lui avoir fait mille protestations de zèle & de fidélité, se retire sous prétexte d'aller chercher les deux époux.

Dialogue entre *Boncour* & *Suzon*. *Boncour*, charmé de la beauté de l'enfant qu'elle tient dans ses bras, veut l'adopter & en faire son héritier. *Suzon* consent à tout. *Boncour* demande à *Vincent*, qu'il croit être l'époux de *Suzon*, son aveu pour l'adoption de l'enfant. *Vincent* l'accorde. Il y a du jeu, de l'action & de l'intérêt dans cette Scène.

Marlot de retour sonde les dispositions de *Boncour* à l'égard de sa fille. Il tâche de réveiller en lui les sentimens de la nature; mais il demeure inflexible. Alors Madame *Gervais*, que *Marlot* a fait entrer dans l'intrigue, dit à *Boncour* que sa fille est morte; *Marlot* confirme cette nouvelle. Ce père sent alors renaître toute sa tendresse; il gémit, pleure & déteste la dureté de

ses procédés. En vain pour le soulager on lui remet l'enfant de sa fille ; on ne peut calmer sa douleur. Son ressentiment pour *Mongei* s'efface ; l'amitié la plus vive lui succède. *Boncour* fait appeller son gendre. *Mongei* arrive & se jette aux pieds de *Boncour* qui lui demande pardon du passé. *Marlot*, plein de joie, court aussitôt chercher Mad. *Mongei*, & l'amène à côté de son père qui ne l'apperçoit qu'un moment après. A l'instant *Boncour* passe de la douleur la plus profonde aux plus grands transports de joie, remercie *Vincent* des bontés que lui & *Suzon* ont eues pour sa fille, & finit la pièce par ces vers :

Que mon exemple serve à vous faire connoître
Qu'on ne punit jamais ses enfans sans effort.
Quelque ressentiment que l'on fasse paroître,
Le Cri de la Nature est toujours le plus fort.

Le fond de ce petit Drame est commun ; il se trouve dans une infinité de Romans & de Pièces de Théâtre ; mais l'exécution fait honneur à M. *Armand*. Il y a de l'intrigue, des caractères, de la conduite & du sentiment ; vous le lirez avec plaisir. Cet auteur est le fils du

célèbre *Armand*, Comédien François, mort il y a quelques années.

Histoire de la Vie Chrétienne & des Exploits Militaires d'Alberte - Barbe d'Ernecourt, connue sous le nom de Madame de Saint - Balmont : par le Père des Billons, de la Compagnie de Jésus ; un volume in 8°, à Liége.

Cet ouvrage ne paroît point encore, Monsieur. Nous l'aurons dans un mois ; je ne le connois que par un *Avertissement de l'Auteur* qui a été imprimé d'avance, & dont il m'est parvenu un exemplaire. Voici cet *Avertissement* qui lui-même est curieux.

» L'Histoire de la Vie de Madame
» de *Saint - Balmont*, écrite par le
» Père *Jean Marie*, Religieux Péni-
» tent du Tiers - Ordre de Saint Fran-
» çois, parut à Paris en mil six cens
» soixante-dix-huit *. Cet ouvrage est

* Sous le titre de *L'Amazone Chrétienne*. C'est un *in*-12 de 312 pages, sans compter l'Épître Dédicatoire, l'Avertissement & la Table des Chapîtres.

» rare & très-peu connu : il n'en est
» fait mention dans presqu'aucun des
» Catalogues les mieux fournis de ce
» qui appartient à l'Histoire de France.
» Il contient cependant des faits cu-
» rieux & intéressans.

» Je me serois contenté de le faire
» réimprimer, si la forme que lui a
» donnée son auteur m'avoit paru sup-
» portable ; mais voyant que la con-
» fusion y regnoit, que les faits y
» étoient comme étouffés par un grand
» nombre de réfléxions longues & fa-
» tigantes ; que le style enfin en étoit
» peu correct, & quelquefois même
» tout à fait rebutant pour les lecteurs
» les moins difficiles, j'ai pris le parti
» de refondre tout l'ouvrage.

» L'Abbé *Arnauld*, dans ses Mé-
» moires imprimés en 1756, parle de
» notre Amazone, & dit qu'il l'a vue
» plusieurs fois à Verdun chez Mada-
» me *de Feuquières*. Il en rapporte une
» aventure assez singulière ; & cette
» aventure est la seule qu'on lise dans
» les écrits de quelques Littérateurs &
» de quelques Critiques de nos jours,

» qui ont voulu faire connoître Ma-
» dame *de Saint - Balmont* ; il s'agit
» d'un duel entr'elle & un Capitaine
» de Cavalerie qui faisoit quelque dé-
» gat sur ses terres. Elle commence
» par lui envoyer faire des plaintes ;
» celui ci les ayant mal reçues, elle
» lui écrit sous le nom du Chevalier
» *de Saint - Balmont*, & lui mande
» que, pour avoir raison de son peu
» d'honnêteté envers les Dames, ce
» prétendu Chevalier veut le voir l'é-
» pée à la main. Elle se rend en ha-
» bit d'homme au lieu marqué ; elle
» y trouve le Capitaine, l'attaque,
» le pousse vigoureusement, le met
» hors de combat, le désarme ; &
» lui apprend que c'est Madame *de Saint - Balmont* elle - même qui l'a
» désarmé, & qui lui rend son épée.
» On ajoûte que cet Officier, cou-
» vert de confusion, se retira du ser-
» vice, & qu'on n'en entendit plus
» parler.

» Les Mémoires de l'Abbé *Arnauld*
» paroissent être l'unique source où
» »l'on a puisé cette historiette. Nous

» copierons le texte de l'auteur; mais
» nous le placerons, comme un hors
» d'œuvre, à la fin de notre Histoi-
» re, parce que nous doutons qu'il
» soit conforme à la vérité. Le Père
» *Jean-Marie*, fort attentif à re-
» cueillir tous les exploits de son
» Héroïne, ne dit rien qui ressemble
» à celui-ci. L'Abbé *Arnauld* n'en
» marque point la date : il nous ap-
» prend seulement qu'on le lui raconta
» à Verdun en mil six cens trente-
» huit; sur quoi nous observerons
» que, dans cette même année, Ma-
» dame *de Saint-Balmont* mit en
» déroute une Compagnie de qua-
» rante Cavaliers François, qui en-
» levoient son troupeau de vaches,
» & fit prisonnier le Maréchal-de-
» logis, qui commandoit la Compa-
» gnie. La prise de cet Officier a pu
» faire naître l'historiette du Capi-
» taine de Cavalerie, appellé en
» duel, vaincu & désarmé par cette
» Dame. J'ajoûte que ce n'étoit nul-
» lement sa manière d'en agir avec
» les pillards, que de les faire prier

» d'épargner ses possessions, bien
» moins encore de leur écrire & d'en-
» trer avec eux dans une espèce de
» négociation ; jamais ils ne paroif-
» soient qu'elle n'en fût avertie par
» une sentinelle placée dans le clo-
» cher de sa Paroisse, & qu'elle ne
» parût sur le champ pour les com-
» battre comme on le verra dans le
» récit de ses expéditions militaires.
» J'espérois que la vaste *Histoire*
» de Lorraine, publiée par le Père
» *Calmet* en sept Tomes *in-folio*,
» me seroit de quelque secours pour
» mon petit ouvrage ; mais j'ai con-
» sulté inutilement le sixiéme volume
» sous les années où a vêcu Madame
» *de Saint-Balmont*. L'auteur, qui
» revient plus d'une fois au détail
» des malheurs affreux qui désolè-
» rent la Lorraine pendant près de
» trente ans, ne dit pas un mot de
» l'Héroïne qui vint à bout d'en ga-
» rantir ses terres, qui sçut punir les
» malfaiteurs, qui protégea, qui sou-
» lagea tous ses voisins, qui répara
» les pertes d'une foule d'infortunés

» que la violence des armes, que la » fureur & la barbarie des Cravates, » que toutes les horreurs d'une mi» sère extrême forçoient de se refu» gier chez elle. De tels évènemens » sont-ils indignes de trouver quel» que place dans une Histoire géné» rale ? Sont-ils indifférens pour la » Patrie qui en a senti les effets, » & pour l'univers entier qui leur doit » des éloges ?

» Ce sçavant Religieux, qui ne fait » nulle mention de notre Héroïne » dans son Histoire, en parle dans sa » Bibliothèque des Auteurs Lorrains. » Il étoit naturel qu'il y donnât la no» tice, ou du moins la liste des ou» vrages qu'elle a laissés. Il n'en dit » pas un mot. Pourquoi la place-t-il » donc parmi les Ecrivains de la Lor» raine ? C'est pour apprendre au lec» teur, *qu'elle s'est trouvée en plus de* » *trente rencontres depuis* 1636 *jusqu'en* » 1643, sans rien spécifier davantage, » & *qu'elle étoit fort estimée du Prince* » *de Condé, des Maréchaux de Gué*» *briant, de Gassion, de l'Hôpital, de* » *la Ferté*, &c.

» Au récit de l'Abbé *Arnauld* que » j'ai promis de placer à la fin de cette » Histoire, je joindrai la relation de » ce qui arriva lorsque Madame *de* » *Saint Balmont* transporta de Bénoif- » tevaux à son château la statue de la » Sainte Vierge. Elle le fit par ordre » de son Confesseur. J'ai cru qu'on » pourroit être curieux de connoître » par elle même sa manière de penser » & d'écrire.

Nouveaux Eclaircissemens sur la Vie & les ouvrages de Guillaume Postel.

Autre ouvrage du Père *des Billons* qui sera mis au jour en même-temps que le précédent, & qui formera de même un volume *in*-8°. Aucun des Historiens de *Guillaume Postel* ne l'a bien connu; l'auteur, sans copier ce qu'ils en ont dit de vrai, ni s'amuser à relever toutes leurs méprises, s'est contenté d'exposer ses remarques, qui pour la plûpart doivent paroître neuves aux connoisseurs, & pourront piquer la curiosité des Littérateurs en général.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 *Juillet* 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Le Persifleur, Comédie en trois Actes & en vers représentée pour la première fois par les Comédiens François le 8 Février 1771 ; par M. de Sauvigny ; à Paris chez Delalain Libraire rue de la Comédie Françoise.

LE caractère du *Persifleur* est une nuance de ceux du Railleur & du Méchant, & tient à tous les deux ; la définition en est assez difficile. Ce qui semble le constituer principalement, c'est l'art de tourner les gens en ridicule sans qu'ils s'en apperçoivent ; son langage doit être moitié

sérieux, moitié plaisant, mais toujours brillant & léger. Monsieur *de Sauvigny* l'a très-bien saisi dans quelques endroits de son ouvrage. Son *Persifleur* se nomme le Comte *de Vilsin*. La scène se passe dans le château de la Comtesse *de Pontieu*, qui est enchantée de son jargon, & dont il veut épouser la fille: Cette jeune personne appellée *Sophie* aime le Marquis *de Saint-Clar*. Il y a encore parmi les personnages une certaine *Baronne* qui est aussi folle que la Comtesse *de Pontieu* & une Marquise *de* *** qui se joint à *Sophie* pour tâcher de démasquer le Comte *de Vilsin*. Voici la troisiéme Scène du premier Acte où ce Comte peint lui-même son caractère; c'est une des plus piquantes de la Pièce.

LE COMTE DE VILSIN.

Madame la Comtesse,
Je devrois par quelqu'un vous être présenté,
Mais mon empressement, c'est une vérité,
L'emporte malgré moi sur ma délicatesse.

LA COMTESSE.

Je suis fort aise de vous voir,
Et de vos complimens, Comte, je vous dispense;
Car je prétends vous recevoir
Comme une ancienne connoissance.

LE COMTE.

Ah, de cet excès de bonté
Mon cœur est vivement flatté!

LA COMTESSE, *montrant Sophie.*

Nous allons terminer.

LE COMTE.

Madame, je l'espère.

LA COMTESSE.

Tout est à peu près décidé.

LE COMTE.

Ce n'est pas l'intérêt que j'ai dans cette affaire,
Mais c'est par sentiment pour la fille & le père.

LA COMTESSE.

Voilà ce qu'on appelle un très-beau procédé.

LE COMTE.

La sensibilité, voilà mon caractère :
D'ailleurs, ils ne sont pas de ces sortes de gens.

LA MARQUISE *à la Comtesse.*

Bon, il va persifler.

LE COMTE.

Qui se plaisent à faire
Parade de beaux sentimens,
Honneur, honnêteté, candeur, franchise extrême,
Haine des vices, des travers,
Pitié pour les sots, les pervers;
Ils ont bien les vertus que j'aime.

SOPHIE.

De grace, épargnez-nous.

LE COMTE.

Pardon, c'est un malheur,
Mais c'est plus fort que moi, d'honneur;
J'ai ce défaut là d'être uni, simple, sincère,
(*D'un air distrait & en allant à la Baronne.*)
Et je vous parle moi d'abondance du cœur.

LA MARQUISE *à la Comtesse.*

De persifler autrui s'il se donne la peine,
Vous voyez que lui-même il ne s'épargne pas.

LA COMTESSE.

Il n'en croit rien ;

SOPHIE.

Mais en tout cas
C'est pour se tenir en haleine.

LA BARONNE *montrant Sophie.*

Je vous trouve auprès d'elle un air intéressant.

LE COMTE.

Oh, je suis quand je veux un homme attendrissant.

LA MARQUISE *à la Comtesse.*

La *Baronne* l'estime ; au moins on le publie.

LA BARONNE.

Aimez-vous la petite ?

LE COMTE.

Ah Dieu, quelle folie !

Vous n'y pensez donc pas; l'aimer! c'est un enfant!

(*A la Comtesse.*)

Nous parlons de Mademoiselle:
Ah, qu'elle est mise galamment!
Que sa grace est touchante & vive & naturelle!
En vérité ce négligé charmant,
Vaut la parure la plus belle,
Elle me plaît infiniment.

(*A Sophie.*)

Je crois que votre époux deviendra votre amant,
Et je dis même amant fidèle.

SOPHIE.

Ah qu'il est fat! que je le hais!

LA COMTESSE.

Comte, à propos, votre *Baronne*
Qui donnoit des caffés où je vous rencontrois,
Chez elle tout-à-coup n'a plus reçu personne.

LE COMTE.

Vous renouvellez mes regrets;
C'étoit une excellente femme.

LA COMTESSE.

Ridicule un peu, soyons vrais.

LE COMTE.

N'importe, je la revérois;
Elle avoit une si belle ame!

LA COMTESSE.

Vous pouviez la révérer, mais
Vous la contrefaisiez avec un grand succès.

LE COMTE.

Ce n'étoit qu'entre nous, Madame;
Car jamais autrement je ne me permettrois.....

LA COMTESSE.

Pour la société la voilà donc perdue;
Au moins apprenez-nous ce qu'elle est devenue.

LA BARONNE.

Elle est morte, je crois.

LE COMTE.

Non pas, mais à peu près.

LA COMTESSE.

A peu près?

LE COMTE.

Oui. Le jour que *Ulysse* l'a quittée ;
De dépit elle s'est jettée...

LA COMTESSE.

Ciel ! où donc, s'il vous plaît ?

LA MARQUISE.

Dans l'eau ?

LE COMTE.

Non, non, dans la réforme.

LA COMTESSE.

Ah ! la chose est touchante ;
Elle avoit quarante ans.

LE COMTE.

Elle en a bien cinquante.

LA COMTESSE.

Elle est dans la réforme.

LE COMTE.

Et vit dans un château ;
Le trait est courageux, mais il n'est pas nouveau.

(*A Sophie.*)

Cette vie a pour vous des charmes, ce me
semble;
Elle en aura pour moi mille fois plus encor.
Que l'amour tous les ans six mois nous y rassemble.
L'innocence & la paix sont le premier trésor;
Nous réaliserons ensemble
La chimère de l'âge d'or.

LA COMTESSE.

Cher *Comte*, la campagne & l'âge d'or peut-
être,
Convenons-en de bonne foi,
Ne sont faits pour vous ni pour moi.

LE COMTE.

Ah, cependant au fond d'un asyle champêtre,
On voit couler ses jours sans soins, sans em-
barras:
Vrai comme la nature, on est ce qu'on doit
être,
On n'y desire point être ce qu'on n'est pas;
Et le premier bien de la vie,
La santé s'entretient dans ce lieu plein d'appas;
Le seul malheur c'est qu'on s'ennuie.

LA COMTESSE.

Le monde plaît, pourquoi ? C'est qu'il offre un
tableau
Dont le cadre est brillant, & le fond se varie.
On a de temps en temps du piquant, du nouveau ;
Mais la monotonie est au fond d'un château.
Que voyons nous d'ici, dites-moi, je vous prie ?
Des troupeaux dans un champ, des gueux dans un hameau,
Et toujours des gazons, des arbres & de l'eau.

Au second Acte *Vilsin* raconte à la *Baronne* un tour qu'il a joué à la Comtesse *de Pontieu* le soir du jour précédent.

M'avez-vous vû jamais en femme ?

LA BARONNE.

Non vraiment.

VILSIN.

Tant pis, sans vanité je suis assez jolie.
J'arrivois, on arrange un *Proverbe* à l'instant ;
Les deux filles, le père étoient de la partie :
Je n'en ai jamais vu de plus réjouissant.
Tiché faisoit la prude, & la grosse d'*Alban*

Faisoit l'*Agnès*, ou bien la vouloit faire,
Ce n'est pas là le plus plaisant.

LA BARONNE.

Quoi !

VILSIN.

Le père jouoit le rôle de leur père,
Vraiment à s'y tromper ; moi, je faisois la mère.
La *Comtesse* attendue, arrive en ce moment,
Et se méprend d'abord à mon déguisement.
Le jour prêt à tomber, le lieu me favorise,
Je m'en apperçois, je m'avise
D'un trait bien incroyable & bien extravagant.
J'interromps le *Proverbe* & me donne pour femme
D'un gros Négociant d'Hambourg ;
J'ai pour unique fruit de ma pudique flamme,
Un enfant de quinze ans belle comme le jour,
En bonne mère de famille,
Je veux pourvoir au mieux ma fille
A qui je donne un million.
On cite alors *Saint-Clar dans une occasion* ;
Je l'ai vû dans Hambourg & je me le rappelle,
Du mari que je cherche il est le vrai modèle,
Je me sentois pour lui de l'inclination.
La *Comtesse* saisit la conversation,
Parle de mariage, & de fil en éguille,
Me propose *Saint-Clar* & je promets ma fille.

Arrivent les autres personnages ; on prend du caffé ; on vante les talens du *Comte* ; il esquisse différens caractères ; il en contrefait plusieurs, & même, à la prière de la *Baronne*, il imite aussi le Marquis *de Saint-Clar* se présentant à la maîtresse de la maison ; mais, ce qui fait une Scène extrêmement plaisante, c'est qu'à peine il a fini que le *Marquis* paroît & répète exactement les mêmes choses que le *Comte* vient de lui faire dire en son absence.

Dans le dernier Acte la *Comtesse* propose à *Saint-Clar* la fille du prétendu Négociant de Hambourg, qui a un million en dot ; le *Marquis* lui répond qu'il ne peut l'accepter.

Parlez-vous tout de bon ?

LE COMTE.

Ma foi, je n'en crois rien.

LE MARQUIS.

Je ne suis point tenté de sa fortune immense ;
Ceux qui font autrement peut-être font très-bien.
Mais l'argent, selon moi, ne vaut pas la naissance,

Et mon sang n'est pas fait pour s'allier au sien.

LA COMTESSE.

Comment, votre fierté, *Marquis*, se scandalise !
Ah ! voilà du nouveau ; la proposition
Est choquante en effet : quinze ans, un million ;
De grace, excusez-moi, c'étoit une méprise,
Cet enfant terniroit l'éclat de votre nom ;
Votre délicatesse est sur-tout de saison ;
Rejetter un parti que l'usage autorise
C'est être Philosophe, oh, vous avez raison ;

LE COMTE.

Parlons vrai, c'est orgueil, vanité toute pure.
Le sage ne craint point de se mésallier ;
Ne sommes-nous pas tous égaux par la nature ?
Le grand mal d'épouser le bien d'un roturier !
Ce scrupule Allemand est bon dans ces Chapitres
Où de pauvres Cadets, jaloux de leurs vieux titres,
Victimes de l'orgueil & de l'oisiveté
Egorgent leur postérité.
On a cessé de croire à ces graves chimères,
A ces riens importans dont on berçoit nos pères;

Et de philoſopher devenus plus jaloux,
Nous voyons par nos yeux, nous penſons d'après nous.
Par ſa ſolidité l'Homme du monde étonne;
Nos femmes, nos Abbés, à préſent tout raiſonne:
Vous entendez les Grands vanter l'égalité,
Même certaines gens parler d'humanité,
Et lorſqu'à nos ſoupers, Madame, on apprécie
Le néant des grandeurs, ces revers de la vie,
De l'argent qui fait tout on voit l'utilité.
Reviens de ton erreur, épouſe, & remercie
Ce ſiécle de Finance & de Philoſophie.

LE MARQUIS.

Quel ſyſtême inoui! quel abus criminel!
C'eſt ainſi qu'on ſéduit la jeuneſſe crédule,
On ſe dit philoſophe, on n'eſt que perſonnel.

LA COMTESSE.

Quand ce ſeroit, voyez le beau ſcrupule!
Il en réſulte un bien réel;
Vivre un peu pour ſoi-même eſt-il ſi ridicule?
D'ailleurs, ne rit-on pas de ces hommes nouveaux,
De tant de Parvenus échappés des Bureaux,
De ces grands Seigneurs de Finance

Qui veulent marcher nos égaux ?
La vérité du fait, c'est que leur alliance
A souvent étayé nos meilleures maisons,
Et réalisé l'existence
Du mérite indigent qui porte de grands noms.
Rien ne sert le mérite autant que l'opulence ;
Avec bien plus d'éclat on paroît au grand jour,
C'est un poids que l'on met pour soi dans la balance ;
On trouve à s'arranger d'une charge à la Cour ;
Car il faut y tenir. *La chose d'importance*,
Cher *Marquis*, c'est d'avoir un pied dans ce séjour,
Cela peut mener loin, même sans qu'on y pense.

(*Au Comte*)

Pensez-y bien. — N'est-il pas vrai !

LE COMTE.

C'est sûr.

Oui, nous te marirons malgré sa répugnance.
Madame, je prétends le mettre au pied du mur,
Il faut le contenter sur l'objet qu'il demande.

LA COMTESSE.

Comment ?

LE COMTE.

En illustrant la petite Marchande ;

(*Au Marquis.*)

Tu n'as qu'à dire. En ta faveur
Je lui fais cent ayeux. Veux - tu qu'elle descende
D'un Baron, d'un Margrave, ou bien d'un Empereur ?
Il n'en coûte pas plus ; mais, sans plaisanterie,
J'établirai si bien sa généalogie,
Que rien n'y manquera. Je trouve intéressant
Un honnête Bourgeois qui se réhabilite ;
Rien n'est si commun à présent
Qu'une Maison qui ressuscite.

LE MARQUIS.

Et moi je ne vois rien de plus avilissant ;
Vous croyez que j'irois, insolemment faussaire,
Marchander pour ma femme un titre imaginaire!
J'avouerois ce qu'elle est, Monsieur, en l'épousant :
L'honnête homme sorti d'une source vulgaire
A mes yeux est cent fois plus grand
Qu'un faquin illustré qui rougit d'un beau père,
Et qui monte aux honneurs en se deshonorant,

LE COMTE.

Comment, *Marquis* ! tu crois donc si facile
De se deshonorer ? Ne le peut pas qui veut ;
Je vois qu'en faisant ce qu'on peut,
On prend le plus souvent une peine inutile.

Enfin la *Marquise*, amie de *Sophie*, apprend à Madame *de Pontieu* que le *Comte* l'a persiflée elle-même, qu'il s'étoit déguisé en étrangère, & que l'histoire du Négociant de Hambourg est une fable ; la *Comtesse* est furieuse ; *Vilsin* vient pour signer son contrat de mariage ; mais elle le prie de ne signer que comme témoin ; elle accorde *Sophie* au Marquis *de Saint Clar*.

Quoi que cette Comédie n'ait guères d'autre situation que celle du *Marquis* arrivant au moment qu'on vient de le contrefaire, elle a eu du succès au Théâtre. Il y a de l'esprit, beaucoup de détails agréables, & l'on y trouve une peinture assez piquante des mœurs actuelles & des travers à la mode. Le grand défaut de la Pièce c'est qu'elle n'a ni intrigue, ni action. Rien de plus commun que ce qui en fait le sujet. Il ne

s'agit que d'un projet de mariage qu'on veut rompre afin de réunir deux amans. On peut reprocher aussi à M. *de Sauvigny* d'avoir avili le rôle d'homme honnête en le représentant comme un personnage triste, sans talent, fait pour servir de jouet à l'élégante & perverse frivolité des gens du monde ; il dira sans doute que ce n'a pas été là son dessein ; mais tel est le résultat de la manière dont il a tracé ce caractère. Le Marquis *de Saint-Clar* est continuellement immolé par les saillies du *Persifleur* ; il débite quelques lieux communs de morale, & avec cela il est la fable de presque tous les autres personnages. Un point décisif contre ce rôle, c'est que personne ne voudroit être un homme honnête de ce genre là ; il est plus propre à en dégoûter qu'à faire des prosélytes. D'ailleurs, *Vilsin* se mocque de lui si ouvertement, qu'on est étonné qu'il ait la patience de souffrir de telles insultes. Enfin le *Persifleur* sort lui-même de son caractère lorsqu'il se met à contrefaire les gens de sa connoissance. Ce n'est pas là du persiflage ; c'est jouer le rôle d'un bouffon de société.

*Lettre à l'Auteur de l'Année Littéraire, concernant la notice ou précis de la Vie du R. P. Dom Sensaric Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, Prédicateur du Roi, qui se trouve au devant des quatre volumes de ses Sermons *, dont le R. P. Dom Ansart, de la même Congrégation & de l'Académie d'Arras, est l'Editeur.*

MONSIEUR,

C'est un devoir de conserver, je ne dis pas à la Nation, mais à toute la terre, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, la mémoire de ces grands hommes, qui, pour l'honneur de l'humanité & le bonheur de leurs semblables, travaillent durant leur vie à les éclairer,

* Les Sermons de Dom *Sensaric* se trouvent à Paris chez la veuve *Desaint* Libraire rue du Foin Saint Jacques. Voyez l'*Année Littéraire* 1771, Tome III, page 99.

& laissent après eux des exemples & des écrits faits pour les instruire & les rendre meilleurs. Rien, ce me semble, ne doit plus nous intéresser & nous consoler de leur perte que l'histoire exacte de leur vie & de leurs ouvrages. Dans ces monumens élevés à leur gloire & dignes de notre émulation, tout est précieux, & les plus petites anecdotes ne sont point à négliger. Par cette raison les moindres erreurs, les méprises les plus légères deviennent considérables. Mais elles nous trompent, pour ainsi dire, doublement, & elles ont lieu de nous surprendre davantage lorsqu'elles naissent sous la plume de ces Ecrivains exacts, véridiques & laborieux, dont les immenses recherches n'ont que la vérité pour objet; lorsqu'elles échappent à ces Historiens de la France, à qui les veilles ne coûtent rien pour découvrir les plus petites circonstances, pour s'assûrer d'un fait ou pour vérifier une date équivoque.

Ce préambule, Monsieur, est un peu long, puisqu'il ne s'agit ici que de deux erreurs très-peu considérables dans la vie de Dom *Sensaric*; mais il

n'est point inutile pour moi, puisqu'il me fournit l'occasion d'expliquer ma façon de penser sur cette sçavante Congrégation, & de rendre hommage en même temps au travail, aux vues droites & saines du R. P. Dom *Ansart*, dont je n'honore pas moins les talens. Venons aux points dont il est ici question.

1°. La date de la mort de Dom *Sensaric* est le 10 Avril 1756 & non 1758. La mort l'empêcha de veiller lui-même à l'impression de son propre ouvrage (*L'Art de peindre à l'esprit* *) qui ne parut qu'au mois d'Août 1758. Le Recueil ne fut pas donné sous son nom, parce qu'il auroit fallu pour cela avoir l'approbation des Supérieurs : & il y avoit lieu de craindre un refus à cause de la partie de poësie qui y est entrée. Ce n'est pas qu'on puisse trouver dans les morceaux extraits de quoi blesser les censeurs les plus sévères, mais seulement parce qu'ils sont tirés de plusieurs auteurs dont le caractère ne sem-

*On en a fait depuis peu une nouvelle Edition qui se vend à Paris chez *A. M. Lottin* Imprimeur & Libraire rue S. Jacques.

ble pas devoir sympatiser avec l'état d'un Prédicateur, encore moins avec celui d'un Religieux.

2°. Dom *Sensaric* ne fut point l'Editeur des *Oraisons Funèbres* de l'Abbé *Prévost*. Il avoit simplement eu le premier l'idée de les rassembler, & il avoit en même temps donné une notice des Sermons & Discours de ce célèbre Orateur Chartrain. Mais l'*Avant-Propos* de ce Recueil, *le Précis de la Vie de l'auteur*, *les notices historiques du Cardinal de Furstemberg*, *de M. Godet des Marais*, *du Duc de Berry & de Louis XIV*, sont d'une autre main.

Vous ne me sçaurez pas mauvais gré, Monsieur, de terminer cette petite discussion de faits & de dates sur la Vie de Dom *Sensaric* par quelques fleurs jettées sur son tombeau; je veux dire, par une Epitaphe qui me tomba entre les mains peu de temps après sa mort. Elle fut faite par un de ses amis, qui l'ayant connu beaucoup, le regretta davantage. Le tour & la coupe lapidaires, la simplicité qui y regne, &, plus que cela, la vérité, qui en fait le premier mérite, vous la feront lire avec satisfaction. Je

crois que vous ne la jugerez pas indigne de tenir une place dans votre Journal.

HIC

Quam

Fide firmiter

Credidit,

Sermone coram Rege & populo efficaciter

Prædicavit,

Vitâ & moribus piè

Comprobavit,

Resurrectionem expectat

R. D. *Joannes Bernardus Sensaric*

Unus ex cœnobio.

Illum è vivis, apostolicos inter labores *,

Abripuit mors digna Evangelii Ministro

Sabbato Hebdomadæ Passionis die 10 Mensis Aprilis ann. 1756,

Ætatis suæ ann. XLVI agebat, Religionis XXX.

* Il prêchoit le Carême à S. Leu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Je suis, &c.

A Paris, ce 13 Juillet 1771.

LETTRE VIII.

Les Soliloques, ou Entretiens avec soi-même, contenant une méthode nouvelle de perfectionner les connoissances humaines; par le Comte de Shaftesbury; traduit de l'Anglois par M. Sinson, un volume in-8°; à Paris chez Des Ventes de la Doué Libraire rue S. Jacques, vis-à-vis le Collège de Louis le Grand.

A la tête de cet ouvrage est un *Discours Préliminaire sur la Vie & les Ecrits de Shaftesbury.* Ce *Discours* est bien fait, & renferme des détails intéressans. *Antoine Ashley-Cooper*, Comte de *Shaftesbury* nâquit à Londres le 26 Février 1671. Sa mère étoit fille du Comte *de Rutland*; son père n'eut d'autre mérite que celui d'avoir donné le jour à un Philosophe. Lorsque *Shaftesbury*

tesbury vint au monde, son ayeul, qui se piquoit d'être physionomiste, crut démêler dans les traits du nouveau-né quelque chose d'extraordinaire qu'il prit pour l'empreinte du génie. Prévenu de cette idée, il résolut de lui donner l'éducation la plus propre à seconder d'aussi heureuses dispositions. Ainsi cet enfant, destiné à donner les exemples les plus touchans & les préceptes les plus sublimes de vertu, eut pour instituteur un des plus grands scélérats qui ayent deshonoré l'humanité. Les Historiens les plus impartiaux représentent l'ayeul de *Shaftesbury* comme un homme qui réunissoit les vices les plus odieux aux titres les plus éminens. Fourbe habile, orateur éloquent, fécond en ressources, factieux, entreprenant, il changea aussi fréquemment de parti que son intérêt l'exigeoit; mais il eut toujours l'adresse de le faire à propos pour jouir de la plus grande considération dans celui qu'il embrassoit. Il n'avoit pas plus de mœurs que de probité; fameux par sa duplicité sous les *Fairfax* & les *Cromwels*, il se fit remarquer par ses débauches dans la Cour plus

que voluptueuse, de *Charles II*. Enfin, détesté de toutes les factions qu'il avoit trahies tour à tour, désespéré du peu de succès d'une conspiration qu'il avoit tramée, il passa en Hollande pour éviter la peine dûe à ses crimes; il y mourut avec le regret de voir ses projets évanouis,

L'éducation de *Shaftesbury* ne souffrit ni de la fuite ni de la mort de son ayeul. Son père la continua sur le plan qui lui en avoit été tracé. Il apprit le Grec & le Latin sous les plus habiles maîtres, de sorte qu'à onze ans il étoit en état d'entendre tous les Livres écrits dans l'une & dans l'autre Langue.

A douze ans son père l'envoya dans un Collège, d'où il le retira quatre ans après pour le faire voyager. *Shaftesbury* parcourut l'Allemagne, l'Italie & la France. Les Arts, les Sciences, les mœurs des peuples, & sur-tout le caractère des hommes furent les grands objets dont il s'occupa dans ses voyages. Ce jeune Philosophe prit en Italie le goût le plus vif pour les Beaux Arts. Il se fit distinguer à Paris par l'aménité de ses mœurs. On remarque aussi qu'il

excelloit dans tous les exercices de son âge & de son rang. De retour dans sa Patrie, *Shaftesbury* fut élu membre du Parlement malgré tous les efforts qu'il fit pour se soustraire à cette dignité. Mais bientôt l'exactitude avec laquelle il remplissoit tous ses devoirs, dans ces temps de tumulte où les séances étoient longues & fréquentes, attaqua sa santé, trop foible pour résister à tant de fatigues. Ayant profité de la clôture du Parlement, *Shaftesbury* passa en Hollande où il vit *le Clerc* & *Bayle*, qui firent de lui tout le cas que son génie & ses rares qualités méritoient ; mais il se lia plus intimement avec *Bayle*, dont la trempe d'esprit philosophique lui plut davantage. Ensuite il repassa à Londres pour retirer du Libraire les exemplaires d'un de ses ouvrages intitulé *Recherches sur le mérite & la vertu*, que le fameux *Toland* avoit publié à son insçu, & d'après des copies très-imparfaites.

La mort de son père suivit de près son retour en Angleterre. Cet évènement le mit en possession de grands biens & d'un titre qui le rengagea dans

la carrière politique. Cependant il se soucioit si peu de ces nouveaux honneurs, qu'il négligea de se rendre à la Chambre Haute à la première séance qu'on tint depuis qu'il étoit devenu Pair. Ce ne fut que quelque temps après & à la sollicitation du Lord *Somers* qu'il y parut, pour appuyer quelques projets qu'il regardoit comme utiles à sa Patrie. Son éloquence & son crédit contribuèrent beaucoup à faire réussir celui de la Grande Alliance. Le Roi *Guillaume* lui en attribua tout le succès.

Après la mort de ce Prince, *Shaftesbury*, persuadé qu'il n'étoit point agréable au nouveau Gouvernement, se retira en Hollande, d'où il revint encore à Londres pour publier ses Traités, qu'on a réunis depuis sous le nom de *Caracteristics*. Mais sa santé s'étant considérablement affoiblie, les Médecins lui conseillèrent de partir pour l'Italie; ils espéroient qu'un air plus chaud ranimeroit ses esprits, & lui donneroit une nouvelle vigueur. Tous ces soins furent inutiles; la maladie avoit fait trop de progrès; il mourut à Naples le

7 Mars 1713, après y avoir langui dix huit mois. Pendant les deux dernières années de sa vie il abandonna toute étude abstraite, & se livra entièrement à son goût pour les Arts agréables. C'est dans ce temps qu'il écrivit son *Jugement sur Hercule*, & sa *Lettre sur le Dessin*. Trois ans avant sa mort il avoit épousé une fille de *Thomas Ewer*, son parent ; il eut de ce mariage un fils, qui est le Comte *de Shaftesbury* d'aujourd'hui.

Tous les écrits *de Shaftesbury* respirent cet air de candeur & de probité qui l'ont rendu si recommandable aux yeux de la vertu. Homme aimable & sans prétention, auteur plein de sentiment, philosophe profond & réfléchi, ce Sage paroît avoir mieux saisi qu'aucun autre la manière des *Socrates* & des *Platons*, dont il étoit l'admirateur passionné. Pénétré d'amour pour l'humanité, bienfaisant envers tout le monde, doux, modeste, réunissant enfin toutes les vertus sociales, on diroit qu'il ne s'est proposé en écrivant que d'en faire sentir les charmes & la nécessité. Ses ouvrages, peu

susceptibles d'analyse, semblent n'être qu'une suite de sentimens vertueux, exprimés avec la chaleur de l'enthousiasme & variés agréablement par la fécondité de son génie. De frequentes digressions sur des matières de goût & sur les beaux Arts, un style ferme, un ton d'homme de Cour, une érudition vaste, des tours nobles & soutenus, des préceptes développés avec art, & toujours embellis des fleurs de la diction : voilà ce qui caractérise ses écrits. Son grand principe est qu'il y a une Providence qui gouverne l'univers, & que cette Providence a fait de l'homme un être politique qui ne peut trouver son bonheur que dans l'exercice des vertus sociales. D'après ce principe, il appelle bonne ou vertueuse toute action qui a le bien public pour objet, & mauvaise ou vicieuse toute action qui n'a pour but que l'intérêt personnel. Il regarde le vice & la vertu comme des réalités qui doivent toujours être les mêmes dans tous les temps & dans tous les lieux. Delà il conclut qu'un homme doué d'une raison saine, peut, en suivant simplement les règles

du bon ſens, non-ſeulement trouver les principes du beau & de l'honnête, ſoit dans la morale, ſoit dans les productions de la Nature, ſoit dans celles de l'Art, mais encore ſe gouverner par le moyen de ſon intelligence avec autant de facilité qu'un habile écuyer dirige à l'aide du mors les mouvemens d'un courſier.

Parmi les Traités ſéparés qui compoſent les *Caraćteriſtics*, les *Soliloques* ſont celui qu'il a travaillé avec le plus de ſoin. On peut le regarder comme l'eſprit & l'abrégé de tous ſes autres écrits; car il ſemble qu'il ait voulu préſenter ſous ce titre la réunion de ſes principes Littéraires Moraux. On y trouve, en effet, les règles de goût les plus juſtes, accompagnées de la morale la plus pure. Ce Philoſophe y donne d'excellens conſeils dont je ſouhaite que les gens de Lettres veuillent profiter. Il établit ſurtout les rapports néceſſaires que ces deux choſes ont entr'elles; & finit par démontrer qu'avant d'être bon auteur il faut être honnête homme; & qu'il n'eſt point de vrais, de ſolides talens

sans probité. *Shaftesbury* n'auroit donc point mis au rang des *bons auteurs* tant d'écrivains François qui jouissent de la plus grande réputation. Ses recherches profondes sur tous les genres de la Littérature ancienne, ses détails instructifs sur l'Eloquence & sur la Philosophie des Grecs & des Romains, l'espèce de vénération avec laquelle il parle de ces restes précieux, vous feront, Monsieur, le plus grand plaisir. On est étonné de voir *Shaftesbury* s'abandonner quelquefois à la haine dont nous honorent les Anglois, & de parler de notre Nation avec tout le fiel d'un ennemi. Peut être n'eut-il point rabbaissé cette Nation rivale, s'il n'en eut senti la supériorité. La jalousie est de tous les païs, de tous les temps & de tous les états; mais on sera toujours fâché de rencontrer dans les écrits d'un Philosophe les traces d'un vice odieux, qui semble n'être fait que pour les ames vulgaires. *Shaftesbury* est bien plus raisonnable en développant les règles de l'honnête & du beau, qu'en parlant de la Nation Françoise sur le ton de ses compatriotes. Voici un morceau qui

fait autant d'honneur à sa probité qu'à son goût. » Il est on ne peut pas plus » certain qu'un homme de génie, un » grand Artiste, dans quelque genre » que ce soit, ne se détermine jamais, » sans la plus forte répugnance & sans » un vif sentiment de honte, à agir » contre ses lumières, & à prostituer » par un vil intérêt ses talens & son » sçavoir, en s'écartant des principes » invariables de son art. Tous ceux » qui sont un peu versés dans l'Histoire » des Beaux-Arts, se rappelleront mille » faits qui leur prouveront ce que j'a- » vance. Il suffit même de jetter un » coup d'œil sur les artisans inférieurs, » pour observer combien ceux qui ai- » ment vraiment leur métier & qui y » réussissent à un certain point, sont » scrupuleusement attachés à cette es- » pèce de fidélité. Vous verrez regner » parmi eux la paresse, la débauche, le » mépris de toutes les loix; mais ils au- » ront toujours horreur d'enfreindre les » règles que le méchanisme de leur art » prescrit. Ils aimeront mieux s'exposer à » périr de misère que d'avoir la com- » plaisance de faire quelque chose de

» grès ; les règles du ſtyle ont été fi-
» xées ; les vrais principes de l'art ont
» été conçus, démontrés, reconnus par-
» tout. N'eſt-il donc pas étrange de
» voir nos auteurs nous préſenter des
» productions auſſi informes, auſſi
» monſtrueuſes que celles des premiers
» âges de notre Littérature? Eſt-il rien
» de plus choquant que d'entendre nos
» Poëtes parler continuellement dans
» leurs Préfaces, d'art & de ſtructure,
» tandis que leurs Pièces ſont auſſi mal
» exécutées qu'elles puiſſent l'être ?

» Si les premiers Poëtes de la Grèce
» n'avoient, par une frivole complai-
» ſance, conſulté que le goût & les in-
» clinations de la multitude, ils euſſent
» rendu un bien mauvais ſervice à leur
» Patrie, & ne fuſſent jamais parvenus à
» la célébrité qu'ils ont acquiſe en ſe
» conformant au vrai & au naturel. Les
» eſprits généreux qui firent les pre-
» miers pas, n'eurent point d'abord le
» Public pour eux ; mais bientôt ils en
» attirèrent la plus ſaine portion, qui
» fut promptement ſuivie du reſte. Le
» peuple, forcé de ſe ſoumettre à l'aſcen-
» dant de leur génie, ne jugea plus que

» d'après leurs principes. Ils formèrent » leurs auditeurs, polirent leur siécle & » donnèrent à l'oreille du Public le tact » sûr & délicat qu'on doit lui desirer lorsqu'on veut en être loué à propos, & » avoir la certitude de l'être toujours. » Aussi ne furent-ils pas trompés dans » leurs espérances; les applaudissemens » qui leur étoient dûs ne se firent pas » long temps attendre, & depuis ils n'ont » jamais été interrompus, parce qu'ils » étoient mérités. L'univers en retentit » encore aujourd'hui; ces grands hommes ont survêcu à leur Nation, à leur » Langue qui n'existe plus que par eux. » Les siécles les plus éclairés sont ceux » dans lesquels ils brillent avec plus de » splendeur. Leur gloire durera autant » que les Lettres, & la postérité la plus » reculée ne fera que confirmer les suffrages que nous donnons à leurs ouvrages immortels.

» Nos auteurs modernes font précisément le contraire; leur but est de » satisfaire les desirs de la multitude & » ses caprices passagers..... Aujourd'hui » c'est le Parterre qui forme le Poëte; » c'est le Libraire qui forme l'Auteur;

» Je laisse à décider tous ceux qui ont le
» moindre bon sens, combien de tels
» écrits peuvent être utiles au Public,
» & combien ils doivent compter sur
» la durée de leur réputation. Au reste,
» je crois qu'on ne sera point la dupe de
» la hardiesse avec laquelle ces hommes
» sans talent rejettent leurs fautes sur la
» multitude, &c, &c. »

Shaftesbury termine ce morceau plein de nerf & de vérité par nous montrer comment les auteurs modernes ont la politique d'observer le besoin que notre inaction ou notre curiosité nous imposent, & d'en faire un calcul exact comme s'il s'agissoit d'une affaire de marché. Ils se règlent, dit-il, pour la quantité & la qualité de leur fourniture, sur la demande qui leur a été faite par le Public, & ne lui donnent que ce dont ils ne peuvent absolument se dispenser pour remplir leur marché. Mais ils se gardent bien de faire plus de dépense d'esprit & de correction qu'il n'en faut pour assûrer le débit de leur marchandise. Ceci, Monsieur, s'applique très-bien à la plûpart de nos Littérateurs; j'entends cette foule obscure d'écrivains à la journée

née, de compilateurs, de copistes & de charlatans, qui font de l'art de l'Imprimerie un commerce d'ignorance, d'intérêt, de fourberie, de libertinage, d'impudence, de bassesse & de méchanceté.

Je ne finirai point cet article, Monsieur, sans vous dire un mot du traducteur de *Shaftesbury*. Il avoue modestement qu'il n'a point réussi à rendre les beautés de l'original. On trouve, en effet, dans sa traduction quelques négligences de style, quelques longueurs, quelques expressions foibles. Mais l'énergie & la précision de l'auteur Anglois n'étoient pas des choses faciles à faire passer dans notre Langue. Le fameux *le Clerc* regardoit la traduction des *Soliloques* comme une des entreprises les plus difficiles de la Littérature. Il a bien prouvé ce qu'il avançoit par la façon dont il a rendu lui-même ce qu'il en a cité dans ses Journaux. M. *Sinson* a mieux aimé tout sacrifier à la justesse du sens & à la clarté du discours; que de nous donner une traduction élégante, mais sans fidélité. D'ailleurs, son style convient mieux à la majesté philosophique

des matières traitées dans l'original, que ce langage obſcur, emphatique & pédanteſque que la Nature méconnoit, que le Goût déſavoue, & qui ſert ſi ſouvent de maſque à l'Ignorance & à la Médiocrité.

Le Banquet de l'Amitié, Poëme en quatre Chants, par M. Ducis; à Paris chez Delalain Libraire rue de la Comédie Françoiſe.

Vous vous rappellez, Monſieur, les ſuccès de M. *Ducis* dans le genre tragique. Il eſt preſque le ſeul de tous nos écrivains qui ait pû adapter à notre Théâtre un ſujet Anglois. La ſcène de l'urne dans ſon *Hamlet* eſt également terrible & pathétique. Il quitte aujourd'hui quelques inſtans *Melpomène* pour prendre des crayons plus doux; il célèbre dans ſes vers les charmes de l'amitié.

Chant I. Un Sage nommé *Ariſte* eſt témoin de tous les évènemens du Poëme.

On dit qu'un jour sur des bords écartés
Il s'en alloit, errant à l'aventure,
Méditer seul & chercher la Nature.
Un Site agreste & simple en ses beautés
Surprend ses yeux : c'est un vallon tranquille ;
Un beau désert ; des rocs, des bois, des eaux
Font l'ornement de ce champêtre asyle
Où l'art jamais ne planta ses cordeaux.
Si quelquefois dans ce lieu solitaire
On voit des pas ; ce sont ceux d'un Berger,
Du chien qui suit, & l'on doit bien songer
Que près delà passe aussi la Bergère.
Je ne sçais quoi de touchant & d'austère
Y saisit l'ame, y répand ce plaisir,
Ce bonheur pur, ce charme involontaire
Dont l'homme heureux s'enivroit à loisir,
Quand l'innocence habitoit sur la terre.

Je n'aimerois pas l'expression de *méditer & chercher la nature.* Mais cette tache légère n'empêche pas que ce morceau ne soit très-agréable.

Et l'on doit bien songer
Que près delà passe aussi la Bergère

Est d'une naïveté charmante.

Ariste rencontre l'*Amitié* dans ce vallon. Cette Déesse se plaint que l'ambition & le faux amour ont juré sa ruine; Survient *Bacchus* qui attribue la cause de leur disgrace commune à l'espèce de discrédit où sont tombés les plaisirs de la table.

O temps ! O mœurs ! J'ai vu jadis qu'en France
Regnoit par-tout l'aimable intempérance.
Tous les repas étoient longs & joyeux,
On buvoit bien, l'on aimoit encor mieux.
C'étoit le temps des citoyens fidèles,
Des grands exploits, des amours immortelles.
Vénus & *Mars* venoient à ma chaleur
Accroître encor leur flamme & leur valeur.
Le Vaudeville, en courant à la ronde
De bouche en bouche, animoit tout le monde.
Dans mes flacons on puisoit la gaîté.
L'esprit alors n'avoit point tout gâté.
Mes vieux sujets parloient bien d'autre chose

Que de morale, ou de vers, ou de prose,
Quand mes bons Vins, par leur douce vigueur,
Montoient leur tête, & fécondoient leur cœur.
Je verrai donc mes crûs de *Romanée*,
Mon clos *Vougeaut*, enceinte fortunée,
De leurs bourgeons embellir mes côteaux,
Pour n'abreuver que Messieurs de Cîteaux !
C'est donc pour eux que ces liqueurs charmantes
Bouillonneront dans mes cuves fumantes !
Ah, que plutôt, avant un tel affront,
Mes pampres verds soient fanés sur mon front !

Bacchus propose à l'*Amitié* de rétablir leur ancienne alliance & de fonder un Banquet où leurs amis les plus fidèles soient admis; ils vont ensemble en dresser les statuts.

CHANT. II. *Ariste* est resté dans le séjour de l'*Amitié*; il y contemple les portraits des héros de cette Déesse, de *Pilade* & d'*Oreste*, de *Castor* & de *Pollux*, de *Nisus* & d'*Euriale*, &c. *Bacchus* rentre avec elle les statuts à la main; ils emmènent *Ariste* sous des berceaux; tous trois y célèbrent le Banquet des

amis; les vins les plus délicats animent les convives; le bouchon jaillit en l'air.

Pour nos statuts, ma Sœur, l'heureux présage,
Lui dit *Bacchus* ! Pour sceller notre ouvrage,
Signons tous deux. La Nimphe en ce moment
Alloit signer, lorsqu'un couple charmant,
Deux malheureux à peu près de même âge,
Sur leur bon air reçus dans l'hermitage,
Jeunes, bien faits, d'un regard tendre & doux,
Veulent parler à la Dame. Entre nous,
Ami lecteur, je crois que l'aventure
Pour nos statuts n'est pas d'un bon augure.
Nous allons voir: de nos deux compagnons
Ma Muse encor ne m'a point dit les noms.
Ce que je sçais, c'est que nos personnages,
Las, essoufflés, maudissoient les voyages.
Par ce soleil, hélas, dit l'*Amitié*,
Marcher ainsi! Leur sort me fait pitié.
Ces pauvres gens ont bien souffert en route;
Mais ils sont deux, ils sont amis sans doute,
Cela soutient. *Bacchus* à leur abord
Avoit pour eux rempli deux rouge-bord.

Au doux aspect de la liqueur divine,
Le couple rit, il s'avance, il s'incline,
Salue & boit. Quel métier faites-vous?
Leur dit le Dieu? Moi, je vends des bijoux,
Dit le plus jeune; aussitôt il déploie
Mille clinquants dont la Nymphe avec joie
Prend l'un, prend l'autre; elle essaie un anneau,
Puis un collier, puis un ruban nouveau.
Sur une flûte avec grace elle pose
Le cercle étroit de deux lévres de rose.
Bon, c'est cela, lui donnant des leçons,
Dit mon vaurien; » enflez un peu vos sons,
» Vous y voilà. » Puis d'un air d'innocence,
Contre sa bouche il s'avance, il s'avance
Tant qu'à la fin leur soufle également
Semble animer le champêtre instrument.

Ce voyageur est l'*Amour* caressé par l'*Amitié*; il l'enflamme. L'autre est l'*Ambition* qui, de son côté, s'empare du cœur de *Bacchus*. La Déesse de l'*Amitié* & le Dieu du vin se disent des injures; ils deviennent fous tous deux; le sommeil appésantit leurs paupières.

Chant III. Rappellez vous, Mon-

ſieur, ce Poëme à la fois agréable & dégoûtant de M. *de Voltaire* où il a mêlé les images les plus délicates aux fictions les plus groſſières. Une des choſes qui vous faiſoit regretter qu'il eût gâté cet ouvrage par tant d'ordures, étoit le commencement de la plûpart de ſes Chants. Le troiſiéme Chant du *Banquet de l'Amitié* a le même avantage ſans en avoir les défauts. Rien de plus piquant que ce début.

Ami lecteur, ton eſprit quelquefois
S'eſt endormi dans de douces chimères.
O le bon lit ! On y rêve à ſon choix.
Jadis bercé par des erreurs ſi chères,
Avec quel charme, au printemps de mes jours,
Je me forgeois des ruiſſeaux, des fougères,
Des bois touffus plantés pour les amours.
Jamais alors, jamais dans mon ivreſſe
Je n'euſſe aux Dieux demandé d'être Roi.
Je demandois une belle maîtreſſe
Pour l'adorer & mourir ſous ſa loi.
Voyois-je un faon s'échapper d'un bocage,
Un jonc plier, une roſe s'ouvrir,

Voilà, disois-je, en poussant un soupir,
Son teint brillant, sa jambe & son corsage.
J'eusse au cercueil emporté son image.
Pourquoi faut-il qu'un si tendre desir,
Qu'un feu si doux, que l'hymen, par exemple,
Jusqu'au tombeau ne soit pas un plaisir?
O *Philémon*, tu méritas un temple!
Baucis & toi, vous n'aviez pour tout bien
Dans votre enclos que la simple innocence
Avec l'amour; il ne vous manquoit rien.
Leur flamme ainsi vêcut par sa constance,
Sans nul chagrin qui la vînt attrister.
Les Dieux par là firent voir leur puissance;
C'est un miracle, il n'y faut plus compter.

L'*Amitié* voit en songe les malheurs de l'amour. Les aventures d'*Acis* immolé par un rival, de *Daphné* métamorphosée en laurier, de *Syrinx* gémissant dans des roseaux, de *Biblis* changée en fource, d'*Aglaure*, d'*Orithie*, de *Pirame* & *Thisbé*, sont retracées à ses yeux.

Elle écoutoit, lorsqu'un Chantre divin
Se fait entendre. Hélas! c'étoit *Orphée*,
Qui, dans des rocs, sur les bords du Ryphée,
Sa lyre en main, les yeux mouillés de pleurs,
Aux vents, aux flots, racontoit ses douleurs.
Qui lui rendra sa charmante *Eurydice*?
Cruel Tartare, ah, par quelle injustice
La retiens-tu? Le Ryphée à jamais
Retentira de ses justes regrets.
Telle à l'écart près de son nid perchée,
Une colombe, au fond d'un bois cachée,
Demande, appelle & rappelle toujours
Ses chers petits, doux fruits de ses amours,
Qu'un doux pasteur a de sa main grossière,
Tremblans & nuds, arrachés sous leur mère;
Sur un rameau, là, seule en sa douleur,
La nuit l'entend lamenter son malheur.
L'ombre s'enfuit, tout s'éveille, & l'aurore
Sur son rameau l'entend gémir encore.

Cette comparaison est peut-être l'imitation la plus heureuse qu'on ait encore faite du *Qualis populeâ* des Géorgiques de *Virgile*.

CHANT

CHANT IV. *Bacchus* voit en songe un monstre enfanté par *Bellone* & qui cherche à se nourrir de sang; il veut arrêter ses coups, il en triomphe; au lieu de cœur il ne lui trouve qu'un assemblage affreux de cent ressorts d'acier qui forment un dédale impénétrable. C'est l'*Ambition*. *Bacchus* se réveille d'horreur; il est détrompé de ses vastes projets comme l'*Amitié* des erreurs de l'*Amour*. Enfin *Minerve* paroît; elle tient en main des statuts qu'elle a rédigés elle-même; elle ordonne que le sage *Ariste* préside désormais à leurs Banquets, ainsi qu'une illustre mortelle dont elle fait l'éloge.

Vous avez vu, Monsieur, par les morceaux que j'ai rapportés qu'il y a dans ce Poëme des vers pleins de naturel & de grace. C'est dommage que le style de l'auteur ne soit pas soutenu par-tout. D'ailleurs, la fable principale pouvoit être mieux choisie. *Bacchus* & l'*Amitié* qui deviennent fous dans un repas, l'un d'ambition & l'autre d'amour, ne présentent pas une fiction extrêmement heureuse. Dans le second Chant l'auteur compare le festin

de l'amitié au repas que le rat des champs donne au rat de ville. Ces défauts déparent un peu les détails charmans qu'on rencontre dans cet ouvrage ; mais ces détails, qui sont en grand nombre, annoncent dans M. *Ducis* le talent le plus rare, & je pense qu'en se défiant de sa facilité, & qu'en travaillant ses vers avec plus de soin, il peut se promettre en ce genre d'écrire de très-grands succès.

Je suis, &c.

A Paris ce 16 Juillet 1771.

LETTRE IX.

Confidence Philosophique : un volume in-8° de près de 400 pages ; à Londres & se trouve à Paris chez quelques Libraires qui vendent les Nouveautés.

CET ouvrage est une espèce de Roman où l'auteur introduit un jeune homme dont la façon de penser, les

discours, la conduite, la vie entière offrent un tableau ressemblant & très-bien saisi de la Philosophie de nos jours. Que cette Philosophie, mise en action dans le Livre que je vous annonce, est étrange, Monsieur! Quelle est affreuse! On y voit réunis le mépris de toutes les Loix & de toutes les Religions à la manie de se faire des disciples & des champions d'incrédulité; l'ignorance la plus profonde à l'orgueil le plus insoutenable; les principes les plus faux, les plus monstrueuses conséquences à tout ce que l'audace & l'impudence ont de plus imposant. Ajoûtez-y une petite dose de sçavoir qui n'éblouit que les sots & les ignorans, certaines bluettes d'esprit qu'enfante une imagination vague & déréglée, un ton de pédantisme & de fatuité, beaucoup de prétentions, de bavardage, de ridicules, soutenus d'un prétendu zèle qui n'est autre chose que l'aigreur & l'entêtement déguisés: voilà le héros du Roman.

Il est divisé par Lettres. Dans les huit premières l'auteur fait agir & parler son jeune homme d'après les Philo-

ſophes modernes les plus célèbres; ſouvent même, ſans en rien dire, il copie mot pour mot des paragraphes entiers de leurs ouvrages. C'eſt ce que reconnoîtront ſans peine ceux qui ont lu avec quelqu'attention le *Dictionnaire Philoſophique*, l'*Examen important de Mylord Bolinbrocke*, le Livre *de l'Eſprit*, les *Œuvres Philoſophiques de la Mêtrie*, les *Diſcours de Woolſton*, l'*Eſſai ſur les Préjugés*, *la Contagion Sacrée*, *le Syſtême de la Nature*, & quantité d'autres écrits ſemblables dont notre ſiécle ſe glorifie, mais qui le deſhonoreront aux yeux de la poſtérité.

La neuviéme Lettre offre le portrait d'un Militaire qui fait une peinture de lui même, dont il n'eſt sûrement point le ſeul original. Je vais vous en tranſcrire quelques traits; la Lettre eſt écrite par le Militaire même au jeune Philoſophe dont il eſt queſtion dans la *Confidence*. En voici le commencement.

» A l'âge de vingt ans je me fis, com-
» me vous, Incrédule, Philoſophe,
» Eſprit Fort. Ce ne fut pas ſeulement
» pour me ſoumettre à l'empire de la
» mode, qui, dans ce ſiécle s'étend juſ-

» qu'à la Foi, & pour ne pas penser
» mesquinement avec le vulgaire.
» J'aurois pu résister à la tentation de
» me mettre dans la classe des gens du
» bel-air ; mais, je vous l'avouerai, le
» métier d'incrédule fut pour moi une
» ressource, comme le métier des ar-
» mes. La mort m'ayant enlevé des
» parens, dont les leçons & les bons
» exemples m'avoient retenu dans le
» devoir, j'eus le malheur d'être livré
» à moi même. Je fis connoissance avec
» de jeunes gens, qui, par des maxi-
» mes relâchées, de vives peintures de
» leurs plaisirs & des railleries conti-
» nuelles, me firent insensiblement
» perdre le goût des mœurs honnêtes,
» & m'associèrent à leurs intrigues & à
» leurs débauches. Je ne vous détaille-
» rai pas les combats que j'eus à soute-
» nir contre la pudeur naturelle, con-
» tre le cri de la conscience, & contre
» les leçons de l'Evangile. Je me con-
» tenterai de vous dire que cette lutte
» intérieure me tenant dans l'inquié-
» tude, & répandant l'amertume sur
» mes plaisirs, j'appellai la Philo-
» sophie & l'Incrédulité au secours de

» mes passions, qui ne pouvoient point
» se soutenir toutes seules, & qui se
» trouvèrent très-bien de cette forte-
» resse où je les avois retranchées.
» Quelle vie que celle que je menai
» dès lors avec mes compagnons de
» plaisirs! Permettez, Monsieur, que
» j'en détourne mes regards pour vous
» faire quelques questions, qui peut-
» être ne seront pas absolument dé-
» placées. »

» Vous avez vu ce qui me conduisit
» à l'Incrédulité : n'y seriez-vous point
» arrivé par la même route ? La Foi
» Chrétienne ne vous seroit-elle point
» devenue suspecte depuis qu'elle vous
» est devenue incommode ? N'auriez-
» vous point secoué le joug de la Reli-
» gion, parce qu'il vous a paru doux
» de n'avoir pour loi que vos passions ?
» Vous seriez-vous avisé d'être Incré-
» dule si Dieu avoit permis à l'homme
» d'être libertin ? Lorsque quelques
» défenseurs de l'Evangile vous parlent
» de miracles & de prophéties, ne se-
» riez vous point tenté de lui dire :
» *Veux-tu que je t'écoute ? Laisse là les*
» *prophéties & les miracles ! Permets*

» *moi de vivre au gré de mes desirs ;*
» *c'est tout ce que je te demande, & je*
» *serai ton disciple.* Si telle est la source
» de votre incrédulité, je vous invite,
» Monsieur, à vous défier un peu plus
» d'une pareille origine. »

Après ce début assez pressant, le Militaire exhorte le Philosophe à passer en revue ses chers confrères les Esprits-Forts ; à voir s'il en trouvera beaucoup dont les mœurs soient pures & honnêtes ; qui soient vrais & décens dans leurs discours, modérés dans leurs plaisirs ; qui respectent le lien conjugal ; qui ne se fassent pas un jeu du vil métier de suborneur ; dont la conduite en un mot ne rende pas suspecte la cause de leur incrédulité. » Quant
» à moi, ajoûte-t-il, j'ai fréquenté
» des Esprits Forts, à Londres, à Paris,
» à Berlin, & assûrément le recueil
» que je pourrois faire de leurs ac-
» tions n'auroit pas pour titre *Anec-*
» *dotes Edifiantes*. Vous m'objecterez
» peut-être que l'on voit des Chré-
» tiens dont la conduite n'est rien
» moins que vertueuse ? Je vous ré-
» pondrai, en deux mots, que ce ne

» font point des Chrétiens. Je vous ai
» dit, Monſieur, que j'ai été incrédule
» pendant quelque temps; je devois
» plutôt vous dire que je ſouhaitois de
» l'être, que je m'efforçois de me per-
» ſuader que je l'étois réellement. J'ai
» trouvé depuis mon portrait tracé de
» main de maître; daignez le fixer un
» inſtant. *On ne veut pas que des paſ-*
» *ſions qui nous ſont chères ſoient cri-*
» *minelles; on veut ſe délivrer de ce Cen-*
» *ſeur importun qui prend au dedans de*
» *nous le parti de la vertu contre nous-*
» *mêmes. C'eſt ne jouir qu'à demi de ſes*
» *paſſions, tandis que les remords nous*
» *en diſputent le plaiſir. Il faut ou finir*
» *ſes déſordres, ou tâcher de s'y calmer;*
» *& comme il en conteroit trop de les*
» *finir, & qu'on ne ſçauroit s'y calmer*
» *qu'en doutant des vérités qui nous*
» *troublent, on ſe les donne à ſoi même*
» *comme douteuſes; &, pour parvenir à*
» *être tranquille, on s'efforce de ſe*
» *perſuader qu'on eſt incrédule.* Je me
» rappellai qu'un jour, me trouvant
» parmi les gens du bel air, je parlois
» avec beaucoup de liberté ſur la Re-
» ligion Chrétienne, lorſque tout à

» coup je fus interrompu par un Juris-
» consulte très célèbre qui me dit d'un
» ton gravement ironique : *Cette Reli-*
» *gion dont vous plaisantez, vous la con-*
» *noissez sans doute, Monsieur? Expo-*
» *sez-nous, je vous prie, les preuves sur*
» *lesquelles on fonde sa divinité ; il est à*
» *présumer que vous les avez bien médi-*
» *tées, & que vous êtes en état d'en faire*
» *sentir la foiblesse. Je vous crois trop*
» *sage pour décrier si hardiment ce que*
» *vous ne connoissez pas. Je suis prêt à*
» *vous écouter, & j'essayerai de vous ré-*
» *pondre.* Mon embarras ne peut se dé-
» peindre. Ce Jurisconsulte m'en impo-
» sa au point que je n'osai pas même
» recourir à ma ressource ordinaire, à
» une plaisanterie. Je ne me tirai d'af-
» faire qu'en lui disant que ni le lieu,
» ni le temps n'étoient propres à une
» dispute sur la Religion, & que j'é-
» tois tout disposé à entrer en lice avec
» lui, s'il vouloit me donner un ren-
» dez-vous. Il le fit ; mais j'eus la sage
» précaution d'être malade le jour
» qu'il m'avoit assigné. »

Le Militaire prend delà occasion de demander au jeune Esprit-Fort s'il eût

été bien à son aise dans une pareille rencontre; s'il a étudié les preuves dont on appuie le Christianisme avec toute l'application qu'exige un sujet de cette importance; s'il sçait dans quel jour ces preuves ont été mises par les *Scherlocks*, les *Abbadies*, les *Vernets*, les *Lardners*, les *Lelands* & les *Bonnets*; s'il se sent en état de rompre une lance avec ces écrivains fameux, & si vis-à-vis de ces Athlètes il ne se trouveroit point armé un peu trop à la légère. » Quant à moi, continue-t-il, je » vous dirai avec ingénuité, qu'après » avoir fait le bilan de mes connois- » sances sur la Religion Chrétienne, » j'ai vû, à ma grande confusion, que » toute ma science se bornoit à ce que » m'avoit appris un Catéchisme mal » digéré; que je n'avois point cherché » les preuves du Christianisme dans » les ouvrages écrits pour sa défense; » que je n'aurois pas sçu en bien dé- » duire une seule; que toute mon éru- » dition se réduisoit à quelques doutes » usés, à quelques vieilles objections » réchauffées, à un certain jargon de » libertinage que j'avois appris dans

» des rapsodies d'incrédulité, qui me
» sembloient, ou plutôt que j'aimois
» à regarder comme les chefs-d'œu-
» vre de bon sens. J'ai vû encore que
» je m'étois fait incrédule par crédu-
» lité, c'est-à-dire, sous l'autorité de
» quelques Beaux-Esprits à qui j'a-
» vois souvent entendu dire d'un ton
» ferme que la Religion est une chi-
» mère, & qui sçavoient accompagner
» cette sentence d'un ris moqueur, de
» quelques bons mots ou de quelques
» anecdotes que je ne manquois point
» de prendre pour de l'érudition ou
» pour des raisonnemens sans repli-
» que. »

Après avoir ainsi tracé son portrait, le Militaire prouve que cette folle incrédulité à laquelle on prostitue le nom de Philosophie, varie avec les circonstances, qu'elle ne peut se soutenir qu'autant qu'elle parvient à étouffer le cri de la raison, & que, si l'on vouloit y faire attention, on verroit que les différentes vicissitudes de la vie sont la règle de ses devoirs & de toute sa conduite. Il raconte à ce sujet qu'il avoit un ami, qui, à table, étoit Chrétien au

premier service, Pyrrhonien au second, Athée au troisiéme. Son incrédulité tenoit entièrement à son estomach.

Ce morceau est suivi de quelques raisonnemens sur l'instinct moral, sur l'honneur & sur les loix humaines. Rien de si lumineux, de si pressant, de si solide que les principes de ce Militaire. Rien de si vrai que les réflexions dont il les accompagne. En voici une qui me paroît supérieurement développée. » L'honneur, me direz-vous, » l'honneur ! Grand principe de vertu » qui vient à l'appui de l'instinct mo» ral ! Mais, Mr, qu'est-ce donc que » cet honneur ? J'en entends beaucoup » parler; mais les idées que je m'en » fais varient selon les temps, les » lieux & les personnes. Ici j'apprends » qu'un tel paye scrupuleusement ses » dettes d'honneur, c'est-à-dire, celles » du jeu, & ne s'embarrasse point » de toutes les autres. Là on me dit » que deux amis viennent par point » d'honneur de se couper la gorge. Je » connois un de vos gens à honneur » qui met le sien à défier les plus forts » buveurs, & à se vanter des excès

» mêmes qu'il n'a pas commis. Un au-
» tre met son honneur à triompher de
» celui des femmes qui passent pour
» les plus sages, & à tirer vanité de ses
» séductions. M. . . . . est un courti-
» san servile; il appuie les desseins les
» plus injustes; il fait avorter les meil-
» leures entreprises : il est de toutes les
» cabales; il se prête à toutes les ma-
» nœuvres ; mais il tient table ou-
» verte ; il change de train tous les
» mois ; c'est un homme d'honneur.
» il le pense; souvent même il se l'en-
» tend dire. Le Chevalier *T*..... re-
» garde un démenti comme le plus
» sanglant affront. On croiroit que
» l'honneur lui fait abhorrer jusqu'à
» l'apparence de la fausseté & du men-
» songe. Point du tout ! J'ai vu ce mê-
» me homme, après avoir fait parade
» d'athéisme, se donner pour très-
» bon Chrétien à un Evêque dont il
» attendoit une faveur. Je l'ai vu as-
» sister au culte public, & communier
» avec toutes les apparences de la dé-
» votion jusqu'au moment où cette fa-
» veur lui fut accordée. De grace donc,
» Monsieur, donnez-moi de l'honneur

» une définition claire & nette ; mais
» en attendant daignez m'apprendre
» ce que l'on peut espérer de l'hon-
» neur, quel qu'il soit, d'un manœu-
» vre, d'un porte-faix, d'un païsan?
» Ou dites-moi sans détour si vous
» pensez qu'il importe peu à la société
» qu'il y ait des motifs de conduite
» pour le vulgaire, pourvû qu'il y en
» ait pour les gens du monde. »

L'Esprit-Fort a recours aux loix humaines, comme étant l'unique supplément aux principes de l'honneur ; mais il est démontré que l'idée d'une divinité vengeresse du crime & rémunératrice de la vertu, est une base essentielle à toute législation ; que la plûpart des crimes échappent à la rigueur des loix, parce qu'on ne peut en découvrir les auteurs ; que l'établissement même des Loix a fait imaginer à l'homme des manœuvres obscures afin d'arriver impunément à son but ; que quand les Loix pourroient empêcher tous les crimes, elles ne suffiroient pas pour faire naître la compassion, l'indulgence, la charité & tant d'autres vertus que notre Foi soutient & perfectionne ; que

les Rois & les Grands pouvant s'affranchir aisément des Loix, il en faut nécessairement d'autres, c'est-à-dire, celles de la Religion. Les Loix humaines nous vengent d'un petit voleur que les horreurs de la faim portent à s'emparer de quelque portion de nos biens; mais qui nous vengera des grands brigands, qui, à la tête de cent mille de leurs esclaves, ravagent le monde, violent les droits les plus sacrés, remplissent l'univers de leurs injustices & de leurs concussions? Les *Aléxandres* punissent souvent des Pirates; mais qui punira les *Aléxandres*? » Quand il » seroit inutile que les sujets eussent » une Religion, il ne le seroit pas que » les Princes en eussent. Un Prince qui » aime la Religion & qui la craint, » est un lion qui cède à la main qui » le flatte, ou à la voix qui l'appaise; » celui qui craint la Religion & qui la » hait, est comme les bêtes sauvages » qui mordent la chaîne qui les empêche de se jetter sur ceux qui passent. Celui qui n'a point du tout de » Religion est un animal terrible qui ne » sent sa liberté que lorsqu'il déchire » & qu'il dévore. »

Cette Lettre est terminée par un morceau plein de chaleur. Le voici. » Je vais (c'est un moderne Phi» losophe qui parle) je vais ôter » toute ressource, toute consolation » à cet époux, à ce père, à cet » ami, qui pleurent sur la tombe de » ces personnes que la mort vient de » leur enlever. Je les vois se soula» ger par la perspective de bonheur » & de réunion que l'Evangile leur » présente. Afin de les désespérer je » vais leur dire : cette poudre que tu » arroses de tes larmes sera éter» nellement poudre. Jamais tes yeux » ne reverront ces personnes chéries ! » Elles sont pour toujours entre les » serres de la mort. Leur néant est leur » partage, comme il sera le tien...... » Homme barbare, lui crie cet infor» tuné qu'il poignarde, sous quel as» tre sinistre es-tu né ? Dans quelle » heure de désespoir as-tu reçu le » jour ? Quelles furies ont agité ton » imagination, pour enfanter ce sys» tême destructeur des biens & des » êtres ? Si tu te plais à former l'hor» rible vœu de l'anéantissement, à

» étouffer la voix de ta raiſon qui t'an-
» nonce l'immortalité, & celle de ton
» cœur qui la deſire, ſavoure ſeul ce
» plaiſir amer! Cache moi ce néant
» que j'abhorre! Si mon eſpérance eſt
» illuſoire, combien cette erreur m'eſt
» chère! Que ce menſonge conſolant
» ſeroit encore préférable à la triſte
» vérité! »

Cette Lettre que je viens d'analyſer vaut-elle ſeule toutes les réfutations qu'on a faites des dogmes de la Philoſophie, & c'eſt un des coups les plus mortels qu'on puiſſe lui porter. L'ouvrage entier fait beaucoup d'honneur à l'érudition, à l'eſprit, à la dialectique & à la ſagacité de l'Anonyme qui l'a compoſé.

*Lettre de M*** à Madame la Marquiſe de ***.*

Vous ſçavez, Monſieur, que M. *Jean - Jacques Rouſſeau* de Genève a compoſé les *Mémoires* de ſa vie qu'il ne ſe permet pas encore de publier; mais il les a lus à pluſieurs

personnes. La Lettre suivante vous donnera une idée de ces *Mémoires* & de l'impression qu'ils ont faite sur les auditeurs ; car M. *** n'est ici que l'interprête des sentimens de tous ceux qui ont eu le bonheur d'entendre la lecture de cet ouvrage important & curieux.

» Je rentre chez moi, Madame, ivre » de regrets & d'admiration. J'ai en» tendu des choses sublimes, mais je » ne vous ai point vue, & mon cœur » a été tenté cent fois de donner des » distractions à mon esprit. Je comptois » sur une séance de sept ou huit heu» res ; elle en a duré quatorze ou » quinze. Nous nous sommes assem» blés à neuf heures du matin, & nous » nous séparons à l'instant, sans qu'il y » ait eu d'intervalle à la lecture que » ceux des repas, dont les instans, » quoique rapides, nous ont paru encore » trop longs pour l'intérêt de nos plai» sirs.

» Ce sont les Mémoires de sa vie » que *Rousseau* nous a lûs ; quel ou» vrage! Comme il s'y peint! & com» me on aime à l'y reconnoître! Il y » donne à son caractère toute la sanc» tion de l'honnêteté; il y avoue ses » bonnes qualités avec un orgueil bien » noble, & ses fautes avec une fran» chise plus noble encore. Il nous a ar» raché des larmes par le tableau pathé» tique & vrai de ses malheurs, de » ses foiblesses, de sa confiance payée » d'ingratitude, de tous les orages de » son cœur sensible, tant de fois blessé » par la main caressante de l'hypocrisie, » sur-tout de ces passions si douces qui » plaisent encore à l'ame qu'elles ren» dent infortunée. J'ai pleuré de bien » bon cœur, & je me faisois une vo» lupté secrette de vous offrir ces lar» mes d'attendrissement, auxquelles » ma situation actuelle avoit peut être » autant de part que ce que j'entendois.

» Ce bon *Jean-Jacques*, dans ces Mé» moires divins, fait, d'une certaine » femme qu'il a adorée, un portrait » si enchanteur, si aimable, d'un co» loris si frais, que j'ai cru vous y re» connoître. Oui, Madame, oui, en » traçant ce caractère il a deviné toutes » les nuances qui composent le vôtre, » & je jouissois moi de cette délicieuse » ressemblance; ce plaisir étoit pour » moi seul, & voilà ce que c'est que » d'aimer. On a mille jouissances » que les indifférens ne soupçonnent » pas, & pour lesquelles les témoins » disparoissent. *Rousseau* a idolâtré » cette femme, ou plutôt cet ange » votre image. . . . . Mais cet ange là » ne l'affligeoit point par une défiance » cruelle, & voilà le seul trait où j'aie » en soupirant perdu mon illusion. Mais » ne mêlons rien de moi à tout ceci, » afin de vous intéresser davantage.

» L'Ecrit dont il est question est vrai-

» ment un phénomène de génie, de
» simplicité, de candeur & de coura-
» ge. Que de géans changés en nains!
» Que d'hommes, obscurs & vertueux,
» rétablis dans tous leurs droits & ven-
» gés à jamais des méchans par le seul
» suffrage d'un honnête homme! Tout
» le monde y est nommé; on n'a point
» fait le moindre bien à l'auteur qui ne
» soit consacré dans son Livre, qui lui
» même est un bienfait; mais aussi dé-
» masque-t-il les imposteurs sans le
» moindre égard pour leur difformité.
» Je m'étends sur tout cela, Mada-
» me, parce que je vous connois, parce
» que j'ai lu dans votre ame bienfai-
» sante, déclicate & noble; parce que
» vous aimez *Rousseau*, que vous êtes
» faite pour l'apprécier, & que je suis
» fait, moi, pour ne vous point ca-
» cher les impressions douces & honnê-
» tes que j'éprouve. C'est un tribut di-
» gne de vous, & je n'ai garde de m'en

» dispenser. Trois heures sonnent, & » je ne m'arrache qu'avec effort au dé» lice de m'entretenir avec vous. Mais » je vous ai offert ma première & ma » dernière pensée ; j'ai entendu la justi» fication d'un Sage..... Ma journée n'est » pas perdue. »

Cornelius Népos, Latin & François, traduction nouvelle avec des Notes géographiques & historiques, à Paris chez Brocas Libraire rue Saint Jacques, & Barbou rue des Mathurins, un volume in-12 de près de 600 pages, relié 3 livres.

On sçait peu de choses de la vie de cet admirable Historien ; il étoit dans une étroite liaison avec le célèbre *Pomponius Atticus*, auquel il adresse ses Vies des Hommes Illustres ; elles sont au nombre de vingt-quatre. Elles of-

frent dans une lecture d'un jour toutes sortes d'instructions. *Népos* y peint avec les couleurs les plus naturelles & les plus vives les vertus pacifiques ou guerrières, éclatantes ou économiques. On ne sçauroit donc trop mettre ce petit ouvrage entre les mains de la jeunesse ; la diction en est claire, la latinité admirable. *Cicéron* l'appelle *le divin*, *l'immortel Népos*, Livre XVI de ses Lettres à *Atticus*, Lettre 6.

La traduction qui accompagne le texte Latin, m'a paru faite avec beaucoup de soin, on la lit avec plaisir ; elle est écrite d'un style pur qui ne manque ni de noblesse ni d'élégance. Les notes répandues au bas des pages seront très-utiles aux jeunes Maîtres ; elles les dispenseront d'aller chercher ailleurs les éclaircissemens dont ils pourront avoir besoin pour la parfaite intelligence de l'auteur.

Vers à MADAME LA DAUPHINE *au sujet d'une Médaille d'or représentant le Portrait de l'Impératrice Reine, envoyée de la part de Sa Majesté Impériale & Royale à M. l'Abbé de Reyrac, Prieur de Saint Macloux d'Orléans, des Académies des Sciences de Toulouse, de Bordeaux & de Caën.*

De cette REINE unique, adorée, immortelle,
Dont j'offre ici les traits à votre œil enchanté
Vous êtes le portrait fidèle.
Que l'art cède à la vérité!
Votre front qu'embellit la fleur de la Jeunesse,
De cette auguste Princesse
Nous retrace la bonté.
Votre esprit à nos cœurs la peint & la rappelle;
Vous avez sa candeur, ses graces, sa beauté:
Vous parlez, vous charmez, vous regnerez comme elle.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Juillet 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

La Déclamation Théâtrale, Poëme Didactique en quatre Chants : par M. Dorat ; quatrième Edition.

L'Homme n'acquiert que par des accroissemens successifs sa forme & sa beauté ; l'enfance le conduit à la jeunesse, la jeunesse à l'âge viril. Il en est de même, Mr, de bien des ouvrages de Littérature : foibles dans leur origine, ils atteignent avec le temps & du travail leur degré de perfection. Le Poëme dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui, n'étoit d'abord composé que d'environ trois cens vers

ſous le titre d'*Eſſai ſur la Déclamation Tragique*. Il parut pour la première fois en 1758 *; trois ans après** on en fit une nouvelle édition revûe & augmentée; il y en a eu depuis une troiſiéme avec des corrections & des additions nouvelles; j'ai oublié de vous en parler. Enfin, voici la quatriéme dans laquelle il paroît que l'auteur a donné à cette eſtimable production la maturité dont elle étoit ſuſceptible. M. *Dorat*, dans un *Diſcours Préliminaire* ſur la Déclamation des Anciens & ſur les progrès de la nôtre, dit qu'on n'avoit point encore traité ce ſujet en vers dans notre Langue. Il ne connoît donc pas le Poëme de *Sanlecque des mauvais geſtes des Prédicateurs*, & l'*Art de Prêcher* de l'Abbé *de Villiers*, deux ouvrages qui ont eu beaucoup de ſuccès & qui ne ſont point oubliés. Il eſt vrai qu'ils n'ont pas expreſſément parlé de la déclamation du Théâtre; mais les pré-

* Voyez l'*Année Littéraire* 1758, Tome III, page 257.

** Voyez l'*Année Littéraire* 1760, Tome VIII page 323.

ceptes excellens qu'ils donnent aux Orateurs Sacrés conviennent aux Acteurs profanes qui feroient très-bien de les lire & de s'en pénétrer. Au reste, il faut être juste ; le Poëme de M. *Dorat* est fort supérieur, & par le fond & par le coloris, à ceux du Génovéfain & de l'Ex-Jésuite.

Le premier Chant a pour objet la déclamation appliquée à la Tragédie. Voici le début qui est simple & noble & qui renferme un éloge vrai de notre illustre *Despréaux*.

Peintre de la raison, toi qui sur le Parnasse
Es l'oracle du goût & le rival d'*Horace*,
Dans l'art brillant des vers ta voix sçut nous former ;
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

L'auteur donne ensuite des conseils généraux. Il invite sur-tout sa jeune Elève (c'est à une Débutante qu'il adresse ses leçons) à des études indispensables. & dont malheureusement

nos Comédiens ne se dispensent que trop. Morceau charmant sur les masques de la Tragédie antique, préférés à quelques minois glacés & monotones où rien ne se peint, si ce n'est le jeu de la coquetterie qu'il faudroit réserver pour les coulisses ou pour cette tourbe élégante qui voltige dans les Foyers.

Que jamais vos regards n'aillent furtivement
Mendier la faveur d'un applaudissement.
Le Public dédaigneux hait ce vain artifice;
Il siffle la Coquette, il applaudit l'Actrice.

Le Poëte développe par degrés tous les mystères de l'art, & coupe adroitement le précepte par des épisodes qui reposent l'esprit, amusent l'imagination & déridcnt la gravité didactique; il ne dédaigne pas non plus de semer çà & là les éloges de nos plus célèbres Acteurs; ce sont des portraits presque toujours ressemblans sur lesquels on s'arrête avec complaisanc.

Tel l'illustre *le Kain*, dans sa fougue sublime,
S'empare de notre ame & ravit notre estime.
Je crois toujours le voir, échevelé, tremblant,

Du tombeau de *Ninus* s'élancer tout sanglant;
Pousser du désespoir les cris sourds & funèbres;
S'agiter, se débattre à travers les ténèbres,
Plus terrible cent fois que les spectres, la nuit,
Et les pâles éclairs dont l'horreur le poursuit.

Cet Acteur marche à grands pas vers la perfection de son art; il s'est défait de ces excès de force & de ces emportemens qui étonnent plus qu'ils ne touchent. Sa chaleur aujourd'hui est plus concentrée & se communique davantage; il la distribue avec plus d'intelligence, il produit de plus grands effets parce qu'il cherche moins à la prodiguer; ce qu'il a perdu en éclats il l'a acquis en profondeur; il avoit des éclairs brillans; il a un feu durable qu'il répand sur toutes les parties de ses rôles; il connoît enfin le prix de ce bel ensemble, dont tant d'Acteurs ne se doutent même pas.

Après être entré dans les détails les plus utiles de l'art dont il donne des leçons, M. *Dorat* abandonne l'Acteur à l'impulsion de son génie.

Lorsqu'avec moins de crainte & moins de servitude,
Vous aurez du Théâtre acquis plus d'habitude;
Quand le Parterre enfin, ce Lion rugissant,
Deviendra pour vous seule & souple & caressant;
Elancez-vous alors loin du sentier vulgaire;
De votre art plus maîtresse, étendez-en la sphère:
Par de nouveaux moyens attachez nos regards;
Hasardez, le sublime a souvent ses écarts:
Par sa simplicité tantôt il nous étonne:
Tantôt, armé d'éclairs, c'est *Jupiter* qui tonne.
La nature souvent se plaît à se cacher;
Elle a mille secrets qu'il lui faut arracher;
Pour l'aveugle vulgaire indigente & stérile;
Aux regards du génie elle est toujours fertile:
C'est l'or qui, renfermé dans ses noirs souterrains,
Attend pour en sortir d'industrieuses mains;

C'est ce marbre grossier, c'est ce bloc insensible,
Que le ciseau façonne, & que l'art rend flexible.

Ce premier Chant est terminé par une très belle description du Temple de *Melpomène*; il ne ressemble point à ces Temples gothiques dont la Poësie moderne surcharge ses productions, & que le Goût a presque tous renversés; l'architecture de celui ci est noble & majestueuse; je voudrois l'offrir à vos yeux; mais ce Poëme est rempli de tant de beautés que, si je les transcrivois toutes, cet article n'auroit point de bornes.

La Comédie est le sujet du second Chant, qui débute par une invocation légère à *Thalie*. Le Poëte exige d'abord dans l'Acteur beaucoup d'esprit naturel, une intelligence facile & le talent de saisir les ridicules. Vient ensuite l'analyse détaillée des qualités qu'on demande à tous ceux qui veulent chausser le brodequin, & l'esprit avec lequel il faut rendre les différens caractères. Je vous citerai celui du *Joueur*.

Le rôle du Joueur veut une ame brûlante.
Que toujours l'action y soit vive & saillante.
Paroissez sur la scène, égaré, furieux,
Pâle, défiguré, le chapeau sur les yeux.
Renversez ces fauteuils que vous croyez complices;
Roland du Lansquenet, ébranlez les coulisses.
Au seul nom de trictrac frémissez de courroux:
Le dez fatal vous suit, & roule encor pour vous.

Ce dernier vers est admirable. L'auteur parcourt rapidement les rôles de Vieillards, de Niais, & s'arrête avec complaisance sur ceux de Valets. Portrait de l'inimitable *Préville*. Ce morceau est étincelant d'esprit ; il est plein de verve, de grace & de vérité ; c'est un des plus heureux épisodes de l'ouvrage.

Ainsi qu'un jour nouveau suit le jour qui s'efface,
Lorsqu'un talent s'éclipse, un autre le remplace.
Poisson, qui si long-temps amusa tout Paris,
Descendoit dans la tombe escorté par les Ris.

Préville vient, paroît, il ranime la scène;
Et *Momus* aisément fait oublier *Silène*.
Préville ! .... Ennuis, fuyez, fuyez, soucis affreux;
Son nom est un signal pour rallier les Jeux.
Les Muses m'ont appris qu'une douce démence;
Qu'un rire universel a fêté sa naissance.
Mille Silphes légers soulevant le rideau,
Se jouoient & dansoient autour de son berceau;
Il reçut le grelot des mains de la *Folie*;
En bégayant encor il vola vers *Thalie*:
Pour lui seul la Nature est sans déguisement,
Comme la jeune Amante aux yeux de son Amant.
Acteur ingénieux, je te dois cet hommage;
Ainsi que nos plaisirs, ces vers sont ton ouvrage.
Que du lierre immortel ton front soit décoré:
Qui fait rire son siécle, en doit être adoré.

On n'a garde d'oublier les rôles d'Amoureux, ni à cette occasion l'éloge de l'Acteur qui remplit maintenant ces rôles à la Comédie.

Un Acteur * a paru plein d'ame & de finesse;
Il sent avec chaleur, exprime avec justesse;
Pour briller, pour séduire, il a mille secrets,
Et créa des moyens qu'on ne connut jamais.
Transportant dans son jeu l'ivresse de son âge,
Il a sçu des amans rajeûnir le langage,
Des rôles langoureux anime la fadeur,
Fait sourire l'esprit, & sçait parler au cœur.

Je conviens avec plaisir que le Comédien dont il s'agit est un de ceux qui méritent le plus ses succès & sa réputation; il a l'intelligence vive, le tact délicat, une aisance prodigieuse, une naïveté spirituelle, si l'on peut le dire, mille moyens de plaire qui sont, en quelque sorte, des secrets à lui, & ne pourroient que gâter les imitateurs. Son défaut, ce me semble, est de vouloir saisir trop de nuances, & de ne pas assez prendre garde à l'ensemble; de se donner trop de mouvement, de trop multiplier certaines mignardises, incompatibles quelquefois avec la noblesse, & sur-tout d'étendre trop loin

* M. Molé.

l'ambition de son talent; quand on en possède un au degré du sien, il faut s'y renfermer, ne jamais cesser d'être soi : voilà d'où dépend dans presque tous les Arts cette perfection si desirée & si rarement atteinte.

Après les différens morceaux que je vous ai cités, le Poëte donne un conseil très sage aux Acteurs qui ont quelque disposition à se méconnoître, & à se croire dans la société les personnages qu'ils représentent sur la scène.

L'Acteur n'est plus qu'un sot, s'il devient impudent.
Notre foiblesse, à tort, le flatte & le ménage;
Si la fatuité survit au personnage.
Votre état est de plaire, & non de protéger.
Redoutez le Public, il aime à se venger.
Lorsqu'on veut s'élever, il faut sçavoir descendre.
D'un puérile orgueil que pouvez-vous attendre,
Quand le premier valet se rit de vos hauteurs,
Et va pour son argent siffler ses protecteurs?

Le Comique de charge fournit au Poëte

un tableau de *Téniers*, & les rôles de père noble une tirade pleine de chaleur & de sentiment. Analyse des qualités nécessaires à une Soubrette; portrait de Mlle *Dangeville*, cette Actrice incomparable, ce modèle unique, qui ne laissoit rien à desirer au goût le plus difficile.

Il me semble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté,
Piquante sans apprêt & vive sans grimace,
A chaque mouvement acquérir une grace,
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit,
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'Art naturel, & parer la Nature.

Voici le contraste, & l'on reconnoîtra facilement l'original de cette copie.

Lise avec un œil morne, un air digne & hautain,
Et les traits allongés d'un visage Romain,
A ceint le tablier de *Rose* ou de *Justine*;
Froidement minaudière, elle croit être fine.
D'abord qu'elle paroît, on se sent attristé;

On ne partage point sa pénible gaîté ;
Elle parcourt sans grace un cercle monotone ;
Son rire grimacier n'en impose à personne.
Quand l'automate agit, le spectateur galant
Applaudit au ressort, & non pas au talent.

On nous fait ensuite passer en revue les coquettes, les vieilles amoureuses & les rôles ingénus. Eloge de Mlle *Doligni*.

Sa voix se développe en sons doux & flatteurs ;
Qu'elle sçait bien trouver la route de nos
cœurs !
Charmante *Doligni*, puis-je te méconnoître,
Toi, si chère à l'amour, que tu braves peut-être ?
Poursuis ; ce Dieu léger, qui brigue tes faveurs,
Séduit par les attraits, est fixé par les mœurs.

Episode sur les Théâtres de Société. Ce Chant finit par une invitation aux Ecrivains de reprendre enfin les crayons de *Thalie* si négligés de nos jours.

Muses, dont le pinceau peut enrichir la S
Joignez à mes essais vos efforts plus cert
Pour former des Acteurs, il faut des Ecriva
Tel qui, depuis long-temps, rampoit foi
timide,
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapid
Remettez sous nos yeux le tableau de n
mœurs.
Badinez avec nous pour nous rendre meilleu
Qui retient vos crayons ? Quels seroient vo
scrupules ?
Molière est sous la tombe, & non ses ridicule
Oui, chaque âge a les siens vrais, caractérisés;
Ceux-là sont apparens, ceux-ci mal déguisés
Il faut leur arracher cette enveloppe obscure
Il faut à chaque siécle assigner sa figure.
Avec des traits divers le nôtre a ses Orgons,
Il a ses Imposteurs, il a ses Harpagons.
La Nature en créant toujours se renouvelle;
Les vices, les travers sont variés comme elle.
Observez, parcourez & la Ville & la Cour;
Dans nos cœurs, en riant, venez porter le
jour.

Quel léger tourbillon va, vient, revient & roule!
Dieux! Que d'originaux se présentent en foule!
Voyez-vous celui-ci, fier & bas à la fois,
Tristement abruti dans son faste bourgeois;
Cet autre, embarrassé de sa vaine richesse,
Qui cherche en vain ses sens usés par la mollesse,
S'ennuie au sein des Arts qu'il rassemble à grands frais,
Dîne, soupe, s'endort au son des Clarinets,
A sa meute, sa Troupe, & sur-tout sa musique,
Fatigue tout le jour son ame léthargique,
Et retombe le soir, en bâillant de nouveau,
Sur un lit d'édredon qui lui sert de tombeau?
Transportez à nos yeux la jeune courtisane,
Qui, fille de l'amour; le sert & le profane,
Avec grace sourit, intrigue sçavamment,
Désespère avec art, & trahit décemment;
Ce Protecteur banal, entouré de *Thersites*,
Et qui pour ses amis compte ses Parasites; &c.

L'auteur décrit l'*Opéra* dans le troisiéme Chant. Le début est, en quelque sorte, magique comme ce spectacle même.

Descends, viens m'inspirer, sçavante *Polimnie*;
Viens m'ouvrir les trésors de l'auguste harmonie.
Tu m'exauces : déja tous les chantres des bois,
Te saluant en chœur, accompagnent ma voix.
L'onde de ces ruisseaux plus doucement murmure;
Zéphir plus mollement frémit sous *la* verdure.
Les roseaux de *Syrinx*, changés en instrument,
Vont moduler des airs sous les doigts d'un Amant.
Cet arbuste est plaintif, cette grotte sonore:
La parole n'est plus, & retentit encore.

L'Opéra est de tous les spectacles celui où la figure est le plus nécessaire.

Vous, qui sur ce Théâtre oserez vous produire,
Reçûtes-vous des traits assortis pour séduire?

N'allez point sur la scène, usurpant un autel,
Faire huer un Dieu sous les traits d'un mortel.

. . . .

Que *Flore* à mes regards n'ose jamais s'offrir
Sans me faire envier le bonheur de *Zéphir*.
Sa bouche aux doux souris doit être aussi vermeille
Que les boutons de rose épars dans sa corbeille.
L'Amante de *Titon*, pour fixer nos amours,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours;
Et sous les pampres verds dont *Bacchus* se couronne,
Le plaisir doit briller dans les yeux d'*Erigone*.

Est-il possible, Monsieur, de semer de plus de fleurs l'austérité du précepte? Suivons le fil qui dirige l'auteur dans le brillant dédale de la scène lyrique. La figure ne suffit point.

Que la taille & le port soient toujours adaptés
Aux rôles différens que vous représentez.

. . . .

. . . . . .

C'est peu de m'étaler une jeunesse aimable;
Je hais un *Amadis*, s'il n'est point formidable.
Quand *Roland* déracine, en ses fougueux accès,
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts,
Je veux que déployant une haute stature,
Il enrichisse l'Art des dons de la Nature.
S'il n'en impose point à l'œil du spectateur,
Si je ne confonds point le modèle & l'Acteur,
D'un tableau sans effet bientôt je me détache;
Je ne vois qu'un enfant caché sous un panache,
Et dont le foible bras, fidèle à sa leçon,
Renverse avec fracas des arbres de carton.
En vain son œil menace & sa main est armée;
Je cherche le Héros, & je ris du Pigmée.

Préceptes très judicieux sur le Récitatif presque toujours trop lent par la faute de nos Chanteurs. Le Poëte recommande sur-tout l'action, la vérité, l'ensemble, l'intelligence théâtrale. Tableau de la scène d'*Armide* prête à

immoler *Renaud* endormi ſous de rians ombrages. On voit ſes combats, on entend ſes ſoupirs.

Que ces emportemens ſont mêlés de tendreſſe !
Quel contraſte frappant de force & de foibleſſe !
Que de ſoupirs brûlans, que de ſecrets combats !
Que de cris & d'accens qui ne ſe notent pas !
A l'ame ſeule alors il faut que j'applaudiſſe;
La Chanteuſe s'éclipſe & fait place à l'Actrice:
Il échappe ſouvent des ſons à la douleur,
Qui ſont faux à l'oreille, & ſont vrais pour le cœur.

Cette tirade amène avec beaucop d'art l'éloge de Mlle *Arnould*, cette Actrice charmante qui prouve que la chaleur du jeu peut ſuppléer à la force de l'organe.

Quand de *Psiché* mourante au milieu de l'orage,
Arnould, les yeux en pleurs, me vient offrir l'image,

Et frémit sous la nue où brillent mille écl[...]
Puis-je entendre sa voix, dans le fracas des a[...]
J'aime à voir son effroi lorsque la fou[...]
gronde,
Et ses regards errans sur les gouffres de l'ore[...]
Ses sons plaintifs & sourds me pénètrent d'h[...]
reur;
Et son silence même ajoûte à ma terreur.
Grace à l'illusion, je sens trembler la terre;
Cet airain en roulant me semble un vrai to[...]
nerre;
Ces flots que l'art soulève & sçait assujettir
Sont des flots écumans tout prêts à l'engloutir;
Et lorsque le flambeau des pâles Euménides
Eclaire son désordre & ses graces timides,
J'éprouve sa frayeur, je frissonne, & je croi
Entendre tout l'Enfer rugir autour de moi.

Les préceptes & les éloges sont interrompus par une Hymne à la Mélodie qui pourroit figurer dans le Poëme le plus intéressant; elle laisse dans l'ame la plus douce impression; presque tous les vers de ce morceau nous

retracent l'idée de cette harmonie imitative dont notre Langue est si rarement susceptible.

Divine Mélodie, ame de l'univers,
De tes attraits sacrés viens embellir mes vers.
Tout ressent ton pouvoir : sur les mers inconstantes
Tu retiens l'aquilon dans les voiles flottantes.
Tu ravis, tu soumets les habitans des eaux,
Et ces hôtes aîlés qui peuplent nos berceaux.
L'*Amphion* des forêts, tandis que tout sommeille,
Prolonge en ton honneur son amoureuse veille ;
Et seul sur un rameau, dans le calme des nuits,
Il aime à moduler ses douloureux ennuis.
Tes loix ont adouci les mœurs les plus sauvages ;
Quel antre inhabité, quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables sons ?
Le plus barbare écho répéta des Chansons.
Dès qu'il entend frémir la trompette guerrière ;
Le coursier inquiet lève sa tête altière,

Hennit, blanchit le mords, dresse ses crins
vans,
Et s'élance aux combats, plus léger que
vents.
De l'homme infortuné tu suspens la misère;
Tu rends le travail doux & la peine légère.
Que font tant de mortels en proie aux noirs d
grins,
Et que le Ciel condamne à souffrir nos dédai
Le Moissonneur actif que le Soleil dévore,
Le Berger dans la plaine errant avant l'auror
Que fait le Forgeron soulevant ses marteaux,
Le Vigneron brûlé sur ses ardens coteaux,
Le Captif dans les fers, le Nautonnier s
l'onde,
L'Esclave enseveli dans la mine profonde,
Le timide indigent dans son obscur réduit?
Ils chantent, l'heure vole & la douleur s'enfuit

Ce Chant est terminé par un épisode très-poëtique sur l'incendie de l'Opéra.

Il me reste à vous entretenir, Monsieur, du quatriéme & dernier Chant,

qui a pour titre *La Danse*; c'étoit, sans contredit, le plus difficile pour le technique; il est étonnant que l'auteur l'ait traité avec autant de succès. Dans ce Chant sa Poësie acquiert plus de légèreté, & s'assujettit, pour ainsi dire, à la cadence de *Terpsicore*. Voici des difficultés admirablement vaincues.

Que votre corps liant n'offre rien de pénible,
Et se ploie aisément sous le genou fléxible.
Que les pieds avec soin rejettés en dehors,
Des jarrets trop distans rapprochent les ressorts;
Que l'épaule s'efface, & que chaque partie,
En paroissant se fuir, soit par tout assortie.....
Que vos pas soient précis; d'une oreille sévère
Calculez chaque temps, sans jamais vous distraire.
Vos talens, quels qu'ils soient n'auront qu'un foible éclat,
Sans ce Juge subtil, ce tact si délicat,
Que la Nature même, à nos plaisirs fidelle,
Pour épier les sons a mis en sentinelle.
Ce timpan sinueux, où tout va retentir,

la mesure & vous en avertit.
sans oreille est la vivante image
qui ne met point de suite à son langage ;
Qui de mots mal cousus forme son entretien,
S'étourdit en parlant, & ne dit jamais rien.
Que chaque mouvement soit naturel & libre
Soumettez votre corps aux loix de l'équilibre
Elevé dans les airs, soyez assujetti
Au point déterminé d'où vous êtes parti.
Emule de *Gardel*, dans votre essor habile,
Tombez sur un pied seul, & restez immobile.

Il n'est guères possible, Monsieur, que la précision puisse aller plus loin & soit maniée avec autant d'agrément. Joli épisode sur la statue de *Pigmalion*. L'Amour l'anime, & les Graces perfectionnent l'ouvrage de l'Amour. Eloge de *Marcel*. Détails sur l'art de la Pantomime. Vers pleins de gaîté sur les masques adoptés par nos Danseurs. Mais un morceau qui vous paroîtra fini, c'est la description poëtique du pas de deux de *Silvie*. L'auteur nous transporte

porte ſur la ſcène; vous croyez voir Mlle *Alard* & d'*Auberval* déployant les reſſources de leur art & toute la célérité de leurs pas.

Indifférente & libre, une Nymphe des bois,
Pour ſeule arme aux Amours oppoſoit ſon carquois,
Et ſouvent renverſoit, de ſes flèches rapides,
Le Faon aux pieds légers & les Biches timides.
Errante, l'arc en main, de réduit en réduit,
Un Faune l'apperçoit, s'enflame & la pourſuit.
Voyez les mouvemens dont leur ame eſt atteinte,
Et l'aîle du deſir & le vol de la crainte.
Quelle ardeur dans tous deux! Que d'agiles détours!
Le Faune joint la Nymphe; elle échappe toujours.
Elle ſe ſauve enfin tremblante, ſans compagne,
Et gagne en haletant le haut d'une montagne.
Là ſe laiſſant aller près d'un arbre voiſin,
Son col abandonné touche aux lis de ſon ſein.

Le Faune reparoît ; il tressaille de joie,
Et retrouve sa force en retrouvant sa proie.
Ses yeux sont des flambeaux, ses pas sont des éclairs :
Une flèche est moins prompte à traverser les airs...
Il l'atteint, il soupire, il demande sa grace :
Le Faune s'embellit ; la Nymphe s'embarrasse,
Se livre par degrés à ce trouble enchanteur,
Tombe, se laisse vaincre & pardonne au vainqueur.....
Que n'ai-je le génie & le pinceau d'*Apelle* ?
Alard, à mes esprits ce tableau te rappelle.
Jamais Nymphe des bois n'eut tant d'agilité,
Toujours l'essain des ris voltige à ton côté.
Que tu mélanges bien, ô belle Enchanteresse,
La force avec la grace, & l'aisance & l'adresse !
Tu sçais avec tant d'art entremêler tes pas,
Que l'œil ne peut les suivre & ne les confond pas.
Le papillon s'envole avec moins de vîtesse,
Et pèse plus que toi sur les fleurs qu'il caresse.
Te peindre, c'est louer ton Emule divin *.

* D'*Auberval*.

Je place au même rang la Nymphe & le *Silvain*;
Il partage l'honneur de ta palme brillante;
Hippomène à la course égaloit *Atalante*.

L'auteur arrive aux différens genres de Danses. Les vers sur l'*Allemande* sont admirables.

L'heureuse Germanie est fertile en Danseurs;
Et, simple dans sa Danse, ainsi que dans ses
mœurs,
Elle nous a transmis celle qui dans nos fêtes
A nos jeunes Beautés fait le plus de conquêtes.
Connoissez tous ces pas, tous ces enlacemens,
Ces gestes naturels qui sont des sentimens;
Cet abandon facile & fait pour la tendresse,
Qui rapproche l'Amant du sein de sa maî-
tresse;
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis se croisent en berceau,
Et ce piége si doux, où l'Amante enchaînée
A permettre un larcin est toujours condamnée.

Peinture délicieuse des fêtes de la Provence.

Venez, transportons nous dans ces belles con-
trées,

Des rayons d'un Ciel pur en tout tempé-
rées.
Déja l'air est plus frais; *Phébus* vers l'Occi-
dent,
Précipite sa course & son char moins ardent.
Les mobiles sillons de sa pourpre brillante
Font resplendir au loin la mer étincelante.
Sous des bosquets rians qu'embaume l'oranger,
Chaque jeune Bergère a conduit son Berger.
Les uns de joncs tressés composent leur coëffure,
D'autres avec des fleurs nattent leur chevelure.
On s'anime à l'envi de l'œil & de la voix;
Le tambourin résonne & tout part à la fois.
Je ne sçais quel instinct règle chaque attitude;
La grace, ailleurs captive, ici naît sans étude.
Les gestes & les pas, d'un mutuel accord,
Peignent la même ivresse & le même transport;
Sur des bras vigoureux on soulève une Belle:
On s'enlace, on s'élève, on retombe avec elle.
Que de baisers reçus, ou ravis ou donnés!
Que de crimes charmans, aussitôt pardonnés!

L'auteur voudroit vivre sous le beau Ciel de la Provence, où tout respire la gaîté.

Ici tout est glacé, tout est morne, ou fantasque:
Du Bonheur qui te rit nous n'avons que le masque.
Les Temples de nos Arts sont de tristes réduits
Où nous courons en pompe étaler nos ennuis.
Sans perdre nos défauts perdant nos avantages,
Nous briguons en bâillant le beau titre de Sages.
La jeunesse elle-même, éteinte dans sa fleur,
S'agite sans ivresse & jouit sans chaleur.....
Fous ténébreux & vains qui n'aimant que vous-mêmes,
Des rêves de vos nuits composez vos systèmes;
Catons prématurés qui, froids calculateurs,
Cherchez des vérités dans l'âge des erreurs.....
Compilateurs pesans, toi, cruel Moraliste,
Qui crois consoler l'homme, en le rendant plus triste;
Poëtes sans esprit, & Catins sans beauté, &c.
Dansez..... Sortez du cercle où l'on vous emprisonne, &c.

Je ne finirois pas, Monsieur, si je voulois vous citer tous les endroits saillans de ce Poëme, qui, sans cabales, sans prôneurs, sans tous les petits manèges qui enflent la réputation, arrache l'estime des ennemis mêmes de M. *Dorat*, & des jaloux détracteurs de ses talens. Avec quelques corrections il de-

viendroit digne d'être cité immédiatement après l'*Art Poëtique* de Boileau. Je trouve qu'en général les morceaux d'imagination y sont trop prodigués. Il faudroit, je crois, rapprocher les préceptes, corriger quelques expressions maniérées, supprimer des ornemens hors de place, ne conserver que les beautés qui tiennent au sujet, & joindre le tout par des transitions plus marquées. Avec ces changemens très-faciles, j'ose présager à M. *Dorat* le succès le plus durable. J'oubliois de vous dire qu'après le *Discours Préliminaire* l'auteur a placé des *Notions sur la Danse Ancienne & Moderne*; elles sont le résultat de tout ce qui a été écrit sur cette matière. A la suite du Poëme, qui est de plus de deux mille vers, on trouve quelques Lettres très piquantes, une entr'autres qui contient une réponse à quelques critiques, particulièrement au reproche qu'on avoit fait au Poëte d'avoir cité les Acteurs vivans. Voici comme il détruit cette ridicule objection. « Je trouverois » de l'ingratitude à ne point payer à des » talens qui nous enchantent tous les » jours le tribut de louanges qu'ils mé» ritent. L'Ecrivain estimable survit

» dans ses ouvrages, le grand Peintre » dans ses tableaux, le Sculpteur ha- » bile sur le marbre même que son » ciseau vivifie. L'Acteur emporte, » pour ainsi dire, avec lui tous les ga- » rants de sa réputation; il meurt pres- » qu'entier; il ne lui reste qu'une tradi- » tion vague, incertaine, que chaque » jour affoiblit, & qui n'est ni as- » sez honorable pour lui, ni assez fruc- » tueuse pour ses successeurs. Pourquoi » n'existeroit-il point un ouvrage où » l'on fixât, en quelque sorte, sa gloire » trop fugitive, & qui transmît à la pos- » térité reconnoissante le souvenir des » grands talens qui illustrent la Scène, » avec les traits distinctifs qui les carac- » térisent? Ne serions-nous pas bien » aises d'avoir une idée juste & précise » du jeu de *Baron*, de Mlle *le Couvreur* » & de tant d'autres dont les noms frap- » pent sans cesse nos oreilles, & que » rien ne représente à notre imagina- » tion? D'ailleurs, ce sont moins des » portraits que des modèles que j'ai » voulu consigner; & il seroit injuste » de me faire un crime d'avoir loué » dans un Poëme de la *Déclamation*.

.n sont les soutiens parmi
dans cette même Lettre on
ec plaisir sur un parallèle de
oiselles *Dumesnil* & *Clairon*
on n'écrira rien de mieux sur
. deux talens si différens, & aussi éloignés l'un de l'autre que l'Art doit l'être de la Nature.

On a fait une petite Edition du Poëme de la *Déclamation*, & l'on a réimprimé dans le même format tous les ouvrages de M. *Dorat* avec des changemens heureux. Dans le joli Recueil de ses *Fantaisies* il a mis un autre ordre par rapport aux pièces ; il a supprimé celles qui tenoient de trop près aux vers de société, a corrigé les anciennes, & remplacé celles qu'il retranchoit par beaucoup d'autres qui ne se trouvent point dans les Editions précédentes.

Le Recueil des petits Poëmes est augmenté de l'*Hermitage de Beauvais*, très-joli Conte agréablement narré. A la suite des *Baisers* que l'on a réimprimés trois fois en un an, vous trouverez, Monsieur, une vingtaine de petites pièces charmantes que l'auteur a traduites des meilleurs Poëtes de la La-

tinité moderne, tels que *Muret*, les *Amalthées*, *Bonnefons* &c, &c. Ce travail ajoûte un mérite littéraire à cette agréable production, unique dans notre Langue, & dans laquelle la gase sa plus décente voile, en quelque sorte, tous les mystères de l'amour & les recherches de la volupté.

Après l'examen réfléchi des ouvrages de M. *Dorat*, je ne dissimulerai point, Monsieur, les défauts qui m'y ont frappé. Plus ses ouvrages m'ont fait de plaisir, plus je dois être impartial dans le jugement que j'en vais porter. On a nommé M. *Dorat* l'*Ovide* moderne; cette qualification me paroît juste à beaucoup d'égards; mais s'il a quelquefois saisi la manière brillante de son modèle, il ne s'est pas assez occupé d'en éviter les défauts; sa facilité l'égare; son imagination toujours riante & gracieuse lui représente souvent les mêmes objets; il se contente trop aisément de ses premières idées, & son coloris le trompe alors sur le fond même des pensées. Dans ses *Fantaisies*, où il a certainement un cachet original qui le distingue de la foule de ses

..i se permet des espèces
.qui ont l'air de plaisante-
ées; il a trop sacrifié peut-
..dicules courans que quelques
..mportent avec l'ouvrage dont
fait le succès éphémère. Mais
..es défauts sont bien rachetés par
..ndance, la variété, l'invention, la connoissance du monde, le talent si rare de peindre les mœurs & les hommes, ce coloris frais, cette hardiesse noble que n'effarouche point l'éclat des réputations usurpées, & sur-tout l'élégance, la gaîté, le goût qui caractérisent cet aimable Ecrivain ! Tous ces avantages, Mr, joints à des mœurs douces & honnêtes, ne l'ont point mis à couvert de la satyre la plus amère & la plus injuste. La seule réponse que je lui conseille de faire est un bon ouvrage dans un genre plus important. Il a prouvé qu'il pouvoit manier plus d'un pinceau. Je l'invite à rentrer dans la carrière dramatique qu'il a quittée trop tôt, & à mettre ses couronnes de roses à l'abri de quelques lauriers.

La collection entière de ses Œuvres se trouve en six petits volumes d'un format

commode & portatif, & ornés de plus de cent planches, toutes encore fraîches & bien conservées, chez *Delalain* Libraire rue de la Comédie Françoise.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Juillet 1771.

LETTRE XI.

Bibliothèque de Société, contenant des Mêlanges intéressans de Littérature & de Morale; une Elite de Bons Mots, d'Anecdotes, de Traits d'Humanité; un Choix d'Observations & de Jeux de Physique; quelques Causes & Procès peu connus; des Poësies dans tous les genres; des Contes en prose, puisés dans les meilleures sources; enfin des Divertissemens de Société, 4 volumes d'environ 400 pages chacun; à Londres, & se trouve à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise.

LE titre de ce Recueil est bien choisi; il peut effectivement tenir lieu de *Bibliothèque* à beaucoup de gens du

monde, qui dans leurs lectures cherch[ent] plutôt l'amusement que l'instruction. La première Partie contient quelques mêlanges de Littérature & de Mor[ale] tirés ou traduits de différens auteurs, des *Pensées sur l'Education* par l'Abbé *Martinelli*, *Le Monde* par Mylord *Chesterfield*, des *Pensées du Docteur Swift*, un *Essai sur la nécessité d'écrire dans sa propre Langue*, par le Comte *Algaroti*, &c. Plus de deux volumes sont remplis de différens bons mots, anecdotes & traits d'histoire. Il y en a un assez grand nombre peu connus. Je vous en citerai quelques-uns. » Le » Comte *de Moret*, fils naturel de *Hen-* » *ri IV*, eut la curiosité de voir à Ve- » nise un excellent Sculpteur aveugle qui » faisoit des bustes de terre grasse; en » passant la main sur le visage de ceux » qu'il vouloit représenter, il prenoit si » bien toutes les proportions de leurs » traits, que ses figures étoient très- » ressemblantes. Dans le temps qu'il » travailloit le Comte tordit le nez à » un de ces bustes; le Sculpteur s'en » apperçut quelque temps après. *Quel* » *est*, dit-il, *le fils de P.... qui m'a fait*

» *cette malice?* Le Comte alors s'écria : » *Ah le fourbe, il y voit.*

» Un Officier criblé de coups, qui s'é» toit distingué en plusieurs occasions » au service de *Henri IV*, lui présenta » un placet où il demandoit quelque » récompense ; il exposoit le nombre » des blessures qu'il avoit reçues ; *Hen» ri IV*, après avoir lu le placet, dit : » *nous verrons. Il ne tient qu'à V. M., de* » *voir maintenant*, répondit l'Officier » d'un ton hardi & respectueux tout en» semble. Il ouvrit son juste-au corps, & » déchirant sa chemise, il mit au jour les » glorieuses cicatrices de ses blessures. » Cet objet éloquent persuada tellement » ce Prince, qu'il le récompensa au-delà » de ses espérances. »

Le Comte *de Grammont* s'y prit d'une façon singulière pour obtenir un bénéfice à son neveu. » Sire, dit-il à *Louis* » *XIV*, j'avois toujours cru l'Abbé *de* » *Feuquières* homme d'une conduite à » engager Votre Majesté à penser à lui ; » mais comme votre choix est la ré» compense du mérite, & qu'il n'est » point encore tombé sur lui, je suis » porté à croire qu'il est sans mérite. Si » Votre Majesté l'oublie dans la pre-

» mière nomination, trouvez bon que
» je la fasse renfermer dans un Sémi-
» naire pour le reste de ses jours.» *Louis XIV* ouvrit les yeux sur cet Abbé, &
lui donna une Abbaïe.

Voici l'origine de la fortune du Cardinal *de Fleury*, origine qui fait beaucoup d'honneur à ce sage Ministre, & qui prouve à la fois un esprit juste, une raison saine, une ame noble & courageuse. « Le Duc de Savoie,
» dans une irruption qu'il fit en Pro-
» vence, soumit plusieurs petites villes,
» Fréjus en particulier. Il proposa à
» M. *de Fleury*, qui alors en étoit Evê-
» que, & qui depuis a gouverné la
» France avec tant de modération, de
» lui prêter le serment ordinaire de fi-
» délité: *Prince*, lui répond le Prélat,
» *Votre Altesse Royale est bien convain-*
» *cue que je ne manquerai jamais à ce*
» *que je dois à Louis le Grand, mon*
» *légitime & mon unique Souverain:*
» *d'ailleurs, ce ne seroit pas la peine de*
» *reconnoître Votre Altesse pour le peu de*
» *temps qu'elle a à séjourner en Pro-*
» *vence*. Ce trait de flatterie & d'atta-
» chement, adroitement présenté à
» *Louis XIV*, contribua beaucoup à

» faire choisir M *de Fleury* pour Pré-
» cepteur de *Louis XV*. »

Dès l'âge de trente ans Monsieur *de Fontenelle* sollicitoit une place à l'Académie Françoise. » On lui préféra l'Abbé *Testu*, dont le principal mérite étoit d'être l'Instituteur des
» Princesses, filles de *Monsieur*, frère
» unique du Roi ; *Monsieur* ne deman-
» da cette place pour lui que parce
» qu'il crut ne pas pouvoir refuser à un
» homme de sa maison, une démarche
» qu'il croyoit sans conséquence ; car il
» n'imaginoit pas qu'on dût le recevoir.
» Il envoya donc un Gentilhomme à
» l'Académie pour lui recommander
» l'Abbé *Testu* ; & la Compagnie ré-
» pondit qu'elle auroit tous les égards
» qu'elle devoit à son Altesse Royale.
» Le Gentilhomme ayant rendu cette
» réponse, le Prince, surpris d'une dé-
» férence qu'il n'exigeoit point, & même
» qu'il n'attendoit pas, dit : *Est-ce qu'ils*
» *le recevront ?* »

Vous aimerez l'anecdote suivante, qui marque combien l'amour de l'indépendance est naturel aux hommes de Lettres. » Le Duc *de Brissac* voulant

» aller passer quelque temps da
» terres, fit si bien qu'il engage
» *pelle* à l'y suivre. Ils arrivèrent l
» triéme jour à Angers sur le midi
» dessein d'y passer le reste de la
» née. *Chapelle* avoit dans cette vil
» Chanoine de ses amis chez lequ
» alla faire un long & agréable di
» Le lendemain, comme le Duc
» près de monter en carrosse pour
» tinuer son voyage, *Chapelle* lui sig
» fia *qu'il ne pouvoit le suivre; q*
» *avoit trouvé un vieux Plutarque sur*
» *table de son ami, où il avoit lu à l'o*
» *verture du Livre : qui suit les Grand*
» *serf devient.* Le Duc *de Brissac* eut bea
» lui dire qu'il le regardoit comme so
» ami, & qu'il seroit absolument le
» maître chez lui. Il n'en put tirer d'au-
» tre réponse, sinon que *Plutarque* l'a-
» voit dit, & que ce n'étoit pas sa faute.
» Il quitta le Duc & s'en revint à Paris.»

Vous n'avez peut être jamais entendu parler d'un prodige d'amour plus éton-nant que celui-ci. » Une jeune personne
» ayant un amant babillard, lui imposa
» un silence absolu & illimité, qu'il gar-
» da si fidèlement deux ans entiers,

» qu'on le crut devenu muet par ma-
» ladie. Un jour, en pleine assemblée,
» sa maîtresse qui, dans ces temps où
» l'amour se faisoit avec mystère, n'é-
» toit point connue pour telle, se van-
» ta de le guérir sur le champ, & le
» fit avec ce seul mot : *Parlez*.

» Peu de Rois ont acquis un ami au
» même prix que *Gustave Adolphe*. *Char-
» les X* son père, dont le regne fut
» cruel, avoit fait mourir le père de
» *Baner*, si célèbre depuis par son atta-
» chement pour *Gustave*, & par ses vic-
» toires. Le Prince étant à la chasse s'é-
» carta avec le jeune *Baner*, & descen-
» dant de cheval, il lui dit : *Mon père a
» fait périr le tien ; si tu veux venger sa
» mort par la mienne, tue moi dès ce
» moment, sinon sois à jamais mon ami.*
» *Baner* attendri & hors de lui même,
» se jetta aux pieds de *Gustave* & lui ju-
» ra un attachement éternel. »

» Dans le temps que la Reine *Anne
» d'Autriche* étoit grosse de *Louis XIV*
» après une stérilité de vingt années, le
» Curé de Saint Germain de l'Auxer-
» rois, qui étoit un assez bon hom-
» me, annonça cette grande nouvelle

» dans un de ses Prônes. » *Si la Rei-*
» *ne*, dit-il, *nous donne une Princesse,*
» *nous n'en serons guères plus avancés à*
» *cause de la Loi Salique ; ainsi prions*
» *Dieu qu'elle ait un Prince dans ses*
» *entrailles ; cependant*, ajoûtoit-il, *il*
» *y a ce qu'il y a.* »

On trouve dans cet ouvrage des exemples singuliers de l'instinct des animaux. » Un particulier avoit dans sa
» meute une chienne qu'il aimoit beau-
» coup & qui avoit le privilège de man-
» ger & de dormir dans le salon. Cette
» chienne ayant mis bas, il *prit le*
» temps qu'elle étoit absente pour noyer
» ses petits dans un étang voisin. La
» chienne étant revenue quelque temps
» après, fut fort inquiéte de ne *plus*
» les voir. Elle les fut chercher, & les
» ayant trouvés noyés, elle les apporta
» les uns après les autres aux pieds de
» son maître ; & lorsqu'elle fut au der-
» nier, elle le regarda fixement, & ex-
» pira sur le champ.

» On nourrissoit un chien dans une
» Communauté. Tous ceux qui arri-
» voient tard & qui vouloient prendre
» leur repas, devoient tirer une petite

» sonnette, & le cuisinier passoit leur » portion par le moyen d'une boîte tour- » nante qu'on appelle *Tour* dans les mai- » sons Religieuses. Le chien qui obser- » voit quelquefois les jeûnes plus que » personne de la Communauté, étoit » attentif à tous les mouvemens qui » pouvoient procurer quelque nourri- » ture. Un jour qu'il n'avoit rien pu at- » traper, il s'avisa de tirer lui-même la » sonnette avec sa gueule. Le garçon de » cuisine crut que c'étoit une personne » de la Communauté. Il passa une por- » tion, que le chien fit disparoître en » un instant. Le lendemain il recom- » mença avec le même succès; &, sûr » de sa pitance, il ne faisoit plus sa » cour à personne. »

Vous sçavez que *Sophocle* accusé de démence par ses enfans, fut justifié par la lecture d'une de ses Tragédies. Croiriez-vous que l'Abbé *Cotin* ait été presque dans le même cas? » Une donation » universelle qu'il avoit faite à un de » ses amis pour se décharger du soin de » quelques procès, avoit excité la ja- » lousie de ses héritiers collateraux. Ils » présentèrent requête pour lui faire

» créer un curateur. L'Abbé sans s'ef-
» frayer, alla voir les Magistrats, &
» les pria de venir entendre quelques-
» uns de ses Sermons qu'il alloit prê-
» cher dans le Carême. Les Juges le
» firent; l'Orateur eut le bonheur de
» plaire, & l'injustice des héritiers fut
» punie par une condamnation en tous
» les dépens.

» Autrefois on estimoit beaucoup en
» France un grand pied; & la longueur
» des souliers, sur-tout dans le quator-
» ziéme siécle, étoit la mesure de la
» distinction. Les souliers d'un Prince
» avoient deux pieds & demi de long;
» ceux d'un haut Baron deux pieds. Le
» simple cavalier étoit réduit à un pied
» & demi. M. *de Saint-Foix* pense que
» c'est delà que nous est restée l'expres-
» sion : *il est sur un grand pied dans le
» monde.* Cette expression, quelle que
» soit son origine, a souvent fait naître
» des plaisanteries. Un Bossu qui sça-
» voit l'histoire apparemment, voulut
» un jour faire usage de ce Proverbe
» contre un homme qui avoit un pied
» très-grand, mais sans aucune préten-
» tion à la noblesse. *Il faut avouer*, lui

» dit il, *que vous êtes, Monſieur, ſur un* » *grand pied dans le monde.* L'homme » au grand pied ſe contenta de lui ré» pondre froidement : *Il eſt vrai, Mon*» *ſieur, que la fortune ne m'a pas tourné* » *le dos.* »

L'auteur de cette Bibliothèque rapporte la deſcription de pluſieurs ouvrages de méchanique bien ſurprenans. » M. *de Camus*, gentilhomme Lorrain, » auteur d'un *Traité des Forces Mou*» *vantes*, avoit fait un petit carroſſe fort » ſingulier pour amuſer le Roi dans ſon » enfance. Ce carroſſe tournant ſur une » table vers les bords, les chevaux al» loient en courbette, plioient les jam» bes & poſoient à terre les pieds de » derrière. Le petit cocher avoit la fa» cilité de tirer les rênes des chevaux, » ſoit pour tourner, ſoit pour aller en » ligne directe, & de temps en temps il » donnoit de légers coups de fouet. Le » carroſſe ayant fait un certain chemin, » s'arrêtoit; le page étoit couché ſur la » ſoupente, alloit ouvrir la portière, » pendant qu'un laquais deſcendoit de » derrière le carroſſe. La Dame tenant » un placet à la main, ſortoit auſſi de

» sa voiture, & le présentoit après avoir
» fait une révérence très - respectueuse.
» Pendant ce temps là le page, attaché
» à la portière, s'amusoit à la faire re-
» muer. La Dame, après avoir attendu
» quelque temps comme pour écouter la
» réponse, faisoit une seconde révé-
» rence & remontoit dans son carrosse.
» Le page ayant refermé la portière, se
» replaçoit sur sa soupente; le cocher
» touchoit ses chevaux, & quand ils
» étoient partis le laquais couroit après
» le carrosse pour sauter à sa place.

» Deux ouvriers Allemands, l'un Or-
» févre, l'autre Horloger, voulurent
» prouver, à l'envi, l'excellence de leur
» art. L'Orfévre fit un petit chariot
» d'argent où il y avoit des hommes &
» des femmes; ce qui surprit davantage,
» c'est qu'il prit une mouche qu'il attacha
» avec de la cire contre le siége du co-
» cher. L'insecte voulut s'échapper, &
» ses efforts faisoient aller le chariot.
» L'Horloger de son côté fit voir une
» araignée de cuivre, imitant le natu-
» rel, mais qui surprit moins. On alloit
» donner le prix à l'Orfévre, lorsque
» l'Horloger prit l'araignée dans sa main,

» & la remit sur la table, sur laquelle
» on la vit courir comme si elle eût été
» vivante. C'étoit l'effet de ressorts
» d'une petitesse inconcevable.

» La culture des Sciences, & principalement de la Physique, a fourni
» bien des fois des moyens d'étonner le
» vulgaire stupide & grossier. Peu de
» temps après la conquête du Canada un
» Officier instruit employa un stratagême bien simple pour faire rentrer dans
» le devoir des Sauvages révoltés. Après
» les avoir assemblés : *Sçavez-vous*,
» leur dit-il, *quel Maître vous osez braver ; sçavez vous quel est mon pouvoir ?*
» *Vous allez en voir les effets. Qu'on*
» *m'apporte un seau d'eau.* Ses gens, qui
» avoient le mot, lui présentent un
» seau rempli d'esprit de vin ; il y mit
» le feu. Les Sauvages étonnés tombent
» à ses pieds. *Perfides*, ajoûte-t-il, *c'est*
» *ainsi que je brûlerai votre Fleuve Saint*
» *Laurent, si vous avez seulement la*
» *pensée de vous écarter de l'obéissance qui*
» *m'est dûe.* »

Le dernier volume est composé d'Epigrammes & de Madrigaux très-jolis

pour la plûpart, mais qui sont imprimés dans tous les autres Recüeils. On y trouve aussi quelques Contes fort agréables, entr'autres un petit Roman de *Fénelon & la Reine de Golconde*, Histoire charmante par M. le Chevalier de *Boufflers*. Ce Conte a fourni à M. *Sedaine* l'Opéra d'*Aline*, bien inférieur à l'original.

Les auteurs de cette compilation auroient dû supprimer trois ou quatre Divertissemens de société qui terminent ce quatriéme volume & qui le déparent. Quoi qu'il en soit, parmi le grand nombre d'ouvrages en ce genre dont nous sommes inondés depuis dix ou douze années, on ne peut disconvenir que celui-ci ne soit un des plus soignés & des plus amusans. L'édition, d'ailleurs, est très commode; c'est un *in*-12 petit format qui ne charge point la poche, & qu'on peut lire par délassement à la promenade ou dans une antichambre en attendant un Grand Seigneur ou un Commis.

Je suis, &c.

A Paris, ce 27 Juillet 1771.

LETTRE

LETTRE XII.

Lettre de Brutus sur les Chars Anciens & Modernes ; un volume in 8° d'environ 300 pages ; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais. Prix 3 livres broché.

Vous n'avez point oublié, Monsieur, ce tragique évènement du 30 Mai de l'année dernière qui plongea tout Paris dans la consternation. Ce désastre a fait naître l'ouvrage que je vous annonce. L'auteur en a pris occasion de remonter jusqu'à l'origine des chars dont il expose ensuite les funestes effets. Il se donne le nom de *Brutus*, parce qu'à l'exemple de ce brave & vertueux Républicain, il croit servir sa Patrie en s'élevant contre un faste meurtrier qui sacrifie des hommes à des chevaux.

La plus ancienne date de la décou-

verte des chars est de plus de 3000 a
avant J. C. »*Hiene-Yuene* Empereur
» la Chine, inventa les chars; il jo
» gnit ensemble deux pièces de bois
» l'une posée droit & l'autre en travers
» afin d'honorer le Très-Haut..... Par
» moyen il gouverna l'univers en paix
Il y a un peu loin de ce traineau grossier
à ces chars brillans & transparens où nous
promenons notre mollesse. *Hoang-ti*,
long-temps après, c'est-à-dire 269
ans avant notre Ere Vulgaire, perfec-
tionna le traineau inventé par *Hiene-*
Yuene; il construisit un char sur lequel
étoit une figure dont le bras se tour-
noit toujours de lui-même vers le Midi,
afin d'indiquer les quatre régions.

La découverte des chars en Egypte
fut de beaucoup postérieure au trai-
neau des Chinois. On en attribue l'in-
vention à *Orus* & à *Sésostris*. *Absalon*
fut le premier qui introduisit l'usage
des chars en Israël. Jusqu'alors les Rois
n'avoient voyagé que sur des mules,
& les premiers de l'Etat n'avoient que
des ânes pour montures. *Salomon* est
même le seul Prince qui ait entretenu
dans son palais un grand nombre de

chars, & il en avoit besoin sans doute pour pomener ses sept cens femmes & ses trois cens concubines. Pour les chariots armés de faulx, plusieurs Nations voulurent ravir à l'Egypte la gloire atroce de les avoir inventés. *Xénophon* l'attribue à *Cyrus*; *Hésichius* à un Roi de Macédoine, & *Ctesias* à *Sémiramis*.

Les Grecs n'avoient qu'une espèce de char qu'ils appelloient *Arma*; & la seule différence qu'on observoit entre leurs voitures, venoit de la diversité de leurs attelages. Leur *Sunoris* étoit un *Arma* attelé de deux chevaux; quand ils en mettoient quatre ils le nommoient *Tétroris*. Les chevaux de celui-ci étoient rangés de front, ce qui rendoit ce char bien plus rapide & bien plus dangereux encore que les nôtres; mais on ne s'en servoit que dans les Jeux & aux Combats. On ne permettoit pas indifféremment à tout homme riche d'en user; c'étoit un privilège réservé pour les statues des Dieux, pour les Héros & pour les femmes. Un homme qui n'eut été qu'opulent, n'auroit pu se faire traîner sur un char conduit par un esclave; *Mi-*

nos l'auroit chassé de Crète, *Lycur*
de Sparte, *Solon* d'Athènes.

Dans la suite la Gymnastique éta
dévenue une source de gloire pour ces
Républicains célèbres, le nombre de
athlètes & des conducteurs de chars
s'accrut avec la facilité d'obtenir ces
triomphes; alors les Législateurs mirent
par leurs ordonnances un frein à la fu-
reur des spectacles. *Solon* réforma la
Gymnastique des Athéniens; les Rois
d'Egypte firent plus; ils la défendirent
à leurs sujets, de sorte que les chars, des-
tinés à augmenter la pompe des Jeux,
ne servirent plus qu'à traîner les pierres
pour la construction des obélisques.

Les Romains eurent sur les chars une
police peu différente de celle des Grecs.
On ne s'en servoit sous la République
que pour certaines cérémonies religieu-
ses, pour les Jeux du Cirque & pour la
magnificence du Triomphe. Alors le char
étoit doré, mais sans impériale & sans
coussins; le triomphateur y paroissoit
de bout; il tenoit lui-même les rênes
des chevaux, des lions ou des éléphans
qui le traînoient. Assûrément ce n'étoit
point de ces somptueux vis-à-vis

dont un élève de l'*Arétin* a dessiné les panneaux, & où l'on voit souvent une petite maîtresse voluptueusement étendue porter de spectacle en spectacle sa suffisance & son inutilité.

Le *Carpentum* des Dames Romaines étoit un char découvert, sans coussins & sans ressorts. La première époque que l'Histoire nous en donne, est flétrie par un crime atroce. *Tullia*, femme de *Tarquin*, fit passer son *Carpentum* sur le corps sanglant de son père qu'elle avoit fait assassiner.

Vers le quatriéme siécle de la fondation de Rome, on accorda aux Dames le privilège de se servir d'un char couvert connu sous le nom de *Pilentum*. La République s'étant trouvée dans un besoin pressant, elles portèrent au trésor leur or & leurs bijoux. Les Magistrats par reconnoissance leur permirent d'user du *Pilentum*, char qui n'étoit destiné qu'à porter des héroïnes.

Le *Carruca* qui semble répondre à ce que nous appellons *Carrosse*, est d'une date bien postérieure. *Pline* est le premier auteur qui en fasse mention; il paroît que l'usage de cette espèce de

char ne commença que sous les Empereurs.

La voiture qui porte le nom de Litière a été connue dans la plus haute antiquité. Les Macédoniens s'en servoient aussi bien que les Parthes, & c'est par eux qu'elle fut introduite en Bythinie & dans la Cappadoce. On la trouve en usage chez les riches Négocians de Tyr, chez les Satrapes d'Ecbatane, & surtout chez les Seigneurs de Babylone. La Grèce l'emprunta probablement de la Perse, & les Romains la reçurent des Grecs. La litière à Rome forma long-temps l'unique équipage des Sénateurs, des Pontifes & des Magistrats. On alloit en litière à la campagne, au Capitole & au Champ de Mars. *Cicéron* se promenoit en litière lorsque *Popilius* l'assassina.

Le goût qui perfectionne tout, jusqu'aux instrumens du luxe le plus meurtrier, a multiplié depuis, & varié la forme des équipages. Il n'est pas permis de confondre une *Berline* où quatre personnes peuvent s'asseoir à leur aise avec ces *Désobligeantes* où un Seigneur a le privilège de s'ennuyer tout seul. Il

ne faut pas remonter bien haut pour trouver l'origine des *Carrosses*; c'est nous qui les avons inventés. Il y en avoit déja deux sous *François I*. L'un appartenoit à la Reine, & l'autre à cette *Diane*, fille naturelle de *Henri II*, qui réconcilia *Henri IV* avec son prédécesseur, & ménagea ainsi à la France le plus grand des Rois.

Pendant plus d'un siécle les femmes eurent seules le privilège de se promener en carrosse. Mais la manie des équipages s'étant ensuite communiquée aux oisifs de la France, & de là à ceux des Nations étrangères, un carrosse devint un titre de noblesse, & le riche orgueil fut ravi de se voir distingué du mérite indigent qui alloit à pied.

Cependant, comme les abus de cette sorte de luxe s'étendoient trop, le Gouvernement fit des loix somptuaires pour en arrêter les progrès. Dès l'an 1563 le Parlement de Paris arrêta que le Roi seroit très-humblement supplié de défendre l'usage des carrosses; mais cette sage précaution n'eut aucun succès, parce qu'on songea moins à prévenir les abus qu'à les punir. Vers le milieu

du siécle dernier un nommé
imagina de faire servir à la co
des particuliers le luxe des G
loua des équipages, & comm
meuroit dans un hôtel Saint F
nom, comme vous sçavez, en
à la voiture & au cocher.

Voilà, Monsieur, ce que j'
vé de plus curieux sur l'orig
chars dans la *Lettre de Brutus.* A
recherches sçavantes vient un
de réforme qui pourroit être
grande utilité, sur-tout à la C
D'abord l'auteur propose de pr
l'usage des cabriolets. Les acciden
naliers que ces voitures légères
sionnent dans Paris sont le moti
proscription. Ensuite il voudroit
diminuât le nombre des Fiacres,
les réunît en corps suivant le m
des anciens Lecticaires de Constan
ple, qu'ils eussent dans chaque q
tier des chefs qui veillassent sur e
& qui répondissent de leurs désord
Ces chefs seroient eux-mêmes sub
donnés à un Inspecteur qui répondr
au Lieutenant de Police. Quant a
carrosses, *Brutus* ne prétend point ête

dre sa réforme sur eux ; il desireroit seulement que l'on élevât des trottoirs semblables à ceux de Londres, où les gens de pied peuvent faire leurs courses sans craindre les machines meurtrières qui les mutilent ou les écrasent. A ce propos il raconte un trait qui caractérise parfaitement toute cette insolente canaille qu'on nomme *la Livrée.* » Un » Seigneur étranger, dit-il, traversoit » avec rapidité, à l'entrée de la nuit, » une rue étroite de la Capitale. Sa voi» ture légère rencontra une borne & se » brisa en éclats. Pour comble de mal» heur un carrosse qui le suivoit dédai» gna de s'arrêter, & ses roues passè» rent sur le corps d'un cheval de grand » prix attelé au carrosse fracassé. Le Sei» gneur, indigné de tant de négligence, » & plus sensible à la perte de son che» val, qu'au désespoir de son meur» trier, s'élance sur lui l'épée à la main, » & lui demande avec fureur pourquoi » il ne s'est point arrêté en voyant un » cheval par terre : *Ah, Monsieur*, s'é» cria le cocher, *il fait nuit, & je l'ai » pris pour un homme.* Ce trait, ajoûte » *Brutus*, est d'une atrocité sublime :

» il peint très bien des monstres da
» l'ordre moral, que la nature n'a cré
» que pour dire aux Législateurs de le
» étouffer..

Rien de si commun, Monsieur, que ces sortes d'évènemens. Il n'est peut-être point de rue à Paris qui ne soit célèbre par quelques évènemens fâcheux. Ici un citoyen pleure sa femme écrasée ; là c'est une mère éperdue qui emporte son fils sanglant & mutilé ; par-tout on se plaint de l'abus des carrosses, & les carrosses sont plus multipliés & plus dangereux que jamais. La réforme qu'indique *Brutus* mériteroit l'attention du Gouvernement. Quand les voitures ne causeroient par an que la mort d'un seul homme, la vie d'un citoyen qui nourrit une famille, qui sert sa Patrie, qui est fidèle à son Roi, cette vie n'est-elle pas plus chère à l'État que cette espèce de gloire qu'il tire de la magnificence des Grands : gloire chimérique & barbare que la nature abhorre & que les Loix devroient punir.

La Lettre de *Brutus* est terminée par un second plan de réforme non moins

avantageux que le premier. » Il est, » dit-il, un impôt qui enrichiroit la » France sans exciter l'indignation des » peuples ni la réclamation des Magis» trats ; c'est celui qu'on mettroit sur » les équipages..... S'il est prouvé qu'il » faut nécessairement des voitures à » roues dans un Etat policé, je voudrois » du moins qu'on fixât le nombre des » personnes qui auroient ce cruel pri» vilège ; & voilà le principal objet de » réforme que je propose. » Selon ce plan les Princes, les grands Seigneurs, les Magistrats, les hommes de robe, les braves Officiers qui portent à leur boutonnière le prix de vingt ans de service, & sur leur visage cicatrisé les preuves de leur courage & de leur fidélité, enfin tous les véritables nobles auroient des carrosses, & l'impôt dont il est question ne tomberoit point sur eux. Mais on taxeroit un Abbé qui joint souvent toutes les manières d'un petit maître à l'éclat d'un grand Seigneur. On taxeroit un Médecin qui fait payer à ses malades & ses voitures & ses chevaux. On taxeroit un Financier, qui avec son char à sept glaces croit

imiter la haute Noblesse, comme u
Acteur de Théâtre, avec sa toge brodé
d'or, croit être *Régulus* ou *Caton*. O
taxeroit un bourgeois, dont la fortun
ne change point le caractère, & do
l'ame est aussi roturière dans son ca-
rosse qu'au fond de sa boutique. O
taxeroit un Acteur qui éclabousse in-
solemment le Poëte qui le nourrit, &
qui oublie qu'il n'est plus rien quan
il n'a plus de rôle à jouer. Enfin on ta
xeroit toute personne qui sort de so
rang pour en imposer à la multitude
ou pour la fouler.

La conclusion de cet ouvrage estima-
ble m'a paru de la plus grande force; e
voici un morceau qui réunit tout ce que
le sentiment & la bonne philosophie
ont de plus énergique & de plus atten-
drissant. » *Je suis peut-être un père de*
» *famille dont votre frénésie a anéanti*
» *la postérité! Vous me dites que vo-*
» *tre carrosse a roulé; eh que m'im-*
» *porte que ce soient les roues de de-*
» *vant ou les roues de derrière qui ayent*
» *écrasé la victime? Cette victime n'est-*
» *elle pas mon fils? Mon assassin me*
» *parle de dédommagement... Homme*

» vil ! Et tu crois qu'à l'âge de soixante
» ans ton or me tiendra lieu de ce cher
» fils que j'avois élevé pour ma Patrie,
» qui étoit devenu l'ami de son père,
» & qui alloit me fermer les yeux ? Non,
» non, tous les diamans de Golconde
» & toutes les mines du Potosi ne valent
» pas pour moi la première goutte du
» sang de ce fils que j'ai vu écraser sous
» ta machine infernale. Tous les Rois
» de l'Europe ne sont pas assez puissans
» pour me dédommager de la perte que
» j'ai faite. Si j'étois le Dieu du mal,
» ta mort même & celle de tous les
» hommes qui partagent ton luxe &
» ta dureté, ne suffiroient pas à ma
» vengeance. Il n'y a peut-être qu'un
» moyen de satisfaire ma juste sensibi-
» lité. Malheureux, laisse là ta fausse
» apologie & tes vils dédommagemens;
» viens avec moi aux pieds des tribu-
» naux, & consens que les Juges me
» fassent l'arbitre de ta destinée..... L'ar-
» rêt est prononcé, & je puis enfin me
» venger d'une manière digne de moi.
» Tu frémis,.... Tu t'attens sans doute
» à la mort que tu n'as que trop méritée.
» Va, tu ne connois pas encore tout ce

» que peut le désespoir d'un pè
» un cœur fidèle à la nature, je p
» que te poignarder ; je puis....
» brasser & te pardonner. Mais
» de générosité me donne quel
» cendant sur ton ame, descends
» carrosse, & viens à pied soll
» avec moi la loi qui mettra de
» traves au luxe & épargnera des c
» ou des douleurs à la postérité. »

Ce ton, Monsieur, est celui de
la *Lettre*. C'est un volcan de patri
me. Cette chaleur paroît quelquc
factice, & le Démon continu d'hu
nité qui possède l'auteur, donne à
ouvrage l'air d'une déclamation,
nuit peut être au but qu'il se propos
ce seroit en vérité grand dommage
car cette diatribe, excellente quant a
fond, porte l'empreinte la plus énergi
que d'une ame sensible. Je n'ai pas be-
soin de vous dire que le style est sou-
vent incorrect, & qu'il échappe au *Bru-
tus* François des traits satyriques en jeux
de mots. Quand on a l'imagination na-
turellement ou artificiellement exaltée,
on est ou l'on veut paroître plus occupé
des choses que des phrases. Au reste, la

noble hardiesse & le généreux enthousiasme qui caractérisent cet Ecrit, font évanouir les défauts que le Goût est fâché d'y trouver.

Histoire Abrégée de la Bienheureuse Colette Boëllet, Réformatrice de l'Ordre de Sainte Claire ; avec l'Abrégé de l'Histoire de la vertueuse Philippe Duchesse de Gueldres décédée dans l'Ordre de Sainte Claire : ouvrage posthume de M. . . . . . revu, corrigé & mis au jour par M. l'Abbé de Montis, Docteur en Théologie & Censeur Royal, un volume in-12 de plus de 400 *pages ; à Paris chez Lottin l'aîné rue S. Jacques.*

Dans le grand nombre d'Histoires de Saints & de Saintes que nous connoissons, il n'en est peut-être aucune, Monsieur, qui soit aussi féconde en

évènemens extraordinaires que cel
que je vous annonce. Toute cette Vi
est un tissu de prodiges. L'auteur qui les
rapporte n'a point prétendu les donne
comme vrais ; son intention n'a été qu
de rassembler en un corps ce qui s'en
trouvoit épars dans les pieux ouvrages
où ils sont racontés. Quoi qu'il n'ind
que la plûpart du temps ni les sources
où il a puisé, ni les preuves des traits
merveilleux qu'il décrit, son Livre n'en
contribuera pas moins à l'édification de
l'Ordre respectable en faveur duquel il
l'a composé. Si M. l'Abbé *de Montis*,
qui en est l'éditeur, n'a point retranché
certains faits qui peuvent paroître apocryphes, c'est que l'auteur dont il publie l'ouvrage, a toujours passé pour un
écrivain très-sage, très-éclairé, très-instruit. Nous ignorons son nom ; mais
M. *de Montis* nous assûre que son zèle
ne l'a point emporté au delà de ses lumières, & qu'il n'a rien écrit dont il
n'ait été convaincu.

Colette ou *Nicole Boëllet* nâquit le Janvier 1681, à Corbie, petite ville Picardie où *Robert Boëllet* son père oit Charpentier. Elle mourut à Gand 6 Mars 1446 dans la soixante sixiéme année de son âge. La bienheureuse *Colette* étoit si agréable aux yeux du Seigneur, qu'elle en obtenoit à l'instant toutes les graces qu'elle lui demandoit. Les miracles les plus singuliers ne lui coûtoient qu'un mot de prière, une élévation de cœur à Dieu. Je ne vous en citerai qu'un seul. » Un Frère Tailleur » à qui elle avoit donné une pièce d'é» toffe pour en faire un habit à un Re» ligieux, lui ayant représenté quelle » étoit trop courte au moins d'une au» ne, elle lui dit avec un air de gaîté » que la Religion ne désaprouve point: » *Allez, mon Frère, priez Dieu & revenez* » *ensuite; nous tirerons chacun de notre* » *côté ce morceau d'étoffe, & nous verrons* » *s'il ne s'allongera pas.* Tout cela se fit

» exactement de part & d'autre, &
» se trouva plus de matière qu'il n'
» falloit pour l'habit d'un pauvre R
» ligieux. »

L'*Abrégé de l'Histoire de la Duch*
de Gueldres, qui suit immédiatement
Vie de *Colette Boëllet*, est du même a
teur. Cette vertueuse Princesse eut po
père *Adolphe* Duc de Gueldres, & po
mère *Catherine de Bourbon*, fille d
Charles I Duc de Bourbon. Elle fut m
riée le premier Septembre 1485 à *Re*
Roi de Sicile & Duc de Lorraine. Elle
eut douze enfans dont sept moururent
en bas âge ; elle en conserva cinq qui
furent *Antoine* successeur du Duc *René*
son père ; *Claude*, cet illustre chef des
Maisons de *Guise*, d'*Aumale* & d'*El-
beuf*; *Jean* Cardinal de Lorraine ; *Louis*
Comte de Vandémont, & *François*
Comte de Lambesque. Dix ou douze
ans après la mort de son époux, lors-
qu'elle eut mis son fils *Antoine* en état

de gouverner par lui-même, elle se retira dans la ville de Pont-à-Mousson chez les Filles de Ste Claire réformées par la bienheureuse *Colette*. Elle y prit le voile le 8 Décembre 1519; elle y mourut le 28 Février 1547 âgée de 85 ans, dont elle avoit passé 27 dans les austérités de la vie Religieuse.

Nouvelle Fabrique de Canons de Fusils de Chasse, éprouvés à quatre charges.

Je vous annonce, Monsieur, une nouvelle fabrique de canons de fusils qui doit faire grand plaisir aux chasseurs, & qui devient très-intéressante pour eux. M. *Barrois* ancien Lieutenant de Police de la ville de Reims, a eu la passion de la chasse & en a connu les dangers. Les accidens fréquens qu'occasionnent les mauvaises armes, lui firent chercher un moyen d'y apporter quelque remède. D'abord ce fut un

amusement ; mais bientôt son goût
turel pour les méchaniques le condui
à des découvertes heureuses. Il s'appe
çut que les canons qui crèvent a
éclats ne cèdent à l'explosion de la p
dre que parce que le fer ne lui of
qu'une direction longitudinale. Pour
der cette direction toujours trop foi
quand elle est seule, M. *Barrois* lui p
senta le secours d'un fil de fer tourné
ligne spirale dans toute sa longueu
C'étoit bien donner au fer un doubl
nerf ; mais pour éviter la grosseur d
volume, l'ingénieux auteur ne prit q
l'ame du canon, c'est-à-dire, un cano
réduit par la lime à la plus petite épaif-
seur. Par ce moyen il se vit en état de
poser trois spires de son fer à l'endroit
du tonnerre, deux jusqu'au milieu du
canon, & une dans toute sa longueur.
Son art consiste à amalgamer ensemble
l'ame du canon & toutes ces spires, de
manière que le tout ne présente plus

qu'un corps ſolide, varié de nuances agréables & ſuſceptible du plus beau poli. On peut damaſquiner ces canons en or; ils ſont cendrés ou brunis, & exécutés avec tout le goût imaginable par les mains les plus habiles.

On voit aiſément que ce double nerf du fer dans ces canons de M. *Barroïs* doit opoſer à la poudre l'effort le plus réſiſtible. On leur a fait ſoutenir juſqu'à quatre charges. Trois Académiciens, Mrs *Nollet*, *Jars* & *Boſſut*, les ont éprouvés à ſix gros de poudre & une balle, & ont donné leur certificat à l'auteur. Pluſieurs Phyſiciens & des Officiers d'Artillerie en ont fait à Reims les épreuves les plus fortes avec un ſuccès égal. On a même porté l'expérience juſqu'à vouloir forcer deux de ces canons en bourant fortement pluſieurs charges de poudre & de plomb; l'un n'a fait que ſe courber, l'autre s'eſt ſimplement ouvert dans ſa longueur à la manière des canons d'Eſ-

pagne ; & ce qu'il y a de singulier, c'est
que l'on a ensuite tiré avec ce même
non un peu ouvert par le côté, &
n'en est arrivé aucun accident.

Cette nouvelle construction de ca
nons me paroît très-précieuse ; elle a
nonce dans M. *Barrois* le génie de l'in
vention & les lumières des Arts. Ces
nouveaux canons sont déja connus
quelques Seigneurs Russes pour lesqu
on en a fait monter par nos Arquebusie
de Paris. Je sçais que des Etrangers o
fait des propositions à M. *Barrois* pou
l'attirer dans leur païs, le défrayer &
récompenser ; mais il a préféré à ce
offres l'avantage de sa Patrie. Nous n
tarderons pas, Monsieur, à connoître
le mérite de ces canons, bien capable
de contrebalancer ceux qui nous vien
nent d'Espagne, & peut-être de les sur
passer. Je mets cette invention au rang
des plus belles découvertes de nos
jours, puisqu'elle est une des plus utiles
à la société.

M. *Barrois* offre aux acquéreurs de faire sous leurs yeux les épreuves de ces canons à trois charges. Le prix des canons simples est de 160 l. avec bascule, & de 150 livres avec les culasses ordinaires. Les canons doubles couteront 350 livres la pièce, & les canons de pistolets de toutes longueurs 60 livres la paire, M. *Barrois* demeure rue des Boullets, proche de la barrière de Montreuil, Fauxbourg S. Antoine.

Quatuor pour le Clavecin.

Il vient de paroître, Monsieur, quatre *Quatuor* pour le clavecin avec accompagnement de deux violons & basse, & deux cors *ad libitum* de M. *Léontzi Honaüer*. Cet auteur célèbre a donné au Public trois œuvres de Sonates qui ont eu un très-grand succès. Tout le monde joue la sixiéme Sonate de son premier Livre. Les *Quatuor* que l'on présente au Public sont du même goût

& du même genre d'harmonie que les autres pièces de M. *Honaüer* ; ils méritent l'accueil que les amateurs ont fait aux précédens. Ils paroissent sous les auspices de MADEMOISELLE. L'*Epître Dédicatoire* est d'un ton noble & délicat ; elle m'a paru propre à faire connoître une Princesse chère à la Nation, qui, à la fleur de l'âge, marchant sur les traces d'une illustre mère, a déjà mérité le titre glorieux & touchant de protectrice des malheureux. Ces nouvelles Pièces gravées par *Madame Oger* se trouvent à Paris chez M. *Honaüer* lui-même, Hôtel de Soubise, Vieille rue du Temple, & aux adresses ordinaires de Musique.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Juillet 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Histoire Naturelle de Pline, traduite en François avec le texte Latin rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites; accompagnée de Notes Critiques pour l'éclairciſſement du Texte, & d'obſervations ſur les connoiſſances des Anciens comparées avec les découvertes des Modernes; deux volumes in-4°. d'environ 700 pages chacun; à Paris chez la veuve Deſaint Libraire rue du Foin, près de la rue Saint Jacques.

QUELS hommes, Monſieur, quels Philoſophes, quels génies qu'*Ariſtote* & *Pline l'Ancien!* Dans l'un &

l'autre quelle sagacité de pénétration, quelle profondeur de vûes, quelle immensité de connoissances & de travaux! Les Ecrivains les plus célèbres de l'Antiquité, bornés à cultiver dans le champ des Lettres & des Sciences la portion assignée par la Nature à leur talent, ne sont guères sortis de leur genre particulier. Mais, pour *Aristote* & *Pline*, il n'y a ni barrières ni limites qui puissent borner leur essor. Ce sont deux aigles qui, soutenus de toutes les forces de l'esprit humain, s'élancent dans les régions supérieures, planent sur la Nature, portent un regard assûré sur toutes les parties de l'architecture céleste, considèrent de près la marche, l'ordre & les révolutions majestueuses de ces corps étincelans qui roulent sur nos têtes; abaissent ensuite leur vol vers notre globe, en examinent la figure, les ornemens naturels, les mers qui l'enrichissent, les fleuves qui l'arrosent, les habitations qui l'embellissent, les êtres qui le peuplent, en un mot, tout ce qu'elle présente sur sa surface & tout ce qu'elle cache dans son sein, depuis l'homme qui paroît le Dieu de la terre, jusqu'à l'insecte qui

se cache dans la poussière, depuis le cèdre qui couronne le front des montagnes jusqu'à l'or, à l'argent, aux pierres précieuses, aux marbres qui reposent au centre de ses abymes. Il est bien étonnant que deux hommes, d'ailleurs très-occupés, l'un à élever le vainqueur de l'Asie & à soutenir la gloire de l'École de *Socrate*, l'autre à remplir divers emplois à la Cour, au Barreau, dans les Armées & dans les Provinces, ayent pu remplir une carrière aussi vaste. Ce n'est pas, au reste, que je prétende placer *Aristote* & *Pline* sur la même ligne, & les couronner du même laurier. On ne peut contester au Philosophe Grec la gloire d'avoir, par son *Histoire des Animaux*, travaillé le premier au tableau de la Nature, d'avoir, pour ainsi parler, créé & poli la plus grande partie des matériaux qui devoient composer un ouvrage si noble & si intéressant; mais l'élève de *Platon* n'avoit point hérité de son pinceau; sa manière est grave; son style est austère, & quoique son Histoire soit un morceau très-précieux, la Nature sous ses crayons n'est pas aussi belle, aussi séduisante

qu'elle l'est véritablement. N
teur, mais plus grand pein
bel esprit qu'*Aristote*, *Pline*
dre sur ses portraits cet espr
cette sublimité d'images, ce
couleurs, cette aménité de styl
portent & charment le lecte
gnant la Nature, il la couronn
& la fait aimer. Son ouvrage
offre l'accord de la Poësie,
quence, de la Philosophie &

On sçait peu de choses de
Pline. Un fragment de *Suéto*
ou trois passages des Lettres d
Jeune son neveu nous en a
quelques traits. *Caïus Plinius*
nâquit à Côme sous le regne d
il se rendit célèbre sous celui
pasien & de *Titus* qui l'hono
leur estime & même de leu
Après avoir servi avec éclat
Cavalerie & s'être distingué au
il fut revêtu de plusieurs charg
ques. Une irruption terrible du
ayant porté le ravage dans la Can
Pline, alors commandant de l
de Mycène, voulut observer de
cause de ce phénomène; il se n

un vaisseau Liburnien; mais, lorsqu'il fut question de retourner sur ses pas, le vent contraire l'en empêcha, ensorte qu'il fut étouffé par les cendres & par l'épaisse fumée du Volcan. *Suétone* ajoûte que quelques-uns pensent que ce grand homme se sentant suffoqué par la chaleur, ordonna à son esclave de l'achever, & que celui-ci lui rendit ce funeste service. Cette opinion est une erreur évidente, puisque *Pline le Jeune*, dans sa Lettre à *Tacite*, où il lui apprend les circonstances de la mort de son oncle, dit expressément » que le surlendemain du dernier jour qu'il a vu luire, » on trouva son corps entier, sans aucune blessure, & vêtu comme on l'avoit laissé. * »

Le Religion de *Pline* est un problême parmi les Sçavans. La plûpart ont cru appercevoir dans les premières lignes de son Histoire Naturelle les dogmes d'*Epicure* & les principes de

* Ubi dies redditus, is ab eo quem novissimè viderat tertius, corpus inventum integrum, illæsum, opertumque ut fuerat indutum. Lib. 6. Epis. 16.

l'Athéïsme ; il est vrai que *Pline* [...] *le monde est éternel, immense*, [...] *impérissable*; mais cette façon de s'e[...] mer étoit celle de presque to[...] grands Physiciens avant la lumi[...] l'Evangile. Comme eux, *Pline*, ne co[...] vant rien au-delà de Dieu, a cru Dieu & la matière considérée co[...] infinie n'étoient qu'une même ch[...] Peut-on en douter en lisant ce [...] ajoûte, & qui ne peut réellement co[...] venir qu'à Dieu ? » Il est, dis-je, é[...]
» nel, immense & sacré. Il est [...]
» en tout ; lui-même est tout ; car l'[...]
» pace qui le comprend se p[...]
» pour nous dans l'infini : hasard app[...]
» rent, mais cause certaine, au-dedans [...]
» au dehors, il embrasse tout en soi ; [...]
» est à la fois l'œuvre de la Nature &
» la Nature même » S'il restoit encore quelques doutes sur ce point, il suffiroit pour les dissiper de jetter un coup d'œil sur le tableau magnifique que *Pline* a tracé du Soleil. » Au centre des
» planètes marche le Soleil que son
» volume & son excessive puissance
» font regarder comme le suprême *mo-*
» *dérateur*, je ne dis pas seulement

» des temps & des climats, mais en» core des astres & du Ciel même. En » effet, qui appréciera bien ses œuvres, » reconnoîtra en lui, non sans vraisem» blance, le principe de la vie, ou, » pour mieux dire, le principe intelli» gent, en un mot le ressort universel » & le Dieu de la Nature..... La séré» nité qui le suit n'écarte pas moins les » nuages de l'esprit que la tristesse du » Ciel. C'est de lui que les autres » astres empruntent leur lumière. Tou» jours radieux, toujours parfait, il » voit & entend toutes choses, com» me dit le Prince des Poëtes, *Homère*, » qui ne dit cela que du Soleil.» Ce passage & quelques autres prouvent ou que *Pline*, par le genre d'idolâtrie la plus naturelle & la plus tolérable, regardoit le Soleil comme le Dieu de la Nature, ou qu'il n'appercevoit dans cet astre que l'emblême, le sanctuaire & le tabernacle brillant du Dieu de *Socrate* & de *Cicéron*.

Pline n'eut d'autre passion que celle des Belles-Lettres; il soumit tout à ce goût dominant. Outre son Histoire Naturelle il avoit composé un Livre de

Grammaire sur les équivoques du langage, *dubii sermonis*. 2°. Trois livres de l'homme d'étude, *studiosi*, 3°. Un Livre du Combat à cheval, *de jaculatione equestri*. 4°. Cent livres de collection, *Electorum*, que son neveu estimoit beaucoup. 5°. Deux Livres de la vie de *Pomponius Secundus*, célèbre Tragique. 6°. Trente & un Livres de l'Histoire Romaine qui commençoit à l'époque où finissoit celle d'*Aufidius Bassus*. 7°. Enfin vingt Livres des guerres que les Romains eurent à soutenir contre différens peuples de Germanie. Quel dommage que tout cela soit perdu sans espérance de le recouvrer jamais, excepté son Histoire des Guerres de Germanie que *la Popelinière* dans son *Histoire des Histoires*, dit *être indignement gardée dans la Biblothèque de Magdebourg*.

Jamais homme ne fut plus avare de son temps & n'en fit un emploi plus exact & plus sévère. Après avoir passé la plus grande partie du jour à l'étude, il y consacroit encore tout ce qu'il pouvoit dérober au sommeil. En voyage il avoit toujours un Secrétaire muni d'un

Livre & de tablettes, & de plus des gants bien chauds en hyver pour que la rigueur de la saison ne pût nuire à son travail ; c'est pour cette raison qu'à Rome il ne sortoit jamais qu'en chaise à porteur. Ayant un jour rencontré son neveu qui alloit se promener, *il ne tenoit pourtant qu'à vous*, lui dit il, *de ne pas perdre ces heures là.* Suivant un usage qui remonte bien avant dans l'Antiquité, il se faisoit lire pendant la table, & ces lectures lui fournissoient des notes qu'il saisissoit comme en courant. Un de ses amis arrêta le lecteur sur une mauvaise prononciation & le fit répéter. *N'aviez vous donc pas compris la chose*, lui dit *Pline ?* L'autre en étant convenu, *pourquoi donc*, poursuivit il, *l'avoir fait répéter ? Nous perdons au moins dix lignes à cette interruption.*

L'*Histoire Naturelle* de *Pline* en 36 Livres, le seul de ses ouvrages que nous ayons entre les mains, est l'Encyclopédie des Anciens dans toute l'étendue du terme. On peut la considérer, dit l'interprête dans sa *Préface*, comme le dépôt de toutes les connoissances phy-

siques, astronomiques, géographiques, &c. de l'Antiquité, comme le tableau de toute l'industrie humaine ou des Arts depuis les temps les plus reculés jusqu'au premier siécle de notre Ere. C'est l'ouvrage le plus vaste, le plus intéressant & le plus curieux qu'ayent produit les Romains ; c'est, au témoignage même de *Pline*, le résultat & le produit de plus de deux mille volumes, dont les extraits & les fragmens conservés par son travail sont autant de débris sauvés des ravages du temps.

Rien de plus méthodique que cette Histoire, dont le plan seul en impose & présente le tableau le plus flatteur des forces & de l'étendue de l'intelligence humaine. *Pline* contemple d'abord l'univers en grand, Dieu, les élémens, les astres & tous les phénomènes célestes & terrestres. Il décrit ensuite les trois parties de la terre connues de son temps. Après ces notions générales, vient l'histoire de l'homme, celle des animaux terrestres, aquatiques, volatiles ou rampans. Il descend au regne végétal ; il y traite des arbres étrangers, fruitiers & résineux, sauvages ou culti-

vés ; des plantes potagères, des fleurs, des abeilles, des gommes, des sucs qu'on peut extraire de toutes ces substances, soit pour la médecine, soit pour la teinture. *Pline* termine sa collection par le regne minéral, matière que personne n'avoit traitée avant lui. Il y passe en revue les eaux médicinales, les sels, &c. Les couleurs, les terres, les marbres, les pierres précieuses, amènent naturellement l'histoire de la Peinture, de la Sculpture, de l'Architecture, des digressions curieuses sur le luxe, sur la navigation & sur le commerce de Rome ; ainsi l'on peut assûrer que toutes les richesses de la Nature & des Arts, excepté les coquillages & les papillons, sont étalées dans les 36 Livres de cette Histoire de *Pline*, à laquelle la mort l'empêcha de mettre la dernière main.
» Ce qu'il y a d'étonnant, dit M. *de Buffon*, l'émule de sa gloire, c'est que
» dans chaque partie *Pline* est égale-
» ment grand. L'élévation des idées,
» la noblesse du style relèvent encore
» sa profonde érudition ; non-seule-
» ment il sçavoit tout ce qu'on pou-
» voit sçavoir de son temps, mais il

» avoit cette facilité de penser
» grand, qui multiplie la science;
» avoit cette finesse de réfléxion de
» quelle dépendent l'élégance &
» goût, & il communique à ses lecteu
» une certaine liberté d'esprit,
» hardiesse de penser qui est le ger
» de la Philosophie. Son ouvrage, au
» varié que la Nature, la peint toujo
» en beau. C'est, si l'on veut,
» compilation de tout ce qui avoit
» écrit avant lui, une copie de tout
» qui avoit été fait d'excellent & d
» tile à sçavoir; mais cette copie a
» si grands traits, cette compilation
» contient des choses rassemblées d'un
» manière si neuve, qu'elle est préfé-
» rable à la plûpart des originaux qui
» traitent des mêmes matières. »

Les deux volumes *in*-4° qui paroissent ne contiennent que les six premiers livres de *Pline*; ainsi cette traduction Françoise, avec le Latin à côté, aura douze ou quatorze volumes au moins. Dans le premier Tome, qui est une peinture sublime du Ciel & de tout ce qui y a rapport, vous vous attendez bien, Monsieur, à trouver quelques morceaux

que nos Physiciens modernes n'approuveront certainement pas. Mais pour juger *Pline* sur ses erreurs mêmes, il faut se transporter au temps où il écrivoit. Le télescope de *Galilée* étoit encore inconnu ; *Descartes* n'avoit pas imaginé le secours puissant de l'algèbre ; *Newton* n'avoit point encore paru ; on ne voyoit point alors de sociétés sçavantes consacrées à l'étude de la Nature. *Pline* n'avoit pour lui que son génie & quelques écrits pleins de conjectures & de faussetés. En faisant attention à toutes les difficultés qu'il eut à vaincre, on lui pardonnera de dire que *la Lune occupe le juste milieu entre le Soleil & la terre*, tandis qu'il est démontré que la distance du Soleil à la terre est de trente-trois millions de lieues, & qu'on ne compte que quatre-vingt-dix mille lieues de la terre à la Lune. On sera moins surpris encore de la manière dont il raisonne sur la formation & les effets du tonnerre, qu'il attribue à tels & tels astres. S'il eût vécu de nos jours & qu'il eût connu les découvertes sur les fermentations des mixtes & sur les effets des frottemens électriques, il

eût été peut-être plus loin que ceux qui se croient en droit de mépriser ses connoissances physiques pour quelques imperfections qui s'y rencontrent, & que le temps seul & l'expérience pouvoient en effet corriger.

Les réfléxions morales que *Pline* a répandues dans son Histoire & qui servent à en enchaîner les différentes parties, font autant d'honneur à son cœur que ses connoissances & ses descriptions en font à son esprit. Vous en jugerez, Monsieur, par ce morceau qui me paroît plein de force & d'éloquence. *In maria jacitur (terra) aut, ut freta admittamus eroditur aquis : ferro, ligno, igne, lapide, fruge, omnibus cruciatur horis, multòque plus ut deliciis, quàm ut alimentis nostris famuletur. Et tamen quæ summâ pâtitur atque extremâ cute, tolerabilia videntur : penetramus in viscera, auri argentique venas, & æris ac plumbi metalla fodientes ; gemmas etiam & quosdam parvulos quærimus lapides, scrobibus in profundum actis ; viscera ejus extrahimus, ut digito gestetur gemma quam petimus. Quot manus atteruntur ut unus niteat articulus!* Tome I page 200. » Nous jettons

terre à la mer en forme de mô
ancé, ou nous l'ensevelissons so
onde en introduisant la mer dans
ontinent. Nous la mettons à chaq
nstant à la torture pour en arrach
lu fer, du bois, du feu, des pie
res ou des fruits, & nous la tourme
tons ainsi bien plutôt pour nos pa
sions que pour nos besoins. *Cepe
dant j'ai tort*: ces ouvrages sont pe
de chose; ils ne passent point l'
piderme de la terre. *Mais voici q
pénétrant* dans ses entrailles, nous
» fouillons *sans relâche jusqu'à ce q
» nous ayons rencontré* les veines d'
» & d'argent, les mines de cuivre & d
» plomb. *Ce n'est pas tout*; il nous fa
» encore des pierreries, des *caillou
» précieux; *nous voilà donc* à fouill
» plus avant encore & à *mettre ses e
» trailles à jour* pour que *tel* doigt so
» orné de *telle* pierre. Que de millie
» de mains s'*usent* pour faire briller u
» seule jointure! »

Le second volume l'Histoire Nat
relle de *Pline* traite de la terre en g
néral; c'est une table géographique
l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique,
une indication rapide de tous les e

droits alors connus du Continent, la mer & des Isles ; ce grand Peintre crayonne l'esquisse majestueuse des principaux objets qui l'occuperont dans la suite. Ces sortes de tables topographiques ne présentent communément qu'une nomenclature aride. Mais le génie de *Pline*, toujours supérieur aux matières qu'il traite, embellit ses descriptions ; il ne manque jamais de rappeller au lecteur instruit les traits historieux, les anecdotes piquantes, les monumens fameux qui ont rapport aux endroits qu'il parcourt. On ne se lasse point de voyager avec lui & de l'entendre raconter. Je vous invite, Monsieur, à jetter un coup d'œil sur ses peintures de l'Italie & de Rome en particulier, de la Vallée de Tempé en Thessalie, du Mont Atlas, du cours du Nil & du Tigre. Je me contente de citer quelques traits du tableau de l'Euphrate ; c'est l'exposition brillante du fameux vers de *Virgile*,

Pontem indignatus Araxes,

& parmi les monumens de l'Antiquité je ne sçais s'il y a quelqu'image dans ce genre qu'on puisse préférer aux beau-

tés mâles & vigoureuses de celle-ci. *Apud Elegiam occurrit ei Taurus mons, nec resistit, quamquam xii m. passuum latitudine prævalens. Ommam vocant irrumpentem, mox ubi perfregit, Euphratem, ultra quoque saxosum ac violentum..... Pontis tamen etiam ubi Taurum expugnat patiens. Apud Claudiopolim Cappadociæ, cursum ad occasum solis agit. Primò hunc illi in pugnâ cursum Taurus aufert: victusque & abscisus sibimet, alio modo vincit, ac fractum expellit in meridiem. Ita Natura dimicatio illa æquatur, hoc eunte quò vult, illo prohibente ire quà velit.* T. 2. page 522. « Arrivé à la ville d'Elégia, l'Euphrate rencontre le Mont Taurus, qui en cet endroit a douze mille pas d'épaisseur. Cependant *le fleuve dont nous parlons ne laisse pas de franchir cette barrière*, & de se faire jour à travers cette montagne. Pendant que son cours livre cette sorte d'assaut à la digue qu'il rencontre, il prend le nom d'*Ommas* : vainqueur de cet obstacle, il prend celui d'Euphrate, alors *même* extrêmement rapide & se précipitant à travers les rochers......

» Au reste, ce fleuve souffre un pont ;
» même dans l'endroit où il *surmonte*
» *l'obstacle du Taurus*. Parvenu à Clau-
» diopolis de Cappadoce, il tourne
» son cours au Couchant : c'est alors
» que le Taurus commence à remporter
» l'avantage, & qu'après avoir été
» vaincu & *endommagé* par l'Euphrate,
» il le *surmonte* & le *dompte* à son tour,
» jusqu'à ce qu'il l'ait poussé & relé-
» gué au Midi. Telle est la balance que
» tient la Nature dans ce grand *débat*,
» *ayant tout disposé de telle sorte* que le
» fleuve va se rendre à la mer qui est le
» terme vers lequel il tend, mais non
» pas par le chemin qu'il affecteroit le
» plus volontiers, *la rencontre du Tau-*
» *rus l'obligeant à plusieurs écarts.* »
C'est à la vue de ces morceaux traités d'une manière aussi noble qu'on est tenté de demander si c'est la lecture de *Pline* qui développe le talent de l'illustre M. *de Buffon*, ou plutôt si ce n'est pas le génie même du Peintre Romain qui de nos jours reparoît dans le Naturaliste François, à peu près comme ces astres extraordinaires qui, après certaines révolutions, se reproduisent tout

à coup au Firmament, où ils attirent les yeux & l'admiration de l'univers.

Cette Encyclopédie Latine, qu'on auroit dû respecter dans tous les âges, n'a cependant pas été à couvert des ravages de l'ignorance & de la barbarie; il est incroyable jusqu'à quel point ce chef-d'œuvre avoit été altéré par l'infidélité des Copistes, par les interpolations des Editeurs & par la témérité des Scholiastes. La première édition de *Pline* est dûe, selon quelques Sçavans, à *Jean-André Buxio* Evêque d'Aleria en Corse, qui la fit imprimer à Venise en 1440. *Fabricius* en cite deux plus anciennes. Quoiqu'il en soit, depuis ce moment on n'a cessé de faire des recherches, des dissertations & des commentaires pour essayer de rendre toute sa pureté & tout son lustre à cet important ouvrage. Enfin le sçavant P. *Hardouin* parut; il éclipsa tous ses prédécesseurs; une érudition immense, une critique pleine de finesse & de sagacité, une connoissance profonde de tous les auteurs Grecs ou Latins où l'on trouve quelques vestiges de l'Histoire Naturelle, & qui avoient été les sources de *Pline*, mirent ce sçavant Jésuite à portée de répandre la lu-

mière sur un grand nombre d'ob
rités que personne n'avoit encore éc
cies. Cependant, au sortir de ses ma
la gloire de *Pline* souffroit encore
quelques nuages. *Mathias Gesner* &
le Comte *de la Tour - Rezzonico* a
ajoûté leurs doctes travaux à ceux de
Hardouin.

C'est d'après ces secours & d'après
manuscrits les plus estimés que le tr
ducteur anonyme a entrepris son éd
tion. Une lecture réfléchie m'a con
vaincu que c'est la plus exacte qui a
encore paru, & que le texte de *Pli*
est rendu, autant qu'il est possible, da
toute sa pureté primitive. Mais ce tex
même ainsi restitué ne pouvoit paroîtr
tout seul avec avantage. Le flambeau de
la Philosophie & les découvertes des
Modernes avoient montré des erreurs
dans les parties de Physique & d'As-
tronomie de l'Historien Romain. Sa
description de la terre étoit devenue
à beaucoup d'égards presqu'inintelli-
gible par le changement des noms de
Villes, de Provinces & de Royau-
mes. Le sçavant & laborieux édi-
teur a fait disparoître tous ces inconvé-
niens. Au bas de chaque page le Com-

mentaire est mis en parallèle avec le texte ; les erreurs astronomiques sont rectifiées par l'opposition des grands principes de physique & d'astronomie ; la nomenclature topographique moderne explique les Tables de géographie ; les opinions hasardées & les relations fabuleuses, que *Pline* avoit publiées d'après les bruits publics ou le merveilleux de la Mythologie, sont discutées, réfutées, évaluées.

Pour completter l'édition du texte, ainsi orné & corrigé, il falloit une traduction. L'Histoire Naturelle de *Pline*, traduite d'abord en Italien en 1524, n'avoit qu'une seule version Françoise faite par *Antoine Dupinet* vers la fin du 16e siécle, laquelle, sans manquer de mérite, étoit pleine de fautes & de contre-sens, comme *Bayle* l'a remarqué. La traduction que je vous annonce est exacte, fidèle, pure, élégante & facile, du moins en beaucoup d'endroits ; on souhaiteroit que dans quelques autres l'interprète eût moins de lenteur, qu'il se fût efforcé de rendre avec précision le laconisme nerveux & cette vigueur de pinceau tant admirés dans l'o-

riginal, que ses descriptions sur-tout, si belles, si grandes, si serrées & si vives, n'eussent point perdu quelquefois ce caractère de force, de chaleur & de rapidité que le génie de *Pline* leur a imprimé. Du reste, il n'est pas étonnant que l'auteur, vivement occupé de la partie la plus importante de son ouvrage, livré à des recherches, à des discussions très-pénibles, très-variées & très profondes, ait laissé échapper quelques fautes de version. Outre celles que j'ai soulignées dans les morceaux que je vous ai cités & qui m'ont paru repréhensibles ou par la prolixité de la phrase ou par la foiblesse de l'expression, je pourrois vous en citer quelques autres; mais, dans un ouvrage de cette importance & de cette étendue, on doit pardonner des négligences & même des fautes, sur-tout quand elles sont rachetées par une érudition vaste, par des connoissances multipliées, par une intelligence supérieure, par une sagacité rare, en un mot, par un travail digne des plus grands éloges & de tous les encouragemens que méritent les entreprises utiles & glorieuses à la Nation.

Les troisiéme & quatriéme volumes seront publiés incessamment. Le dix-huitiéme siécle n'étoit pourtant pas si frivole en France, dira la Postérité ; car c'est dans ce siécle qu'on a vû paroître avec une bonne traduction de *Pline*, une excellente édition de cet auteur.

Portrait de LOUIS XIV d'environ quatre pouces de haut sur deux pouces de large, gravé d'après Hyacinthe Rigauld par M. Savart, qui a eu l'honneur de le présenter à Mgr LE DAUPHIN ; à Paris chez l'Auteur, Barrière de Fontarabie, & aux Adresses ordinaires ; Prix 3 livres.

Le Buste de ce Monarque est renfermé dans une bordure allégorique qui sert d'emblême au génie, aux qualités de ce grand Prince & à son amour pour les Arts. L'auteur a hasardé d'exécuter ce Portrait à une seule taille, & son burin léger, facile & brillant, a surmonté toutes les difficultés de ce genre, qu'il a

sçu dérober à la vue, pour ne laisser
percevoir que le caractère, la ress
blance & l'effet agréable qu'il prod

Portrait de Nicolas Boileau Despréau peint par Hyacinthe Rigauld, g par le même Artiste, & de même gra deur à peu près que celui de Lou XIV.

Dans les traits bien saisis de ce Cri tique célèbre, l'oracle de son siécle de la Postérité, vous retrouverez, Mo sieur, cette raison mâle, sévère & c regard malin qui vouoient au ridicul tous les froids auteurs. Ce Portrait e placé dans une bordure au bas de la quelle sont grouppés une lyre couver de lauriers, un pupitre rompu duquel sort un hibou, une marotte, un masque, &c; caractères symboliques des différens ouvrages de ce Poëte immortel. Le Gra veur est un jeune homme qui annonce dans ce genre de grands talens, & qui mérite d'être encouragé. Ces deux Por traits peuvent faire suite à ceux des

Hommes

ommes Illuſtres de France gravés par
I. *Ficquet*, ſur les traces duquel M.
avart marche avec ſuccès, & qu'un
our il atteindra ſans doute.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 3 Août 1771.

LETTRE XIV.

L'Homme Juſte à la Cour, ou les Mémoires du C. D. R.; deux Parties in-12, à Paris chez Pillot Libraire rue S. Jacques.

J'Ai toujours regardé, Monſieur, la multiplicité des Romans comme une preuve de la difficulté d'en faire de bons. Ce genre de Littérature demande du génie comme tous les autres genres, & c'eſt le génie qui manque à nos Romanciers. Ils ſe traînent peſamment ſur les pas les uns des autres. Ils ne font que

reproduire de fades amourettes, d aventures triviales, des intrigues intérêt, des dénoûmens qui ne surprennent plus. Par-tout c'est le même fo la même marche, la même cond la même exécution. Rien de si fa dieux que cette uniformité : ce sont d enfans qui se ressemblent tous ; on voit un ; on a vû tous les autres.

Vous ne mettrez point, Monsieur au rang des écrits de cette espèce l'ouvrage que je vous annonce. L'auteur qu'on dit être une Demoiselle, n'a poi suivi la route commune. Son pla quoique simple, a de la grandeur. O y distingue un esprit noble & solide qu saisit le vrai, & qui sçait le présent sous des couleurs aimables. Vous trouverez des beautés de détails, des caractères, des tableaux, des peintures variées, des descriptions riantes, du sentiment, de la douceur & des grâces

» Sur les bords de la mer demeuroit un
» jeune Comte nommé *Ménandre de*
» *Riveru*. La nature en le formant l'a
» voit doué de toutes les qualités qui
» distinguent un homme avantageuse
» ment. Sa figure étoit agréable, sa

» taille bien prise. On ne pouvoit le
» voir sans s'intéresser à lui, & sans
» partager ses peines ou ses plaisirs. La
» droiture & l'équité formoient son ca-
» ractère ; jamais il n'approuva rien
» d'injuste, & son cœur, quoiqu'il lui
» en coutât, se laissa toujours guider
» par la raison. » Comme ce Seigneur avoit voyagé dans toute l'Europe, & qu'il avoit acquis un grand nombre de connoissances non moins utiles qu'agréables, le Roi d'Aquitaine s'empressa de l'appeller à sa Cour. Le Comte *de Rivera*, peu jaloux des honneurs que le Monarque vouloit lui faire, alla consulter M. *de Bellamont*, son voisin & son ami, qui avoit vécu à la Cour, qui en connoissoit toutes les intrigues, & qui se faisoit un plaisir d'instruire les jeunes gens que le sort y conduisoit. *Rivera* lui exposa ses inquiétudes. *Bellamont* s'efforça de les dissiper. « Croyez-
» vous, mon cher Comte, lui dit-il,
» que la Cour n'ait point ses agrémens?
» Vous imaginez-vous que le Soleil &
» la Lune ne luisent que pour nos
» champs? Détrompez-vous ; vous
» trouverez d'autres plaisirs ; chaque

» état, chaque endroit
» siens. Tout respire, tou
» des Rois. Oui, répondi
» mais la franchise & la si
» bannies de la Cour. Vo
» renaître, reprit *Bellam*
» conservez au milieu de
» lon des notions du juste
» Je vois clairement que
» point destiné pour une
» me & tranquille; de pl
» noissances qui vous disti
» ont été données pour le
» vos concitoyens; vous le
» compte, & vous ne pou
» vos talens sans être coupa
» la nature. Je conviens que
» l'esprit est mûr & réfléchi
» un séjour champêtre au tu
» villes; mais pour que ce séj
» soit paisible, il faut que
» bien régi & qu'il se trouve
» assez courageux pour être M
» Ceux qui sont propres à ce
» doivent préférer le bien gé
» ral à leur tranquillité part
» Une chose me fait trembler
» donnant un avis; les Cours s

» nes de gens que leur air occupé fe»
» toit prendre pour des patriotes zélés.
» Toujours affairés, toujours dans un
» désordre qui en impose à la multi-
» tude, ils vont, viennent, s'attrou-
» pent, se parlent. Qui croiroit qu'un
» jeu de mots, qu'une nouvelle pa-
» rure ou quelqu'intrigue éphémère
» cause tant de rumeur, par l'impor-
» tance qu'ils y attachent? Il ne faut
» ni les imiter, ni chercher à les dé-
» tromper; l'un & l'autre seroit égale-
» ment dangereux. Ils assiégent le Mo-
» narque; ce Prince en butte à leurs
» flatteries intéressées, ne voit, ne res-
» pire que par eux; il est jeune, il a
» le germe de toutes les vertus: peut-
» être êtes vous destiné à les faire éclo-
» re. Allez à la Cour, &, sans y por-
» ter une vertu farouche, une sincérité
» trop brusque, que vos mœurs, votre
» air égal & content fassent naître l'en-
» vie au Prince & aux sujets de parta-
» ger votre bonheur en vous imitant. »

Persuadé par ce discours, le Comte *de Rivera* se rend à Panapolis Capitale d'Aquitaine, & va descendre chez M. *de Ridelo* gendre de M. *de Bellamont*;

quelques jours après le jeune Sé[illegible] est présenté au Roi. C'étoit un P[illegible] rempli de bonnes qualités; mais éducation négligée, des passions vi[illegible] & le malheureux pouvoir de les [illegible] faire étouffoient en lui le germe d[illegible] vertu. Entouré de flatteurs, plongé [illegible] la volupté, à peine osoit-il soulev[illegible] fardeau de la royauté; il s'imagi[illegible] que tout se faisoit pour lui, & ne c[illegible] cevoit pas que dans tout l'œil du [illegible] tre fût nécessaire. Outre cela le Duc *Sandille*, son premier Ministre, gâ[illegible] tout par sa bonté. Plein de zèle pour l[illegible] Maître & de condescendance pour l[illegible] Grands, il approuvoit & signoit sa[illegible] réflexion. Il n'étoit d'aucun parti, [illegible] paroissoit le chef de tous; c'est ai[illegible] qu'il étayoit un pouvoir dont il ne fa[illegible] soit aucun usage. Aimé des Militaires, dont il feignoit d'ignorer les désordres, & des Ministres de la Religion qu'il ne contredisoit jamais, entouré de sçavans qu'il payoit bien, & d'adulateurs qu'il ne connoissoit pas, il ne voyoit auprès de lui que des hommes satisfaits & contens. Cependant l'État souffroit, l'agriculture étoit négligée, le laboureur dé-

courage, l'innocence abandonnée, l'oppresseur autorisé, les Arts avilis, tout le Royaume en proie aux brigandages des usurpateurs. Telle étoit la situation de l'Aquitaine quand le Comte de *Rivera* parut à la Cour. Il ne tarda point à s'appercevoir que c'étoit le séjour de l'intrigue, de la cabale, de la haine & de la duplicité. Il en fut même bientôt la victime. Il essuya tout ce que la jalousie a de plus cruel. Mais ce qui l'affligea davantage fut l'amour violent du Roi pour la Comtesse *de Monteras*, nièce du Ministre *Sandille*. Il aimoit passionnément cette Demoiselle, & se trouvoit ainsi le rival de son maître. La Comtesse *de Monteras* qui adoroit *Rivera*, détestoit le jeune Monarque; les courtisans & les flatteurs du Prince s'en apperçurent, &, pour se venger du mérite éclatant du Comte, ils le firent disgracier. Telle fut la source d'une infinité de malheurs pour les deux amans. Mais comme les talens politiques du Comte *de Rivera* l'avoient rendu nécessaire, il fut enfin rappellé; il triompha de toutes les cabales obscures de ses ennemis, & jouit toujours de

puis de la confiance du Roi. Loin
abuser, il ne s'en servit que pour
ter du trône le vice *orgueilleux* q
défendoit les approches à la timide
tu. Il rassembla près du Monarqu
talens, les arts, & tout ce qui
contribuer à la gloire d'un *Etat.*
Sciences furent encouragées ; l'ordr
l'économie reparurent dans les Fin
ces ; la droiture & l'équité redevinr
l'ame du Conseil, où l'on n'admit p
que des gens vertueux & consomm
dans la science des Loix ; tout le roya
me enfin changea de face, & dut so
bonheur à la vigilance, au zèle & au
travaux de l'incorruptible *Rivera*, qu
épousa quelque temps après la nièce de
Sandille. Ce Ministre, content de cette
alliance, se défit de toutes ses charges
en faveur de son neveu, qui obtint
dans la suite le titre de Duc de *San-
dille* & les honneurs qui y étoient at-
tachés.

Tel est, Monsieur, le plan général
de *l'Homme Juste à la Cour*. Les divers
incidens qui partagent la vie du Comte,
les obstacles qu'il eut à franchir, les
dangers qu'il courut, les persécutions

l éprouva, les négociations dont
it chargé, la manière dont il se
nporta dans les situations diverses où
Fortune le mit, son abbaissement,
s amours, son élévation: tout cela
rme un tableau dont le fond plaira
ujours aux amis de la vertu, des ta-
ns & du goût; mais on invite l'auteur
châtier un peu plus son style, qui
uelquefois ne répond point à la no-
lesse ni a l'énergie du sentiment; on
'avertit aussi que ses digressions, quel-
que piquantes, quelqu'agréables qu'elles
soient, détruisent l'unité de son récit,
& en affoiblissent nécessairement l'in-
térêt. Que diriez-vous d'un Historien,
qui, racontant les guerres civiles de
France, iroit vous promener dans toute
l'Allemagne, à propos du massacre des
Huguenots, ou d'un autre, qui, traçant
un tableau du regne de *François I*, y
rassembleroit les vies de tous les Prin-
ces que ce Monarque eut à combattre?
Tous deux violeroient les règles de
l'Histoire; celles du Roman sont les
mêmes.

Essais de Poësies : par M. D. P.; brochure in-8° de 160 pages; à Paris, chez Hérissant le fils Libraire, rue des Fossés de M. le Prince.

Quatorze Odes d'*Horace*, trad[uites] ou imitées, quelques Pièces fugi[tives] de différent genre, des Odes, [des] Héroïdes, des Fables, des Madrig[aux,] des Epîtres, des Stances, & une Co[mé]die en un Acte en vers forment ce [pe]tit Recueil de Poësies. Le tout est p[ré]cédé d'un *Avertissement* où l'auteur, [qui] sans doute est jeune encore, voudr[oit] nous persuader que notre Langue [est] dans la plus grande disette de mots, [&] que *son extrême pauvreté ne nous perme[t]tra* jamais de rendre avec grace, le[s] beautés naïves de l'Antiquité. Fondé su[r] ce principe, toutes les fois qu'il mu[tile] le texte d'*Horace*, ou qu'il en défi[gure] la pensée, c'est la Langue qu'il en accuse, & jamais il ne soupçonne son génie. Voilà pourquoi sans doute il a si foiblement rendu la 4e Ode du 2e Livre d'*Horace*. La voici.

Ne sit ancillæ tibi amor pudori.
Xanthia Phoceu. Prius insolentem
Serva Briseïs niveo colore
Movit Achillem:
Movit Ajacem Telamone natum
Forma captivæ dominum Tecmessæ:
Arsit Atreides medio in triumpho
Virgine rapta;
Barbaræ postquam cecidere turmæ
Thessalo victore, & ademptus Hector,
Tradidit fessis leviora tolli
Pergama Graiis.

De ton Esclave, Ami, sois, sans honte, amoureux;
L'exemple des Héros autorise tes feux;
L'éclat de *Briséis*, la beauté de *Tecmesse*,
De leurs Maîtres altiers surprirent la tendresse;
Et quand des joues d'*Hector* s'éteignit le flambeau,
Quand sa mort, des Troyens, eut ouvert le tombeau,
Un regard douloureux de *Cassandre* éplorée;

S'imprima dans le cœur du fils même d'A[illegible]
Plus touchante & plus belle au sein de sa
vertu,
Elle vengea, sur lui, la honte de ses fers.

L'interprête n'a pas mieux tradu[it] mieux imité ce qui suit.

Nescias ante generum beati
Phillidis flavæ decorent parentes.
Regium certe genus, & penates
Mœret iniquos.
Crede non illam tibi de scelesta
Plebe delectam : neque sic fidelem
Sic lucro aversam potuisse nasci
Matre pudenda.

Eh ! qui connoît le sort de cette infortunée ?
Dans le suprême rang, *Philis* peut-être est née
Du moins à ses vertus, à l'éclat de ses yeux,
On lui croit des Héros & des Rois pour ayeux.
Non, non ; ne pense pas qu'une Esclave si belle,
Qui t'aime d'un amour si pur & si fidele,
D'un sang obscur & vil ait reçu tant d'appas ;
La gloire & le bonheur t'appellent dans ses bras.

la traduction de la dernière strophe répond à ce que vous venez de lire ; il suffiroit de la citer seule pour vous donner une idée juste du génie du traducteur.

Brachia & vultum, teretesque suras
Integer laudo : fuge suspicari,
Cujus octavum trepidavit ætas
Claudere lustrum.

Que cette idée est simple, Monsieur, qu'elle est gracieuse, qu'elle est pittoresque ! Mais par malheur *la pauvreté de notre Langue n'a point permis* au traducteur d'en saisir la naïveté dans ces vers.

Mais si je loue, Ami, sa naissance & ses charmes,
N'en prends pas, contre moi, de jalouses alarmes ;
A mon âge, aux Amans, on donne des leçons ;
Et l'on perd l'heureux droit d'exciter leurs soupçons.

Les Pièces diverses qui suivent, Mon-

sieur, cet Essai de traduction, dé
lent plus de talent ; vous y trouvere
selon le caractère de chaque genre,
l'esprit, de la galanterie, de la forc
de l'élévation, de la facilité, à laqu
même l'auteur s'abandonne quelq
fois. Je vous citerai sa Fable de *L'I*
des Oiseaux qui vous fera plaisir & p
le fond & par la manière dont elle
narrée, à quelques longueurs près.

Loin des beaux-esprits & des sots,
Environné de leurs ouvrages,
Où brillent, à toutes les pages,
Des paradoxes, de grands mots,
Des vignettes & des images,
Je cherchois la sagesse & la cherchant toujours,
Le sommeil provoqué vint fermer ma paupière,
Et sur un globe de lumière,
Un Sylphe m'apparut & me tint ce discours:
Dans une Isle où jamais les hommes n'abordè-
rent,
Sous le feuillage épais d'un bois,
Mille oiseaux différens fondèrent
Un Royaume puissant & fameux par ses loix,
Sur la terre, sous l'empirée,

Rien de plus beau que ce Gouvernement ;
Un Aigle commandoit à toute la contrée ;
Douze corbeaux formoient son Parlement ;
Deux Eperviers, ses Ministres fidèles,
Des Ministres zélés étoient les vrais modèles.
Le pouvoir de faire le bien
Consoloit ses sujets de leur obéissance ;
Faut-il une autre indépendance,
Quand on est sage & citoyen ?
Dans cet état inébranlable,
Tant qu'à ses loix il fut soumis ;
La vertu seule étoit aimable,
Le culte des Dieux honorable,
Le mérite sans ennemis ;
Le riche bienfaisant, l'indigent respectable,
L'amour sincère & pur, l'hymen inviolable ;
L'intérêt & la gloire y faisoient des amis.
On y voyoit sous le même feuillage
Les Tourterelles, sans ombrage,
Près du Milan parler d'amour,
Et les Moineaux chercher le voisinage
Du Faucon généreux, du paisible Vautour.

quelques jours après le jeune Seigneur est présenté au Roi. C'étoit un Prince rempli de bonnes qualités ; mais une éducation négligée, des passions vives, & le malheureux pouvoir de les satisfaire étouffoient en lui le germe de la vertu. Entouré de flatteurs, plongé dans la volupté, à peine osoit-il soulever le fardeau de la royauté ; il s'imaginoit que tout se faisoit pour lui, & ne concevoit pas que dans tout l'œil du maître fût nécessaire. Outre cela le Duc de *Sandille*, son premier Ministre, gâtoit tout par sa bonté. Plein de zèle pour son Maître & de condescendance pour les Grands, il approuvoit & signoit sans réflexion. Il n'étoit d'aucun parti, & paroissoit le chef de tous ; c'est ainsi qu'il étayoit un pouvoir dont il ne faisoit aucun usage. Aimé des Militaires, dont il feignoit d'ignorer les désordres, & des Ministres de la Religion qu'il ne contredisoit jamais, entouré de sçavans qu'il payoit bien, & d'adulateurs qu'il ne connoissoit pas, il ne voyoit auprès de lui que des hommes satisfaits & contens. Cependant l'État souffroit, l'agriculture étoit négligée, le laboureur dé-

Le Vautour dévorant déchira les Moineaux ;
Le Faucon fit la guerre aux timides Perdreaux ;
Et le Milan dans ses serres cruelles,
Etouffa sans pitié les tendres Tourterelles.
Les Perroquets trop tard moururent de remords.
Ainsi finit ce malheureux empire.
Mon Sylphe, en me quittant, m'a chargé de redire
Cet Apologue aux esprits forts.

Il y a de jolis détails dans la petite Comédie en un Acte en vers libres ; le sujet est *La Prude Punie* ; il est tiré des *Egaremens du Cœur & de l'Esprit*, ouvrage charmant de M. *Crébillon* le fils. Je ne serois point étonné de voir un jour M. *D. P.* auteur de ces *Essais de Poësies*, se faire un nom dans cette carrière, si le travail & l'étude secondent les heureuses dispositions qu'il annonce.

Essai sur les Maladies des gens du monde; par M. Tissot, D. M. de la S. R. de Londres, de l'Acad. de Ph. de Basle; de la S. Œc. de Bern & de la S. de Phys. Exp. de Rotterdam; 1 volume in-12 d'environ 250 pages; prix 2 livres 10 sols relié; à Paris chez Didot le jeune Libraire Quai des Augustins.

M. *Tissot*, en donnant cet ouvrage au Public, n'a point prétendu traiter à fond des maladies communes aux gens du monde. Son but est de leur présenter un tableau général des erreurs de régime, & des maux qui en sont la suite. S'il entre dans quelques détails au sujet des remèdes que ces maux exigent, ce n'est que pour apprendre aux malades ce qu'ils doivent nécessairement connoître s'ils veulent recouvrer la santé.

L'auteur s'étonne, avec beaucoup de raison, que, parmi les Médecins renommés, il ne s'en soit trouvé aucun

qui ait exercé son talent à développer cette matière. On a écrit sur la santé des gens de Lettres ; on a indiqué les moyens de conserver celles des Princes ; on a publié des Traités considérables en faveur de celle des gens de mer. On a rendu le même service aux Soldats, aux Religieuses, aux Artisans ; enfin il a paru quantité d'ouvrages utiles concernant la santé des différens Ordres de l'Etat ; & nous n'en avons aucun qui regarde particulièrement ce qu'on appelle gens du monde. C'est pour remplir ce vuide que M. *Tissot* nous assûre avoir dérobé une partie de ses momens au soin de quelques autres productions de plus longue haleine, dont il doit nous faire part. Les gens du monde sçauront gré à cet auteur célèbre d'avoir consacré ses veilles à leur utilité ; quoique leur état les mette presque toujours à portée des secours les plus éclairés, ils ne laisseront pas de profiter d'un ouvrage qui réunit avec précision tout ce qui peut contribuer ou à soutenir ou à rétablir leur santé. On y trouve même quelques petites anecdotes assez intéressantes. L'auteur, en

parlant de la sensibilité aux impressions de l'air, rapporte que le Chancelier *de Chiverni* prédit un jour au Président *de Thou* que si le Duc *de Guise* irritoit l'esprit de *Henri III* pendant la gelée qui le rendoit furieux, il le feroit expédier sans forme de procès. M. *Bayle*, ajoûte M. *Tissot*, nous a conservé l'histoire d'une femme de la Cour de Londres, qui étoit si sensible qu'elle jugeoit d'abord si les personnes qui entroient chez elle avoient passé dans des quartiers où il y eût beaucoup de neige; en l'approchant elles la faisoient souffrir, & ses nerfs étoient irrités par le peu de parties nitreuses dont leurs habits pouvoient être chargés, & que la chaleur des appartemens portoit sur leurs voisins. Cette observation prouve que les particules que l'air charrie dans ses différentes variations, contribuent beaucoup aux douleurs qu'éprouvent alors les valétudinaires.

La délicatesse dans le moral n'est souvent guères moins excessive. On a vû, dit l'auteur, une femme pleine d'esprit & de raison, mais sensible, qui ne pouvoit voir entrer chez elle des

personnes dont la physionomie ne lui plaisoit pas, sans éprouver un mal-aise que son pouls indiquoit.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Août 1771.

LETTRE XV.

**L'Observateur François à Londres, ou Lettres sur l'état présent de l'Angleterre relativement à ses forces, à son commerce & à ses mœurs, &c, seconde Année, N° 1, 2, 3, 4, 5, 6; à Paris chez Lacombe Libraire rue Christine.*

CET ouvrage se continue, Monsieur, avec beaucoup de succès, & vous le regardez, avec raison, comme un des plus instructifs, des plus curieux & des plus amusans qui dans

ce genre ayent enrichi depuis bien des années notre Bibliographie.

Quelque prévenus que soient les Anglois en faveur de leur Nation, il arrive cependant que, transplantés hors de leur Isle, ils se trouvent quelquefois obligés de reconnoître leur infériorité. Dans les premiers momens de surprise que leur causent les chefs-d'œuvre qu'on leur montre chez leurs voisins, on en voit quelques-uns avouer de bonne foi qu'ils n'ont rien de comparable dans leur païs. Cet aveu qui leur coûte beaucoup est souvent pris à Londres pour un effet de leur complaisance, & celui qui de retour dans sa Patrie soutiendroit le contraire, risqueroit très-certainement de n'être jamais élu membre de la Chambre des Communes. Ce danger n'a pas empêché un Anglois d'écrire la Lettre suivante au sujet du tombeau du Maréchal *de Saxe*. » Je n'ai encore rien » vû, Mylord, qui soit comparable au » mausolée du Maréchal *de Saxe*. L'im» pression qu'il a faite sur moi ne peut » pas se rendre. J'aurois dans ce mo» ment renoncé volontiers à mon païs, » & sacrifié ma vie pour en mériter un

» semblable. Qu'il est glorieux, Mylord, » d'avoir obtenu un tel hommage d'une » Nation étrangère, de le voir avoué » par toutes les autres Nations de l'Eu» rope, & même par celles qu'il humi» lie ! Si je n'avois pas craint de n'être » que l'imitateur de *Stanhope* *, j'au» rois été me jetter dans les bras de *Pi*» *gale*, & je lui aurois offert la moi» tié de ma fortune..... Rien de plus » grand & de plus poëtique que la fa» çon dont il a traité son sujet. Tout y » est plein de vie, de châleur & de » mouvement. S'il s'y trouve quelques » défauts, ils sont rachetés par tant de » beautés, qu'à peine les apperçoit-on ; » ce ne sont que des négligences échap» pées dans la chaleur de la composi» tion, qu'un Artiste médiocre ne se » seroit peut-être pas permises, mais » qui sont inséparables de la rapidité

* Le Lord *Stanhope*, après avoir vu en Sorbonne le tombeau du Cardinal *de Richelieu*, courut chez *Girardon*, l'embrassa avec enthousiasme, le loua de même, & le supplia d'accepter une bourse de cent louis qu'il avoit jettée sur la table de cet excellent Artiste.

» des idées. La figure principale [cut]
» chef-d'œuvre est celle du Héros, [cut]
» gloire duquel il est consacré. Re[cut]
» de son habillement militaire, le [cut]
» réchal semble s'avancer vers le [cut]
» cophage ouvert devant lui, & y [cut]
» cendre avec toute la fermeté [cut]
» quille de l'héroïsme. A sa gauche
» sur le devant la mort est debou[cut]
» lui présente le sablier qui l'ave[cut]
» que son heure est venue ; elle est co[cut]
» verte d'un voile qui dérobe à nos ye[cut]
» ce qu'il y a de plus hideux dans [cut]
» figure, mais à travers duquel on e[cut]
» trevoit le squelette ; du même côté [cut]
» aux pieds du Maréchal, l'Artiste [cut]
» placé la France allarmée, qui d'un[cut]
» main veut retenir son défenseur, tan[cut]
» dis que de l'autre elle paroît supplie[cut]
» la mort de retarder l'instant fatal qu[cut]
» doit lui ravir son Héros. A la droit[cut]
» du Maréchal & en face de la France
» est un *Hercule* dont l'attitude est celle
» de la douleur même. Cette figure est
» du grand genre, de la plus grande
» expression, & l'Italie n'a rien qui lui
» soit préférable. En remontant un peu
» & derrière le Maréchal, l'Artiste a
» placé

» place un léopard terrassé, un aigle éper-
» du & un lion qui fuit en rugissant :
» symboles des Nations liguées contre
» la France, & que le Maréchal a tou-
» jours vaincues. Plus loin sont des tro-
» phées militaires sur lesquels pleure
» le Génie de la Guerre qui tient son
» flambeau renversé..... L'envie que les
» grands succès excitent toujours n'a pas
» épargné cette belle production; elle
» voudroit qu'on crût que l'invention
» n'en est point dûe à l'Artiste, mais à
» l'Abbé *Gougenot* qui mourut il y a
» deux ans. On prétend aussi que l'*Her-*
» *cule* & le Génie de la Guerre pleu-
» rant la mort du Héros, sont de trop
» dans la composition. On trouve enfin
» que la pierre qui ferme ce tombeau
» ne se renverse pas du côté opposé au
» Héros, & qu'elle forme par-là un
» obstacle à son entrée; mais ces pe-
» tites imperfections, qui ne frappent
» que les yeux intéressés à les apperce-
» voir, n'empêcheront pas que ce mo-
» nument ne soit à jamais admiré par
» tous ceux qui le verront avec les yeux
» de l'équité, &c. »

Les Papiers Publics forment une

branche considérable du commerce i-
térieur de l'Angleterre. On peut
juger par ce que rapporte au Gouver-
ment cette branche seule, & par
bénéfices qu'elle procure à ceux qui s'y
trouvent intéressés. Chaque feuille de
Gazette est sujette au droit du timbre.
Ce droit, dit l'*Observateur*, n'est que
d'un demi sol, & produit cependant à
l'Etat plus de 100,000 livres sterling
chaque année. Le grand débit de ces
Papiers est une suite du caractère in-
quiet du peuple, de l'idée où il est
qu'il doit s'intéresser à tous les évène-
mens publics, & sur-tout de celle qu'il
a part au Gouvernement. Les païsans
mêmes veulent sçavoir ce qu'on fait à
la Cour, ce qu'on dit à la ville, &
il faut qu'ils soient bien pauvres pour
ne pas se procurer cette satisfaction.
Parmi la foule des articles qui remplis-
sent ordinairement les Gazettes d'An-
gleterre, l'*Observateur* a choisi les plus
piquans. En voici quelques uns pris au
hasard » Une femme de qualité très-con-
» nue dans le quartier de Mayfaire, pro-
» fitant de l'absence de son vieil amant
» le Général C*** tâchoit de se conso-

» ler avec un petit-maître de Lon-
» dres, fils d'un Lord. Il étoit avec
» elle lorsque l'arrivée imprévue du
» Général les mit l'un & l'autre dans
» le plus grand embarras ; il fallut en-
» fermer le galant dans une armoire.
» Comme la Dame étoit habillée,
» son vieil amant lui proposa de la me-
» ner au Waux-Hall. La femme de
» chambre, favorite & confidente de
» la Dame, n'étant pas à la maison,
» celle-ci ne put charger personne de
» la délivrance du prisonnier, & par-
» tit, espérant revenir bientôt au
» moyen d'une indisposition qu'elle se
» proposoit de prétexter : mais une
» compagnie agréable lui en fit perdre
» le dessein ; elle ne revint chez elle
» qu'à quatre heures du matin. Elle
» trouva tous ses gens dans les plus
» grandes allarmes. La femme de char-
» ge étant entrée dans l'appartement où
» étoit l'armoire qui renfermoit le ga-
» lant, s'étoit épouvantée du bruit
» qu'il faisoit en ronflant de toutes ses
» forces ; car n'ayant pu rompre les
» portes de sa prison, il avoit pris le
» parti de s'endormir. Cette pauvre

» femme effrayée jetta l'ép
» dans toute la maison, disan
» avoit certainement un Esprit d
» chambre de sa maîtresse. Mai
» ci en arrivant les rassûra & d
» le prisonnier, qui depuis cette
» ture n'est plus connu à Londre
» sous le nom du *Revenant*. » C
anecdote, aussi Françoise qu'Angl
caractérise bien moins le génie de
dernière Nation que les deux suiv
Un Lieutenant de Milice avoit été
damné à mort pour crime de faus
malheureux eut l'insolence d'envo
la veille de son exécution, des bille
plusieurs Officiers de la Milice de M
lesex, avec cette adresse : *Le Lieuten
Cambell fait bien des complimens à l
il l'invite à venir prendre une tass
chocolat chez lui demain matin, & à
faire l'honneur de l'accompagner à p
jusqu'à Tyburn pour assister à la céré
nie de son exécution.*

Un Corsaire Anglois nommé *Cam
den Libreton*, ayant été blessé mort
lement dans un combat, fit apporte
son hautbois & en joua pour encoura
ger les siens, jusqu'à ce que l'haleine lu
manquât avec la vie.

L'*Observateur* rapporte une lettre que *Cromwel* écrivit durant les troubles d'Angleterre au Colonel *Robert Hammond*, Gouverneur de l'Isle de Wight. Comme cette piéce n'a jamais été imprimée, vous la lirez avec plaisir.

TRÈS-CHER ROBERT,

« Que Dieu soit béni ! je puis enfin » t'écrire, & tu peux recevoir de mes » nouvelles. Jamais je n'ai vu un plus » grand fond de bon sens, ni moins » d'envie de le faire paroître d'une ma- » nière indigne d'un Chrétien, que dans » la lettre que nous avons reçue de toi » à Windsor, & cela dans le moment » où tu étois entouré de tentations aux- » quelles la lettre du Général auroit pu » même te faire succomber : tu ne t'es » pas trompé ; elle étoit écrite de ma » main. Que Dieu a été bon en nous » disposant tous à sa miséricorde ! Ce » qui commença par le trouble a fini » par la gloire ; c'est pourquoi nous » louons le Seigneur avec toi & à cause » de toi : & en vérité, la façon dont tu » t'es comporté fait honneur au nom de

» Dieu & à la Religion. Continue
» comme tu as commencé, aidé par la
» force du Seigneur, & que le Seigneur
» soit toujours avec toi. Je crois voir,
» cher Robert, dans tout cet ouvrage
» un effet de la plus grande Providence
» envers ce pauvre royaume. La Cham-
» bre des Communes apprécie au juste
» les procédés du Roi & ceux de nos
» Frères dans cette dernière transaction.
» Tu feras bien, si tu apperçois quel-
» que supercherie, de l'approfondir &
» nous le faire sçavoir. Cela nous seroit
» d'une grande utilité dans ce moment-
» ci; car nous allons, à ce que j'espère,
» entamer cette matière, afin de nous
» mettre à l'abri de tout danger. La
» Chambre des Communes a arrêté au-
» jourd'hui 1°. Qu'elle ne recevra plus
» d'adresses de la part du Roi. 2°. Que
» personne ne doit s'adresser à lui sans
» la permission des deux Chambres,
» sous peine de haute trahison. 3°. Que
» le Parlement ne recevra rien de lui,
» & que personne ne se chargera de lui
» rien apporter de sa part. 4°. Pour
» conclurre, les Membres des deux
» Chambres qui furent du Comité pour
» les affaires de l'Angleterre & de l'Ir-

» lande, sont confirmés dans tout leur
» pouvoir à l'égard de ces deux Royau-
» mes. Le Chevalier *Evelyn*, *Nathaniel*
» *Fiennes*, & Mylord *Kent* ont remplacé
» M. l'Asseseur, le Chevalier *Staple-*
» *ton* & Mylord *Essex* dans le même
» Comité. Vous ne feriez pas mal d'é-
» crire à ces Messieurs en conséquence,
» & le plutôt sera le mieux. Faites-nous
» savoir l'état de vos forces & ce qui
» vous manque. Il y en a parmi nous
» qui pensent que le Roi ne pourroit
» être placé plus heureusement que
» chez vous, puisque sans cela nous
» serions toujours obligés de veiller à
» la sûreté de votre Isle, à cause des
» François, &c. Ainsi, où pourroit-il
» être mieux ? * Si l'on vous envoie en-

* *Hammond* n'avoit que 26 ans lorsque le Roi se mit sous sa protection. Ce furent le Chevalier *Berheley* & M. *Ashburnham* qui furent envoyés de la part du Roi à cet Officier pour stipuler les conditions sous lesquelles Sa Majesté se rendroit chez lui. Sa réponse fut que Sa Majesté pouvoit compter que si elle daignoit se mettre sous sa garde, elle auroit tout lieu d'être contente de son honneur & de sa probité.

» core des troupes, on vous mettra aussi
» en état de les approvisionner. Que
» Dieu te benisse! fais-lui des prières
» pour ton cher ami & serviteur,

» O. CROMWEL.

» 3 Janvier 1647; de chez Milord
» Warton, à dix heures du soir. »

Nous avons en France beaucoup de gens qui s'érigent en réformateurs de l'Etat, de ces censeurs obscurs des Ministres, de ces tristes *Héraclites* qui pleurent toujours sur les ruines de leur patrie. Le feu sacré de l'amour du bien public semble les consumer; mais tout ce grand étalage de vertu n'est souvent qu'un masque imposteur qui couvre leur orgueil. Cette impertinente espèce de rêveurs politiques est bien plus nombreuse à Londres qu'à Paris. Chaque profession a les siens; chaque quartier, pour ne pas dire chaque rue, a son fabriquant de projets. De tems en tems ces petits *Solons* s'assemblent dans une

Ce sont ces remords de *Hammond* que *Cromwel* appelle ses *tentations*.

taverne, & là chacun d'eux propose un systême qui, ordinairement, est applaudi à proportion de son absurdité. L'Observateur nous décrit ainsi une de ces assemblées politiques. « La piéce » de bœuf froid qui couvre la table, » les carottes & les choux qui l'accom- » pagnent, la mousse qui couvre les » pots à bière, occupent dans le pre- » mier moment tous les esprits : cha- » cun s'empresse de se servir soi-même, » & reçoit de son voisin qui vient de » boire, le pot dans lequel il boit à son » tour, & qu'il repasse à celui qui le suit. » L'appétit diminuant par degrés, le » silence diminue à proportion. On ne » parle d'abord qu'à son tour ; mais in- » sensiblement, dès qu'on a cessé de » manger, tout le monde veut être utile » à son pays. L'un commence l'histoire » des malheurs du tems, tandis qu'un » autre entreprend celle de la tyrannie » des Ministres, & qu'un troisième fait » un narré touchant du dépérissement » du commerce & des moyens de le » rétablir... A force de parler & de » boire, chacun perd ses idées ; tous » parlent & veulent être écoutés. Alors

» les faiseurs de projets se rappellent le
» motif de l'assemblée, demandent
» silence & ne peuvent l'obtenir. Ils
» prennent pourtant leur papier, le li-
» sent, endorment leurs auditeurs, &
» finissent par s'endormir eux-mêmes.
» Celui qui se réveille le premier prend
» sa pipe, gronde la servante du caba-
» ret, & réveille ses voisins qui tous
» demandent des pipes, du tabac & de
» la bière. Alors chacun veut avoir eu
» le tems de réfléchir, & veut que ses
» réfléxions tournent à l'avantage de sa
» patrie. On écrit en conséquence, &
» moyennant deux schellings, chacun,
» sous le nom d'*Agricola*, ou sous celui
» de *Pompée*, qu'on lui a dit dans son
» enfance avoir été de grands patriotes,
» fait insérer ses rêveries dans les pa-
» piers publics. »

L'*Observateur François* ajoute à cette peinture un trait arrivé à lui-même.
« Mon Cordonnier, dit-il, bon hom-
» me, grand politique, & qui lit tous
» les jours à sa femme & à ses petits
» enfans une ou deux gazettes, me fit
» un jour l'honneur, en m'apportant
» une paire de souliers, de me consul-

r sur un nouveau plan d'administra-
ion qu'il avoit imaginé, que je louai
beaucoup, & dont il fut si flatté,
qu'après m'avoir serré la main au
point de me faire crier, il finit par
me dire que j'avois une bonne tête,
& que si je voulois me faire Anglois,
il feroit ma fortune. Je croyois en
être quitte; mais dès le lendemain je
le vis arriver chez moi. J'ai lu, me
» dit-il, à quelques-uns de mes voisins,
» le projet que je vous lus hier, & tous
» le trouvent comme vous si admira-
» ble, qu'ils ont pris jour pour nous
» rassembler à la taverne du lion d'or,
» où ils vous prient de vouloir bien
» vous rendre. Je fus au rendez-vous.
» Le Cordonnier, accompagné de son
» second, qui est le premier garçon du
» Tailleur de son quartier, me présenta
» à l'assemblée, qui se tint & se termina
» de la façon que je viens de vous
» dire. »

Précis National ou Tableau de la Société dans ses Détails; par M. Puget de Saint Pierre.

Ce *Précis ou Tableau* est une Carte

de neuf pieds de largeur sur quatre & demi de hauteur. Les personnes qui voudroient la transporter ou la placer sur un bureau, en trouveront des exemplaires dans la forme d'un *in-folio*. Elle présente le modèle d'un plan général de dénombrement qui embrasse toutes les productions naturelles, tous les ordres & toutes les classes d'un Etat; les villes fortifiées & non fortifiées, les frontières, les ports de mer, les côtes maritimes, &c. D'après ce modèle, il seroit facile de faire dresser un état de chaque Généralité, au moyen duquel on obtiendroit la connoissance exacte de la valeur de tous les objets, de leur liaison & de leur rapport. Les Souverains ou leurs Ministres auroient sous leurs yeux, dans leur cabinet, le tableau de tout ce qui respire ou végète, de tout ce qui est produit & de tout ce qui se consomme dans l'empire qu'ils ont à gouverner. Ils jugeroient avec un coup-d'œil, pour ainsi dire, de l'état des productions naturelles de chaque contrée, de leur destination, de leur emploi, du degré de population, sans exception d'espèces, de la richesse effective de chaque can-

tion, de la situation des divers ordres & des différentes classes des citoyens, de l'harmonie qui doit regner pour entretenir l'activité de chaque branche, de l'étendue des forces & des ressources, & de l'équilibre nécessaire au bien général. D'après ce même modèle, les Seigneurs, les possesseurs de biens-fonds, peuvent se procurer le tableau de leur fortune actuelle & de leur fortune possible. Avec une pareille Carte, qui ne demande aucun travail pénible, ils éclaireront bientôt les abus de l'administration de leurs gens d'affaires & jugeront de tout le parti qu'ils peuvent tirer de leurs terres. Le *Tableau* de M. de *Saint-Pierre* est divisé en plusieurs colonnes qui renferment absolument tous les objets de l'administration, qu'il seroit trop long de vous détailler. Sur plusieurs de ces objets principaux, l'auteur a fait des notes qui sont imprimées au-dessous. Elles sont le texte d'un développement qu'il se propose d'exécuter & de donner au Public volume à volume. Tous ceux qui ont acquis la Carte ou qui voudront l'acquérir sont priés de se faire inscrire au plutôt pour

le développement. Il faut néanmoins observer que ces deux ouvrages sont distincts, & que la Carte suffit aux personnes qui ne desirent que de se mettre à portée de connoître la valeur de leurs terres. Elle se vend chez *Lesclapart* Libraire rue de la Harpe près du collège d'Harcourt, *Tilliard* quai des Augustins, *Hérissant* père rue St Jacques, & au Cabinet Littéraire pont Notre-Dame. Le prix est de douze liv. Elle est dédiée à M. le Duc d'*Aiguillon*, & c'est à un Ministre aussi rempli de vues & de génie pour le bien public que devoit naturellement s'adresser l'hommage d'un pareil écrit.

Explication des Coutumes & cérémonies observées chez les Romains, pour faciliter l'intelligence des anciens auteurs: ouvrage écrit en Latin par M. Nieupoort, & traduit en François ; à Paris chez Brocas rue S. Jacques, & Barbou rue des Mathurins ; un volume in-12 d'environ 400 pages, relié, 2 l. 10 f.

Tous ceux qui cultivent les Belles-

ies Grecques & Latines trouveront ce livre de grands secours pour l'elligence parfaite des anciens au-s. On sait que les Orateurs, les losophes, les Historiens & les Poë-, dans mille endroits de leurs écrits, nt allusion aux mœurs & aux coûtu-es de leur siècle & de leur pays; & ns la connoissance de ces mœurs & de es coutumes, il est souvent impossible le bien saisir le sens de leurs paroles. Cet ouvrage est fait avec beaucoup d'or-dre & de précision; on ne sauroit trop en recommander la lecture & l'étude aux jeunes gens qui apprennent la lan-gue latine, & même aux professeurs qui l'enseignent; il pourra les aider à recti-fier les fausses interprétations qu'on a données à plusieurs passages des anciens auteurs. Les jeunes gens qui étudient en Droit y trouveront aussi de grands se-cours pour l'intelligence des loix. Ce n'est pas ici un Dictionnaire, c'est un

discours, divisé par livres & par chapitres; & il n'en est que plus utile; la lecture suivie qu'on en pourra faire, imprimera bien mieux dans l'esprit & avec beaucoup plus d'ordre les connoissances qu'on y puisera; il y a d'ailleurs à la fin une table alphabétique fort ample, qui peut en quelque sorte tenir lieu de Dictionnaire, & qui mettra les lecteurs à portée de trouver aisément les différens articles qu'ils chercheront. Vous sçavez que c'est à feu M. l'Abbé *Desfontaines* que nous devons la traduction de cet excellent ouvrage. L'original avoit déja eu un grand nombre d'éditions chez l'Etranger, quand l'Abbé *Desfontaines* le traduisit. Sa traduction elle-même a été imprimée plusieurs fois. Je ne doute pas que cette nouvelle édition n'ait le même succès que les précédentes.

Je suis, &c.

A Paris ce 10 *Août* 1771.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE QUATRIÈME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771.

Fin de la Table des Matières de ce quatrième volume de l'Année Littéraire 1771.









